

# VERBUM

ANALECTA NEOLATINA

Tomus X, Fasciculus 1, Junius 2008

Fundavit

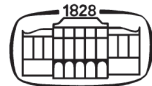
GYÖRGY DOMOKOS

Redigit

ANIKÓ ÁDÁM

Ad redigendum consilio adiuverunt

ZSUZSA ACZÉL	(Hungaria)
PAUL RICHARD BLUM	(Germania – Hungaria)
CSABA CSUDAY	(Hungaria)
GIUSEPPE FRASSO	(Italia)
CLAUDINE LÉCRIVAIN	(Hispania)
ÉVA MARTONYI	(Hungaria)



AKADÉMIAI KIADÓ  
MEMBER OF WOLTERS KLUWER GROUP

#### ILLUSTRACIONES

- p. 4: “Worker resting on bales of cotton, Thonakaha, Korhogo, Côte d’Ivoire.” (Postcard; © Yann Arthus-Bertrand.)
- p. 14: “Aguador negro y joven.” In: Rafael Garófano Sánchez: *Gibraltar, sur España y Marruecos en la Fotografía Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Fundación Provincial de Cultura Diputación de Cádiz, 2005 : 204.
- p. 98: “Esclava negra de servicio doméstico, nativa de Tombuctú.” In: Rafael Garófano Sánchez: *Gibraltar, sur España y Marruecos en la Fotografía Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Fundación Provincial de Cultura Diputación de Cádiz, 2005 : 212.
- p. 138: “Negro.” In: Rafael Garófano Sánchez: *Gibraltar, sur España y Marruecos en la Fotografía Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Fundación Provincial de Cultura Diputación de Cádiz, 2005 : 205.
- p. 170: “Campesinas en traje de calle.” In: Rafael Garófano Sánchez: *Gibraltar, sur España y Marruecos en la Fotografía Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Fundación Provincial de Cultura Diputación de Cádiz, 2005 : 189.
- p. 226: “Marroquíes en casa.” In: Rafael Garófano Sánchez: *Gibraltar, sur España y Marruecos en la Fotografía Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Fundación Provincial de Cultura Diputación de Cádiz, 2005 : 190.

## INDEX

<i>Migration, émigration, immigration – migración, emigración, inmigración – migrazione, emigrazione, immigrazione</i>	3
ARTES	
CSABA OLAY	
Les sans-État et les droits de l'homme	7
LOUISE O. VASVÁRI	
Translated trauma, translated lives: Hungarian women Holocaust survivors in emigration	15
MARCO GIOLITTO	
La comunidad piamontesa de Argentina	35
CRITICA	
ENRICA BUDETTA	
“Excitata est ea natio ante paucos annos singulari et elegantí ingenio Matthiae regis”: il viaggio del Volterrano in Ungheria	51
KORNÉLIA HORVÁTH	
Questioni di tempo, narrativa e identità nei romanzi di Alessandro Baricco <i>novecento e seta</i>	67
LINGUISTICA	
KLÁRA CZÖNDÖR	
La escritura de la lengua judeo-española	79
FIORENZA TOSO	
Dialecti italiani “esportati” nell'Ottocento tra Europa meridionale e Mediterraneo: Per una mappatura delle sopravvivenze comunitarie e delle eredità	99

IUVENILIA

M. ALESSIO LORETI

- Le Latium et ses héros mythiques *errants* dans l'imaginaire des Italiens d'Afrique du Nord : La figure d'Elpénor dans l'œuvre d'Adrien Salmieri 123

GÁBOR MIHÁLY TÓTH

- Trivulziana Cod. N. 1458: A new testimony of the "Laudus-report" 139

TAMARA TÖRÖK

- L'esilio volontario di Carlo Goldoni a Parigi 159

MIHÁLY BENDA

- Des promenades parisiennes d'un immigré hongrois ou les descriptions de Paris de Gyula Illyés 171

ERZSÉBET HARMATH

- La France de Makine : la France en migration 189

KATALIN SZUHAI

- Algérie—Une histoire de haine et d'amour 199

MÁRTON GERGELY HORVÁTH

- Les pronoms clitiques du francoprovençal : l'étude du dialecte de Pélussin 227

RECENSIONES

- María Jesús Ruiz, Gabriella Wildburg, András Désfalvi-Tóth* 259

MIGRATION, ÉMIGRATION, IMMIGRATION  
MIGRACIÓN, EMIGRACIÓN, INMIGRACIÓN  
MIGRAZIONE, EMIGRAZIONE, IMMIGRAZIONE

En cualquier ámbito geográfico, la literatura del exilio y de las migraciones es una característica de la literatura del siglo XX, y de principios del siglo XXI. La ficción narrativa a menudo se vuelve medida y testimonio de fenómenos y acontecimientos que afectan al ser humano desde tiempos remotos, y paralelamente es precursora de cambios, anunciadora de nuevas realidades, aunque a veces sólo sea mediante la propia trayectoria de los escritores que, por su adscripción a más de una lengua, más de un espacio, más de cultura, anticipa un renuevo en la percepción de lo que es una literatura nacional, y por ende, una identidad nacional, abriendo así caminos de posibles mestizajes. La literatura indaga e investiga así el universo social, la complejidad del mundo, y desvela sus posibles andaduras.

No cabe duda de la cada vez más importante presencia del fenómeno migratorio en la literatura, contraponiéndolo así a su casi total invisibilidad en la Historia. No por ello está ausente del presente número que ofrece una aproximación a algunas cuestiones sociales y políticas. Por otra parte, los textos literarios aquí analizados en varios artículos señalan vivencias y acontecimientos, viajes y asentamientos, dudas y zozobras, mestizajes y convergencias, que esbozan las complejas peregrinaciones que llevan a deambular no sólo por territorios geográficos, lingüísticos y culturales extraños, sino también por las propias fronteras interiores. Destaca casi siempre que este peregrinar es marcadamente iniciático.

Pese a la disparidad de autores, épocas y países analizados aquí, los hechos convergen y dibujan una memoria sin fronteras, un viaje por los imaginarios, a través de las mutuas visiones estereotipadas del Otro. Al mismo tiempo configura el lento caminar de la humanidad hacia un mestizaje no exento de dificultades, renunciadas, ausencias e incertidumbres, un mestizaje que no es una totalidad homogénea y estable, sino una identidad móvil, en tránsito.

*Claudine Lécrivain*



ARTES





## LES SANS-ÉTAT ET LES DROITS DE L'HOMME

CSABA OLAY

Université Eötvös Loránd  
Institut de la philosophie  
Múzeum krt. 4/1  
1088 Budapest  
Hongrie  
olaycsaba@freemail.hu

**Abstract:** The paper investigates Arendt's criticism of human rights, taking as a point of departure her analysis of totalitarianism. In analyzing the political catastrophe of the 20th century, she describes, among others, the situation of stateless-people, i.e., the refugees of the 1930s and 1940s, who had lost any citizenship. I delineate her theory of total domination and totalitarianism, and I put her considerations on human rights in this context. The paper discusses Arendt's basic idea that human rights make no sense without an instance that is able and willing to defend those rights.

**Keywords:** Hannah Arendt, human rights, citizenship, totalitarianism, refugees

L'essai qui suit est consacré à la critique de la conception sur les droits de l'homme développée par Hannah Arendt. Dans ses considérations, elle part de l'analyse du statut des réfugiés, des sans-État. Face à la situation des réfugiés en Europe dans les années trente et quarante, elle a examiné la Déclaration des Droits de L'Homme de ce point de vue et en a déployé sa critique. C'est dans le contexte de l'analyse de la domination totalitaire et du totalitarisme en général qu'Arendt commence à réfléchir sur ces problèmes. Ses idées viennent en partie de ses tristes expériences personnelles, car étant elle-même réfugiée pendant quelques années, elle connaissait bien la condition d'un être humain sans droits. Dans un premier temps, je suis Arendt dans sa démarche descriptive du totalitarisme. Ensuite, je traite de ses objections contre l'idée des droits universels de l'homme et à la fois j'en

tire la conclusion qu’Arendt y formule une ambiguïté importante, en disant que l’idée reste vide sans une instance qui veille et puisse garantir les droits déclarés.

La critique arendtienne des droits de l’homme fait partie de sa théorie sur le pouvoir totalitaire, élaborée dans *Les Origines du totalitarisme*. Ce livre essaie de justifier que notre époque est déterminée fondamentalement par le totalitarisme et, ce qui est encore plus embarrassant, que les horreurs du XX<sup>ème</sup> siècle avaient leurs racines dans certaines caractéristiques de la modernité.<sup>1</sup> Cette approche constitue bien sûr une perspective spécifique de l’âge moderne, qui exclut presque la perception des aspects positifs de la modernité. A y ajouter qu’Arendt explique dans ses œuvres diverses un rapport différent à la modernité, et cela rend difficile l’interprétation de sa position.

Bien que le sujet du volume *Les Origines du totalitarisme* ne soit pas explicitement la description de la modernité, on peut dire que le livre s’occupe en gros des problèmes de celle-ci. Le thème principal de cette œuvre compliquée est le phénomène de l’impérialisme et le pouvoir totalitaire s’y rattachant, où l’impérialisme est entendu comme la forme développée du capitalisme au XIX<sup>e</sup> siècle dans laquelle certains facteurs montrent déjà son échec politique à venir. Le projet de la philosophe est ainsi la généalogie du capitalisme développé, et, en ce sens, elle ne veut pas discuter toute la modernité. Intitulée cette recherche «origines», Arendt souligne qu’il ne s’agit pas de «causes», dont le système totalitaire pourrait être déduit, mais il s’agit d’«éléments» qui se «cristalliseront» après dans le totalitarisme. «Les composantes du totalitarisme en constituant les origines, à condition que par «origines» on n’entende pas «causes». [. . .] Par eux-mêmes, des éléments ne sauraient causer quoi que ce soit. Ils ne deviennent les origines d’événement que s’ils cristallisent soudainement en des formes fixes et définies, et à ce moment là uniquement<sup>2</sup>.»

Le totalitarisme, pour Arendt, apparaît comme la nouveauté décisive et fondamentale du XX<sup>ème</sup> siècle, à l’interprétation de laquelle toutes nos catégories font *fiasco*: «La terrible originalité du totalitarisme ne tient pas

<sup>1</sup> Il y a des interprétations, selon lesquelles le totalitarisme forme le centre de toute l’œuvre d’Arendt (par exemple J.-C. Poizat: *Hannah Arendt, une introduction*, Paris: Pocket 2003: 111.). Cela emmènerait trop loin de discuter ce problème ici, mais il faut remarquer que cette lecture abstrahit dans une mesure inacceptable des aspects philosophiques d’œuvre qui ne peuvent pas être réduits à ce seul phénomène.

<sup>2</sup> «La nature du totalitarisme—Essai sur la compréhension», in: H. Arendt: *La Nature du totalitarisme*, Paris: Payot 1990: 73.

au fait qu'une «idée» nouvelle soit venue au monde, mais à ce que les actions même qu'elle a inspirées constituent une rupture par rapport à toutes nos traditions : ces actions ont manifestement pulvérisé nos catégories politiques, ainsi que nos critères de jugement moral<sup>3</sup>.» Arendt en déduit la nécessité d'une attitude nouvelle de l'historien, car il doit apprendre de penser «sans appuis» (*without bannisters*), et cela marque aussi la nécessité d'une autre attitude aux traditions : on ne peut plus en avoir confiance, mais les textes de la tradition doivent être relus comme si l'on les lisait pour la première fois. Les mots de René Char—«Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.»—se lisent alors comme illustration de cette situation d'une brèche entre le passé et le futur.

Le *leitmotif* du livre sur le totalitarisme du XX<sup>ème</sup> siècle est qu'il est un résultat de l'impérialisme du XIX<sup>ème</sup> siècle, plus précisément, de «l'expansion pour l'expansion» qui constitue l'essence de l'impérialisme. L'analyse de l'antisémitisme, qui compose la première partie, fait voir le processus du déclin de l'État-nation qui seule, selon Arendt, aurait pu empêcher l'expansion de l'impérialisme. La conquête, caractéristique de l'impérialisme, est justifiée au niveau théorique par le racisme, tout en dessinant en même temps une vision de la communauté qui rend l'idée de la communauté politique et de la citoyenneté superflue. Arendt regarde l'époque impérialiste comme l'âge où l'activité économique devient de plus en plus prédominante, et où l'objectif principal consiste dans l'expansion qui n'a d'autre but qu'elle-même.

Néanmoins, l'impérialisme et le racisme, d'après Arendt, ne sont pas les conditions suffisantes pour le système totalitaire : pour cela, il était encore nécessaire que les institutions publiques familières aient perdu leur légitimité aux yeux des grandes masses européennes. Cette perte de légitimation a résulté du fait que la bourgeoisie européenne utilisait sans scrupule les institutions politiques pour ses propres intérêts. Par conséquent, le concept du citoyen est devenu très incertain et a perdu son authenticité. En plus, la société de masse s'est mise à la place de la société articulée selon les classes : c'est un changement fondamental dans la structure sociale, car c'est la caractéristique principale des masses qu'elles n'ont pas d'intérêts articulés par elles-mêmes, mais elles se soumettent à un mouvement où à un chef. Le terme «masses» ne peut être appliqué, selon la philosophe, qu'aux personnes qui ne peuvent pas être intégrés aux partis politiques, aux municipalités, aux corporations ou syndicats, et qui sont politiquement neutres. Une société constituée par des masses, en ce sens, n'a pas nécessairement une in-

<sup>3</sup> *Ibid.* : 42.

clination à se soumettre à un chef, mais, à cause de l'absence des structures d'intérêts stabilisant la situation, elle y est plus réceptive. La prédominance des masses ne serait pas possible sans la propagande et sans l'idéologie, à l'aide desquelles les chefs totalitaires créent un monde fictif qui peut remplacer les expériences personnelles des individus. C'est à ce point où le déclin du bon sens qu'Arendt diagnostique depuis du début de l'âge moderne, devient considérable, car c'est seulement par ce développement qu'il est devenu possible que les expériences personnelles soient remplacées par une image présentée par l'idéologie. Néanmoins, l'idéologie au sens arendtienne n'est pas absolument sans fondement expérimental, parce qu'elle essaie de donner une explication de l'histoire mondiale ou des principes secrets de l'univers. L'émergence de la société de masse allait alors avec la dissolution des classes sociales et avec la perte d'intérêt pour le monde public.

Selon la conviction principale d'Arendt, les régimes nazi et stalinien représentent la forme absolument nouvelle du pouvoir politique qui n'a aucun précédent. Sa nouveauté radicale se montre, parmi d'autres, dans le fait que la domination totalitaire n'est pas une nouvelle variante du tyrannie, étant donné que, pour le tyran, le terreur n'est qu'un instrument efficace pour garder le pouvoir. Dans le system totalitaire, au contraire, la terreur n'est pas seulement un instrument, il constitue plutôt son essence.

La société de masse, d'après Arendt, peut être caractérisée par le fait qu'elle ne permet que des actions soumises aux règlements de la multitude. Dans une société ainsi constituée, il n'existe guère ce que notre philosophe nomme «action», c'est-à-dire des activités qui révèlent l'acteur dans son individualité :

Ceux qui aspirent à la domination totale doivent liquider toute spontanéité, telle que ne manquera pas de la faire surgir la simple existence de l'individualité ; ils doivent les traquer toutes deux jusque dans leurs formes les plus intimes, si apolitiques et inoffensives qu'elles puissent paraître. Le chien Pavlov, l'échantillon humain réduit aux plus élémentaires réactions, le faisceau de réactions auquel peut toujours en être substitués d'autres déterminant exactement le même genre de comportement, voilà quel est le «citoyen» modèle d'un Etat totalitaire ; et un tel citoyen ne peut qu'être imparfaitement produit en dehors des camps. (*Syst total*, pp. 195-196)

La conséquence de cette forme du pouvoir est que l'individu devient abandonné, et cela le fait particulièrement réceptif à l'influence politique. Même les possibilités de la fuite dans la solitude sont empêchées soigneusement par le pouvoir totalitaire, parce que toute pensée s'accomplit dans la solitude, étant «un dialogue entre moi et moi-même, mais ce dialogue de deux-

en-un ne perd pas le contact avec le monde des mes semblables : ceux-ci sont en effet représentés dans le moi avec lequel je mène le dialogue de la pensée. Le problème de la solitude est que ce deux-en-un a besoin des autres pour recouvrir son unité : l'unité d'un individu immuable dont l'identité ne peut jamais être confondue avec celle de quelqu'un d'autre<sup>4</sup>. Cependant, la perte de la spontanéité rend la plupart des gens superflus : « Les hommes, dans la mesure où ils sont plus que la réaction animale et que l'accomplissement de fonctions, sont entièrement superflus pour les régimes totalitaires. Le totalitarisme ne tend pas vers un règne despotique sur les hommes, mais vers un système dans lequel les hommes sont de trop » (*Syst total*, p. 197).

Il convient de faire remarquer qu'Arendt utilise le mot « société » d'une manière inhabituelle qu'on peut voir clairement dans ses considérations ultérieures sur le développement de la « société » :

Il y a cependant une différence importante entre les premiers stades de la société et la société de la masse, en ce qui concerne la situation de l'individu. Aussi longtemps que la société elle-même était restreinte à certaines classes de la population, les chances pour l'individu de survivre à ses pressions étaient plutôt fortes ; elles résidaient dans la présence simultanée à l'intérieur de la population d'autres couches de non-société, dans lesquelles pouvait s'échapper l'individu... Une bonne part du désespoir des individus dans les conditions de la société de masse est due au fait que ces échappées sont maintenant bloquées parce que la société a incorporé toutes les couches de la population.<sup>5</sup>

La société au sens arendtienne du mot ne signifie pas un plus ou moins grand group des gens qui vivent ensemble durablement, mais renvoie à une constellation spécifique de la sphère publique et de la sphère privée qui apparaissait au début d'âge modern. Ce sens spécifique du mot peut être illustré par la modification que la célèbre définition aristotélécienne de l'homme a subie pendant sa traduction en latin. L'homme est, selon Aristote, un être vivant politique, et c'est cette caractérisation qui est, d'après Arendt, devenue déformée par la traduction « animal sociale » qu'on trouve déjà très tôt, par exemple chez Sénèque. La déformation réside dans le fait que l'adjectif « social » pousse la définition originale dans une direction hors de la politique, c'est-à-dire hors de la *polis*. Arendt souligne que ce développement, en mettant l'accent sur l'association, sur la coopération pour un n'importe quel but, s'oppose à la conception grecque de la capacité pour la politique. La conception ancienne de la politique a divisé strictement la sphère pu-

<sup>4</sup> H. Arendt : *Le système totalitaire*, Paris : Seuil, 1972 : 228.

<sup>5</sup> H. Arendt : *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris : Gallimard, 1972 : 256–257.

blique, où les citoyens essayaient de montrer leur excellence, et la sphère privée, où l'on doit assurer les nécessités de la vie. Dans cette opposition, la sphère privée est le terrain de survivre, l'espace, où le processus de la vie s'effectue. La sphère publique, au contraire, est d'une portée inestimable qui surpasse celle du processus de la vie, car c'est l'espace publique où les individus peuvent prouver leur grandeur afin d'obtenir l'immortalité qui est seule possible pour l'homme, c'est-à-dire la réputation immortelle. Les participants de l'espace politique, d'après la conception arendtienne, sont motivés par l'effort de montrer son excellence. Arendt pense que le déclin de la conception grecque de la politique se manifeste dans le processus, dans lequel le social se détache de l'espace politique ainsi conçu<sup>6</sup>.

A remarquer enfin que dans le livre sur le totalitarisme Arendt laisse sans réponse la question évidente à savoir si son analyse serait valable pour le totalitarisme dans l'Union Soviétique, car elle a examiné d'abord les conditions en Allemagne. Elle était particulièrement embarrassée par le fait que, contrairement aux idées socialistes nationales qui ne faisaient jamais partie des traditions essentielles occidentales, le marxisme soviétique s'est rattaché aux courants principaux européens. Ce fait a rendu beaucoup plus lourd le problème de la rupture et de la perte de légitimation des traditions européennes que le Nazisme qui s'est lié aux mouvements périphériques du XIX<sup>ème</sup> siècle.

C'est dans ce contexte qu'Arendt discute le problème des droits de l'homme, et elle affirme que l'idée des droits universels de l'homme perd pied, si ces derniers ne sont pas fixés dans les lois spécifiques d'un état existant. Selon Arendt, le XVIII<sup>ème</sup> siècle a attribué les droits universels à un homme absolument abstrait, qui est dénué de toute autorité et de tout rapport, étant ainsi un être entièrement isolé. La même critique s'applique à la conception de la dignité de l'homme isolé qui devrait porter la validité universelle des droits de l'homme. «Si un être humain perd son statut politique, il devrait, en fonction des conséquences inhérentes aux droits propres et inaliénables de l'homme, tomber dans la situation précise que les déclarations de ces droits généraux ont prévue. En réalité, c'est le contraire qui se produit. Il semble qu'un homme qui n'est rien d'autre qu'un homme a précisément perdu les qualités qui permettent aux autres de le traiter comme leur semblable<sup>7</sup>.» Sans un état ou une instance qui peut et veut garantir et dé-

<sup>6</sup> La «naissance moderne de la société correspond à l'extension de la sphère familiale de la maisonnée (*oïkia* des Grecs), à l'ensemble du domaine public et politique (au domaine de la *polis*)» (J.-C. Poizat : *Hannah Arendt, une introduction, op.cit.* : 87).

<sup>7</sup> H. Arendt : *L'imperialisme*, Paris : Fayard, 1973 : 288.

fendre ces droits, la pensée même des droits reste une parole vide. La perte des droits de l'homme n'effectue pas au moment où un droit concret qu'on tient en général pour un droit humain est mis en danger, mais seulement où l'homme perd sa place dans le monde, par laquelle il peut posséder des droits, par laquelle son opinion et ses actions comptent. En conséquence, Arendt met en évidence que c'est seulement le droit supranational de pouvoir avoir des droits et appartenir à une communauté qui puissent sauver la race humaine d'une nouvelle barbarie.

En critiquant sa position, on a affirmé que le traitement des droits humains depuis la deuxième guerre mondiale faisait une distinction claire entre «citizenship» et «legal personhood», et en conséquence chaque personne peut être une personne morale sans être citoyen en même temps. Par cette distinction on veut refuser qu'il s'agisse d'un paradoxe inévitable<sup>8</sup>. Néanmoins, cette objection ne répond vraiment pas à la difficulté qu'Arendt vise à résoudre : à quoi sert de parler des droits sans une volonté de les garantir ? Il est évident que les droits de l'homme sont souvent et gravement violés dans notre époque, mais on essaie de dire que le même est valable pour les lois fiscales et pour le code pénal. C'est le point où le problème d'Arendt peut être bien illustré : tandis que la violation des règles fiscales ou du code pénal est sanctionnée par plusieurs instances, la violation des droits de l'homme, du moins dans quelques endroits du monde, n'est pas empêchée par aucune instance. Cependant la violation du code pénal peut être considérée comme un problème d'efficacité des organisations et des institutions, les droits de l'homme n'ont aucun responsable dans certaines régions du monde. Si l'on critique Arendt, disant que le sens du droit ne peut être la fonction d'une instance qui le défend, ce problème ne serait que déplacé. Le dilemme principal en arrière-plan de cette difficulté est le dilemme de l'interprétation du droit : est-ce qu'il devrait être compris par analogie avec la moral, qui est valable indépendamment du fait qu'on la viole, où plutôt par analogie avec les règles du jeu qui perdent leurs sens, si l'on ne les respecte pas. Ce sont peut être ces réserves qui expliquent l'insensibilité spécifique d'Arendt au destin des esclaves. La critique d'Arendt sur les droits concerne ainsi leur «abstraction» qui se manifeste clairement dès lors qu'ils ne sont plus fondés sur les droits des citoyens. Le défi formulé par Arendt reste à résoudre pour ceux qui essayent de prendre les droits de l'homme au sérieux.

<sup>8</sup> H. Brunkhorst : *Hannah Arendt*, München : Beck, 1999 : 96.





## TRANSLATED TRAUMA, TRANSLATED LIVES: HUNGARIAN WOMEN HOLOCAUST SURVIVORS IN EMIGRATION

LOUISE O. VASVÁRI

Stony Brook University  
Comparative Studies  
11 Fifth Ave.  
10003 New York, NY  
USA  
Louise.vasvari@stonybrook.edu

**Abstract:** This study is part of a larger project to integrate into Holocaust discourses the voices of women survivors, which can provide valuable insights both for Holocaust studies and gender studies. I first briefly review some of the main issues relating to the need to study female Holocaust (life) writing, in order to offer a theoretical frame for the main focus of my study: a historical introduction to “literaried” testimonies of some two dozen Hungarian emigrant women, written over a span of over half a century. I will be highlighting translation and gender issues, as well as the variety of narrative techniques the authors utilize. None of the women I study published in Hungarian, even as in some cases they had original contemporary diaries or earlier drafts in that language. Hence, the first part of my title means to focus on the additional complicating issues of self translation of traumatic events by survivors who live in emigration.

**Keywords:** Hungarian Holocaust survivors, gender and Holocaust, life writing and Holocaust, translated trauma

This study is part of a larger project to integrate into Holocaust discourses the voices of women survivors, which can provide valuable insights both for Holocaust studies and gender studies. In a companion study, “Women’s Holocaust Memories: Trauma, Testimony and the Gendered Imagination” I reviewed earlier feminist scholarship, primarily by historians and sociologists, regarding the need to pay attention to the specific Holocaust experiences of females, arguments which involve primarily biological and sociological considerations. In the second part of “Women’s Holocaust Memo-

ries” I considered another gender-related question: whether there can be claimed a specifically female style of remembering and of testifying about these experiences. I did not, however, have the opportunity to undertake analysis of individual examples women’s life writing from this gendered perspective, as I hope to do here.

### **Translated trauma**

Although from right after the war there has been writing by female Holocaust survivors, little has remained in print or been translated, nor received adequate scholarly attention. Here I will briefly review some of the main issues relating to the need to study female Holocaust writing, in order to offer a theoretical frame for the main focus of my study: a historical introduction to “literaried” testimonies of Hungarian emigrant women, written over a span of over half a century. I will be highlighting translation and gender issues, as well as the variety of narrative techniques the authors make use of, some of which overlap with those of oral testimony. I follow some of the useful categorization by Rosen (2004b) who collected oral testimonies of Hungarian women formerly from Carpatho-Russia living in Israel.

None of the women I study published in Hungarian, even as in some cases they had original contemporary diaries or earlier drafts in that language. Hence, the first part of my title, “Translated Trauma,” means to focus on the additional complicating issues of self-translation that adult survivors who live in emigration face in writing about the already self altering, even self-shattering experience that is trauma. They must bear witness in an incompletely mastered foreign language, or sometimes what is far worse—a space between two languages. The second group, on the other hand, who were children or even adolescents during the time of trauma, may no longer speak that language or speak it only at a child’s level. Among the works I discuss are also a few where the survivors themselves could only give oral accounts—sometimes in Hungarian, sometimes in a foreign language, but mostly in that space between—and it was a second-generation daughter who [re]membered the “inherited” stories. Only a few, most notably Edith Bruck, Hélène Stark, and Evie Blaikie, thematize the linguistic dimension of cultural passage of self translation, although for some it does seem to give a necessary distance, helping them break with the past and affirm a new identity.

Although writers of the testimonies I study are all native-speaking Hungarian women they do represent various social classes, ages, religious back-

grounds, and a variety of Holocaust survival strategies, ranging from the better-known stories of camp survivors to the experiences of hidden children. Most write in English for the simple reason that more Holocaust survivors of any nationality, even if sometimes by way of multiple emigrations and multiple languages, ultimately ended up in English-speaking countries. English has thus acquired a paradoxical role in relation to Holocaust narrative, as, on one hand, it has become *the* primary language of survivors' testimony and of scholarly writing, ironically a language both fit and unfit to recount the Holocaust precisely because of its foreign, outsider status with respect to the events of the Holocaust. At the same time, broken English, as for example in the case of the survivor father Vladeck in *Maus*, can also stand for the inability to express the inexpressible of Holocaust experience.

Elizabeth Trahan, in a somewhat misleadingly titled article "Writing a Holocaust Memoir in Two Languages: a Balancing Act", addresses the enormous linguistic and identity issues involved in writing about traumatic events of one's past in another language. She actually wrote her own 1998 memoir, *Walking with Ghosts: A Jewish Childhood in Wartime Vienna* in English, the language she by her own admission commands far better than her native German. However, she describes having to deal with events and conversations that had taken place in German, using German sources, like her own diaries of the time and newspaper clippings, and eventually even having to deal with someone else's subsequent German translation of her memoir. Reflecting on Trahan's discussion, we can ask: if writing autobiographical work is not simply recovery of lost content but of personal restoration and of "getting a life" (Eakin 1985 : 5; Smith & Watson 2001 : 80; see also Suleiman 1998), then what are the additional challenges, as I put it in the second part of my title, of "[re]writing" the traumatic memory of one's life in a new language? As far as I am aware, Ruth Klüger, who although she waited almost fifty years to write her memoir, is the only author who faced this dilemma by actually [re]writing—not simply translating—her Holocaust childhood in Vienna twice, first in German and a decade later in English. A professor of German in Princeton University she was uniquely qualified for this linguistic tour-de-force of double [re]writing, which Caroline Schaumann called a "cultural translation" of her German book for an American audience. She has also written what I would propose is the single best female *and* feminist Holocaust memoir. Interestingly, in the German title Klüger writes of her *Jugend* "childhood", while the later English *A Holocaust Girlhood Remembered* she foregrounds the gendered nature of her writing. In her German version she directly addresses her Ger-

man audience to help construct her testimony, but interestingly she assumes that most will be female: “Leserinnen. . . und vielleicht sogar ein paar Lesern dazu” (79) ‘female readers. . . with perhaps also a few male readers’.

### Translated lives

**Olga Lengyel’s** *Five Chimneys: A Woman Survivor’s True Story of Auschwitz*, one of the first Holocaust memoirs published, has a complicated publication history and three different titles. The date given in most sources is a 1947 London edition, but actually the first edition was a 1946 French translation. Lengyel wrote in Hungarian, and in that first edition a translator is indicated. However, although there is no indication that she could possibly have written herself in English, in subsequent English editions no translator is given, only acknowledgment in the preface to three different people for “translation” work (see also Suleiman 1998 on the difficulty of piecing together the publication history of this and other early memoirs). The work initially received some attention, with even Einstein supposedly having written Lengyel a letter of appreciation in 1947. Nevertheless, she died in obscurity in New York in 2001 at the age of ninety-two with only a brief paid obituary in the *New York Times*.

It has been claimed that the novel by William Styron, *Sophie’s Choice*, with its controversial choice of a Christian heroine and exploitation of eroticism in Auschwitz may have been partially based on Lengyel’s memoir (Mathé 2004). Lengyel’s assiduous avoidance of her own Jewish origin, misled several scholars who believed she was gentile. lived a privileged life as a Jewish doctor’s wife in Cluj, Transylvania. As is common in the earlier memoirs, she devotes relatively little space to the life before, with most of the book about the some seven months she spent in Auschwitz. Because she had attended medical school and was qualified as a surgical assistant, her chances of survival were greatly increased by being able to work in the clinic of Gisella Perl, the head obstetrician in Auschwitz, whose own memoir is discussed below. Lengyel’s recruitment into the underground resistance in the camp and the need to tell her story is what she claims gave her courage to keep fighting, since she had lost her family, including two young sons. She confesses her guilt that in Birkenau she had unwittingly sent her younger son of twelve, who could have passed for older, to the line for gas to accompany his grandmother, thinking she was saving him. “How could I have known,” she asked.

One unusual aspect of Lengyel’s book is its very frank, detailed discus-

sion of sexual activity in the camp. She tells of a Polish prisoner who would have given her food for sex but she refused while later another woman who accepted got syphilis. She recounts stories of the horrible competition among women to barter sex for food. One particularly chilling anecdote is her description of the demand for condoms, which were made from baby pacifiers, which, as she interjected, were not much in demand in Auschwitz.

Lengyel also details at some length and with much distaste numerous cases of lesbianism in the camp, including about a cross-dressing lesbian whom the Nazis had wanted to put among the men and whom she depicts as aggressively courting her. Lengyel is one of the first to describe Dr. Mengele and Irma Grese, the sadistic “blond angel” who was head of camp. According to Lengyel, Grese was bisexual and sent some of her lovers to the gas, and she also recounts that her good friend, Gisella Perl (who is, however not named), did an abortion on Grese. She also relates how in the infirmary she and four others kill infants born to make it seem they were stillborn, as otherwise both mother and babies would have been gassed. Lengyel is probably the first to describe in detail the extermination in the gypsy camps, from which no one survived to testify.

**Gisella Perl** published *I Was a Doctor in Auschwitz* in 1948, one year after Olga Lengyel, her fellow Transylvanian Hungarian. In her hometown of Sziget, Perl initially faced both gender and religious barriers to become a physician, as her father forbade her to study pediatrics, fearing that she would stray from Judaism. In Auschwitz she vowed to remain alive in order to save the life of pregnant women by aborting their fetuses. She performed abortions with her bare hands to save the lives of some 1500 women. Neither her husband nor son survived and she emigrated to the U.S. in 1947. It is implausible that she wrote in English, but, as in Lengyel’s book, there are no translators credited. In America Perl was soon to suffer the further indignity of being attacked by a Catholic prelate, who equated her humanitarian acts with Nazi crimes. She and Lengyel, because their memoirs do not match in every detail, have also been attacked by a Holocaust denier as liars who fabricated not only their memoirs but their very identity (<http://cwporter.com/jtrinity.htm>). In New York Perl continued to practice gynecology, delivering some one thousand living babies. She died in 1988 in Israel.

Not surprisingly, most Holocaust memoir writers like Lengyel and Perl—and even teenage diarists like Anna Frank—came from privileged backgrounds. The memories of some uneducated and provincial survivors have most often only been saved thanks to efforts of collectors of oral testi-

monies (Rosen 2004c; 2008a,b). **Edith Bruck**, born in Tiszakarád, a small Hungarian village between the Ukraine and Slovakia in 1932, is the great exception in multiple respects. Bruck specifically contrasts herself with Anne Frank, saying she came from the Jewish poverty of *shtetl* life, more like Chagall and Wiesel, with a father who drank and a primitively pious mother whose last unwanted child she was. Coming from such an impoverished background and with virtually no education, writing in a non-literary Italian she became a unlikely best-selling author.

Bruck's most important books are her first, *Chi ti ama così*, in 1959, and *Lettera alla madre* in 1988, the latter in the form of a dialogue with her dead mother, whose voice she constantly ventriloquizes. *Chi così ti ama* was translated to five language including Hungarian, as early as 1965, and some of her subsequent works have also been translated to Hungarian, making her the only Hungarian Jewish *émigrée* with some name recognition. Her total oeuvre, all of which describes her survivor's search for self-identity, consists of more than a dozen volumes of prose and poetry, creating what might be called a postmodern mosaic of an interface between orality and literacy in the form of testimonial narratives, in a fusion of memoir and fiction.

Nelo Risi, Bruck's Italian husband when she was writing her first book, said in his prologue that as she wrote "many pages sported goulash grease spots or red paprika fingerprints," and that she wrote with an ear for oral history and a sententious and folksy flavor, with roots in a now-vanished peasant civilization which today finds its greatest representatives in the US among the writers of the Eastern Jewish tradition. She had to "invent" a new language, both because her Italian was more than imperfect but also because with a rudimentary education she knew nothing about literary style. But what was Bruck's native language? Risi claimed that she was not a product of the Magyar culture but of Eastern Jewish Yiddish, in a village that served as a divide among three frontiers, Hungarian, Slovak and Ukrainian.

Originally Bruck had begun to write her memoir at the end of 1945 in Hungarian, but lost her notebook, along with poems written in childhood, dedicated to her mother. Only in Rome, in her early twenties and married to Risi, her fourth husband, did she finally manage to write it through, "in a language that was not my own". Italian, she says, is an accidental choice and had she emigrated to America she would have written in English. Italo Calvino even said to her that she should live in America because her audience is American. She also claims that the choice to use Italian was a conscious strategy, to create a certain detachment from the object of her

descriptions and a narrative voice that would enable her to endure the emotional distress caused by painful memories (ix).

The introduction to the 2006 Modern Language Association edition of *Letters To My Mother*, which now signals Bruck's acceptance into the American feminist canon, attempts to relate her sparse non-literary style also to the influence of post-war cinematic neo-realism, with which it has at best only glancing contact. It can much better be read as a post-modern lament, ironically echoing aspects from Jewish Passover Haggadah, since Bruck is not passing on patrilineal tradition but attempting to connect herself to her matrilineal genealogy, at the same time that she constantly contrasts her female subjectivity to that of her mother. An additional irony is that she can only be an undutiful daughter and never herself a mother, because she is not only unreligious but has to admit to her dead mother that she aborted all her fetuses (see Rosen 2004b : 27 on the Jewish lament tradition in testimonies).

For Bruck writing is a highly successful experiment in forging a new literary language precisely in that space between language in which many survivors must exist, a disturbed and impoverished language (speaking strictly in linguistic terms) which comes to be particularly effective to textualize trauma, but a language nevertheless limited to express nothing else.

**Ana Novak** (né Zimra Harsányi; Ann Novac), sometimes dubbed the “Romanian Anne Frank,” who was born as a Hungarian Jew in Transylvania, although today it is only Romanian literature that unjustly claims her as its own. Like Bruck, she was born into a multilingual milieu, as she says, a poor woman born in Transylvania, a region where the inhabitants — Rumanians, Hungarians, and Germans — spoke a mixture of three languages. That is why she says that she has had the greatest difficulty in trying to establish her nationality and native language. Born in 1929, at 11 she found herself a Hungarian citizen at 15 she was deported to Auschwitz, and on release in 1945 she was once again Romanian. In Auschwitz on scraps of German propaganda posters she kept a diary and wrote poetry in Hungarian, which she hid in her shoes and then memorized before she had to get rid of the scraps; some of her work was smuggled out of Auschwitz and some she was able to rewrite on liberation. She wrote about many women-centered issues, such as about the “angel-makers,” women who aborted the fetuses of pregnant women to save them from the gas. After the war Novak became a playwright in Rumania but fled to Germany in the fifties, and then she emigrated to France, where she began a prolific writing career in that language and where her memoir achieved fame in her French translation in 1968. When it was subsequently published in English as *The Beautiful Days of*

*My Youth: My Six Months in Auschwitz and Plaszow* (1997), Novac, now unsatisfied with her earlier French translation, retranslated the original Hungarian to French and it was on this new version that the English is based. Novac is a multilingual literary phenomenon, whose voice is special also because she describes not only weakness and hunger but also raucous, grotesque laughter, something often missing from Holocaust narratives.

**Isabella Leitner's** *Fragments of Isabella* (1978), like Novac's memoir, also grew out of real fragments, or scraps of paper on which she wrote, in Hungarian, whatever images and memories forced themselves into her mind, shortly after she arrived in the United States in 1945. As she says in *Isabella* (227): "[Hungarian] is the one language even God cannot understand". The sequel to *Isabella*, *Saving the Fragments: From Auschwitz to New York*, appeared in 1985, as did two later rewritings, one tailored for young adults. All seem to have been composed in collaboration with her American husband.

Although thematically Leitner might be compared to Bruck in that all her work obsessively represents, in the words of one scholar "a daughter's endless mourning" (Kertzer 2002 : 77), her tone is totally different, with her memoir belonging to that subcategory that is shaped for the supposed narrative requirements of children, in her case actually rewritten in a special version as *The Big Lie* (1992), specifically tailored for young readers, where she tells a very different story, with a significant muting of the dead mother's voice, and erasing the voice of anger and grief (Kertzer 2002 : 83–85).

**Hélène Stark's** *Memoires d'une juive hongroise* appeared in 1981, forty-one years after she found herself with her husband in Brussels, having sent her three-year old son back to Hungary with his grandmother, where she thought they would be safer. The couple were evacuated to rural France, where they survive the war in the care of a wonderful peasant family, all of which she describes forty years later in the most unusual Holocaust memoir I have read, an idyllic pastoral of rural life, punctuated almost in cinematic fashion with several episodes of high terror. The book is a veritable folkloric description of village life, where Stark, speaking no French, much less the local patois, ends up teaching the locals how to do everything from making cheese from their excess milk, to making croissants and other baked goods by making flour with an old rusted hand mill, and even how she taught her landlady, who only used small cornichons, to pickle big ones and to make Hungarian cucumber salad.

One chapter is actually called "Des recettes" where Stark describes how she made soup and *scipetke* [sic] and *gomboc* in *Nagyvarod* (spelled this way).



In the midst of it all she also gives birth to a child after being talked out of an abortion by the local doctor and her host. She calls the baby Madelaine, after the name of the village. Stark expert at absolutely every rural task but never explains to us why she knows all this. Since she claims that she came from a from well-to-do family in Mármaros it is also unclear why she was only semi-literate in her native Hungarian, as shown by her misspellings of Hungarian terms, only some of which, like *cholette* for *solent*, could be attempts at phonetic French renderings.

Only when the war is over does Stark find out details of what had happened to her family in Hungary, including that her child in Hungary had been given in safekeeping to some Christians, who disappeared with him. Only as an adult does he by chance find his real identity but is reluctant to reconnect with Stark and her husband, feeling that he owes much to adoptive parents. Stark's telling is an extreme case of a good but with the author being unable to attempt to understand herself or to construct any meaning from her story, which has coded in it the horror of maternal failure with her first-born as well as with her two other children born in France. Although Stark constantly talks about her faulty French as well as her insufficient narrative authority, she actually subverts her surface story of idyllic nature with extreme manipulation of gaps and secrets. Her memoir belongs to the type that maintains an ongoing tension between the concealed and the revealed, the guilt of the mother who feels she has abandoned her child and to preserve her defenses she has created a tellable tale that she needed to reconstruct her identity. In the same year as Stark, Isabelle Vital-Tihanyi also wrote in French *La vie sauve* about how she survived in Budapest in 1944–1945.

**Aranka Siegal** was born in Beregszász. Her memoir, *Upon the Head of a Goat: A Childhood in Holocaust, 1939–1944*, like those of Stark and Vital-Tihanyi, was also published in 1981, and was followed four years later by *Grace in the Wilderness: After Liberation, 1945–1948*, like Leitner, has also achieved fame as an author suitable for young readers, receiving a several book awards. In *Goat* she writes with the voice of a nine-year old, detailing with pervasive nostalgia provincial family life in a world similar to one that Bruck critiques for its cultural tensions of gender, including women burdened with too many children. Siegal was herself the fifth of her mother's seven children, two by a second marriage to a much younger man, but she develops no details that would disturb the idyllic picture of pre-war life. The subtitles of the two volumes are deceptive, as they appear to cover a nine year period, but they omit the time between June 1944, when the door shuts

on the cattle car at the end of the first volume, and spring 1945, the moment of liberation, thus leaving a gap of the camp experience.

Like Bruck's *Lettere alla madre* and Leitner's work, **Livia Bitton-Jackson's** *Elli: Coming of Age in the Holocaust* (1980) is also centered on the mother-daughter relationship. Like Leitner's and Siegal's memoir, it has become well known by having won book awards and been adapted in a version for younger readers as *I Have Lived a Thousand Years: Growing Up in the Holocaust*. In sequels *Bridges of Hope* and *Hello, America: a Refugee's Journey from Auschwitz to the New World* she describes emigration to New York City, where she experiences difficulties like suffering panic attacks on the subway, which reminded her of cattle cars.

Bitton-Jackson, born into a lower-middle class religious household in Pozsony (Bratislava) was deported to Auschwitz at thirteen. Just as on his arrival the fourteen and a half year old narrator in Imre Kertész's *Fatelessness* took the striped prisoners meeting the cars to be inmates, similarly Bitton-Jackson seeing the "sexless" and "deranged" seeming inmates she took them to be inmates of a mental asylum. She is spared by passing for sixteen and by Mengele himself being taken by her blond hair. For those who had not been sent directly to the crematorium, passing through the "sauna" in Auschwitz was the first stage of the de-humanization process, where they were stripped of their clothes all their body hair shaved, and tattooed, thus making them into a "number" instead of human. The process was far more humiliating for women because they were forced to undress in front of male guards and exposed to verbal and physical sexual abuse. Yet, Bitton-Jackson felt that this process, which some women described as depriving them of their femaleness as well as their humanity, for her lifted the burden of identity. Nevertheless, she survives precisely by human contacts, helping to save her mother's life and by her own life being saved by a friend of her mother's who had a daughter her own age. In 1951 Bitton-Jackson emigrated to America, where she eventually became a professor of Jewish Studies. Today she lives in Israel.

**Rivka Leah Klein's** whole extended family of eleven survived in Budapest because a gentile couple who were strangers, Károly and Magda Bitter, rented for them an apartment. Bitter also rescued two members of the family from the ghetto. Klein's *The Scent of Snowflakes: A Chronicle of Faith, Hope and Survival in Budapest* (1989), which includes segments from her diary of May, July, August and December 1944, tells of daily life in Budapest,

including how women had to take responsibility when Jewish men had to report to work brigades.

**Judith Magyar Isaacson** begins her memoir with 1938, when she is thirteen in Kaposvár and dreaming of studying at the Sorbonne and becoming a professor of comparative literature. The self-conscious literary polish of her work is evident throughout, symbolized by her use of the poet Endre Ady's line "All who live rejoice, rejoice," both as her epigraph and in several references, all this in sharp contrast to the letters written in English (provided in the Appendix) in 1946 to her American future in-laws.

Isaacson was deported in 1944 and liberated near Leipzig by the U.S. army in April 1945 and while in a DP camp immediately meets an American intelligence officer, Irving Isaacson, whom she weds by December of that year and with whom she still lives in his native Maine. In America, escaping as far as possible from her former interests, Magyar Isaacson become a mathematics teacher and eventually a dean at Bates College in Maine and a human rights advocate, but in 1976 after being invited to speak about her experiences she again began to write and eventually published, in which her literary talent, suffocated by the war, is evident. The book is also suffused with women's experiences, where, for example, in contrast to Leitner, she mentions how traumatic head shaving was for women and how she didn't even recognize her own mother, shunning her when she came forward to embrace her.

Although most of the book is devoted to her camp survival with her mother and aunt, Magyar-Isaacson also gives a fascinating accounting in a style that has been called "parahistorical life history" (Rosen 2004b: 43) from a teenager's standpoint life before the war for a family that was both Jewish and very Hungarian. She attempts to show what it meant to be a Hungarian Jewish girl nicknamed Jutka who lived a secure middle class life that fell apart, piece by piece. Many years later Magyar Isaacson visited Kaposvár to find she was only one of 250, or five percent, of the 5,000 Jews to have survived. In a final chapter tellingly entitled "A Time to Forgive" she returns with some of her camp sisters to one of the camps in which she had worked in slave labor. It is one of these women, Eva Baik, who features in the memoir, who translated her book to Hungarian in 1991, where, however, copies languishes in obscurity in the basement of the Holocaust museum. This translation has just been republished in Budapest, with a new introduction by Katalin Pécsi.

The next group of memoirists, because they were infants or children, would have by definition perished had they been deported. As virtually all

children who survived, they did so in hiding. Bella Brodski, in her introduction to Evie Blaikie's memoir, catalogues that of approximately 1.7 million European Jewish children only 11% survived and these had to be almost by definition hidden children. As Jean Marcus shows, the hiding was full of constant fear and menace; the children also often emerged from the war more damaged than their elders because they had no nostalgic memories of a "normal" existence to fall back, and because they still had an undeveloped sense of identity (complicated by having to hide under false identities they had to memorize at the cost of their and their family's lives). By definition, more memoirs by hidden children are by females because, as many sources mention, the majority of hidden children were girls because little boys were too dangerous to hide, both because of their behavior and because they were circumcised (Kessel 2000: 43 noticed that in a *Hidden Children* conference she attended 90% were women). Some children, especially girls, hidden with strangers were abused, as in the story of Aniko Berger (Stein), who at five got raped when hiding in village, and when she tells the local priest she is sent to a peasant prostitute who almost starves her and she has to hide under the bed when the woman has customers. On liberation Aniko's mother comes back alone broken and the child takes on the caretaker function, while other kids on the street call her Jew. In 1956, with one male surviving cousin she flees to the U.S., where they both become doctors and she joins a medical collective for the poor, but she is never able to fall in love or to feel trust. Susan Suleiman coined the term "1.5 generation" for such children, some of whom were too young to remember and all were too young to fully understand, and all of whom if they emigrated became dominant in the host language, since unlike in some emigrant gentile families, their parents virtually never formally instructed them.

Susan Varga's *Heddy and Me* (1994) is a cross-cultural and cross-historical double-voiced collaborative autobiography, based in part on a series of tape-recorded conversations with her mother, from which Varga quotes, but she also describes the process of recording and the change in relationship between her mother and herself during the process. She intersperses her mother's testimony with her own recollections of their life in Australia after their emigration in 1948, when she was five, and before which, she confesses, that she had virtually no memories. Although Varga starts her memoir as a search to know more about her father, who perished in a labor brigade, it ends up being a matrilineal narrative, but unlike Bruck's, it is not about an irretrievably lost and hence mourned mother, but it is much more in the line of stories of emigrant daughters, such as, say, Maxine Hong

Kingston or Audrey Lorde, in conflict with their mothers from another culture and another language. Varga tells her mother at the beginning that: “it won’t be her life story, not properly. It will be filtered through my reactions, through my second generation eyes” (5). She tells us that although “of course” they love each other, her mother finds her “evasive and disappointing” while she finds her mother’s “intensity both invasive and disconcerting.”

The mother, Magda’s, story of how she survived in hiding with infant Susan, her two-year old sister, and an aunt and a grandmother, is fascinating, as is her apparent honesty in describing scenes like how the three women were all simultaneously raped in one room but also how later she had a six-month affair with a Russian officer. As Ronin Lentin (2000: 697) points out, sex, rape, abortion, and sexual abuse have tended to be skirted in memoirs. Varga, for her part, is open about her own lesbianism, about which she talks about in more detail in her *Happy Families* (1999), in part a fictionalized sequel to both the daughter’s life and the story of the mother’s youth in *Heddy*, both psychologically oriented around deep secrets, with the secrets of family violence of incest and the violence of the Holocaust compared, where Sylvia, the strong mother figure, has totally repressed the personal family abuse suffered from her father, while the violence of the Holocaust she has she just had tried not to deal with.

**Susan Suleiman’s** *Budapest Diary: In Search of the Motherbook* (1996) has possibly the best title for a memoir dealing with translated trauma. Suleiman, who survived the Holocaust in Budapest and escaped in 1949 at the age of nine, returned for the first time briefly in 1984. When in 1993 she returned for a semester’s scholarly visit she began to keep a diary, which formed the basis of the book and the first part of the title. She undertakes to re-discover her Hungarian background and family history, searching for traces of her family by hunting for copies of official documents such as birth and marriage certificates in Hungary and in Poland, and hence the second part of the title, *Motherbook*, which sounds vaguely feminist and exotic in English but is merely a literal translation of *anyakönyv*, the registry of such documents. (on Suleiman and on Denes, whom I discuss below, see also Totosy). As Suleiman says in *Motherbook*, as a mother herself, she seeks to establish her identity by reference to her own mother, although struggling with an earlier dislike of her but realizing that resolving the conflict with mother is resolving history. If Judith Magyar Isaacson posed the question of what it meant to be a Jew in Hungary just before the Holocaust, and then what it means to forgive half a century later, in her Prologue Suleiman

poses the another question that is central for all the texts discussed here: “What does it mean to be a Jewish Hungarian born around WWII, at a moment when being Jewish meant for many the opposite of being Hungarian? Furthermore, what does it mean to be a Jewish Hungarian immigrant to America.”

The structural focus of **Magda Denes’s** *Castles Burning: A Child’s Life in War* (1997) is on her absent and despised father, who, when she is five in 1939 and he abandons the family to flee to New York with forty-five custom-made shirts and twelve suits but leaving his wife and two children destitute. At the end of the memoir she is 13 and briefly meets her father in New York before embarking for Cuba with her mother and aunt, and the two take an intense dislike to each other. In the intervening time we learn how the not very likeable child Denes — “I was impossibly sarcastic, big-mouthed, insolent, and far too smart for my own good” — survives in hiding, with the help of a series of gentiles, starting with superintendent of their building who hid the family in the washroom and gentile friends of the mother. Later they are repeatedly saved through her teenage brother and cousin’s connection as Zionist activists. There are many interesting details in the book, such as how her blond brother who looked Aryan passed as a Nazi in rescue efforts, and how both he and their cousin at fourteen in wartime led adult sexual lives. Both eventually disappear in the course of the war. Over half the book is dedicated to the family’s difficulties in postwar Budapest until they manage to escape in 1948, once again with Zionist help from her brother’s former comrades.

While some reviewers have praised the depiction of the integrity of a child’s voice of willful and sarcastic child protagonist, without a mediating adult voice (Hampl 1997: 13), the technique has also been criticized for the implausibility of the perfectly extended recall, raising the question of how much is fantasy and how much testimony. Denes’s memoir exemplifies two more literary categories posited by Rosen (2004b: 43), that so much is told in direct form that it would tend to be seen as too literary even if narrated by adults, and that it tells much more about her family and family relations in shadow of war than about the events themselves. Denes’s hard-edged child’s voice, without a trace of sentimentality is somewhat akin to Bruck’s protagonist, but in sharp contrast to Siegal’s nostalgic child’s voice (see Reiter 2000 on the literary advantages of the “child’s gaze” in Holocaust literature).

On one hand, Denes’s memoir is as much about her obsession with the missing father as about all the wartime suffering, but on the other, it is curious that yet she evinced no curiosity about what made him what he was,

not one word about his family, or how he became so successful, or how he had come to marry her uneducated provincial mother., in fact not even much about his womanizing beyond a few veiled quotes from the grandmother. On one hand, the child seems to know far more than any child could understand, and, on the other, the adult author seems not interested in filling in certain gaps. Tragically, Denes died suddenly 62, very shortly before her book was published, still survived by her mother, Margit, who was instrumental in saving her, her aunt, and her grandmother. Denes has been quoted as saying that she had long struggled to break her silence. “The hidden children are in a curious position,” she said. “They were not deported and they were not killed. So they never felt entitled to talk about their own experiences. Holocaust survivors tend to be totally absorbed with that experience, while hidden children have tried to forget what happened to them.” (Blumenthal 1996).

**Evi Blaikie's** *Magda's Daughter: A Hidden Child's Journey Home* (2003) has the most literally inexact but symbolically significant title, because it is, appropriately, much less about her life during the Holocaust as a hidden child than about its aftermath, with only one eighth devoted to the war. As she says: “a war does not end till the last survivor has died.” (270). Although a continuing thread is Evi's primal connection with her mother, it is about recurrent separations, beginning when Evi was 26 months old and was left in Hungary with relatives, and was repeatedly disrupted both during hiding and after the war in France and England and until the mother's early death at 52. Like Denes's memoir, Blaikie's is really a family saga of exile, displacement, and wrecked lives due to the the war on all the members of her large and close-knit family, beginning with her mother and her two sisters, who served her as interchangeable mothers and enterprising uncle Denes and beloved cousin Peter, and Evi, who by her own account has waged a lifelong existential struggle. Her book begins with her birth in 1939 in Paris, return to Budapest during the war and ends over fifty years later, in 1991, when she first began to consider herself a survivor when she attended the 1991 *Memorial Day Conference of Hidden Children* (from where Marks 1993 records twenty two stories of surviving children). In between she describes her life as what she calls a perpetual refugee, what Smith & Watson (2001 : 90) have called a “migratory subject” who has lived in different languages, social classes, with different names, different class codes. As Blaikie testifies the book is on many levels an act of translation and transmission, enacting the painful passage from the repressed nightmare to the articulated text.

**Miriam Katin's** *We Are On Our Own* (2006) is not only a double autobiography of her survival with her mother in hiding when she was three, but composed as a graphic memoir or "comix," created by Art Spiegelman in *Maus*, a multi-tiered metanarrative, co-mingling of words and image. While Spiegelman, born after the war, cannot draw himself into his father's Holocaust story, in Katin's frames mother and child appear in constant interaction because she was there, although, being too young to have memories, she has had as much as Spiegelman to rely on her mother's story. Like Varga's mother, Katin's is amazingly forthcoming about the sexual abuse she suffered while hiding with her as a peasant woman in the countryside, such as a pregnancy by a German officer who guessed her identity, and the later looting and raping by the Russians. Katin juxtaposes such scenes in black and white with a sudden change to color frames and herself as she is now, playing with her own two-year old child in American autumn leaves setting. She does this for one frame and reverts to bleak drawings of the two of them fleeing in the snow. Then again one page of the present, with the mother telephoning her daughter to say it is snowing, obvious flashback to the horrible snow then and the good snow now.

At the end Katin says: "I could somehow imagine the places and the people my mother told me about, but a real sense of myself as a small child and the reality of the fear and confusion of those times I could understand only be reading the last few letters and postcards my mother had written to my father. They survived the war with him."

On the one hand, new memoirs by Hungarian women are still appearing, as Erzsébet Fuchs' fascinating 2006 recounting of how she met a French doctor, an escaped prisoner, in Hungary, and survived the war with him and is today still his wife. See also Erika Gottlieb's memoir, *Becoming My Mother's Daughter*, published this year, several months after the author's death. On the other hand, there are many more testimonials that we will never hear because the survivors were only able to reconstruct an identity after the war by building a wall of secrecy around their experiences and about their Jewishness. Occasionally, as Margaret Foster discusses in *Hidden Lives*, daughters nevertheless struggle to reconstruct the lives of mothers and grandmothers. See, for example, Irene Reti's, *The Keeper of Memory* (2001) about how her Hungarian Jewish family kept their identity a secret from her and she found out the truth only when she was 17. Viviane Chocas recounts in her fictionalized *Magyar bazár* (2006) her heroine's Hungarian parents' silence about their past and refusal to speak Hungarian, after they emigrated to France in 1956. She needed obsessively to explore the void thus created,



by studying Hungarian in secret, by traveling to Hungary and even conducting a brief affair with a Hungarian there, and, most of all, through savoring Hungarian dishes (each chapter is called after a Hungarian dish, such as *töltött káposzta* ‘stuffed cabbage’). Eventually she finds out that her mother and maternal grandmother are Jews who survived the war in Budapest but that her grandmother had sworn the whole family to secrecy.

\* \* \*

The cumulative testimony of the prewar lives of the women whose memoirs I have discussed, their wartime experiences, as well as of their subsequent lives in emigration, “belong not only to the history of the Holocaust but to the history of Hungary,” to quote words expressed by Mária Ember on the cover page of her 1975 *Hajtűkanyar* [*Hairpin Bend*], in words printed to mimic her written hand, as if in dedication to the reader. Ember’s autobiographical novel is arguably the most important female writing on the Hungarian Holocaust, appearing at about the same time as Imre Kertész’s *Sorstalanság* [*Fatelessness*]. Yet, it was long out of print until its reprinting in 2007 and has never been translated to English. The works I have studied, on the other hand—with the exception of Bruck’s work—are almost uniformly not available in Hungarian, nor are they, except those that have been adapted as texts for young people, often much better known in the languages in which they were published. It may be a literary irony that by far the best seller of all time by a Hungarian female *émigrée* about her World War II experience is by the gentile Christine Arnothy, her 1955 *J’ai quinze ans et je ne veux pas mourir* (translated into English in 1972). The current best-known work in the genre in Hungarian is again by a gentile, Alaine Polcz’s 1991 memoir of 1944–1945, translated into English as *One Woman in the War: Hungary, 1944–1945* (2002).

### Bibliography

- Arnothy, Christine (1955): *J’ai quinze ans et je ne veux pas mourir*. Paris: Fayard.
- Baumel, Judith Tydor (1995): Social Interaction among Jewish Women in Crisis During the Holocaust: A Case Study. *Gender and History* 7: 64–84.
- Bitton-Jackson, Livia (1984): *Elli: Coming of Age in the Holocaust*. London: Simon & Schuster.
- Bitton-Jackson, Livia (1999): *I Have Lived a Thousand Years: Growing Up in the Holocaust*. New York: Simon & Schuster.

- Blaikie, Evi (2002): *Magda's Daughter: A Hidden Child's Journey Home*. New York: Feminist Press of the City University of New York.
- Brodzki, Bella (2007): *Can These Bones Live? Translation, Survival, and Cultural Memory*. Stanford: Stanford University Press.
- Bruck, Edith (1957): *Chi ti ama così*. Milano: Garzano. (Hungarian edition: *Ki téged így szeret*, Budapest: Európa Könyvkiadó, US edition: *Who Loves You Like This*, Philadelphia: Paul Dry Books, 2004.)
- Bruck, Edith (1988): *Lettera alla madre*. Milan: Garzano. (US edition: *Letter to My Mother*, New York: Modern Language Association.)
- Blumenthal, Ralph (1996) Magda Denes is Dead at 62; Wrote of Hiding from Nazis. *The New York Times*. Obituaries. Dec. 31, 1996.
- Casteel, Sarah Phillips (2001): Eva Hoffman's Double Emigration: Canada as the Site of Exile in *Lost in Translation*. *Biography* 24: 268–301.
- Chocas, Viviane (2006): *Bazár Magyar: les saveurs du passé sur le bout de la langue*. Paris: Éditions Héliose d'Ormesson. (Hungarian translation: *Magyar bazár*, published by Új Palatinus Könyvesház, Budapest, 2007.)
- Cordonnier, Noël (2001): Deux modèles de réception de la "Triologie" d'Agota Kristof. In: Jean Pierre Castellani, Maria Rosa Chiapparó & Daniel Leuwerr (eds.): *Langue de l'autre, où la double identité de l'écriture. Actes du Colloque international de Tours, 9–11 décembre 1999*, *Littérature et Nation* 24: 85–100.
- Cosslett, Tess (2000): Matrilinial Narratives Revisited. In: Tess Cosslett, Celia Lury & Penny Summerfield (eds.): *Feminism and Autobiography. Texts, Theories, Methods*. London & New York: Routledge. 141–153.
- Eakin, Paul (1985): *Fictions in Autobiography: Studies in the Art of Self-Invention*. Princeton: PUP.
- Ember, Mária (1975): *Hajtúkanyar*. Budapest: Szépirodalmi Kiadó. (German translation: *Schlenderkurve*, published by Verlag Neues Leben, Berlin, 1988.)
- Foster, Margaret (1996): *Hidden Lives: A Family Memoir*. London: Penguin.
- Fuchs, Erzsébet (2006): *Le dernier bateau d'Odessa*. Paris: Mercure de France.
- Gottlieb, Erika (2007): *Becoming My Mother's Daughter: A Story of Survival and Renewal*. Toronto: Wilfrid Laurier University Press.
- Hampl, Patricia (1997): Review of *Castles Burning. A Child's Life in War* by Magda Denes. *New York Times Book Review*, Jan 26, 1997.
- Isaacson, Judith Magyar (1989): *Seed of Sarah: Memoirs of a Survivor*. Chicago: University of Illinois Press; (Hungarian translation: *Köszönet az életért. Egy túlélő visszaemlékezése*, Akadémiai, Budapest, 1993; Novella Könyvkiadó, Budapest, 2008.)
- Katin, Miriam (2006): *We Are On Our Own*. Montreal: Drawn & Quarterly.
- Kerby, Anthony Paul (1991): *Narration and the Self*. Bloomington: Indiana University Press.
- Kertzer, Adrienne (2002): A Daughter's Endless Mourning: Maternal Representation in Isabella Leitner's Memoirs. In: id., *My Mother's Voice. Children, Literature, and the Holocaust*. Petersborough: Broadview Press. 77–106.
- Kessel, Barbara (2000): *Suddenly Jewish. Jews Raised as Gentiles Discover their Jewish Roots*. Hanover: Brandeis University Press.
- Klein, Rivka Leah (1989): *The Scent of Snowflowers: A Chronicle of Faith, Hope, and Survival in War-Ravaged Budapest*. Jerusalem & New York: Feldheim.

- Klüger, Ruth (1992): *weiter leben: Eine Jugend*. Göttingen: Wallstein; *Still Alive: A Holocaust Girlhood Remembered*. New York: The Feminist Press at the City University of New York.
- Le Duc, Violette (1964): *La batârde*. Paris: Gallimard.
- Leitner, Isabella (1978): *Fragments of Isabella*. New York: Thomas Y. Crowell.
- Leitner, Isabella (1985): *Saving the Fragments: From Auschwitz to New York*. New York: New American Library.
- Leitner, Isabella (1992): *The Big Lie: A True Story*. New York: Scholastic.
- Leitner, Isabella (1994): *Isabella: From Auschwitz to Freedom*. New York: Anchor Books.
- Lengyel, Olga (1946): *Souvenirs de l'au-dela*; (1947): *I Survived Hitler's Ovens: A Woman Survivor's True Story of Auschwitz*; rev. ed. (1995): *Five Chimneys: A Woman's True Story of Auschwitz*. Chicago: Academy Chicago Press.
- Lentin, Ronit (2000): Expected to Live: Women Shoah Survivors' Testimonials of Silence. *Women's Studies International* 25 : 689–700.
- Lerner, Gerda (2005) [1979]: *The Majority Finds its Place. Placing Women in History*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Linden Ruth Robin (1993): *Making Stories, Making Selves: Feminist Reflections on the Holocaust*. Columbus: Ohio State University Press.
- Marks, Jane (1993): *The Hidden Children. The Secret Survivors of the Holocaust*. New York: Balentine Books.
- Mathé, Sylvie (2004): 'The Grey Zone' in William Styron's *Sophie's Choice*. *Études anglaises* 57.4 : 453–466.
- Novac, Ann [Anna Novak] (1968): *Les beaux jours de ma jeunesse*. Paris: Julliard. (Revised ed., 1991, Paris: Ballard; George L. Newman, trans., 1997: *The Beautiful Days of My Life: My Six Months in Auschwitz and Plaszkow*, New York: Henry Holt.)
- Perl, Gisella (1948): *I Was a Doctor in Auschwitz*. New York: International Universities Press.
- Polcz, Alaine (1991): *Asszony a fronton. Egy fejezet életéből*. Budapest: Szépirodalmi. (English trans. by Albert Tezla. (2002): *One Woman in the War: Hungary, 1944–45*, Budapest: CEU Press.)
- Reti, Irene (2001): *The Keeper of Memory: A Memoir*. Santa Cruz: Her Books Feminist Press.
- Rosen, Ilana (2004a): *Hungarian Jewish Women Survivors Remember the Holocaust*. Dallas: University Press of America.
- Rosen, Ilana (2004b): Literaried Testimonies: Life Histories of Holocaust Survivors of Austro-Hungarian Origin. In: Daniel Terris (ed.): *Literary Responses to Mass Violence*. Boston: Brandeis UP. 17–33.
- Rosen, Ilana (2004c): Women and Time in the Life Histories of Female Holocaust Survivors of Austro-Hungarian Origin. *Cuadernos de linguas e literature hebraica* October 2004: 36–48.
- Rosen, Ilana (2008a): Rescue Narratives and Conceptualizations by Holocaust Survivors from Carpatho-Russia. In: Steven Totosy & Louise O. Vasvári (eds.): *Comparative Central European Holocaust Studies*. West Lafayette, Ind: Purdue University Press.
- Rosen, Ilana (2008b): *Sisters in Sorrow. A Journey to the Life Histories of Female Holocaust Survivors from Hungary*. Wayne State University Press.
- Schiffirin, Deborah (2002): Mother/Daughter Discourse in a Holocaust Oral History: "Because then you admit that you're guilty". *Narrative Inquiry* 10.1 : 1–44.

- Siegal, Aranka (1982): *Upon the Head of a Goat. A Childhood in Hungary, 1939–1944*. London: Dent.
- Siegal, Aranka (1985): *Grace in the Wilderness: After the Liberation, 1945–1948*. New York: Farrar, Straus, Grace.
- Smith, Sidonie & Julia Watson (2001): *Reading Autobiography: A Guide for Interpreting Life Narratives*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Stark, Hélène (1981): *Memoires d'une juive hongroise*. Toulouse: Privat.
- Stein, André (ed.) (1993): *Hidden Children. Forgotten Survivors of the Holocaust*. Toronto: Viking.
- Suleiman, Susan (1996): *Budapest Diary: In Search of the Mother Book*. Lincoln: University of Nebraska Press.
- Suleiman, Susan Rubin (1998): Monuments in a Foreign Tongue: On Reading Holocaust Memoirs by Emigrants. *Poetics Today* 17.4: 639–657.
- Suleiman, Susan Rubin (2002): The 1.5 Generation: Thinking about Child Survivors of the Holocaust. *American Imago* 59.3: 277–296. Reprinted in: Susan Suleiman (ed.): *Crisis of Memory and the Second World War*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Totosy, Steven (2006): English-Language Memoir Literature by Central European Jewish Women. Andrea M. Laurisch (ed.): *Zions Töchter. Jüdische Frauen in Literatur, Kunst und Politik*. Wien: LIT. 139–148.
- Trahan, Elizabeth Welt (2000): Writing a Holocaust Memoir in Two Languages: A Balancing Act. *Metamorphoses* 8.2: 256–263.
- Varga, Susan (1994): *Heddy and Me*. Ringwood, Victoria: Penguin.
- Varga, Susan (1999): *Happy Families*. Sydney: Sceptre.
- Vasvari, Louise O. (2008): Women's Holocaust Memories: Trauma, Testimony and the Gendered Imagination. IN: András Kovács & Michael I. Miller (eds.): *Jewish Studies at the CEU*, V, 2006–2007, Budapest: CEU.
- Vital-Tihany, Isabelle (1981): *La vie sauve*. Paris: Les Editions Minuit.

## LA COMUNIDAD PIAMONTESA DE ARGENTINA

MARCO GIOLITTO

Laboratoire d'Études Sociolinguistiques sur le Contact des Langues  
et la Politique linguistique  
Université de Picardie  
chemin du Thil  
80025 Amiens  
France  
marco.giolitto@wanadoo.fr

**Abstract:** Like many other Romance languages, Piedmontese (a Gallo-Italian dialect from northern Italy) is spoken in Argentina. A wave of immigration touched Argentina between 1875 and 1914, between the depression of the last decades of the 19th century and World War I. The dominant language of the region, “Pampa Gringa”, or the dominant foreign language of the area, was, until the 1950s, Piedmontese. It was only after the 1950s that Spanish took hold. Today it is practically the only spoken language, except in a few areas where the older generation continues to speak Piedmontese. The present paper is the result of a long investigation into this community, which included over 300 interviews with the descendants of the original immigrants. The paper has two objectives: to reconstruct the linguistic customs of the Piedmontese from the time of their arrival in Argentina up to today, and to collect the impressions and attitudes that their descendants have towards Piedmontese, as well as their relation to Castilian Spanish.

**Keywords:** Piedmontese, Argentina, migration, Gallo-Italian dialect, sociolinguistics

### 1. Introducción

Como la mayoría de las lenguas romances, el piamontés también es hablado en el continente americano. Aunque hay comunidades piamontesas en muchos lugares de las Américas, de los Estados Unidos a Venezuela a Brasil, es en la Argentina donde podemos encontrar la mayor cantidad de emigrados de origen piamontés. La gran ola migratoria, proveniente sobre todo desde las provincias de Cuneo y Turín, se remonta al período 1875–1914,

entre la gran depresión económica del final del siglo XIX y el comienzo de la primera guerra mundial.

Tras llegar a Buenos Aires en barco, recorrieron el río Paraná, hacia el interior del país, y se afincaron en la llanura pampeana, en las provincias de Córdoba y Santa Fe, donde fundaron un gran número de pueblos y de colonias rurales, creando la Pampa gringa.

Los Piamonteses constituyen con creces el grupo étnico más numeroso de la región (en la provincia de Santa Fe hay lugares donde más del 90% de la población es de origen piamontés). Los demás habitantes de la Pampa gringa son de origen español o criollo y de origen germánico (sobre todo suizos alemanes, provenientes del cantón del Vales, pero también alemanes, como ese Lehmann que fundó numerosas colonias, donde se asentaron los Piamonteses).

En este panorama multiétnico, la lengua piamontesa ha desarrollado un papel de gran importancia. Reconstruir la historia lingüística de los Piamonteses de Argentina significa reconstruir al mismo tiempo su historia, desde la emigración hasta la integración en la sociedad argentina.

En nuestro texto vamos a dar la palabra a un gran número de informadores a los que hemos entrevistado en el marco de una investigación sociolingüística en las provincias de Santa Fe y Córdoba.<sup>1</sup>

## 2. Escuela

Los primeros emigrantes que llegaron a la Pampa eran casi analfabetos. Habían asistido, en el mejor de los casos, durante algunos años la escuela primaria, donde habían aprendido un italiano rudimentario, que no usaban sin embargo como lengua de conversación cotidiana, reservándolo para la correspondencia con los parientes que se habían quedado en el Piamonte, a condición, claro está, que su dominio del italiano les permitiera redactar un texto escrito.

La evolución del sistema escolar en la Pampa<sup>2</sup> es paralela a la transformación del estatuto informal y de las funciones comunicativas del piamontés. En los primeros años de la colonización, cuando las colonias rurales acababan de ser construidas, la presencia de la escuela era casi inexistente.<sup>3</sup> Aunque el gobierno argentino ya había establecido en 1884 la enseñanza

<sup>1</sup> Todas las citas vienen de Giolitto (en prensa).

<sup>2</sup> Cfr. Porteña (1992).

<sup>3</sup> Cfr. Gerbaudi & Bertino (1987).

obligatoria hasta los 14 años de edad, en los pueblos piamonteses ni existía la escuela primaria.

En esa época no había ninguna escuela. Entonces por allí, en el campo nomás, en las casas, la chacra, ponían un maestro, poco práctico y, bueno, enseñaba con lo que podía. Hablar de colegio ya empezó desde el año diez, once, doce, desde ahí empezaron los colegios.

En las zonas rurales el maestro se alojaba en la casa de una familia y daba clase a un grupo de alumnos provenientes de las chacras cercanas y de todas las edades. La enseñanza era itinerante: terminado el año escolar, el maestro se transfería a otra localidad.

El maestro itinerante vivía en una chacra. Llamaban un tipo, le daban la comida, supongo que le hacían una paga, abarcaba unos cuantos, seis o siete chicos. La imagen que tengo yo era de rigor: había que aprender o te reventaban todo. No eran maestros, sabían un poco más.

El dato más interesante es que estos maestros no eran docentes profesionales: fuera del horario escolar desarrollaban otra actividad, generalmente relacionada con el trabajo en el campo o a la cría de ganado. Eso significa que ellos mismos no sólo no habían recibido ninguna formación específica para impartir clase, sino también que su recorrido escolar no iba mucho más allá que el de sus alumnos. Raramente habían frecuentado más de tres o cuatro años de la escuela primaria y el nivel de conocimiento del español era muy bajo. Por ello una gran parte de la enseñanza se desarrollaba en piamontés, sobre todo porque, al mismo tiempo, los chicos entraban en la escuela sin poseer ninguna noción de español.

Al final del siglo pasado, cuando se crearon estas poblaciones, se crearon pequeñas escuelas. Primero fueron privadas, luego se oficializaron, ya en los años ocho, nueve, diez había escuelas oficiales. Los primeros eran maestros argentinos, aquí en la zona los primeros eran hijos de piamonteses con una pequeña escuela, no eran maestros recibidos de docentes. Mi padre ha dado clases porque llegó al tercer año de la escuela media y dio clase muchos años en el campo. Todavía no había facilidad para hacer la carrera docente, daba clase el que estaba más o menos habilitado para eso, que sabía un poco más que los demás. Las escuelas eran al comienzo rurales, para el pueblo, eran maestros privados, después el estado empezó a pagarles el sueldo, porque el intendente del pueblo o alguna entidad lo proponía. Y después estas cosas se oficializaron, se mandaron algunas maestras de las ciudades, empezaron a parecer las escuelas en los años diez-quince.

Y los que se la habrían podido enseñar correctamente seguro que no eran los maestros: un cuaderno de ejercicios de la época, proveniente de una escuela rural situada en las cercanías del pueblo de Porteña, nos ofrece un ejemplo de cómo el piamontés prevalecía sobre el español; el maestro “apiamontesaba” las palabras españolas de un texto escrito por el alumno, siempre que éstas tuvieran una pronunciación fonéticamente no compatible con la piamontesa. Por ejemplo la palabra “naranja”, que contenía la fricativa velar /x/, que no existe en piamontés, era adaptada por el maestro en “naranca”, con una pronunciación más conforme a sus costumbres fonéticas.

Los chicos encontraban muchas dificultades en la escuela por no saber el piamontés y tenían que aguantar las risas de sus compañeros provenientes de la ciudad o de origen criollo. Hemos podido recoger algunas anécdotas a este respecto:

Más era una persecución de los compañeros entre sí, esas risas cuando, por lo bajo, la cargada, me contaba mi mamá que venían unos vecinos suyos a la escuela, los primeros años, y se guiaban por imágenes de los libros, entonces había el dibujo de una jarra y tres vasos y una vecina suya, cuando la obligaron a leer, o le dijeron que leyera lo que veía en esa página, una giara, tres biceros, por supuesto que esto fue la risa de los demás.

Se usaba una estrategia, que a lo mejor la anécdota sirve, cuando un chico escuchaba a otro hablando en piamontés en el patio o en cualquier lugar, le daba una piedra bastante pesada que tenía que ponerse en el bolsillo. Y solamente se liberaba de la piedra cuando él escuchaba a otro hablar en piamontés y le entregaba la piedra. O sea que era muy difícil hacerles hablar el castellano, y también se cuenta, yo he hablado con docentes de la época, que les resultaba difícilísimo aprender la gramática española.

Mi madre tuvo dificultad en la escuela, porque no tenía la misma cantidad de vocabulario en castellano que sus compañeros e incluso porque su pronunciación no era muy argentina que digamos. Mi madre lo contaba como un caso casi único, quizás porque a ella le dolió mucho, que se burlaban de ella porque no hablaba bien el castellano.

En las zonas más urbanizadas la situación era un poco mejor, aunque los materiales didácticos eran prácticamente inexistentes y hacía falta establecer el período escolar entre mayo y octubre, es decir en los meses en los cuales los alumnos no estaban ocupados en el campo.

Los chicos de la chacra empezaban las clases en lugar de en marzo, como la empezábamos nosotros, en mayo más o menos, porque estaban en tiempo de siembras y después en noviembre se terminaba porque estaban en tiempo de cosecha. En octubre, noviembre ya no iba más ninguno. Y la cosecha no



era solamente no tener animales, era que el chico buscaba agua, iba a ser el mandado, venía para el pueblo. No era solamente, no va a la escuela porque no hay caballos, porque los usaban para trabajar.

Sin considerar los problemas que tenían que superar para llegar a la escuela:

Los chicos de la chacra venían a la escuela a los diez años, porque había que darles un sulky, había que atarles un caballo, había que recorrer seis o siete u ocho kilómetros, había que ver como estaba el tiempo, si el caballo era manso, porque hay un montón de detalles, por ejemplo ni les podían dar un caballo brioso porque se tragaban todo. Los chicos iban solos, no los podían llevar, no es como ahora que vos sacás el auto y lo llevás, el padre tenía trabajo, no se usaba prácticamente.

La calidad de la enseñanza se veía así muy afectada:

Las maestras se preocupaban mucho que no venían en la escuela, porque no había forma de aprender, no hay continuidad, entre que empezaban a escribir, que la enseñanza era muy generalizada, que había dos o tres grados en un mismo grado, era muy difícil.

Las primeras escuelas, y con ellas una influencia más masiva del español sobre el piamontés, sólo llegarán en los años diez-veinte, pero hará falta esperar todavía por lo menos una década antes de que el sistema escolar argentino consiga algún resultado y la presencia del piamontés en la escuela deje de sentirse.

### **3. Trabajo**

Otro sector donde el piamontés desempeñaba un papel importante, y ello durante muchas décadas, aún cuando la escolarización habrá contribuido ampliamente a la difusión del conocimiento del español, era el mundo del trabajo. En el campo como en las áreas urbanas se desarrollaban en piamontés todas las comunicaciones verbales de naturaleza profesional, aunque muy raramente se usaba el piamontés para las comunicaciones escritas.

En el pueblo el escribano tenía que saber piamontés, porque si no no podía transcribir nunca lo que querían comprar o vender; el abogado tenía que saber piamontés porque si no no sabía nunca de que estaban hablando los que estaban peleándose; el tendero, el almacenero, el que vendía combustible, el cerealista, todo en piamontés.

A los que trabajaban en los comercios se les pedía que tuvieran un conocimiento por lo menos pasivo del piamontés, para satisfacer las exigencias de una clientela que a menudo desconocía el español.

Mis padres tenían un comercio, una tienda, todo en piamontés, ni una palabra en castellano, si pedías algo en castellano se enloquecían.

Había negocios donde uno de los requisitos era que los empleados hablaran piamontés.

El productor iba a comprar y jamás pedía un clavo en castellano, pedía un ció, jamás pedía un martillo, pedía un martel, un pedazo de madera, pedía una taula.

#### **4. Lengua de comunicación interétnica**

El piamontés desarrollaba la función de lengua de comunicación entre inmigrantes de origen distinto, papel que, fuera de la Pampa, estaba desempeñado por el español. Este hecho se debía esencialmente a dos razones:

- a) los Piamonteses constituían el grupo étnico más numeroso de la región;
- b) era además la comunidad dominante desde el punto de vista económico, puesto que habían fundado una gran cantidad de empresas agrícolas y agropecuarias.

En absoluto no hubo piamonteses que aprendieron otros dialectos, porque el piamontés era la lengua dominante.

Esto era válido para las comunicaciones con los otros italianos:

La asimilación hacia el piamontés hubo también entre los furlanes.

Conocía también familias de origen italiano, pero no piamontés, como los lombardos, que habían aprendido el piamontés.

Pero también con los inmigrantes de otra etnia, como los suizos o los alemanes:

Escuché a algunos alemanes que saben hablar piamontés y conocen mejor el piamontés que el dialecto alemán que traían sus abuelos.

No sólo germanófonos e hispanófonos, pero, estaban en contacto con el piamontés. Otra comunidad también, más pequeña y lingüísticamente mucho más distinta, había tenido que adaptarse. A este propósito afirma la historiadora argentina Isabel Manachino:<sup>4</sup>

Los Sirios también, conocidos como Turcos, que vivían en los pueblos, entendían y farfullaban el piamontés y muchos se habían acostumbrado a expresarse indistintamente con el ciao y el cerea a chiel (saludos a usted) para saludar a sus vecinos.

Y el piamontés se había difundido también entre los pocos gitanos que vivían en la Pampa, como nos revela un fragmento de una emisión radiofónica que hemos grabado, “Recordando el Piamonte” y que se emite una vez por semana en la provincia de Santa Fe:

Recuerdo que lo comentaban nuestros abuelos. En una oportunidad, un grupo de Piamonteses, mientras jugaban al truco en un boliche entretenido, comenzaron a ser importunados por un gitano que casualmente acampaba con su familia desde hacía unos días fuera del pueblo. El hombre quería a toda costa entrar a jugar. Finalmente ellos, con gestos de picardía y frases en piamontés, permitieron que ingresara en la partida, por supuesto que, pensando que el gitano no los entendería, se pusieron a descifrarse el juego en su idioma. Pero todo fue inútil: el húngaro les ganó hasta el último centavo. Cuando se levantó de la mesa para irse victorioso, en perfecto piamontés el visitante les dijo: “At l’has-tu vist lu ch’a l’ha fait al singher?”. Lo que sucedía es que tanto criollos como descendientes de otra etnia que convivían con inmigrantes piamonteses terminaban muchas veces por hablar el difícil dialecto casi a la perfección.

Es interesante destacar que los criollos que trabajaban en estas empresas, minoritarios desde el punto de vista numérico y en situación de clara inferioridad social, aunque siendo hispanófonos, tuvieron que adaptarse a hablar el piamontés.

El criollo que trabajaba con piamonteses durante varios años se veía obligado a aprender el piamontés hablado, porque los patrones le hablaban en piamontés. He encontrado criollos que dominan bastante bien el piamontés.

Aquí hubo casos de morochos, de negros, de criollos que aprendieron a hablar el piamontés por estar por lo general empleados de una persona que hablaba piamontés, entonces de tanto escuchar habían aprendido a hablar el piamontés.

<sup>4</sup> Manachino (1995 : 27).

Los criollos que trabajaban con los piamonteses, yo conozco un montón que hablan piamontés, porque se criaban de chiquititos con ellos, en la casa, y los tenían dentro la casa, entonces se acostumbraban con las mujeres, que normalmente las nonitas hablaban todo piamontés.

Su falta de lealtad lingüística, que podría sorprender en un país donde el español es la lengua oficial, se debía también a su nivel cultural, que era muy bajo y que no los empujaba a defender su lengua, y así como a la enorme distancia entre la capital y los otros centros hispanófonos.

## 5. Familia

El piamontés era también la lengua de relación en el interior de las familias mixtas, especialmente en las que uno de los cónyuges era piamontés y el otro era suizo. El valesano ha sido uno de los idiomas que menos se ha conservado en la Pampa y el piamontés se ha impuesto fácilmente en las relaciones familiares.

En las familias compuestas exclusivamente por piamonteses por supuesto el monolingüismo piamontés ha durado muchísimo:

La abuela, cuando la visitaban unas amigas, era común que la conversación se mantuviera exclusivamente en piamontés, la mayor parte del tiempo hablaba en piamontés, cuando yo mantenía conversaciones con ella lo hacía en piamontés, ella le era más fácil hablar en piamontés.

Lo tengo en el oído, reconozco muchas de las palabras porque en casa de mis padres prácticamente se hablaba sólo piamontés. Mi abuela nunca habló castellano.

## 6. Decaída del uso del piamontés

Esta situación de hegemonía del piamontés en la región ha permanecido durante mucho tiempo, hasta que la evolución de los medios de comunicación no ha permitido al español instalarse de manera estable en la Pampa gringa. A pesar de que el gobierno argentino haya promovido una política de unificación lingüística para crear y consolidar una identidad nacional argentina también entre los inmigrantes, sólo en los años cincuenta el español substituye al piamontés como lengua de comunicación. Asimismo los que hasta ese momento sólo habían hablado piamontés se pasan gradualmente

al español, ahora bien, sin olvidarse jamás de la lengua de origen, que sigue viva en las conversaciones familiares.

El español se ha introducido en el uso de las familias con los hijos menores:

En mi familia, mis hermanos mayores con mamá hablaban todo piamontés y mamá me hablaba en piamontés, pero yo no sabía contestarle, soy la más chica de la familia, tenemos veinte y un años de diferencia con mi hermana. Los dos varones hablaban en piamontés, las chicas en castellano, la hija mayor con mamá también ella hablaba piamontés, con nosotros las hermanas más menores ya hablábamos castellano. Mis padres el piamontés entre ellos, mamá le dificultaba hablar el castellano, porque ella se crió directamente en una casa piamontesa, no se hablaba otra lengua. Los hombres salían o iban a jugar las bochas, entonces hablaban el piamontés con sus amigos, pero ya las amigas de mi hermana que venían a la casa ya hablaban castellano.

## 7. Estado actual

Actualmente el piamontés pierde cada vez más posiciones: sigue siendo lengua de la conversación, por lo menos en el campo, entre los ancianos, pero no lo es entre quienes tienen menos de sesenta años. En realidad es inexacto decir que el piamontés no existe entre las jóvenes generaciones: hay que buscarlo y casi “desalojarlo”, pero cuando se lo ha encontrado se pueden observar formas de evolución muy interesantes. Los que se encuentran entre los cuarenta y los sesenta años tienen generalmente un dominio pasivo del piamontés. Lo han oído hablar a sus padres, sobre todo entre ellos, porque éstos hablaban español con sus hijos. Pero los hijos lo han asimilado y en algunos casos hasta saben hablarlo, aunque no tienen casi nunca la ocasión de hacerlo, porque muchos de ellos, por razones laborales, se han trasladado a la ciudad.

Hasta el día de hoy se usan expresiones piamontesas o frases cortas, así como para recalcar alguna cosa, uno quiere llamar la atención sobre algo, así que sea más llamativo. Más que todo en encuentros casuales en la calle, a lo mejor no en una conversación larga, pero sí en esos encuentros casuales de pasada, uno mientras que se encuentra con otra persona. Eso más vale con gente grande, la gente joven no.

Si la persona que está frente mío habla en piamontés, yo no le corto la conversación, sigo hablando en piamontés. Me parece que por ética, pero no me siento obligado, lo hago como una cosa natural.

## 8. Los jóvenes

La sorpresa más grande nos proviene de los más jóvenes, de los que tienen menos de treinta años. La primera impresión que se puede tener es que ya no tienen ninguna competencia de piamontés, ni activa, ni pasiva. Pero si se les solicita, dejan aparecer una gran cantidad de palabras, expresiones, giros, a menudo relacionados con tradiciones rurales u objetos del mundo campesino. Este patrimonio léxico no es operativo, ellos ya no están en condiciones de mantener una conversación en piamontés, excepto en casos rarísimos, ubicados en lugares rurales muy aislados geográficamente, pero es un patrimonio que contiene una gran cantidad de informaciones sobre lo que fue el mundo lingüístico de las generaciones que les han precedido.

Nosotros cuando nos juntamos, lo más común es mantener una conversación en castellano y, cuando alguien dice algo que no está de acuerdo, que no es creíble, se dice: “Ma va”, eso es muy común, y cuando lo dice, porque se le escapa, uno lo carga, tratando de desprestigiarlo, tomándole el pelo, cargándolo. No está bien visto. Tiene la costumbre de decirlo el que está un poco pegado al piamontés, y no es una expresión correcta en castellano, de ahí viene la cargada.

Y de vez en cuando el piamontés de los jóvenes cumple una función crítica:

Eso se hace, incluso se sabe usar, cuando vamos a la ciudad, como generalmente en la ciudad es muy raro que alguien entienda el piamontés, cuando somos dos amigos que no queremos que el de frente se entere de lo que decimos, entonces empleamos el piamontés como una forma de zafar de lo que estamos diciendo.

El uso del piamontés produce, sobre todo entre los jóvenes, fenómenos de interferencia del piamontés sobre el español, que son generalmente tolerados por su gran frecuencia, por lo menos a nivel oral:

Quedan expresiones que han pasado al castellano erróneamente: Voy del doctor, voy de mi tía. No lo sanciono a los alumnos, a no ser que en el escrito ellos viertan la dificultad, si no no, se los corrige conversando con ellos, porque sabemos que es involuntario.

Otros errores que hacen son por ejemplo la conjugación de los verbos, en que suelen cometer errores por influencia del piamontés, como “llovió”. Esas alteraciones suceden por la predominancia, el predominio, de la u en piamontés.

## 9. La imagen

En la situación del piamontés de la Pampa hay una paradoja: la extensión notable del uso no se correspondía absolutamente con el prestigio del que gozaba. Todos hablaban piamontés y todos lo menospreciaban. Era muy fuerte la connotación del piamontés como lengua del campo. Sus hablantes podían pertenecer a una clase acomodada de dueños de empresas agrícolas, eso no servía para hacer aumentar su prestigio. Muy probablemente las razones de este menosprecio no eran de naturaleza social, ya que los Piamonteses habían adquirido una buena posición económica, sin que por ello variara el juicio que los demás tenían sobre su idioma. A diferencia de otras lenguas de los inmigrantes en la Argentina, como por ejemplo el alemán o el francés, detrás del piamontés no había una cultura prestigiosa, un país que promoviera en el mundo su imagen a nivel mundial. La lengua era así identificada como el idioma de campesinos pobres analfabetos, que habían ido a América en busca de una vida mejor, lo cual fue cierto para los primeros inmigrantes, pero no para sus descendientes.

Una persona que habla piamontés pienso que es del campo, que es vieja y que de ahí no salió, no tiene comunicación con la ciudad y otro tipo de nivel social.

Desde de su creación, la escuela ha sido uno de los instrumentos más eficaces para debilitar ulteriormente el prestigio del piamontés, aunque no su uso. A los alumnos se les inculcaba sistemáticamente el menosprecio de todo idioma local que no fuera el español, lengua de la nación y entonces única lengua civilizada, según una lógica en vigor en muchos países (el sistema escolar argentino debe mucho, desde el punto de vista ideológico, a Francia, que es probablemente el país europeo donde el unilingüismo oficial tiene más fuerza).

Esta actitud antipiamontesa en la escuela ha permanecido muy viva por lo menos hasta hace algunos años, si a un alumno de una escuela rural, al que se le escapaba una interjección en piamontés, el docente le reprochaba que se había expresado en un idioma “rústico, tosco y primitivo”. Las consecuencias de esta desvalorización han tenido una repercusión también en la vida familiar: los hijos, por lo menos parcialmente escolarizados, se avergonzaban de que sus padres hablasen piamontés en la casa.

Un amplio testimonio de este hecho nos lo da el escritor argentino de origen piamontés Héctor Bianciotti<sup>5</sup> en sus novelas autobiográficas:

<sup>5</sup> Bianciotti (1992: 99).

Elevé dans la crainte de ne pas bien parler la langue du pays où, d'y naître, ne suffisait pas à s'intégrer, aussi loin que le souvenir me porte, j'avais conscience de chaque mot se formant sur mes lèvres. Mon père, arrivé tout petit en Argentine, ma mère, née quand ses parents y débarquaient, ayant grandi dans le milieu des immigrés, tous deux avaient pâti, adolescents, de ne pas s'exprimer avec aisance dans la langue du pays, où, il n'y a guère encore, l'individu affligé d'un patronyme italien ne franchissait pas certains seuils. Aussi eurent-ils la clairvoyance d'imposer à leurs enfants l'usage unique de l'espagnol dans une contrée où le dialecte piémontais demeurait une habitude tenace. Ils le parlaient entre eux, mes parents, pour préserver sans doute leurs secrets, de sorte que la langue maternelle, ou paternelle, autour de laquelle l'âme se forme, restera pour moi la langue interdite.

#### 10. Renacimiento del interés por el piamontés

Actualmente la imagen del piamontés está cambiando radicalmente. Desde hace una decena de años se asiste a un renacimiento del interés por el Piamonte entre los descendientes de los inmigrantes. Sin haberlo oído nunca, sienten una inexplicable nostalgia como si hubieran sido ellos los que han emigrado. Este fenómeno se inserta en un movimiento mucho más amplio de vuelta a los orígenes y a las identidades regionales, que en la Pampa se manifiesta también entre los suizos y los alemanes. De lengua del campo el piamontés pasa a ser considerada como la lengua de la tradición, de un mundo que está desapareciendo y que se quiere salvar. Las palabras piamontesas que se conocen ya no son palabras rústicas, sino casi objetos arqueológicos por preservar.

Me gusta hablar el piamontés porque me permite un poco en la ficción reanudar con cosas que eran parte, digamos, que están en mi pasado pero que se han vuelto después de que desaparecieron los que lo hablaban espontáneamente, es una cuestión afectiva.

Conservan un afecto muy particular por el piamontés, por haber sido la lengua de sus padres, de sus abuelos y entonces les duele que eso se pierda. El hecho que ya los nietos no cultiven estas cosas, no les interesa tampoco, a los chicos no les interesa cantar en piamontés, aunque para reírse un rato, pero ellos cuando cantan la canción piamontesa recuerdan cosas, es un poco por nostalgia del pasado que se va.

Esto es frecuente entre los jóvenes que tienen alguna competencia léxica en piamontés. A menudo ya no conocen el significado de las palabras que



pronuncian, las expresiones y los giros ya no son analizados, pero la percepción que tienen de este material léxico es muy positiva, como si fuera algo antiguo y exótico, sin que ya se les otorgue ninguna connotación rústica.

Cuando era más chica me daba vergüenza cuando me decían que empleaba palabras piamontesas, ahora cuando uno viene más grande me arrepiento de no haberle preguntado como se decía a mi abuela, es algo que me interesa cada vez más, ahora me gustaría conocer, uno es de una determinada forma por el medio ambiente, por la herencia que tiene de los padres. Ahora nos interesa porque tenemos hijos, antes no pensábamos en la herencia.

Surgen así algunas iniciativas para impedir que el piamontés se muera, entre las cuales podemos citar los cursos de piamontés organizados por asociaciones culturales de los pueblos pampeanos y programas radiofónicos en piamontés, que legitiman su presencia también en los media.

Las escuelas de piamontés por ahora tienen el sentido de la curiosidad de conocer algo nuevo, algo más y a lo mejor pueden tener sentido en cuanto que pretendemos guardar escrito para la posteridad algunas de aquellas cosas que fueron una riqueza cultural, por lo menos en esta zona donde la cultura piamontesa fue muy fuerte.

Las clases no son verdaderas clases, sino ocasiones de hablar el piamontés entre gente que ya posee una base. Lo que aprenden verdaderamente entonces no es a hablar, sino a escribir, porque el piamontés siempre ha sido en Argentina una lengua exclusivamente oral.

Ahora intencionalmente estoy trabajando con un grupo de personas mayores. Es cosa de cinco años, seis, comenzamos a trabajar esta idea al recibir bibliografía y gramática desde Italia, la gente creía que el piamontés no se escribía, y, bueno, fue lo primero que hubo que hacerles aprender, que era un idioma que se podía escribir como cualquier otro, cualquier otra lengua. Creyeron en un primer momento que para eso habría sido imposible aprender a transcribir las cosas que ellos decían, y que la decían muy bien en muy buen piamontés todavía, a pesar de que son ya tercera generación algunos de ellos, como en mi caso. Sin embargo les demostramos que se podía escribir, fueron aprendiendo, porque una preocupación que nos asaltó de pronto, los que estamos un poco con inquietudes lingüísticas, es que esta cultura se va a perder con las próximas dos generaciones, y como conservar esta cosa, y así empezamos a transcribir algunos dichos, algunas expresiones que ellos decían, algunas anécdotas y tratamos de expresarlas con el piamontés que ellos saben y haciéndoles aprender a ellos a transcribir. Les costó en un primer momento leer el piamontés, porque les parecía que lo que veían escrito no era piamontés, que no lo podían leer.

## II. Conclusión

Nuestra ponencia ha pretendido dar cuenta de un largo trabajo de investigación que hicimos sobre esta comunidad, entrevistando a más de 300 personas, entre los descendientes de estos emigrantes. Nuestro estudio perseguía dos objetivos: reconstruir las costumbres lingüísticas de los Piamonteses desde su llegada a la Argentina hasta nuestros días (donde se hablaba piamontés, quien lo hablaba, hasta cuando, qué lugar ocupaba el castellano) y recoger algunas representaciones que tienen los descendientes de esos inmigrantes sobre el piamontés (de “lengua del campo” a “lengua de la memoria”) y su relación con el castellano. Hemos intentado ofrecer una visión panorámica de la historia y del uso del piamontés en la Pampa gringa argentina. Si la lengua de la región bonaerense (cocoliche, lunfardo) ha sido muy estudiada, este es en cambio el primer trabajo lingüístico que se hace sobre este tema y con ello pretendemos por eso abrir el camino, un poco olvidado pero apasionante, acerca del contacto entre el castellano y los dialectos galo-itálicos.

## Referencias bibliográficas

- Bianciotti, Héctor (1992): *Ce que la nuit raconte au jour*. Paris: Grasset & Fasquelle.
- Gerbaudi, Ana. & Silvina Bertino (1987): *Un siglo para el recuerdo: 1886 Freyre 1986*. San Francisco: Traverso Hermanos.
- Giolitto, Marco (en prensa): *Evolution, fonction et image du piémontais dans la Pampa gringa argentine*. Tesis doctoral. Universidad de Basilea.
- Manachino de Pérez Roldán, Isabel (1995): Los Piemonteses en el desarrollo económico argentino 1876–1914. In: *L'arvista dl'Academia*, 3, Lósna e Tron, Montréal.
- Porteña (1992). Centro Municipal de Estudios Históricos de Porteña. *Imágenes de Porteña*, Buenos Aires.

# CRITICA



“EXCITATA EST EA NATIO ANTE PAUCOS ANNOS  
SINGULARI ET ELEGANTI INGENIO MATTHIAE REGIS”:  
IL VIAGGIO DEL VOLTERRANO IN UNGHERIA\*

ENRICA BUDETTA

The Johns Hopkins University  
Department of German  
and Romance Languages and Literatures  
Gilman Hall 330  
3400 N. Charles Street  
Baltimore, MD 21218, USA  
enrica.budetta@gmail.com

**Abstract:** During the winter of 1479–1480, Pope Sixtus IV determined that humanist Raffaele Maffei from Volterra (1451–1522) should join the cardinal Giovanni d'Aragona, who had been sent as papal legate to Matthias Corvinus's court. This paper illustrates Maffei's impressions of his trip, as they emerge in a published but little known letter addressed to his friend Niccolò Lisci, as well as in the eighth book of his famous encyclopedia, the *Commentarii Urbani*. Although the Hungarians' *bellicose* nature and their Spartan habits impressed the Italian humanist, Maffei was truly amazed by the incredible cultural flourishing of the Corvinian court.

**Keywords:** trip, Hungary, Raffaele Maffei, Giovanni d'Aragona, Matthias Corvinus, Florio Banfi

Nel 1981, in occasione del quinto centenario della morte di Francesco Filelfo, Vito Rocco Giustiniani, parlando dell'epistolario filelfiano, uno dei più ampi ed importanti di età umanistica, fornì alcune indicazioni di carattere generale su questa particolare tipologia letteraria.<sup>1</sup> Sebbene lo scopo precipuo del contributo di Giustiniani fosse quello di tracciare un profilo umano ed intellettuale di Filelfo, così come si viene delineando nelle sue lettere, esso conteneva anche una preziosa traccia metodologica per l'edizione degli epistolari umanistici, la cui validità non è stata ridimensionata

\* Borsista dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano.

<sup>1</sup> V. R. Giustiniani: 'Lo scrittore e l'uomo nell'epistolario di Francesco Filelfo', in: *Francesco Filelfo nel quinto centenario della morte. Atti del XVII convegno di studi maceratesi. Tolentino, 27–30 settembre 1981*, Padova: Antenore, 1986: 249–274.

dall'ingente messe di contributi anche molto recenti specificamente dedicati a questo argomento. Lo studioso metteva in luce innanzitutto quello che gli sembrava il “tratto saliente” di questo genere letterario, ovvero il “carattere erudito”, che “ci permette di ricostruire il faticoso cammino del secolo nell'esplorazione del mondo antico e nella fondazione di quella cultura che è ancora la nostra”.<sup>2</sup> In altre parole, le lettere assolvevano per gli umanisti principalmente al “compito di informazione culturale che già avevano avuto nell'antichità”.<sup>3</sup> Poi però Giustiniani aggiungeva:

Accanto all'epistola che è già articolo di rivista culturale, ce n'è una d'altro genere, che rassomiglia all'odierno articolo di quotidiano. [...] Chi scrive una lettera si sente in dovere di ragguagliare il destinatario degli avvenimenti all'ordine del giorno [...] e l'eco di tali avvenimenti e voci che ci giunge attraverso i carteggi degli umanisti è altrettanto preziosa che l'eco delle loro discussioni letterarie, come quella che ci illumina per la prima volta nella storia in modo minuto e quasi continuo della temperie culturale di un'epoca.<sup>4</sup>

Le moltissime lettere, in buona parte inedite, scritte dall'umanista Raffaele Maffei, detto il Volterrano, rientrano quasi tutte in questa seconda categoria.<sup>5</sup> Per Maffei, infatti, l'epistola era soprattutto un mezzo di comunicazione reale, lo strumento attraverso il quale un intellettuale di fatto pendolare fra Volterra — dove la gestione dell'ingente patrimonio familiare era ricaduta interamente sulle sue spalle, dopo che la partecipazione del fratello maggiore Antonio alla congiura dei Pazzi si era tragicamente conclusa con la sua esecuzione<sup>6</sup> — e Roma — dove attendeva ai lucrosi incarichi curiali ereditati

<sup>2</sup> *Ibid.* : 250.

<sup>3</sup> *Ibid.* : 249.

<sup>4</sup> *Ibid.* : 250–251.

<sup>5</sup> Molte lettere sparse di Maffei e a lui indirizzate sono custodite in questi tre depositi: Roma, Biblioteca Nazionale Centrale, *Lettere autografe* (A.95.1–A.98.68); Volterra, Biblioteca Comunale Guarnacci, *Archivio Maffei* (buste 105–110; i documenti ivi contenuti non sono numerati); Forlì, Biblioteca Comunale Saffi, *Autografi Piancastelli*, busta 33, *ad vocem*. Si veda rispettivamente P. O. Kristeller: *Iter Italicum*, II, London: The Warburg Institute & Leiden: Brill, 1967: 127b, 308–309 e id.: *Iter Italicum*, I, London: The Warburg Institute & Leiden: Brill, 1963: 233. Inoltre Maffei ebbe cura di ricopiare la parte più significativa della sua corrispondenza. A Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana, si custodiscono due copialettere dell'umanista volterrano: si tratta dell'Ottob. lat. 2377 e del Barb. lat. 2517. Il primo è completamente autografo e, oltre alle lettere (cc. 203r–212v), contiene altri scritti maffeiiani di carattere storico, teologico e agiografico; il secondo, vergato in parte da Raffaele, in parte da suo fratello Mario, contiene esclusivamente lettere indirizzate a entrambi o scritte da loro. Si veda P. O. Kristeller: *Iter Italicum*, II, *op.cit.* : 437a, 463a.

<sup>6</sup> Antonio Maffei, scrittore delle lettere apostoliche dal 1466, fu uno degli esecutori materiali dell'attentato ai danni di Lorenzo e Giuliano de' Medici. Poliziano, nel suo resoconto della congiura, ipotizza che la mano di Maffei fosse stata armata dal desiderio di vendica-

dal padre Gherardo<sup>7</sup> —poteva tenere saldamente le fila delle sue numerose relazioni professionali, personali e intellettuali. Tali rapporti si dipanavano principalmente lungo l'asse Roma-Firenze. Con la sua città d'origine Maffei condivideva infatti la posizione intermedia fra i due grandi centri: come Volterra è più o meno equidistante da queste due città da un punto di vista geografico, il Volterrano cercava di esserlo sul piano dei rapporti interpersonali, coltivando con la stessa sollecitudine le amicizie con personaggi autorevoli gravitanti come lui a vario titolo attorno alla Curia romana (primi fra tutti i membri della “numerosa colonia volterrana”,<sup>8</sup> come Jacopo Gherardi, Alessandro e Paolo Cortesi, Tommaso Fedra Inghirami, ma anche Adriano Castellesi ed Egidio da Viterbo) e con alcuni esponenti dell'*élite* politica e culturale fiorentina (Lorenzo de' Medici, Pier Soderini, Angelo Poliziano). L'eccezionalità del contesto culturale nel quale l'umanista volterrano si mosse, eleva dunque le sue epistole al rango di documenti preziosi. Inoltre, il fatto che esse venissero composte per raccontare e commentare fatti realmente accaduti, rende ragione della loro generale vivacità, spigliatezza e acutezza di osservazione. Queste caratteristiche sono possedute in sommo grado da una lettera scritta dal Volterrano “ex alma Roma” il 24 Marzo 1480 e indirizzata a Niccolò Lisci.<sup>9</sup> Nel marzo 1480 Maffei aveva da poco compiuto 29 anni, ma era già un navigato curialista, essendo stato nominato scrittore delle lettere apostoliche il 21 marzo 1468, grazie ad una dispensa speciale

---

re Volterra, che nel 1472 era stata messa a ferro e a fuoco dalle truppe fiorentine guidate da Federico da Montefeltro in seguito alla controversia per lo sfruttamento delle miniere di allume site nei pressi della città: “Antonius Volaterranus, quem vel patrium odium vel facilis quaedam hominis levisque ad obsequendum natura in facinus sollicitabat” (A. Poliziano: *Della congiura dei Pazzi (Coniurationis Commentarium)*, a cura di A. Perosa, Padova: Antenore, 1958: 19–20). Antonio fu l'unico che riuscì a vibrare il colpo contro Lorenzo, anche se lo ferì solo di striscio. La conseguenza di tanta risolutezza fu tremenda per lui e per il suo compagno, Stefano di Niccolò da Bagnone: “Qui Laurentium percusserat, Antonius Volaterranus, et Stephanus in Florentina abbatia aliquot dies latuere. Id ubi rescitum, continuo gregatim eo populus convolat vixque ab ipsis monachis, quod religione prohibiti non eos indicassent, manum abstinere. Arreptos sicarios foede lacerant. Ibi demum, mutilato naso, truncis auribus, multis colaphis contusi ad laqueum post confessionem sceleris rapiuntur” (*Ibid.*: 54–55). Su Antonio Maffei si veda la voce relativa, curata da E. Scarton: in *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXVII, *op.cit.*: 2006: 220–221.

<sup>7</sup> Gherardo di Giovanni Maffei (1408–1466) svolse gli uffici, notevoli per un laico, di notaio della Camera apostolica, scrittore delle lettere apostoliche e custode e maestro del registro della Camera apostolica. Su di lui la voce relativa, curata da A. Pontecorvi, in: *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXVII, *op.cit.*: 230–232.

<sup>8</sup> Così R. Bizzocchi: *Chiesa e potere nella Toscana del Quattrocento*, Bologna: Il Mulino, 1987: 191, definisce il nutrito gruppo di curialisti provenienti dalla cittadina toscana.

<sup>9</sup> Forlì, Biblioteca Comunale Saffi, *Autografi Piancastelli*, busta 33, *ad vocem*.

di Paolo II, che gli aveva consentito di ricoprire l'incarico, nonostante non avesse ancora diciotto anni, che era l'età minima richiesta.<sup>10</sup> Aveva già una solida formazione culturale, che comprendeva un'approfondita conoscenza del greco. Nonostante una personalità umbratile ed introversa, si era legato d'amicizia con alcuni dei membri di spicco dell'Accademia Romana, di cui frequentava, sia pur saltuariamente, le riunioni.<sup>11</sup> Aveva accolto al piano inferiore della propria abitazione romana una stamperia, assumendo al ruolo di "mecenate-finanziatore" e incarnando di fatto un fenomeno assai frequente a Roma in quegli anni, quello della "saldatura tra intellettuali ed editoria".<sup>12</sup> Aveva probabilmente già iniziato a vivere quel "segreto e grosso travaglio erudito",<sup>13</sup> che lo avrebbe portato alla pubblicazione, ben venti-

<sup>10</sup> Per la biografia di Raffaele Maffei (1451–1522) si veda la voce relativa, curata da S. Benedetti: in *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXVII, *op.cit.*: 252–256. Ancora fondamentale è B. Falconcini: *Vita del nobile uomo e buon servo di Dio Raffaello Maffei, detto il Volterrano*, Roma: Komarek, 1722, che contiene informazioni preziose desunte in buona parte da documenti di archivio, purtroppo però non sempre trattati dall'autore con rigore scientifico; P. Paschini: 'Una famiglia di curiali: i Maffei da Volterra', *Rivista di storia della Chiesa in Italia* 1, VII 1953: 337–376; J. F. D'Amico: *Renaissance Humanism in Papal Rome: Humanists and Churchmen on the Eve of the Reformation*, Baltimore & London: The Johns Hopkins University Press, 1983 (rist. 1991): 82–87 e *passim*. Il carattere schivo non impedì a Raffaele di includere alcune sue vicende personali e familiari nei *Commentariorum Urbanorum Raphaelis Volaterrani Octo et Triginta Libri. Item Oeconomicus Xenophontis ab eodem Latio donatus*, Roma, Besicken, 1506, che possono dunque a buon diritto essere annoverati fra le fonti per la sua biografia. D'ora in poi il titolo di quest'opera verrà citato sempre nella forma abbreviata *Commentarii Urbani*.

<sup>11</sup> Qualche anno più tardi, un altro membro della famiglia Maffei avrebbe svolto un ruolo preminente all'interno dell'Accademia Romana. Si tratta di Mario (1463–1537), il fratello minore di Raffaele. Su questo prelato, che, grazie alla sua cultura artistica, letteraria e filosofica e al suo temperamento faceto, riuscì ad introdursi nei più raffinati circoli umanistici di Roma e ad ottenere il favore dei papi che si succedettero nella prima metà del XVI secolo, si veda la voce relativa, curata da S. Benedetti: in *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXVII, Roma: Istituto della Enciclopedia italiana, 2006: 245–249; E. Budetta: 'Note sulla vita e su alcuni scritti letterari di Mario Maffei', *Rivista di letteratura italiana* XXV, 2007, fasc. 2: 119–149.

<sup>12</sup> 'Materiali ed ipotesi per la stampa a Roma', in: *Scrittura, biblioteche e stampa a Roma nel Quattrocento. Atti del seminario. Città del Vaticano, 1–2 giugno 1979*, a c. di C. Bianca, P. Farenga, G. Lombardi, A. G. Luciani & M. Miglio, Città del Vaticano: Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica ed Archivistica, 1980: 215. Per un elenco delle opere pubblicate dalla stamperia attiva "in domo Antonii et Raphaelis de Vulterris" fra il 1472 e il 1474, si veda Si veda *Indice delle edizioni romane a stampa (1467–1500)*, a c. di P. Casciano, G. Castoldi, M. P. Critelli, P. Farenga & A. Modigliani, in: *Scrittura, biblioteche e stampa a Roma nel Quattrocento. Atti del secondo seminario. Città del Vaticano, 6–8 maggio 1982*, a c. di M. Miglio, P. Farenga & A. Modigliani: Città del Vaticano: Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica ed Archivistica, 1983: 26, 34–35, 44–46.

<sup>13</sup> C. Dionisotti: *Gli umanisti e il volgare fra Quattro e Cinquecento (Bibliotechina del Saggiatore 29)*, Firenze: Le Monnier, 1968: 40 = p. 37 della recente edizione, a c. di V. Fera, Milano: 5 Continents, 2003 (*Antipodi* 1).



cinque anni più tardi, della sua prima e più importante opera, i *Commentarii Urbani*, in 38 libri, a cui gli studiosi sono quasi concordi nell'assegnare il primato nel genere enciclopedico per l'età umanistica. Si tratta della prima opera capace di sovvertire l'ideale dell'enciclopedismo medievale della *reductio ad unum* di tutto il sapere e di superare gli schemi isidoriano ed esameronico, in favore di un'impostazione storicista e di una tripartizione tassonomica degli argomenti nelle sezioni *geographia*, *anthropologia* e *philologia*.<sup>14</sup>

Quanto al destinatario, Niccolò di Nanni Lisci, questi apparteneva ad una delle famiglie più facoltose ed influenti di Volterra<sup>15</sup> e, dopo aver

<sup>14</sup> C. Dionisotti: *Gli umanisti e il volgare...*, *op.cit.*: 41–52 = 38–47, ha illustrato per primo la radicale novità d'impianto dei *Commentarii* rispetto a quella che, da un punto di vista strettamente cronologico, è la prima enciclopedia d'età moderna, ovvero il *De expetendis et fugiendis rebus* di Giorgio Valla, che fu pubblicato a Venezia, per i tipi di Aldo Manuzio, nel 1501. P. Cherchi: *Polimattia di riuso. Mezzo secolo di plagio (1539–1589) (Europa delle corti 83)*, Roma: Bulzoni, 1998: 37, ha ribadito questa posizione. Vi è però anche chi ritiene che l'opera di Giorgio Valla non fosse frutto di un'operazione culturale passatista, perché egli sostanzialmente scopertamente medievale di contenuti che dovevano tutto alla lezione umanistica: a tal proposito si veda G. Gardenal: *Giorgio Valla e le scienze esatte*, in: ead., P. Landucci Ruffo & C. Vasoli: *Giorgio Valla tra scienza e sapienza*, a c. di V. Branca, Firenze: Olschki, 1981: 22–23 e *passim*. Dopo la pubblicazione dei *Commentarii* Maffei lasciò Roma, per trasferirsi nella casa avita di Volterra, insieme alla moglie e alla figlia. Qui egli manifestò una vera e propria vocazione di orientamento ascetico e iniziò a dedicarsi in maniera esclusiva alla ricerca erudita. Essa ebbe come frutti numerose traduzioni dal greco (nel 1509 il Volterrano pubblicò una versione dei primi quattro libri della *Storia delle guerre* di Procopio da Cesarea; nel 1510 fu la volta dell'*Odissea Homeri per Raphaelem Volaterranum in latinum conversa*; nel 1515 uscì la sua traduzione degli *Opera Magni Basilii*; rimase invece inedita la sua versione dei libri I, II e IX dell'*Iliade*) e alcune opere di carattere teologico, come il *De institutione christiana* (1518), l'inedita apologia antiluterana *Nasi Romani in Martinum Lutberum Apologeticus* e l'incompiuto trattato morale *Stromata*. Lasciò inedita anche la sua *Brevis Historia* di Giulio II e Leone X. Negli ultimi anni della sua vita compose alcune *vitae sanctorum*, corredate di *lectiones* per gli uffici di questi santi. Tutte le opere di Maffei furono pubblicate dall'editore bergamasco Jacopo Mazzocchi, attivo a Roma dai primi anni del XVI secolo fino al Sacco. Sulle traduzioni maffeiiane si vedano almeno I. Backus: *Lectures humanistes de Basile de Césarée. Traductions latines (1439–1618) (Études augustiniennes. Série 'Antiquité' 125)*, Paris: Institut d'Études augustiniennes, 1990: 17–24 e *passim*; *Iliados libri I, II a Raphaele Volaterrano latine versi*, a c. di R. Fabbri, Padova: Antenore, 1984; sull'*Apologeticus* L. D'Ascia: 'Martin Lutero e il "Genio romano"'. L'*Apologeticus* di Raffaele Maffei. Studio ed edizione', *Rivista di storia e letteratura religiosa* XIX, 1993: 107–154; sulla *Brevis Historia* J. F. D'Amico: 'Papal history and curial reform in the Renaissance. Raffaele Maffei's "Brevis Historia" of Julius II and Leo X', in: idem.: *Roman and German Humanism. 1450–1550*, a c. di P. F. Grendler, Aldershot: Variorum, 1993: 157–210; sugli *Stromata* A. K. Frazier: 'The first instructions on writing about saints: Aurelio Brandolini (c. 1454–1497) and Raffaele Maffei (1455–1522)', *Memoirs of the American Academy in Rome* XLVIII, 2003: 171–202; sull'attività agiografica ead.: *Possible lives: Authors and Saints in Renaissance Italy*, New York: Columbia University Press, 2005: 269–314.

<sup>15</sup> Sulla famiglia Lisci si veda E. Fiumi: *Volterra e San Gimignano nel Medioevo*, a c. di G. Pinto, San Gimignano: Cooperativa Nuovi Quaderni, 1983: 223 e n. 171. Un membro assai celebre

compiuto studi di giurisprudenza ed essere a sua volta diventato professore di diritto, entrò al servizio della Curia romana. Qui si legò di amicizia con Enea Silvio Piccolomini.<sup>16</sup> Da Roma fu inviato a Venezia, in Boemia e, quindi, in Ungheria, dove fu segretario della regia cancelleria di Ladislao VI prima e di Mattia Corvino poi. Fu poi nuovamente in Boemia e quindi a Roma, dove fu nominato legato pontificio ed inviato come luogotenente dell'uditore apostolico Angelo Geraldini ad Avignone. Durante il periodo del suo incarico, rappresentò il cardinale Iacopo Ammannati Piccolomini nella gestione del monastero di S. Andrea di Villeneuve.<sup>17</sup> Ad Avignone mo-

---

è Biagio, il cugino di Niccolò. Questi, notaio a Volterra, appartenente alla fazione filomedicea, fu autore di un *Libellus de direptione suae patriae*, resoconto in latino, di gusto sallustiano, sul sacco di Volterra del 1472. L'opera è edita in *Il sacco di Volterra nel MCDLXXII: poesie storiche contemporanee e commentario inedito di Biagio Lisci Volterrano, tratto dal cod. Vaticano-Urbinato 1202*, a c. di L. Frati, Bologna, Romagnoli, 1886: 113–159. Su Biagio Lisci si veda la voce relativa, curata da R. Ruini, *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXV, Roma, 2005: 261–262; sulla sua opera si vedano E. Insabato & S. Pieri: 'Il controllo del territorio nello Stato fiorentino del XV secolo. Un caso emblematico: Volterra', in: *Consorterie politiche e mutamenti istituzionali in età laurenziana*, a c. di M. A. Morelli Timpanaro, R. Manno Tolu & P. Viti, Firenze: Silvana, 1992: 177–211, 207; M. Martelli: 'Il Sacco di Volterra e la letteratura contemporanea: storia di un'operazione di politica culturale', *Rassegna Volterrana* LXX, 1994: 187–214, 189–191; M. Bardini: 'I lamenti per il Sacco di Volterra (1472)', in: *La Toscana al tempo di Lorenzo il Magnifico. Politica, economia, cultura, arte. Convegno di studi promosso dalle Università di Firenze, Pisa e Siena, 5–8 novembre 1992*, II, Pisa: Pacini, 1997: 633–680, 646–647.

<sup>16</sup> Piccolomini intrattenne una corrispondenza abbastanza fitta con Lisci, specialmente nel periodo in cui questi si trovava in Boemia (1452–1454 ca.); Lisci viene ricordato anche nelle lettere indirizzate al consigliere imperiale e cancelliere del regno di Boemia Procopio di Rabenstein, al vescovo di Oradea Janós Vitéz, a Niccolò V e al legato pontificio in Ungheria, il cardinale Juan de Carvajal. Da queste lettere traspaiono chiaramente la stima e l'affetto che il futuro Pio II nutriva nei confronti del volterrano, spesso indicato come proprio "familiarem" e definito "socium meum amantissimum". Si veda *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini (Fontes rerum Austriacarum. Diplomataria et Acta 68)*, III, 1, a c. di R. Wolkan, Wien, In Kommission bei Alfred Hölder, 1909, *ad indicem*.

<sup>17</sup> Questo beneficio fu concesso al cardinale Iacopo da Pio II nell'agosto del 1464 ed è probabile che Lisci fosse stato scelto come vicario quasi subito, anche se l'incarico formale gli venne affidato solo il 23 aprile 1465. Il 1 ottobre 1467 Lisci delegò a sua volta l'amministrazione del monastero ad Etienne Carrochet. Si veda L. H. Labande: *Avignon au XV<sup>e</sup> siècle. Légation de Charles de Bourbon et du cardinal Julien de la Rovère*, Monaco: Imprimerie de Monaco & Paris, A. Picard, 1920: 65 n. 7 e 69; F. R. Hausmann: 'Die Benefizien des Kardinals im Quattrocento', *Römische historische Mitteilungen* XIII (1971): 27–80, 47; l'introduzione a I. Ammannati Piccolomini: *Lettere (1444–1479) (Pubblicazioni degli Archivi di Stato. Fonti 25)*, I, a c. di P. Cherubini, Roma: Ministero per i beni culturali e ambientali, Ufficio centrale per i beni archivistici, 1997: 171; id., *Lettere (1444–1479)*, II, *op.cit.*: 609 n. 5. Una lettera di Ammannati a Lisci è in: id.: *Lettere (1444–1479)*, II, *op.cit.*: 1232–1234.

ri nel 1473.<sup>18</sup> La conoscenza diretta della realtà ungherese rendeva Lisci la persona più adatta a raccogliere le impressioni di Maffei sull’“unica avventura della sua vita”:<sup>19</sup> un viaggio in Ungheria della durata di circa sei mesi. Il 19 aprile 1479 l’appena ventitreenne cardinale Giovanni d’Aragona, figlio di Ferdinando, re di Napoli, era stato nominato legato presso il re Mattia Corvino, marito di sua sorella Beatrice.<sup>20</sup> Qualche mese più tardi, alla fine di agosto, l’Aragonese aveva pertanto lasciato Roma, dove risiedeva, per recarsi a Buda, ripetendo fra sé e sé, mi piace immaginare, i consigli che Diomede Carafa gli aveva dispensato nel *Memoriale a lo Reverendissimo Monsegniore Cardinale de Aragonia del camino have da fare in Ungaria*.<sup>21</sup> Sisto IV aveva deliberato

<sup>18</sup> Su Lisci si veda anche A. Marrucci: ‘I personaggi e gli scritti. Dizionario biografico e bibliografico di Volterra’, in *Dizionario di Volterra*, a c. di L. Lagorio: III, Ospedaletto: Pacini, 1997: 1087.

<sup>19</sup> P. Paschini: *Una famiglia...*, *op.cit.*: 345.

<sup>20</sup> Su Giovanni d’Aragona (1456–1485) si veda la voce relativa, curata da E. Pásztor, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, III, Roma, 1961: 697–698. Sul suo viaggio in Ungheria si veda anche A. Berzeviczy: *Beatrice d’Aragona*, trad. di R. Mosca, Milano, Dall’Oglio, 1962: 77–78, 81–82, 93–94.

<sup>21</sup> Di questo testo si conservano solo i primi due fogli in un codice custodito a Napoli, Biblioteca della Società Napoletana di Storia Patria, XX C 26, cc. 67r–68v. È possibile leggerlo in D. Carafa: *Memoriali*, a c. di F. Petrucci Nardelli, Roma: Bonacci, 1988: 377–383 e in appendice a C. Vecce: ‘I memoriali ungheresi di Diomede Carafa’, in: *Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe*, a c. di T. Klaniczay & J. Jankovics, Budapest: Balassi Klado, 1994: 240–263, 260–263, che, confrontando il manoscritto con l’edizione di Petrucci Nardelli, ha tentato di colmarne qualche lacuna. La parte perduta conteneva, verosimilmente, consigli “relativi all’arrivo e alla dimora in Ungheria” (C. Vecce: *I memoriali ungheresi...*, *op.cit.*: 259), che si sarebbero potuti confrontare con grande profitto con le impressioni riportate da Maffei dal viaggio ungherese. Carafa ricordava al cardinale che “non è poca ventura ad un vostro pare h[avere] modo de andare per lo mundo, per fare conoscen[za de ver]tù” (*ibid.*: 261). Inoltre gli suggeriva di “conformarsi agli usi dei popoli” che avrebbe visitato e “alle aspettative di Mattia Corvino, ma non solo per semplice convenienza politica” (*ibid.* 259). Su Diomede Carafa (1406/1408–1487), che fu uno dei più influenti consiglieri di Alfonso I e Ferdinando d’Aragona e, oltre che letterato, valente uomo d’arme, si vedano, oltre ai contributi succitati, J. D. Moores: ‘New light on Diomede Carafa’, *Italian Studies* XXVI, 1971: 1–23; la voce relativa, curata da F. Petrucci, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XIX, Roma, 1976: 524–530. Carafa è autore di altri due scritti di argomento ungherese: il *Memoriale a la serenissima regina de Ungaria* (noto anche con il titolo *De institutione vivendi*, nella traduzione latina di Colantonio Lentulo), indirizzato a Beatrice d’Aragona, in occasione della sua partenza per l’Ungheria, dove avrebbe sposato il re Mattia, e il *Memoriale scritto a Francesco D’Aragona figliuolo del re Ferdinando, il quale stava sotto la disciplina del re Mattia d’Ungheria*, dedicato al fratello minore di Beatrice, che, dopo averla accompagnata in Ungheria, vi rimase per otto anni (i due testi sono editi in D. Carafa: *Memoriali*, a c. di F. Petrucci Nardelli, cit., rispettivamente pp. 211–254 e 295–315). Per tutti gli scritti di Carafa valgono le parole di F. Tateo: ‘La letteratura in volgare da Masuccio Salernitano al Chariteo’, in: *Letteratura italiana. Storia e testi*.

che anche Raffaele Maffei si unisse al seguito del cardinale e l'umanista, che in quel periodo si trovava a Volterra, obbedì, accingendosi frettolosamente al viaggio e raggiungendo il cardinale e il suo seguito dalle parti di Ferrara. Qui il corteo fu accolto con tutti gli onori dal duca Ercole d'Este e da sua moglie Eleonora d'Aragona, sorella del cardinale. Per Raffaele il portato più significativo della sosta ferrarese fu probabilmente l'incontro con il giovane Giovanni Pico della Mirandola "mirabilis ingenii doctrinaeque fama", come lo avrebbe definito nei *Commentarii Urbani*.<sup>22</sup> Una volta lasciata Ferrara, la carovana riprese il viaggio seguendo il consueto itinerario attraverso i territori della Repubblica di Venezia, poi Villaco (oggi Villach, in Carinzia, al confine con la Slovenia) e Pettau (oggi Ptuj, oggi al nord-est della Slovenia), fino a raggiungere il suolo magiaro in dicembre. Non appena varcato il confine, però, i viaggiatori furono aggrediti e derubati dei loro cavalli: solo grazie all'intervento di un signore locale, Miklós Szécsi, riuscirono a raggiungere il palazzo reale a Buda. "[...] Nonostante il freddo intenso e la notte avanzata" essi furono ricevuti "dal re Mattia e da tutta la sua corte con la pompa e i riguardi dovuti a un legato del papa e a un cardinale".<sup>23</sup> Maffei rimase ancora poco più di un mese in Ungheria: non appena ebbe da Giovanni d'Aragona la licenza di tornare in Italia, partì immediatamente. Egli non fu dunque al fianco del cardinale nei difficili mesi che seguirono, quando questi, per volontà di Sisto IV, fu costretto a rinunciare all'arcivescovato di Esztergom, che gli era stato assegnato dal cognato. Negli ultimi cinque anni della sua breve esistenza l'Aragonese sarebbe tornato ancora una volta in Ungheria: nel 1483 gli fu infatti affidato il delicato incarico di riconciliare Mattia Corvino con l'imperatore Federico III e di convincerlo ad entrare nella lega contro Venezia insieme al papa, al duca di Ferrara e al re di Napoli. Due anni più tardi, nel 1485, sarebbe morto a Roma. Di queste vicende, però, non s'avverte neppure l'eco nell'epistolario maffeiano: evidentemente, dopo il suo precipitoso ritorno in Italia, i rapporti con il cardinale si erano raffreddati. Il riferimento più consistente alle vicende appena descritte è contenuto nella lettera a Lisci. Devo precisare che questa lettera non è inedita: Benedetto Falconcini l'aveva infatti pubblicata nella sua monografia del 1722.<sup>24</sup> Nel 1937, poi, Florio Banfi vi aveva addirittura

---

III. *Il Quattrocento. L'età dell'Umanesimo*, Roma & Bari: Laterza, 1972: 543-608, 553: "[...] si tratta di scritture senza intenzioni o allusioni letterarie. Ma è una prosa che meriterebbe una rivalutazione per la serietà del pensiero, l'acume psicologico e la notevole capacità di analisi e di argomentazione, tutta riferita a una lunga esperienza dei problemi e della vita reale".

<sup>22</sup> R. Maffei: *Commentarii Urbani*, *op.cit.*: l. XXI, p. 299v.

<sup>23</sup> A. Berzeviczy: *Beatrice d'Aragona*, *op.cit.*: 81-82.

<sup>24</sup> B. Falconcini: *Vita...*, *op.cit.*: 71-73.

ra dedicato un contributo, dal titolo *Raffaello Maffei in Ungheria*, apparso su “L’Europa orientale”,<sup>25</sup> che però risulta assai scorretto e, a tratti, arbitrario e tendenzioso. In particolare, il goffo tentativo dello studioso di riconoscere a Maffei un sentimento di ammirazione nei confronti degli ungheresi che, come vedremo, non ebbe mai, lo induce spesso a deformare la realtà, fino addirittura ad attribuirgli “la speranza [...] di poter stabilirsi in Ungheria”.<sup>26</sup> D’altro canto, l’articolo di Banfi era in linea con le scelte programmatiche della rivista che lo accoglieva, che mirava a una rivalutazione delle culture slavo-balcaniche, poco note ai primi del Novecento al pubblico italiano.<sup>27</sup> Il reperimento dell’originale maffeiano nel fondo Piancastelli della Biblioteca Comunale Saffi di Forlì mi ha consentito di correggere le sviste del precedente editore e di venire a conoscenza del fatto che, tra la fine del XIX secolo e l’inizio del XX, questa lettera era stata al centro di una serie di trattative fra i responsabili della Biblioteca Nazionale Ungherese, che avrebbero voluto acquistarla, e Raffaello Scipione Maffei, ultimo erede del ricchissimo archivio familiare.<sup>28</sup> L’originale è infatti accompagnato da un biglietto che ne descrive il contenuto e che si conclude con queste parole:

<sup>25</sup> F. Banfi: ‘Raffaello Maffei in Ungheria’, *L’Europa Orientale* XVII, 1937: 462–488.

<sup>26</sup> *Ibid.*: 478.

<sup>27</sup> Si veda a tal proposito Z. Djuric: “L’Europa Orientale” (Roma 1921–1943), *Rivista di letteratura italiana* XXII, 2004, fasc. 3: 81–84. Il viaggio di un umanista italiano in terra magiara non avrebbe potuto non attirare l’attenzione di Florio Banfi (1899–1967; il suo vero nome era Holik Barabás Flóris), che per alcuni anni fu segretario del Pontificio Collegio Ungarico e appassionato ricercatore proprio nel campo dei rapporti culturali italo-ungheresi. Sulla triste vita di Banfi, che scelse l’Italia per il suo “esilio scientifico” e che fu poi privato di tutti i suoi beni dal regime ungherese, visse a Roma in gravi ristrettezze economiche, finché non gli venne diagnosticato un tumore alla gola e si suicidò, si vedano O. Bonmann: ‘Alla ricerca di alcuni codici di S. Giacomo della Marca’, *Picenum Seraphicum* VI, 1969: 66–71; P. Sárközy: ‘I rapporti culturali italo-ungheresi e le ricerche storiche di Florio Banfi (1899–1967)’, in: *Spiritualità e lettere nella cultura italiana e ungherese del basso Medioevo (Civiltà veneziana. Studi 46)*, a c. di S. Graciotti e C. Vasoli, Firenze: Olschki, 1995: 295–317; id.: *Roma, la patria comune. Saggi italo-ungheresi (Róma mindannyiunk közös hazája. Magyar–olasz tanulmányok)*, Roma: Lithos Editrice, 1996: 20–31. Recentemente è uscita un’edizione corretta ed ampliata di una sua opera originariamente pubblicata in ‘Studi e documenti italo-ungheresi della R. Accademia d’Ungheria di Roma. Annuario 1940–41’: L. Holik-Barabás (F. Banfi): *Ricordi ungheresi in Italia*, a c. di P. Sárközy, Roma & Szeged, s.n., 2005. Il viaggio di Maffei in Ungheria è ricordato anche da S. Eckhardt: *Balassi Bálint*, Budapest: Franklin-társulat, 1941: 13–24.

<sup>28</sup> Raffaello Scipione Maffei (1856–1926), erudito e poliedrico studioso di storia volterrana (per la cui biografia si veda A. Marrucci: *I personaggi e gli scritti...*, *op.cit.*: 1108–1110), fu il responsabile della dispersione dell’archivio di famiglia, giacché ne donò una parte alla Biblioteca Nazionale Centrale di Roma, una parte alla Biblioteca Comunale Guarnacci di Volterra e, secondo una mia supposizione, frutto di ricerche ancora in corso, ne vendette una parte al bibliofilo modenese Luigi Azzolini. Quando questi morì, suo fratello Giuseppe vendette quasi tutta la sua collezione a Carlo Piancastelli, che poi la legò alla Biblioteca Saffi di Forlì.

Questa lettera mi fu richiesta dalla Biblioteca di Pest, per mezzo dell'avvocato Ezio Solaini, direttore del Museo di Volterra, ma non volli cederla, venendomi offerto soltanto 50 lire. L'avvocato Solaini può far fede di ciò.<sup>29</sup>

Per dimostrare quanto sia fantasiosa l'ipotesi, avanzata da Banfi, che Maffei avesse scelto “quel paese per la sua patria adottiva”<sup>30</sup> e che solo la prematura morte del cardinale d'Aragona lo avesse fatto desistere dal suo intento, basta leggere qualche riga della lettera a Lisci. Il primo sentimento che vi si percepisce è il sollievo per essere rientrato in Italia sano e salvo, nonostante le molteplici insidie del soggiorno ungherese (“et licet illic multos et varios labores sim perpressus, malignitate regionis illius, Dei tamen clementia, me incolumem et illaesum ad propria perduxit”). Maffei suggerisce poi al proprio corrispondente che gli ungheresi siano mostri sanguinari, dediti all'abuso di alcol e assai inclini agli spargimenti di sangue (“temulentiores viros et velociores ad effundendum sanguinem”). Ai sudditi di Corvino il Volterrano contesta anche un formalismo esasperato in campo religioso, che paradossalmente si accompagna a una totale mancanza di rispetto per la vita umana: per loro non è un grave danno rapinare e trucidare un uomo, ma considerano un peccato mortale mangiare latticini il venerdì (“minima est illis iactura hominem spoliare et trucidare, magnum vero nefas si sexta quaque feria lactinia comedant”). Ovviamente le critiche di Maffei non si estendono ai “munificentissimi” sovrani, per i quali, secondo Maffei, l'unico ostacolo al conseguimento di una felicità perfetta era rappresentato dalla mancanza di figli (“qui cum sint omnium munificentissimi, essent et felici”).

<sup>29</sup> Ezio Solaini (1854–1942), fu nominato direttore del Museo e della Biblioteca Guarnacci nel 1888. Alla storia, all'archeologia e all'arte della sua città natale dedicò varie pubblicazioni. Per la sua biografia completa si rimanda a A. Marrucci: *I personaggi e gli scritti...*, *op.cit.*: 1205–1207. Nel 1903 Giosue Carducci gli inviò una lettera, per ringraziarlo per le notizie che gli aveva fornito sulla villa di San Donnino, sita nei pressi di Volterra e appartenuta alla famiglia Maffei. In realtà essa non era di proprietà di Raffaele, come credeva Carducci, ma di suo fratello Mario, che destinò la “più parte delle sue ricche entrate” (B. Falconcini: *Vita...*, *op.cit.*: 224) al mantenimento della villa e del vasto giardino che la circondava. Fu forse il cugino di Carducci, Ranieri Lazzeri, residente a Volterra, cui il poeta, in una lettera del 22 gennaio, aveva chiesto ragguagli su quella domora, a metterlo in contatto con Solaini. Il 2 febbraio, infatti, Carducci scriveva al direttore del museo: “La ringrazio di tutte le notizie che con vera abbondanza di dotte particolarità Ella ha voluto fornirmi intorno alla villa di San Donnino, già appartenuta al celebre Raffaello Maffei. E grazie alle sue precise indicazioni il mio segretario ha potuto decifrare un punto efficacissimo di un antico manoscritto, ove appunto è nominata la villa del Volterrano”. Si veda G. Carducci: *Lettere*, XXI, a c. di C. Bertelli, Bologna: Zanichelli, 1967: 108–110 (Edizione nazionale delle opere di Giosue Carducci).

<sup>30</sup> F. Banfi: *Raffaello Maffei in Ungheria*, *op.cit.*: 470.

cissimi, si prole non carerent”).<sup>31</sup> A parte questo, i reali ungheresi gli erano sembrati sereni e innamorati: di Beatrice, in particolare, Maffei mette in luce la dedizione al coniuge, che la induceva a seguirlo persino in battaglia (“adeo ut illa virum ad bellum usque comitetur”). È a lei che andava il merito di aver ingentilito i rozzi costumi del marito, trasmettendogli, quasi per osmosi, la cultura e la raffinatezza di cui si era pasciuta alla corte di Napoli nella sua infanzia e adolescenza (“feros illius personae mores delitiis neapolitanis aliquatenus erudierit, licet perdifficile fuerit”): un miracolo, questo, che riesce a poche donne, e indubbiamente eccezionale, visto il risultato raggiunto dal maschio in questione! La generosità della coppia reale e dei notabili del regno aveva sinceramente colpito il Volterrano: questi era infatti certo che, quando fosse rientrato in Italia, il cardinale Giovanni avrebbe recato con sé tanti doni preziosi (“qui etiam hac estate Romam redibit, onu-

<sup>31</sup> Di questa mancanza “si poteva dare la colpa solo a Beatrice, dal momento che la fertilità di Mattia aveva una prova: Giovanni Corvino, nato illegittimo da una relazione anteriore al matrimonio con Beatrice” (K. Pajorin: ‘La rinascita del simposio antico e la corte di Mattia Corvino’, in: *Italia e Ungheria all’epoca dell’Umanesimo corviniano (Civiltà veneziana. Studi 45)*, a c. di S. Graciotti & C. Vasoli, Firenze: Olschki, 1994: 179–228, 208). Che la sterilità della moglie fosse un problema annoso per Mattia, soprattutto in vista della successione al trono, lo dimostrano chiaramente alcuni passaggi del *Symposion* dell’umanista Antonio Bonfini (1427 o 1434–1503 ca.). Il dialogo, che si svolge durante un simposio di corte, ha per protagonisti il re e la regina che, supportati da altri interlocutori, dibattono su quale sia la virtù maggiore, se la pudicizia dei coniugi o la verginità. L’argomento induce i contendenti a fare riferimenti diretti alla situazione personale della coppia reale: la stessa Beatrice domanda a Mattia se debba essere disprezzata perché non ha ancora avuto un figlio (“Me acrius adurges, pater, neque tibi ingratum est Beatricem tuam hisce dictis pervicacius oppugnari. Ergo e templo submovenda, repudianda et iccirco contemnenda est Beatrix tua, quia nullum adhuc divina clementia genialis thori fructum ostendit? incassum invito dei numine curatur Hymenaeus neque, si quid inest cuiquam sterilitatis, vitio dari debet, quando non sine divino numine liberi procreantur et quam maxime hii, qui mortalium gubernationem adituri sunt”). Il dialogo si chiude con la preghiera di tutti gli ospiti perché la coppia possa generare il sospirato erede (“Christe optime maxime tuque unica mortalium dea divina virgo, vosque, caeteri dii caelicolae, nobis regem et reginam conservate, hinc sanctissimam optatissimamque prolem educate, propagate, respicite vota et desyderia Pannoniorum, nostras exaudite preces ac piis votis annuite, clementes oculos in Ungariam intendite, nostri regni aspiciate necessitatem, supra populum pium semen sanctum propagate, ne patiamini, quesumus, Corvinum Aragoniumque sanguinem ad extremam sterilitatem adduci”). Antonius Bonfinis: *Symposion de virginitate et pudicitia coniugali (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum)*, a c. di S. Apró, Budapest: Egyetemi Nyomda, 1943, rispettivamente pp. 159 e 201. Qualche anno più tardi Maffei avrebbe vissuto in prima persona il dramma dell’attesa di un figlio che non arriva: in una lettera del 9 giugno 1483 egli confidava a Niccolò Lisci le sue preoccupazioni sulla possibilità che la moglie Tita fosse sterile (Volterra, Biblioteca Guarnacci, faldone 5377, cartella “Raffaello a diversi”). Questi timori si rivelarono infondati visto che la coppia ebbe una figlia, Lucilla, che fu teneramente amata dal padre.

stus muneribus et variis ac pulcherrimis supellectilibus, tam a diversis illius regni baronibus, quam et a rege et regina dono datis”).<sup>32</sup> Nella lettera a Lisci, comunque, più che il ritratto del mecenate raffinato, Maffei tratteggia quello del re guerriero, ricordando la grandiosa battaglia di Kenyérmezö, durante la quale morirono ben cinquantamila turchi, contro ottomila caduti fra le fila ungheresi (“Dum illic essem, rex magnam cladem intulit Turcis, adeo quod ex ipsis quinquaginta millia fuerint interfecta. Ungari vero pene octo milia interierunt”). Fra i molti prigionieri turchi che furono portati a Buda c’era anche il figlio del Gran Visir, che per la propria liberazione offrì un ingentissimo riscatto (“unus ex eis filius Magni Visiri, viginti millia ducatos protulit in redemptionem sui”). Nell’ultima parte della lettera, Maffei ricorda di aver assistito ai preparativi per altre due campagne militari: la spedizione transilvana contro i turchi, culminata con la vittoria del giorno del Corpus Domini del 1480, e quella contro l’isola di Veglia (oggi Krk), a cui parteciparono anche i veneziani e che si concluse con un accordo (“Dominus rex, tempore quo discessi, se parabat ad bellum eodem loco peragendum, quare et in Turcos exercitum iure suo instruebat. Alteram vero expeditionem rex contra Vediam mittebat in Dalmatia, cui quidem oppido nuperrime novum habuimus, Venetos auxilia praestasse”). La parte più consistente della lettera è dedicata al resoconto dell’aggressione subita, che per Maffei era stata una manifestazione tangibile dell’ostilità della popolazione locale nei confronti degli italiani (“Primo enim Hungariae ingressu ad quamdam villam declinavimus, quae paucis ante diebus incensa fuerat a Turcis. Villici vero, ut bona nostra diriperent, facta conspiratione, nocte fere media domos et stabula incenderunt, simul cum equis quadraginta. Et clamaverunt omnes: “Turco, Turco!”. Omnes vero perterriti, ignem et clamorem Turcum putantes adventasse, e vestigio partim turrim quamdam conscendere, partim per devia, et campos diffugere coeperunt; et ego inter caeteros diu cursitans nocte illa per tenebras, forte perveni ad quosdam homines laqueo suspensos, et illinc prope me abduxi, et ignarus consilii, expectabam huius tumultus finem. Dei tandem beneficio, et cuiusdam illius loci Baronis Nicolai Zecch, liberati sumus; multa etiam alia immanitatis, et odii signa contra nos Italos ostenderunt, quae nec ipse quidem Rex prohibere potuit”).<sup>33</sup>

<sup>32</sup> Alla luce delle parole di Maffei non appare più come una finzione letteraria il dono elargito da Mattia e Beatrice a Giovanni d’Aragona di un abito da messa intessuto d’oro, di una mitra preziosa, di dieci vasi d’argento e di un calice da messa d’oro, ricordato da Antonius Bonfinis: *Symposion...*, *op.cit.*: 118. Sull’usanza, caratteristica delle corti napoletana e ungherese, di omaggiare gli ospiti con ricchi regali, si veda K. Pajorin: *La rinascita del simposio antico...*, *op.cit.*: 191–192.

<sup>33</sup> È quindi scorretta l’informazione fornita da S. Benedetti: ‘Raffaele Maffei’, in: *Dizionario Biografico...*, *op.cit.*: 252, secondo cui i viaggiatori furono assaliti e minacciati dai Turchi.



Qualche anno più tardi, Maffei avrebbe affrontato nuovamente l'argomento "Ungheria" nel suo *opus magnum*: un paragrafo piuttosto lungo dell'ottavo libro dei *Commentarii Urbani* s'intitola infatti "Pannonia".<sup>34</sup> Il confronto fra questo brano e le affermazioni contenute nella lettera a Lisci è particolarmente interessante. Ovviamente nei *Commentarii* Maffei non poteva limitarsi a riferire la propria esperienza personale, dovendo fornire al lettore anche alcune indicazioni di carattere geografico e storico su quell'area. Per assolvere a questo compito il procedimento di cui si avvale è quello — frequentissimo nel genere enciclopedico — della riscrittura. La fonte prescelta, *ça va sans dire*, è il *De Europa* piccolomineo, nel quale la sezione "Hungaria", una delle più lunghe, è collocata in apertura dell'opera.<sup>35</sup> A tal proposito, la supposizione di Florio Banfi che il Volterrano abbia desunto le informazioni sull'Ungheria dalla *Chronica Hungarorum* di János Thuróczi,<sup>36</sup> pubblicata per la prima volta nel 1488, mi sembra alquanto opinabile.<sup>37</sup> È stato infatti efficacemente dimostrato che Thuróczi ha plagiato amplissime sezioni del *De Europa*: la somiglianza che Banfi riscontra tra il testo di Maffei e quello dello storico ungherese è da imputare dunque alla comunanza del modello, anche perché è altamente improbabile che il Volterrano avesse potuto consultare un'opera la cui diffusione in Italia a quell'altezza era stata minima.<sup>38</sup> Per avvalorare le informazioni che sta per fornire al lettore, il

<sup>34</sup> R. Maffei: *Commentarii Urbani*, *op.cit.*: l. VIII: 106v-110v.

<sup>35</sup> Enee Silvii Piccolominei (postea PII PP. II): *De Europa (Studi e testi 398)*, a c. di A. van Heck, Città del Vaticano: Biblioteca Apostolica Vaticana, 2001: 27-54.

<sup>36</sup> L'*editio princeps* di quest'opera fu pubblicata a Brno il 20 marzo del 1488 e il 3 giugno dello stesso anno fu nuovamente pubblicata ad Augusta. La recente edizione critica s'intitola Iohannes de Thurocz: *Chronica Hungarorum (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum. Series Nova 7-9)*, 3 voll., a c. di E. Galántai & J. Kristó, Budapest: Akadémiai Kiadó, 1985.

<sup>37</sup> F. Banfi: *Raffaello Maffei in Ungheria*, *op.cit.*: 479-487.

<sup>38</sup> È singolare constatare che, se Maffei non fu influenzato da nessuno scrittore ungherese, i suoi *Commentarii Urbani* ebbero però una fortuna enorme presso i letterati ungheresi almeno fino alla fine del XVII secolo. Dopo la *princeps* romana del 1506 furono stampate ben cinque edizioni in poco più di trent'anni, tutte però fuori d'Italia: le prime tre a Parigi, rispettivamente nel 1511, nel 1515 e nel 1526, le altre due a Basilea nel 1530 e nel 1544. Nel 1552 fu la volta dell'edizione lionese e, sette anni più tardi, l'opera fu pubblicata nuovamente a Basilea. A distanza di quasi un secolo dalla prima edizione, nel 1603, i *Commentarii* furono nuovamente pubblicati per ben due volte, a Parigi e a Lipsia (si veda il *British Museum General Catalogue of Printed Books*, CL, London: The British Library, 1962: 189 e il *Catalogue Général des Livres Imprimés de la Bibliothèque Nationale*, CIII, Paris: Bibliothèque Nationale, 1930: 245). Le varie edizioni furono lette e molto apprezzate in Ungheria, come dimostra il fatto che la Biblioteca della Cattedrale di Esztergom ne possiede cinque esemplari, la Biblioteca Nazionale di Budapest tre, la Biblioteca Universitaria quattro. Intellettuali del calibro del vescovo András Báthory, dello storiografo István Báthory, del mecenate di Péter Bornemisza György

Volterrano dichiara all'inizio del paragrafo il proprio *status* di testimone oculare, menzionando il viaggio che aveva compiuto in quella regione nel 1479 (“cum cardinale Aragonense legato profisciscebamur...”). La diversità di approccio fra la lettera a Lisci e il brano dei *Commentarii* è però patente: qui l'autore cerca di smorzare i toni, di essere più diplomatico. Rievoca invero l'aggressione di cui era stato vittima insieme ai suoi compagni di viaggio, ma non insiste eccessivamente, come nella lettera, sul temperamento sanguinario degli ungheresi. La loro forza fisica e la loro propensione alla guerra sono ribadite, ma qui assumono una connotazione addirittura positiva. Maffei afferma che essi non hanno spiccate propensioni per nessuna attività, se non quella militare. Nell'arte guerresca, che praticano ininterrottamente nel corso di tutto l'anno, però, riversano tutta la ferocia della loro indole e questo ha consentito loro di divenire un baluardo nella difesa del nome cristiano contro gli infedeli (“artium omnium indociles praeterquam militaris, quam naturae feritate ita exercent ut ne per brumam vacent, magnoque adiumento nomini christiano tuendo contra barbaros fuerint”). Anche quando non può esimersi dal muovere loro una critica, ad esempio per il fatto che compiono omicidi anche per futili motivi (“hominem interficere levi de causa promptum habent, idque impune licet”), lo fa con un tono meno astioso. Il loro attaccamento alla religione non è più reputato un atteggiamento ipocrita, ma un segno di fede vera (“Idem religiosi, magnaue pars antelucanas vigilias ac sacras obeunt horas. In templis errare, aut aliud agere quam supplicare dum sacrificant, pro crimine ducunt. Sextam feriam sacra habent, ieiunoque venerantur”). La religiosità si riflette sui costumi dei giovani che sono casti e si tengono lontani dalle prostitute (“iuventutem tamen esse castam, et absque scortis agere”).

La prima considerazione, ovvia, è che in un'opera destinata alla pubblicazione, Maffei non poteva essere schietto e, se si vuole, *tranchant*, come lo era stato con Niccolò Lisci, a cui lo legava un rapporto di grande confidenza e di affetto quasi filiale, senza contare che il passare degli anni smussa gli angoli di qualsiasi carattere e dunque anche Maffei, due decenni dopo, poteva essere un pò più tollerante. Ma il mutamento di prospettiva più significa-

---

Perneszich, accolsero i *Commentarii* nelle loro biblioteche. Su questo si veda S.I. Kovács: ‘Dante nella letteratura ungherese antica (1521–1664)’, in: *Italia ed Ungheria. Dieci secoli di rapporti letterari*, a c. di M. Horányi & T. Klaniczay, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967: 157–171, 161–163, da cui si apprende anche che per alcuni scrittori ungheresi Maffei rappresentò il tramite privilegiato con la cultura italiana: ad esempio Bornemisza conosceva della biografia di Dante solo le informazioni che aveva letto nell'*opus magnum* maffeiano (R. Maffei: *Commentarii Urbani*, *op.cit.*: l. XXI, p. 297r). Questi dovette far leggere i *Commentarii* anche a Bálint Balassi, di cui era il precettore.

tivo riguarda l'analisi della politica di Mattia Corvino, il cui punto di forza per il Maffei dei *Commentarii* non è più la potenza militare, ma la fioritura culturale. Egli afferma perentoriamente che l'Ungheria era stata risvegliata dal suo torpore culturale dall'ingegno straordinario del re Mattia, il quale amava appassionatamente le belle arti, e in particolare gli italiani; grazie alla loro vicinanza, egli aveva rinvigorito il culto delle arti (“Excitata est ea natio ante paucos annos singularem et elegantem ingenio Matthiae regis, qui artes bonas, tum Italicos magnopere adamavit, quorum commercio et adfinitate, in cultum splendidiora omnia restituit”). In altri passi dei *Commentarii* vengono ricordati alcuni intellettuali assidui frequentatori della corte corviniana, come l'astronomo e matematico tedesco Johannes Müller, detto Regiomontano,<sup>39</sup> e il celeberrimo Giovanni da Csezmicze, noto col nome latinizzato di Giano Pannonio, allievo di Guarino Veronese, di cui Maffei dice che componeva sia in poesia che in prosa in greco e latino, come se fosse stato istruito davvero come un romano e non come un barbaro (“qui graece latineque sive carmina sive prosam scriptitabat, ut non barbarus, sed romanus legitime imbutus”).<sup>40</sup> Credo che un simile cambiamento si spieghi alla luce del fatto che nel frattempo Maffei aveva potuto assistere al sostanziale fallimento della politica militare ungherese: tutti i tentativi di arginare i Turchi si erano infatti rivelati velleitari. La storia di Mattia Corvino aveva insegnato a Maffei che i successi più duraturi non si conquistano sul campo di battaglia, ma su quello del progresso culturale. A distanza di tanti anni appariva chiaro che aver reso l'Ungheria partecipe della fioritura rinascimentale era l'eredità più significativa del regno corviniano.

La lettera di Maffei non dimostra affatto, come sosteneva Banfi, “l'alta stima nutrita da lui per l'Ungheria”,<sup>41</sup> ma illumina, da un'angolazione diversa da quella consueta, un aspetto minimo, ma degno, a mio parere, di essere ricordato, dell'intensissimo rapporto culturale fra questo Paese e l'Italia. Certo, la totale mancanza di interesse di Maffei per una realtà diversa da quella a cui era abituato e la sua diffidenza nei confronti degli stranieri erano tali da precludergli il riconoscimento del valore conoscitivo e formativo del viaggio. D'altronde, neppure lo splendore della reggia di Buda e l'eccezionalità del contesto culturale della corte di Corvino avrebbero potuto produrre una metanoia in uomo introverso e ripiegato su se stesso

<sup>39</sup> “Ioannes item Monteregeus homo germanus Matthiae Pannoniae regi apud quem agebat gratissimus, a quo opibus et honoribus auctus fuit”. R. Maffei: *Commentarii Urbani*, *op.cit.*: l. XXI, p. 300r.

<sup>40</sup> *Ibid.*: 297v.

<sup>41</sup> F. Banfi: *Raffaello Maffei in Ungheria*, *op.cit.*: 488.

come il Volterrano, che aveva così tanta voglia di tornare a casa sua da non preoccuparsi nemmeno dei danni che un rientro anticipato avrebbe potuto provocare alla sua carriera curiale. Pochi giorni dopo aver spedito la lettera a Lisci, infatti, aveva scritto un biglietto a suo zio Giovanni Seghieri, nel quale notava con filosofia: “E dell’andata a Ungheria non mi pento, che se non ho guadagnato non ho perduto”.<sup>42</sup>

Un cardinale abbandonato e piuttosto contrariato; il rifiuto oppostogli da un intellettuale al suo servizio di affiancarlo in un viaggio in Ungheria, dipinta come un luogo a dir poco inospitale; l’indifferenza del sottoposto per le possibili ritorsioni: le somiglianze sono troppe, perché io non ceda alla tentazione di concludere rammentando la prima satira di Ludovico Ariosto, che, nel 1517, respingendo la proposta di Ippolito d’Este di seguirlo nella sua sede vescovile in terra magiara, si sarebbe dimostrato ancor più di Maffei: “contumace / di non voler Agria veder né Buda”.<sup>43</sup>

<sup>42</sup> La breve lettera, datata 4 settembre 1480, è custodita a Forlì, Biblioteca Comunale Saffi, *Autografi Piancastelli*, busta 33, *ad vocem*.

<sup>43</sup> L. Ariosto: *Satira I (A messer Alessandro Ariosto et a messer Ludovico da Bagno)*, vv. 127–128. Un’altra curiosa somiglianza fra Maffei e Ariosto si registra nella diffidenza mostrata da entrambi per le abitudini alimentari degli ungheresi. Il Volterrano era stupito del fatto che essi consumassero “merum aromataque praeter caeteros mortales” (R. Maffei: *Commentarii Urbani*, *op.cit.*: l. VIII, p. 107v); Ariosto addusse come motivazione del suo rifiuto a recarsi in Ungheria anche i danni che sarebbero derivati alla sua salute dalla cucina locale: “E il vin fumoso, a me vie più interdetto / che ’l tòsco, costì a inviti si tracanna / e sacrilegio è non ber molto e schietto. / Tutti li cibi son con pepe e canna / di amomo e d’altri aròmati, che tutti / come nocivi il medico mi danna” (L. Ariosto: *Satira I*, *op.cit.*: vv. 49–54). L’edizione consultata è L. Ariosto: *Carmina, Rime, Satire, Erbolato, Lettere (Classici italiani. Opere di Ludovico Ariosto 3)*, a c. di M. Santoro, Torino: UTET, 1989, rispettivamente pp. 355 e 351–352.

QUESTIONI DI TEMPO, NARRATIVA E IDENTITÀ  
NEI ROMANZI DI ALESSANDRO BARICCO  
NOVECENTO E SETA

KORNÉLIA HORVÁTH

Università Cattolica Péter Pázmány  
Istituto di Scienze Letterarie  
Egyetem u. 1.  
H–2087 Piliscsaba  
Ungheria  
kornelia.horvath@btk.ppke.hu

**Abstract:** The aim of this paper is to provide an interpretation of Alessandro Baricco's two novels, *Novecento* and *Seta*, from various perspectives. The problem of time, the forms of narration, the function of names and finally the problems of identity provide the main points of view of the analysis, which is partly based on some theoretical thoughts of Michail Bachtin and Paul Ricoeur.

**Keywords:** novel, Alessandro Baricco, time, narration, identity

“È sempre difficile resistere alla tentazione di tornare, non è vero?”  
(Alessandro Baricco: *Seta*)

## 1. Diegesi e temporalità

Questi due romanzi di Baricco a prima vista rivelano differenze vistose per quel che riguarda il genere e la tecnica narratologica. Mentre *Novecento*<sup>1</sup> avvicina il romanzo al genere drammatico, ovvero ad un'opera teatrale (sia per mezzo delle istruzioni d'autore presenti formalmente nel testo, che grazie all'intonazione ben accordata del suo modo di parlare caratteristico anche del mondo del varietà), in *Seta*<sup>2</sup> si crea un modello singolare di romanzo

<sup>1</sup> Alessandro Baricco: *Novecento*, Milano: Feltrinelli, 2002 (prima edizione: 1994).

<sup>2</sup> Alessandro Baricco: *Seta*, Milano: Rizzoli, 1999 (prima edizione: 1996).

lirico. La fonte di questa liricità, stranamente, è appunto l'apparente neutralità della voce narrante che si fonda sulla stretta gamma degli eventi e sulla comunicazione scevra da valutazioni.

Sotto l'aspetto formale, *Novecento* è un racconto omodiegetico, sebbene la validità del monologo come forma di dichiarazione venga messa in dubbio poiché il narratore come personaggio secondario della story raccontata, ci rivela in fin dei conti non gli eventi della *propria* vita, bensì quelli di Novecento. Inoltre, il modo di parlare formalmente inalterato in prima persona, si collega sì ad un unico narratore, ma a tre figure differenti: al suonatore di tromba, all'annunciatore che all'inizio del testo assume il ruolo del narratore per tre pagine e mezza, e infine a Novecento, protagonista principale che in chiusura assume pure, ormai definitivamente, la funzione narrante.<sup>3</sup>

In opposizione a questo, il modo della narrazione impersonale di *Seta* dimostra le caratteristiche della lirica oggettiva, ma di tanto in tanto ci fornisce informazioni anche sugli atti narrativi di alcuni personaggi principali: Baldabiou, Hara Kei, Héléne e — a proposito della lettera di paternità fraintesa — anche della donna dal volto di ragazzina, ma soprattutto per il racconto di Hervé Joncour, eroe centrale (racconto indirizzato a Hara Kei, Baldabiou e alla gioventù della città). Nonostante il narratore in terza persona non rappresenti mai queste narrazioni quali discorsi diretti, come fa il narratore-io formale di *Novecento*, il risultato è più o meno simile: in ambedue i casi si è di fronte al *divenire narratore dell'eroe*, e così all'avvicinamento delle posizioni di narratore e di eroe.

La rappresentazione e la concezione semantica del tempo nei due romanzi mostrano proprietà comuni. La resa del tempo sensitivo in *Novecento* si effettua mediante metafore spaziali: l'Oceano diventa interpretabile come simbolo dell'infinito soggettivo del mondo, mentre la nave simboleggia la finitudine e la "delimitatezza" formali della vita umana (di Novecento). La musica, arte assolutamente temporale, spunta come spazio e nello stesso tempo anche come ciò che dirige il tempo, nella scena in cui Novecento suona il pianoforte sulla nave sballottata dalla tempesta (mentre sia il pianista con il suo strumento che il narratore-trombettiere scivolano e slittano su e giù per la sala). L'ottima raffigurazione linguistica della *spazializzazione del tempo* si realizza al modo di una speciale carta geografica fatta di parole, grazie all'enumerazione dilungata dei toponimi dove la nave fa scalo.<sup>4</sup>

<sup>3</sup> Alessandro Baricco: *Novecento*, *op.cit.* : 55–62.

<sup>4</sup> "Liverpool New York Liverpool Rio de Janeiro Boston Cork Lisbona Santiago del Cile Rio de Janeiro Antille New York Liverpool Boston Liverpool Amburgo New York Amburgo New York Genova Lisbona Rio de Janeiro Liverpool Rio de Janeiro Liverpool New York

Essa può essere interpretata quale rappresentazione autopoetica della temporalità baricchiana poiché rivela che l'elemento nuovo, grazie alla seconda ripetizione, si conforma con perfezione alla monotonia dell'enumerazione, rafforzando ancor di più il moto circolare e rituale del tempo. Questa stessa concezione del tempo viene rispecchiata “dal corso della vita” dell'eroe principale: Novecento non abbandonerà la nave, così che non si realizza l'evento in grado di interrompere il flusso abituale della vita e di capovolgere l'ordine tagliando in due il tempo. Al contrario, Novecento deve morire con l'esplosione della nave perché solo in questo modo è in grado di conservare l'ordine temporale della sua vita come si è svolta fino a quel momento.

*Seta* sotto molti aspetti è apparentato con uno dei tipi di romanzo definiti da Bachtin quale *romanzo quotidiano di avventura*. A fare da scena sono una piccola cittadina provinciale (Lavilledieu) e un paese giapponese. La vita dell'eroe e di sua moglie si organizza secondo il tempo ciclico della quotidianità<sup>5</sup> (la conversazione da Verdun, il giardinaggio, passare il tempo sulla veranda, eccetera). L'azione si snoda nel tempo biografico (i capitoli di tempo in tempo ci forniscono, con la precisione delle date, un quadro dell'invecchiamento di Hervé Joncour), l'eroe è un “uomo privato”. In quest'opera, però, il tempo biografico funziona anche quale tempo storico, come segnalato già nel primo capitolo, quando il tempo biografico si impianta nel tempo storico rappresentato dall'apparire dei nomi di Flaubert e Lincoln. Così una delle questioni basilari di *Seta* mira al problema della temporalità, alla relazione del tempo storico con quello biografico e, in connessione con tutto ciò, alla memoria semantica a cui servono — come segno — i ricordi “oggettivati” dei grandi viaggi fatti in Giappone: il parco, il lago e la voliera, costruiti dall'eroe stesso.

Dunque, anche *Seta* rappresenta il tempo come spazio: la via percorsa non assumerà un profilo a sé, in quanto essa è presente come un itinerario segnalato dalla moltitudine di toponimi e il paese di Hara Kei, lo spazio giapponese, raffigura appunto la continuità, l'immobilità, l'ampliamento infinito del tempo. Lo stesso si vede anche nei passi in cui si parla di Lavilledieu: la monotonia del tempo è avvertibile nelle ripetizioni rituali dei luoghi quotidiani e degli atti. Nel corso del quarto viaggio sembra che l'eroe abbia l'opportunità di oltrepassare il tempo infinito chiuso nella finitudine

---

Cork Cherbourg Vancouver Cherbourg Cork Boston Liverpool Rio de Janeiro New York Liverpool Santiago del Cile New York Liverpool Oceano, proprio in mezzo. E lí, a quel punto, cadde il quadro.” Alessandro Baricco: *Novecento*, *op.cit.* : 44.

<sup>5</sup> Михаил Бахтин: ‘Формы времени и хронотона в романе’ in: *Вопросы литературы и эстетики*, Москва: «Художественная литература», 1975 : 261–280.

dello spazio e di procedere “oltre la fine del mondo” (70), ma tutto questo si rivela “un’impresa” divenuta impossibile, di modo che l’eroe rimane necessariamente prigioniero della finitudine spaziale e del tempo immobile.

Ecco perché “*il momento*” su cui nei due romanzi cade un accento forte, non significa mai il caso, il “proprio allora”, ma va interpretato come un momento temporale che stava già avvicinandosi e che in questo modo si incorpora nel flusso del tempo. Il momento, pur promettendo nei romanzi di essere fatale, in fin dei conti sottolinea appunto l’ordine stabile degli eventi:

Nella stanza era tutto così silenzioso e immobile che *parve un evento immane ciò che accadde all’improvviso, e che pure fu un nulla.*

D’un tratto,  
senza muoversi minimamente,  
quella ragazzina,  
aprì gli occhi.

(*Seta*: 25; corsivo mio, K. H.)

A me m’ha sempre colpito questa faccenda dei quadri. Stanno su per anni, poi senza che accada nulla, ma nulla dico, *fran*, giù, cadono. Stanno lì attaccati al chiodo, nessuno gli fa niente, ma loro a un certo punto, *fran*, cadono giù, come sassi. Nel silenzio più assoluto, con tutto immobile intorno, non una mosca che vola, e loro, *fran*. Non c’è una ragione. Perché proprio in quell’istante? Non si san. *Fran*. Cos’è che succede a un chiodo per farlo decidere che non ne può più? C’ha una anima, anche lui, poveretto? Ne ha discusso a lungo col quadro, erano incerti sul da farsi, ne parlavano tutte le sere, da anni, poi hanno deciso una data, un’ora, un minuto, un istante, è quello, *fran*. O lo sapevano già dall’inizio [...] Non si capisce. È una di quelle cose che è meglio che non ci pensi, se no ci esci matto.

(*Novecento*: 44–45.)

## 2. La story e la questione del nome

Il rapporto della story con il suo narratore è nei due romanzi particolarmente accentuato e si congiunge in essi con la problematica del *nome*. In *Novecento* ciò viene segnalato già dal titolo del romanzo, ma solo nel processo della lettura risulterà chiaro che esso dev’essere percepito non nel suo senso usuale (come un numerale), ma come *nome dell’eroe centrale*. Partendo da questo, il romanzo funziona come manifestazione e spiegazione semantiche del nome dell’eroe. Il testo mette in scena il nome anche esplicitamente: nella prima parte del romanzo la storia di Novecento si sviluppa infatti come storia del manifestarsi del suo nome — raccontata dal narratore nel corso di quattro pagine — quando il nome *Danny Boodmann T. D. Lemon Novecento* che all’inizio sembrava del tutto privo di riferimenti e referenti, diventa motivato in



ogni suo elemento e assume una referenza specificamente poetica, mentre funziona anche come storia. L'identità dell'eroe centrale con la propria storia viene però esposta esplicitamente dal narratore, che presenta Novecento ancora prima che gli impongano questo nome:

Lui l'aveva una... buona storia. Lui *era* la sua buona storia. (*Novecento*: 17)

L'analogia completa tra nome e storia diventa trasparente proprio grazie all'aggiunta della parola *Novecento*, poiché il nome esige quella conclusione, proprio come una storia. La conclusione del nome anagrafico per mezzo della parola *Novecento* include nella temporalità non solo l'eroe, ma anche il nome proprio, rendendolo irrevocabilmente storico.<sup>6</sup>

La concezione magica del nome come viene concepita da Danny — e che ne testimonia anche la passione di leggere nomi di cavalli — identifica il nome e l'eroe segnalato dal nome con la propria storia. Secondo la sua convinzione *il nome prefigura a priori la storia futura del suo portatore* (ecco perché Danny non si interessa mai al risultato delle corse). Partendo da questo, giungiamo a una motivazione specifica che concerne la ragione per cui Novecento non è capace di abbandonare la nave: se lo facesse, se visse la sua vita come tutti gli altri, annullerebbe la propria storia codificata nel proprio nome.

La connessione di nome e storia entra in vigore in *Seta* in modo più mediato. L'unica dichiarazione aperta a proposito di questa relazione si rivela non nel testo del romanzo, ma nel risvolto di copertina, secondo cui:

(Questa è una cosa antica. Quando non hai un nome per dire le cose, allora usi delle storie. Funziona così. Da secoli.) (*Seta*: risvolto di copertina)

Qui, dunque, non si tratta dell'identificazione primaria del nome e della storia, bensì di un rapporto specificamente metonimico in cui *il nome cede il posto alla storia*. Vale a dire che la storia è potuta sorgere appunto perché la ragazza (l'oggetto dell'amore e del sentimento da lei destato) *non ha nome*. Il significato del nome funziona anche nel caso di Lavilledieu, piccola cittadina che

<sup>6</sup> “‘Un bel nome,’ disse alla fine il vecchio Boodmann, ‘però gli manca qualcosa. Gli manca un gran finale.’ Era vero. Gli mancava un gran finale. ‘Aggiungiamo martedì,’ disse Sam Stull, che faceva il cameriere. ‘L’hai trovato martedì, chiamalo martedì.’ Danny ci pensò un po’. Poi sorrise. ‘È un’idea buona, Sam. L’ho trovato nel primo anno di questo nuovo, fottutissimo secolo, no?: lo chiamerò Novecento.’ ‘Novecento?’ ‘Novecento.’ ‘Ma è un numero!’ ‘Era un numero: adesso è un nome.’ Danny Boodmann T. D. Lemon Novecento. È perfetto. È bellissimo. Un gran nome, cristo, davvero un gran nome. Andrà lontano, con un nome così.” Alessandro Baricco: *Novecento*, *op.cit.*: 21.

rievoca il titolo dell'opera agostiniana *La città di Dio*. Il rapporto intertestuale illustra in modo mediato anche la differenza della concezione storica tra le due opere: diversamente dalla concezione teleologica della storia di Agostino, in cui il processo storico diretto dalla continua lotta tra Bene e Male finirà una buona volta con la vittoria del Cielo, con l'acquisto della città di Dio, la narrazione in *Seta* sviluppa un meccanismo storico infinito che si basa su ripetizioni cicliche. Un flusso da cui di tempo in tempo emerge la possibilità di cambiare e far cambiare, anche se in fin dei conti il cambiamento risulta nullo, ovvero si presenta come il ritorno di una cosa vecchia nella forma di una nuova.

### 3. I problemi dell'identità

Come possiamo intendere il concetto di identità? Nel caso di Novecento pare che la concezione magico-ontologica del nome possa assicurare l'identità del personaggio con se stesso anche se, paradossalmente, esso deve distruggersi per poterla conservare. L'integrità della propria personalità viene minacciata dall'infinitudine del mondo: in questo modo l'unità del soggetto può mantenersi solamente in una condizione di invariabilità e di isolamento artificiali. Ciò è però in aperta contraddizione con l'aspetto regolare della realtà e Novecento inizia a ritirarsi dalla vita prima della sua morte—che ci viene anticipata. Di questo ci informa l'eroe stesso, nel monologo alla fine del testo. Dunque *a livello del personaggio* possiamo constatarne sia l'integrità che la perdita d'identità (le sue stesse parole autointerpretative rafforzano vieppiù l'annullamento dell'identità).

L'identità dell'eroe di *Seta* viene sottoposta a un cambiamento indotto dai viaggi compiuti in Giappone. Sebbene il narratore non si serva quasi mai dei mezzi della rappresentazione interiore, il mutare delle sue abitudini rimanda in modo mediato ad una crisi d'identità. Agli altri sembra che Hervé Joncour abbia trovato “un modo *esatto* di stare al mondo” (93), ma i suoi atti (la costruzione del parco, del lago e della voliera) funzionano come ambizioni a sublimare i propri desideri: egli cerca di riempire il vuoto interiore con oggetti spaziali ed esteriori. Rivedremo lo stesso in chiusura, quando all'eroe sembra di rivedere “l'inspiegabile spettacolo” della propria esistenza disegnato sull'acqua, a rivelarci l'incomprensione del perché della sua vita.<sup>7</sup>

<sup>7</sup> “Ogni tanto, nelle giornate di vento, Hervé Joncour scendeva fino al lago e passava ore a guardarlo, giacché, disegnato sull'acqua, gli pareva di vedere l'inspiegabile spettacolo, lieve, che era stata la sua vita.” Alessandro Baricco: *Seta, op.cit.*: 93, 100.

L'estraneità alla vita, caratteristica di Novecento, si presenta anche come propria di Hervé Joncour, di cui il narratore dice:

Era d'altronde uno di quegli uomini che amano *assistere* alla propria vita, ritenendo impropria qualsiasi ambizione a *viverla*. (Seta: 10)

Questa specie di indifferenza viene sottomessa a varie tentazioni: facendo il suo ultimo viaggio, Hervé Joncour invece di accettare la sorte inizia a dirigerla, anche se questo tentativo subisce un irreversibile scacco.

Queste conseguenze posson essere dedotte dall'analisi della storia dei romanzi, ma se abbiamo intenzione di accostarci alla questione dell'identità degli eroi servendoci del concetto ricoeuriano di *storia di vita*, è necessario prendere in considerazione il *discorso narrativo* che funziona come strumento di mediazione linguistica.<sup>8</sup> Si sottolinea infatti come sia impossibile comprendere in modo diretto gli atti della nostra vita: la loro comprensione diventa possibile quando se ne fa un racconto per mezzo del discorso narrativo. Ciò offre la spiegazione *semantica* dell'atto narratologico posto alla fine di *Novecento*: il diventare narratore rappresenta il processo dell'autointerpretazione e dell'atto di autocomprensione. Così l'identità narrativa di Novecento che, per dirla con Ricoeur, *si ottiene per mezzo della funzione narrativa*, nel monologo narrativo dell'eroe non viene annullata, bensì creata.

Tutto questo è osservabile anche nel caso di Hervé Joncour, riguardo al qual però il lettore riceve notizie solo da un punto di vista esteriore; alla fine della vita dell'eroe si presenta una nuova attività, quella narrativa. La ripetizione degli atti narrativi segnala che la sorte personale in ogni narrazione diventa comprensibile in modo differente, e non c'è una narrazione universalmente valida. Al tempo stesso, l'esperienza non trasparente che risiede nella sorte personale, spinge alla comprensione: la mancanza di causa e di nome ammonisce il soggetto a creare la propria storia. Il miracolo del racconto sta nel fatto che non solo crea la comprensione, ma è in grado al tempo stesso di trasmetterla:

Ascoltandolo, la gente di Lavilledieu imparava il mondo e i bambini scoprivano la meraviglia. (Seta: 100)

L'attività narrativa fa entrare gli eroi nel mondo della fantasia, rendendo possibile la *ricreazione dell'io*. Quest'attività immaginaria equivale all'attività

<sup>8</sup> Paul Ricoeur: 'A narratív azonosság', in: János László & Beáta Thomka (eds.): *Narratívák 5*, Budapest: Kijárat, 2001: 15–26.

artistica. Novecento compie i propri viaggi immaginari suonando il pianoforte, e nel frattempo “legge la gente”, scoprendone la storia, così che la musica diviene metafora autopoetica dell’atto narrativo e del racconto stesso di *Novecento*. Questo stesso fenomeno si rivede nel metatesto d’autore di *Seta*, che crea un parallelo metaforico tra le specificità narrative del racconto e della musica (“musica bianca”).<sup>9</sup>

D’altro canto l’attività artistica nei due romanzi viene metaforizzata dal *nulla*. Nel caso di Novecento ciò viene espresso esplicitamente: il nome dell’eroe non è registrato in nessuna località o ufficio, quindi manca la “referenza” della sua esistenza.<sup>10</sup> In *Seta* il *nulla* di solito appare in compagnia dei motivi del *silenzio* e dell’*immobilità*. Questo fatto ha un ruolo pregnante nella narrazione dei viaggi giapponesi. Ma il *nulla* e l’*immobilità* hanno un rapporto semantico con il tema di base della storia del racconto, cioè con i banchi di seta e la *seta* stessa.

In primo luogo figurano come attributo dei banchi:

Per la precisione, Hervé Joncour comprava e vendeva i banchi quando il loro essere banchi consisteva nell’essere minuscole uova, di color giallo e grigio, *immobili* e apparentemente *morti*. (Seta : 8, corsivo mio, K. H.)

Poi la seta viene paragonata al *nulla*:

[Baldabiau] una volta aveva tenuto tra le dita un velo tessuto con filo di seta giapponese. Era come tenere tra le dita il *nulla*. (Seta : 19, corsivo mio, K. H.)

Alla moglie Hélène portò in dono una tunica di seta che ella, per pudore, non indossò mai. Se la tenevi tra le dita, era come stringere il *nulla*.

(Seta : 29, corsivo mio, K. H.)

E infine nella scena del bagno si identifica ormai come “quel tessuto filato di *nulla*”.<sup>11</sup>

La struttura semantica e le figure testuali della parola *seta* profitano del rapporto etimologico che corre tra le parole *tessuto*, *tessere* e *testo*. Inoltre, ciò

<sup>9</sup> “Tutte le storie hanno la loro musica. Questa ha una musica bianca. È importante dirlo perché la musica bianca è una musica strana, a volte ti sconcerta: si suona piano, e si balla adagio. Quando la suonano bene è come sentir suonare il silenzio, e quelli che la ballano da dio li guardi e sembrano immobili.” Alessandro Baricco: *Seta*, *op.cit.* : risvolto di copertina.

<sup>10</sup> “A voler essere precisi, Novecento non esisteva nemmeno, per il mondo: non c’era città, parrocchia, ospedale, galera, squadra di baseball che avesse scritto da qualche parte il suo nome. Non aveva patria, non aveva data di nascita, non aveva famiglia. Aveva otto anni: ma ufficialmente non era mai nato.” Alessandro Baricco: *Novecento*, *op.cit.* : 22.

<sup>11</sup> Alessandro Baricco: *Seta*, *op.cit.* : 38.

viene rafforzato dall'attributo ripetutamente conferito alla donna, i cui occhi “non avevano un *taglio* orientale” (per esempio a pagina 25), dove il lessema *taglio* attivizza metaforicamente anche la semantica del “taglio di tessuto”. Partendo da questo, la relazione tra il nulla e la seta può essere compresa non solo come metafora della storia e della narrazione, ma anche della creazione del testo, così che essa assume la funzione di tropo autopoesico del linguaggio del racconto.

Anche la figuralità testuale della parola *foglio* può essere interpretata come segno del tema poetico-linguistico della creazione del testo. Questa figuralità, all'inizio del racconto, si presenta come attributo dei banchi (*fogli di gelso*), ma più tardi assume anche il significato di “carta” e “lettera”.<sup>12</sup>

Dobbiamo così differenziare il concetto d'identità che si riferisce al personaggio (*l'identità dell'eroe*) o alla sua attività narrativa (*l'identità narrativa*), sottolineandone anche l'applicazione linguistico-testuale. Come abbiamo potuto constatare, la figuralità delle parole *nulla*, *immobilità*, *seta* e *foglio* funziona come tropo autoriflessivo della nascita del testo dal “nulla”. Una di queste parole — e cioè *seta*, come anche il nome dell'eroe centrale di *Novecento* — dà il titolo al romanzo, costruendo e assicurando in questo modo *l'identità del testo stesso*.

<sup>12</sup> *Ibid.*: 8, 39, 41, 44, 85, 86.



# LINGUISTICA





## LA ESCRITURA DE LA LENGUA JUDEO-ESPAÑOLA

KLÁRA CZÖNDÖR

Universidad Católica Pázmány Péter  
Departamento de Español  
Egyetem u. 1.  
H-2087 Piliscsaba  
Hungria  
czondor@mail.datanet.hu

**Abstract:** This paper discusses the writing system of the Sephardic Jews, who were expelled from the Iberian peninsula in 1492. After a short description of the history of the Spanish Jews, the Jewish languages are described in general, then the Judeo-Spanish language in particular. In connection with the writing system of the language under discussion, a detailed description is provided of the varieties that use Hebrew characters when writing in Spanish, followed by an account of the systems that came into existence following the introduction of the writing system based on Latin letters. Related to the orthography of the Judeo-Spanish language, the pros and cons of the writing system using diacritics and the “*Aki Yerushalayim* system” are discussed. Issues such as the maintenance of the language and its standardization are also touched upon.

**Keywords:** Sephardic Jews, Judeo-Spanish, Hebrew, writing systems, Spain

### 1. Antecedentes históricos

Según las tradiciones, la presencia de los judíos en la península Ibérica se remonta a tiempos lejanos. Conforme a algunas suposiciones, aparecieron en la península en el siglo X a. C., sin embargo, no disponemos de datos confiables, al respecto. No obstante, podemos tomar por seguro que ya en tiempos remotos estuvieron presentes en los puertos ibéricos del mar Mediterráneo, y que llegaron a la península en gran número junto con las legiones romanas, hecho confirmado por los recuerdos escritos disponibles. En las provincias occidentales del Imperio Romano pudieron vivir en un ambiente tolerante e indulgente, mientras, con la llegada de los visigodos en 409 de

nuestra era, y con su conversión subsiguiente al cristianismo, las condiciones de vida de la población judía llegaron a ser cada vez más difíciles. Es en esa época cuando se promulga la ley que, por primera vez, decreta la conversión de los judíos al cristianismo o su expulsión de tierras hispánicas. Con la llegada de los conquistadores árabes, en 711, su situación cambia radicalmente. En Al-Andalus,<sup>1</sup> durante los siglos VIII–XI, musulmanes y judíos vivieron en un ambiente multicultural y tolerante. La mayoría de los soberanos musulmanes respetó y protegió su religión y costumbres, incluso estimuló su participación en la vida política, social, cultural y económica de la Hispania morisca.

Con el avance de la Reconquista, a partir del siglo X, tras la invasión de los Almorávides<sup>2</sup> y Almohadas,<sup>3</sup> muchas comunidades judías trataron de encontrar refugio en los reinos cristianos septentrionales, debido al fanatismo religioso de las dinastías antes mencionadas. A partir del siglo XIV, a consecuencia de las dificultades económicas cada vez más graves y de las repetidas epidemias, la situación de los judíos, principalmente en Castilla, Aragón y Cataluña, se deterioró considerablemente debido al antisemitismo cada vez más fuerte. Esta crisis general llevó a los acontecimientos sangrientos en Sevilla, en 1391, y luego a la expulsión de los judíos de la península Ibérica en 1492. El decreto real que estableció este hecho, nació en un momento crucial, cuando los Reyes Católicos, a toda costa, quisieron establecer la unidad religiosa para poder crear el poder central y la Hispania unificada. Los 150 000–200 000 judíos expulsados de la península Ibérica encontraron refugio en distintos países cristianos y musulmanes. En un principio, muchos se dirigieron a Portugal, pero no pudiendo permanecer allí durante mucho tiempo, siguieron su camino hacia el Imperio Otomano, África del Norte y Holanda. Gran parte de los que se encaminaron hacia este, llegaron a establecerse en el territorio del Imperio Otomano, cuyo régimen político y administrativo tolerante favoreció la conservación de las tradiciones, religión y lengua de las minorías que vivieron en su territorio, de este modo también de los judíos. Bajo las favorables condiciones mencionadas, ejercieron una influencia considerable sobre la vida del imperio, tanto desde el punto de vista económico como cultural.

En el siglo XIX, con la llegada de las corrientes ideológicas occidentales y durante la formación de los estados nacionales de los pueblos de los Balcanes, acaecieron cambios tan radicales en esta región que, a su vez,

<sup>1</sup> Nombre árabe de la España musulmana.

<sup>2</sup> Dinastía berébere que en los siglos XI–XII dominó la zona de Magreb y Andalucía.

<sup>3</sup> Dinastía berébere que dominó África del Norte y Andalucía entre 1147 y 1269.

transformaron por completo la vida de los judíos aquí establecidos. Debido a la política inestable de los estados aquí formados tras estallar la guerra balcánica en 1912, y a la crisis económica cada vez más fuerte, muchos sefardíes<sup>4</sup> se vieron obligados a exiliarse. El destino más usualmente elegido fue América, principalmente el continente septentrional, sin embargo, muchos optaron por América del Sur y Europa (París, Londres, Holanda y España). Al mismo tiempo, los judíos sefardíes que se quedaron en Turquía tuvieron que cumplir las disposiciones de la reforma intruducida por Kemal Atatürk (1928). Ésta, por una parte, significó la transformación de la vida del país siguiendo el modelo de la ideología occidental, por otra parte, la desaparición de las características de las distintas minorías nacionales, entre ellas las de la cultura sefardí. Bajo estas condiciones, los acontecimientos trágicos de la segunda guerra mundial propinaron un golpe final a los judeoespañoles del este. Ora los exterminaron, ora se vieron obligados de nuevo a exiliarse. Esta vez se refugiaron en aquellos países europeos en los cuales, según su parecer, no tendrían que temer persecución alguna, de este modo, en Francia, Inglaterra y en España misma. En la trasguerra, sin embargo, no permanecieron largo tiempo en estos lugares, la mayoría prefirió mudarse a América o a Israel.

En nuestros días sólo disponemos de datos aproximados en lo que al número de la población actual de los sefardíes se refiere. A base de estos cálculos, su número oscila entre las 300 000 y 1 500 000 personas. Resulta casi imposible determinar puntualmente la cifra concerniente, y establecer cómo se divide ésta entre los distintos continentes. Actualmente, gran parte de los sefardíes vive en las *diásporas secundarias*,<sup>5</sup> así en los Estados Unidos de América y en Israel, un número más reducido en Hispanoamérica. Dentro de la *diáspora primaria*,<sup>6</sup> Turquía, o más concretamente la comunidad de Estambul tiene más importancia, las demás, es decir, la de Grecia y la eslava del Sur, a consecuencia del holocausto perecieron casi por completo, igual que las de Holanda, Italia y Francia (Díaz-Mas 1997; Harris 1994; Pérez 1993).

<sup>4</sup> Los judíos expulsados de la península Ibérica se llamaron *sefardíes* o *sefarditas*, es decir oriundos de *Sefarad*, según el nombre hebreo de la península. La denominación *sefarad* también se refiere a la lengua hablada por ellos.

<sup>5</sup> La llamada *diáspora secundaria* se refiere a aquella zona geográfica donde se asentaron los miembros de las distintas comunidades judías tras el desmembramiento del Imperio Otomano y como consecuencia de las grandes oleadas migratorias de los sefardías a finales del siglo XIX.

<sup>6</sup> La llamada *diáspora primaria* indica aquella zona geográfica donde se establecieron los judíos después de 1492.

## 2. La lengua de los judíos sefardíes

La lengua de los judíos que vivieron en la península Ibérica ha sobrevivido hasta nuestros días. Esta persistencia de la lengua se considera como un fenómeno excepcional debido al hecho de que tras su expulsión a finales del siglo XV, a cualquier lugar que llegaran y dondequiera que se asentaran, siempre formaban una minoría lingüística. A partir de la Edad Media, sus comunidades de habla siguieron viviendo en una situación de cambio lingüístico continuo, y pese a su ambiente bilingüe o multilingüe, incluso las diásporas sefardíes que geográficamente vivieron lejos unas de las otras, pudieron evitar la influencia lingüística asimiladora de las sociedades que las acogieron. Y, hasta nuestros días, aunque sea esporádicamente, encontramos comunidades lingüísticas judeo-españolas vivas que evidencian marcadamente esta persistencia lingüística única.

### 2.1. Sobre las judeolenguas en general

Los judíos, durante su historia, a dondequiera que los llevara el destino, siempre vivían en barrios aislados, separados de los de otra religión, debido a la introversión típica de la sociedad judía tradicional (Weinreich 1975 : 209–252). Esta circunstancia significó para ellos no sólo aislamiento físico, sino social, cultural y lingüístico también. Como su lengua, el hebreo, fue una lengua básicamente literaria y escrita hasta finales del siglo XIX, en la comunicación cotidiana utilizaban la lengua de sus concudadanos, o mejor dicho, con el paso del tiempo desarrollaron las variantes judías típicas de ellas, por una parte, a efectos de su propio ambiente cultural; por otra parte, como manifestación de su protección contra los no judíos, en defensa propia. Ya que utilizando esa lengua, los no judíos no podían entenderlos. De este modo surgió el término *judeolenguas*, concebido por filólogos modernos (Díaz-Mas 1997 : 97). Esas lenguas fueron las distintas variantes de la lengua utilizada por la cultura dominante, que se hablaba en los barrios judíos, durante el contacto social cotidiano y en el seno de la familia también. Efectivamente esas lenguas nacieron como medios lingüísticos de una sociedad separada del mundo exterior por medio de la religión, en una época, cuando la religión tenía mucha importancia, y en lugares, donde se formaba una diáspora significativa.

El sustrato lingüístico no judío de esas lenguas judías fue, en primer lugar, el persa, el eslavo, el árabe, el griego y las lenguas latinas, que iban absorbiendo numerosos elementos hebreos y arameos. Las lenguas más im-

portantes entre ellas son: el judeo-árabe, el judeo-persa, el *ladino*<sup>7</sup> (a partir del español) y el jidis (a partir del alemán). La mayoría de las judeolenguas, cuyo número asciende a unas veintisiete variantes, ya se ha extinguido, o se encuentra muy cerca de este estado perteneciendo al grupo de lenguas “seriamente peligrosas”, tal como el judeo-español, según la clasificación de *Ethnologue*.<sup>8</sup>

## 2.2. La cuestión de la clasificación de la lengua judeo-española

Desde el punto de vista de la interlingüística judía, la lengua de los sefardíes se considera como una de las judeolenguas, mientras, desde el punto de vista de la lingüística hispana, estamos frente a un dialecto, ya que su pertenencia a la lengua castellana resulta evidente, puesto que su norma gramatical se parece a la de la lengua española. Al mismo tiempo, gran parte de su vocabulario proviene del caudal léxico hispano, pese al hecho de que a lo largo del tiempo se enriqueció con numerosas expresiones tomadas de lenguas ajenas. Los manuales dedicados a la dialectología también confirman esta clasificación, que encasillan la lengua judeo-española como perteneciente a las variantes lingüísticas españolas, como por ejemplo la obra de Zamora Vicente titulada *Dialectología española* (Zamora Vicente 1996: 349–377).

## 2.3. Los nombres de la lengua

Se conocen muchas denominaciones de la lengua-judeoespañola. Una parte de éstas es resultado del proceso de una denominación propia, y procede del nombre que los hablantes mismos utilizaban para dar nombre a sí mismos, y con el cual hicieron alusión a su origen español (Bunis 1981: 30). Este hecho se refleja en las formas siguientes: *espanyol*, (*e*)*spanyolit*, *espaniolit*, *muestro* (*e*)*spanyol*, *ladino*, *romance*, *franco espanyol*, *lingua franca* (Besso 1981); y además, en los sinónimos concernientes al nombre hebreo de España, a *Sefarad*, como *sefardí* o *sefaradí*. Denominaciones como *judesmo*, o simplemente *judyo*/*jidyó*, *djydyo*, *judezmo*, *zargon* se refieren a su vez, a la identidad judía de los hablantes de la lengua (Díaz-Mas 1997: 23).

Estos nombres han cambiado a menudo desde la Edad Media hasta nuestros días. En la lengua coloquial actual la denominación *ladino* es la más difundida. Los investigadores israelíes también dan trato preferente a este

<sup>7</sup> Uno de los nombres del judeo-español.

<sup>8</sup> Base de datos de las lenguas del mundo.

término (Bunis 1992). Entre los estudiantes de humanidades y filólogos, y en la lingüística neolatina, fundamentalmente en España, el término preferentemente utilizado es el *judeo-español* o *judeoespañol*, mientras la denominación *judezmo* sirve para identificar la lengua en un ambiente lingüístico ajeno.

Los nombres *español sefardí* o *sefardí* son igualmente populares entre literatos y lingüistas, partiendo del razonamiento que la lengua de los sefardíes sólo puede ser el *sefardí*. (Riaño 1993: 83–105).

#### 2.4. Sobre la lengua judeo-española oriental

Según la idea diseminada en relación con la *variante oriental* del judeo-español conservada en el territorio del Imperio Otomano, la lengua en cuestión es la versión “fossilizada y arcaica” de la lengua castellana del siglo XV. Si la comparamos con la variante actual de ésta, efectivamente podemos constatar que la característica más peculiar del judeo-español consiste en la conservación de algunos elementos del sistema fonético medieval. Sin embargo, como lengua viva y hablada, con el paso del tiempo, ha sufrido muchos cambios internos y se ha enriquecido con varios elementos nuevos. Son numerosas las peculiaridades que la distinguen de la moderna lengua española literaria, que, a su vez, se originan de su aislamiento anterior, y más tarde, de su desarrollo diferente, debido a la multifacética influencia lingüística ajena. En la lengua judeo-española, los elementos arcaicos y peculiares son compatibles, tanto las formas derivadas del latín vulgar como las que corresponden a la norma lingüística del español actual (Riaño 1993; Hassán 1995).

### 3. La escritura de la lengua judeo-española

Los manuscritos conservados demuestran inequívocadamente que los judíos españoles ya estaban romanizados en la época de su expulsión, o sea usaban la lengua española tanto en la comunicación mantenida con los cristianos como con sus conreligionarios. En Al-Andalus, esa lengua fue el hispano-árabe, y en los distintos reinos católicos, los distintos idiomas ibero-romanos. En los siglos XIII–XIV, cuando la integración lingüística de los judíos hispanos se hizo cada vez más vigorosa, la aceptación de la lengua ibero-romana se llevó a cabo de una manera natural (Lleal 1992: 99). El conocimiento activo de la lengua llegó a ser privilegio de una minoría sabia que se dedicaba a la enseñanza rabínica, la mayoría, a su vez, la utiliza-

ba en las sinagogas, en el rezo, o en general, en relación con la liturgia, sus costumbres y fiestas (Hernández González 2001: 281–332).

Como en caso de las demás judeolenguas (o sea en las variantes judías de otros idiomas), la lengua ibero-romana también se escribió en forma *aljamiada*,<sup>9</sup> es decir con las grafías del alfabeto hebreo. Con esa práctica, los judíos pudieron mantener la escritura de sus textos sagrados, a pesar de que apenas conocían el hebreo, y sólo estaban experimentadas en la lectura sin entender el texto.

De eso se desprende que la mayoría aplastante de los escritos en ladino se hizo en esta forma hasta 1928; pues, con la adopción de la reforma ortográfica turca, fue la escritura latina la que se difundió entre los sefardíes orientales. Anteriormente los judíos españoles utilizaban muy raras veces esta escritura, pues sus lazos, en general se limitaban a las relaciones mantenidas con sus conreligionarios (Besso 1964: 307–324). Antes de la expulsión, las comunidades judías de la península Ibérica efectivamente se trataban por medio de correspondencia, puesto que en aquel entonces resultaba bastante peligroso emprender un viaje, por consiguiente, apenas existía una comunicación lingüística oral entre las mismas (Crews 1979: 3–20).

### 3.1. Las variantes escritas con grafías hebreas

La escritura aljamiada tenía dos variantes impresas: una, la llamada escritura *rashi* (es el acrónimo en hebreo de *Rabí Slomo Jichaki de Troyes*, cuyo comentario bíblico publicado en 1475, en Italia, se imprime en ese tipo de letra) era la más difundida y típica. Rashi mismo nunca utilizaba estos caracteres típicos, de los cuales faltaban las señales para indicar las vocales.<sup>10</sup>

שטרן דיב מנדו! אין חסמה עיזרעה איהזאמינאדו מי קינסקיי  
פינקאנדו זה מיס פיקאדוק אי זה מי איהזפרדינסקיי,  
מי טומה עיזבלר אי דוליקסיים.

איסנו טרובלאדו אי קונטאדו,  
אקורעלדו אי אינקייקאדו,  
שר קי זה קו גוקסיקיי איסנו אינעלדו.

<sup>9</sup> Deriva de la palabra árabe *agamīya*, cuyo significado es “lengua extranjera”; los musulmanes la usaron para denominar la lengua de los cristianos.

<sup>10</sup> El hebreo, en general, no utiliza vocales, las raíces formadas exclusivamente de consonantes indican los distintos términos.

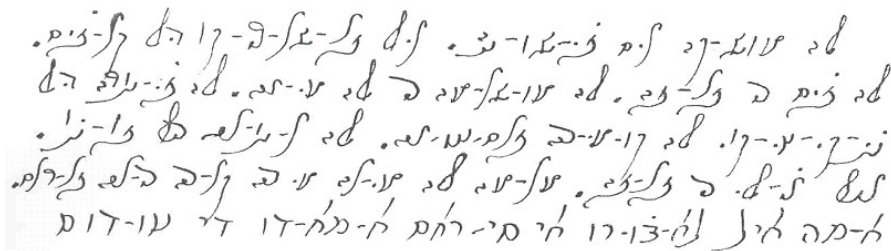
En la mayoría de las obras literarias de los sefardíes se utilizaban esos caracteres, y a menudo señalaban también las vocales.

El otro sistema gráfico utilizaba la letra *merubá* o *cuadrada*, llamada así por tener un diseño más anguloso, y se reservaba para cabeceras, títulos, primeras líneas de estrofas o para textos religiosos, que a menudo se imprimían vocalizados con la puntuación *masorética*.<sup>11</sup> Esta escritura se utilizaba, en primer lugar, en la literatura religiosa de los siglos XVI–XVIII.

לה מוש-קה איס פֿי-שו-גה. איל פא-שא-רי-קו דיל קא-פֿיס.  
 לה פֿיס די פא-פה. לה מו-שא-מה די לה מי-זה. לה פֿי-גו-רה דיל  
 בֿי-קֿי-טי-קו. לה קו-מי-דה פאט-טו-זה. לה א-גו-אה דיל פו-בֿו.  
 איל דֿי-לי די פא-פה. מא-מה לה מי-אה מי דה קא-דה די-אה פא-ראס.  
 א-מה איל לא-בֿ'ו-רו אי סי-ראס א-מא-דו די טו-דוס

(Bunis 1975 : 18)

Fuera de las dos variantes impresas, existía también una grafía aljamiada manuscrita, llamada *solitreo* o *soletreo*,<sup>12</sup> puesto que los sefardíes raramente recurrieron a la escritura en letras latinas. Debido a su carácter cursivo, tenía muchas variedades, y es en esa escritura, a falta de editoriales tan significantes como las orientales, que se nos ha transmitido la mayoría de la literatura de Marruecos. Esa escritura se utilizaba también en los negocios, en la correspondencia diaria mantenida con los comerciantes, en los apuntes familiares y, en general, en la correspondencia informal (Harris 1994: 339). Los mayores igualmente usaban la escritura *solitreo*, incluso más tarde, en los campos de concentración recurrieron a ella como a una escritura cifrada.



לם מוש-קה איס פֿי-שו-גה. איל פא-שא-רי-קו דיל קא-פֿיס.  
 לה פֿיס די פא-פה. לה מו-שא-מה די לה מי-זה. לה פֿי-גו-רה דיל  
 בֿי-קֿי-טי-קו. לה קו-מי-דה פאט-טו-זה. לה א-גו-אה דיל פו-בֿו.  
 איל דֿי-לי די פא-פה. מא-מה לה מי-אה מי דה קא-דה די-אה פא-ראס.  
 א-מה איל לא-בֿ'ו-רו אי סי-ראס א-מא-דו די טו-דוס

Hoy en día apenas hay alguien que sepa leerla, por consiguiente, la conservación de las cartas manuscritas, de los documentos y textos debe ser una tarea primordial para los investigadores que se dedican a la lengua sefardí.

<sup>11</sup> El texto masorético es un texto vocalizado y puntualizado.

<sup>12</sup> Deriva del antiguo verbo español *soletrear*, cuyo significado es: 'pronunciar letras una tras otra', su equivalente actual es: *deletrear*.



Eso es aún más urgente, si consideramos que los propietarios de estos documentos, no sabiendo leer los textos poseídos, ni siquiera pueden evaluar su valor simbólico (Sephiha 1982: 28–29).

Según tenemos dicho antes, la diferencia principal entre las variantes impresas de la lengua sefardí consistía en el hecho de que la escritura rashi no señaló las vocales, mientras en la escritura cuadrada, a veces sí. Ese fenómeno puede explicarse de la manera siguiente: en la mayoría de las escrituras semíticas originalmente no había vocales. En el hebreo tampoco se preocupaban mucho de esta práctica, puesto que no tenía mucha importancia si alguien pronunciara el nombre de Israel como *Jiszróel*, *Jiszraél*, *Jiszréel*, o de cualquier otra manera, ya que este nombre en hebreo se escribe del modo siguiente: *jod-szin-rés-alef-lamed*: ישראל.

Para los que dominaban muy bien el idioma, esa práctica en la lectura no causaba problemas. En el I siglo d. de C., después del éxodo de los judíos de Palestina, con la decadencia del alfabetismo en hebreo, los rabinos reconocieron la necesidad de elaborar un sistema de puntitos y guiones para facilitar la pronunciación correcta de los textos. Estos signos diacríticos (*mikkudim*), que principalmente se referían a vocales, se escribían sobre, debajo de o dentro de los signos ortográficos. Actualmente se utilizan sólo en textos bíblicos, en manuales de lengua, en libros infantiles, diccionarios, en la vida cotidiana se escribe sin estos signos.

A continuación podemos ver los cuatro primeros versos del libro de Génesis en hebreo, con los signos gráficos mencionados:

בְּרֵאשִׁית בָּרָא אֱלֹהִים אֶת הַשָּׁמַיִם  
וְאֶת הָאָרֶץ:  
וְהָאָרֶץ הָיְתָה תְהוֹ וּבְהוּ  
וְחֹשֶׁךְ עַל־פְּנֵי תְהוֹם וְרוּחַ  
אֱלֹהִים מְרַחֶפֶת עַל־פְּנֵי הַמַּיִם:  
וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים יְהִי אוֹר וַיְהִי־אוֹר:  
וַיֵּרָא אֱלֹהִים אֶת־הָאוֹר כִּי־טוֹב  
וַיַּבְדֵּל אֱלֹהִים בֵּין הָאוֹר  
וּבֵין הַחֹשֶׁךְ:

Durante los dos milenios transcurridos a partir de la expulsión de Palestina, el hebreo como lengua hablada iba extinguiéndose, únicamente servía a objetivos de la vida religiosa judía.

### 3.2. El desarrollo de la escritura aljamiada

Se supone que los judíos oriundos de la península Ibérica, antes y un poco después de la expulsión, usaban una transliteración letra por letra (grafía latina → grafía hebrea) en la lengua escrita del judeo-español (Penny 1996: 54–58). La representación fonética de una lengua ibero-romana como la judeoespañola por grafías hebreas conllevó varias dificultades, no obstante, con el paso del tiempo ese sistema de aprobación llegó a ser cada vez más eficaz.

Junto a las grafías hebreas consonánticas, en los textos aljamiados, las grafías de cuatro semiconsonantes (*matres lectionis*) se usaban para representar vocales, que podemos ver a continuación:

- ה—Hé (h) para simbolizar la [a] final, central;
- י—Jod (j) para representar vocales palatales [e] y [i];
- ו—Vav (v) para simbolizar vocales velares [o] y [u], y
- א—Alef (letra muda) para respresentar casi todo tipo de vocales.

En el ladino, además de estos grafemas, usaban también los puntitos y guiones ya mencionados como signos diacríticos para modificar el valor sonoro de unos sonidos. Con el paso del tiempo, el empleo de los *matres lectionis* se hizo general, paralelamente con la primacía de la escritura rashi (Hassán 1988: 127–137).

Durante la adaptación del sistema gráfico semítico al sistema fonológico de una lengua ibero-romana se hizo indispensable efectuar algunas modificaciones. Por ejemplo, el uso de los grafemas ⟨ו⟩ (ajin), ⟨כ/כּ⟩ (haf/kaf), ⟨צ⟩ (cadi) és ⟨ת⟩ (tav) sólo servía para la representación de hebraismos puesto que los sonidos representados por ellos no existían en la lengua ibero-romana.

El otro modo de la adaptación es lo contrario del sistema anterior: es decir, ‘se vale’ del método de la puntuación al lado o sobre la letra en cuestión, cuya presencia o falta indicó la diferencia entre los sonidos para distinguir dos fonemas diferentes en la lengua ibero-romana simbolizados por el mismo grafema hebreo, como ocurre en los casos siguientes: ⟨פּ⟩ (fé) [f] y ⟨פ⟩ (pé) [p]; ⟨בּ⟩ (bét) [b] y ⟨ב⟩ (vét) [v]; ⟨שׂ⟩ (sin) [ʃ] y ⟨שׁ⟩ (szin) [s].

De manera semejante se solucionó la representación de unos fonemas ladinos que carecían de equivalentes en la lengua hebrea. Por ejemplo, ⟨ג⟩ (gimel) [g] con el puntito llegó a ser ⟨גײ⟩ [ʃ], o ⟨זײ⟩ (zajin) [z] se convirtió en ⟨זײװ⟩ [ʒ].

La evolución del sistema fonológico de la lengua se reflejó también en la transcripción. En la Edad Media, por ejemplo, ⟨גײ⟩ (gimel) simbolizó los sonidos [ʃ], [ʒ], [ʒ] y a veces al sonido [ʃ], sin embargo, cuando en el primer tercio del siglo XIX, la ortografía moderna se consolidó y se normalizó, ⟨גײ⟩ sólo marcaba los sonidos [ʃ] y [ʒ], mientras el sonido [ʒ] fue representado por ⟨זײװ⟩, y [ʃ] por ⟨זײװװ⟩ o ⟨זײװװװ⟩.

En el siglo XVIII, los tipógrafos sefardíes contribuyeron de manera considerable a la estandarización de la ortografía de los textos aljamiados, creando un sistema gráfico sistemático que de muchos puntos de vista correspondía a las reglas fonéticas vigentes. Con eso, llegaron a resolver los problemas surgidos de la adaptación del alfabeto semítico al sistema fonético de una lengua romance (Riaño 1993: 83–105).

Con la pérdida gradual de la función de representación fonética de algunos grafemas, y paralelamente, con la generalización de la transcripción fonética, nació un sistema gráfico en el cual, a nivel fonológico, todavía se daban inseguridades como, por ejemplo, las diferencias de timbre entre las vocales *e/i* y *o/u*, representadas por *jod* y *vav*; o, por ejemplo, en las distintas lecturas posibles de la *jod* doble, si la consonante palatal *y* simboliza un diptongo creciente: *ie*, o decreciente: *ey*.

Con la reforma ortográfica introducida en Turquía, en 1928, las incertidumbres arriba mencionadas originaron nuevos problemas debido a la implantación del sistema de la transcripción latina. Sin embargo, este proceso ya empezó a mediados del siglo XIX, cuando muchos que hablaban francés, italiano, el turco moderno, inglés y español, pasaron a utilizar grafemas latinos. La población judía de Turquía también imitó esa práctica, mientras los sefardíes en Tesaloniki, incluso hasta la segunda guerra mundial, emplearon las letras tradicionales *rashi* en la edición de libros, cuando los nazis cerraron todas las imprentas de la ciudad en manos de judíos (Bunis 1992: 400–401).

### 3.3. Conversión a la escritura latina

La problemática de la escritura controvertida de la lengua judeo-española se remonta a 1928, cuando la reforma ortográfica ya mencionada de Kemal Atatürk prohibió la escritura árabe, y en su lugar decretó el uso del alfabeto turco escrito con letras latinas (*Escritura* 1999). A partir de esa fecha, las

distintas publicaciones, los libros y periódicos editados por los sefardíes pudieron salir a la luz sólo con la escritura mencionada, excepto las obras de temas religiosos, mientras en las épocas anteriores a esa reforma, los judíos sefardíes se valían de las escrituras de letras hebreas antes presentadas. Sin embargo, ese cambio ya había empezado antes en los Balcanes, durante la formación de los estados nacionales, cuando las comunidades sefardíes se vieron obligadas a adaptarse a la cultura local.

La conversión a la escritura latina conllevó muchas dificultades ya desde el comienzo. Como en los textos aljamiados, tal como ya lo hemos mencionado antes, en la mayoría de las veces, las vocales o no estaban representadas, o fueron simbolizadas por las semiconsonantes *vav* o *jod*, que a su vez podrían equivaler a *e/i* u *o/u*, respectivamente. El uso de la escritura latina, que al principio significaba una transliteración inequívoca, llevó consigo la formación de toda una serie de dobles paralelos, contribuyendo así al *polimorfismo* de la lengua judeoespañola. Ese fenómeno lingüístico sigue siendo uno de los rasgos más característicos del ladino.

A modo de ejemplo, veamos las variedades siguientes que simbolizan muy bien el estado no normalizado de la lengua judeo-española: *avokato* ‘abogado’ y sus variantes — *avokatu*, *avokado* (como el nombre de la fruta), *avoká* (siguiendo la pronunciación francesa), *avukat*, *avukato*, *avokato*, *advokat*, etc., o las variantes de la palabra *eskola* ‘escuela’: *eskolya*, *skola*, *skolya*, *eskwela* (según la pronunciación del español moderno, etc.

En el caso de algunas consonantes el sistema ortográfico extraño de los textos aljamiados no correspondía al sistema lingüístico del ladino, debido otra vez al carácter distinto de los dos sistemas fonológicos (Hassán 1988: 127–137).

### 3.4. La situación actual de la escritura y ortografía de la lengua judeo-española

La conversión a la escritura latina llevó a los problemas que siguen sin resolverse. Pues, con la transcripción se formaron distintos sistemas ortográficos en función de la ortografía vigente en el país en cuestión. Así nacieron los sistemas de transcripción llamados de tipo *turco*, *francés* y el de la revista *Aki Yerushalayim*, la escritura “normalizada” del Instituto Arias Montano en Madrid, y como aleación de éstos, una escritura mixta, que ni siquiera dos personas utilizan igualmente (Shaul 1979: 3–4). Los expertos, filólogos, investigadores, escritores, poetas interesados en la cuestión, así como los

más afectados, los hablantes sefardíes mismos dan preferencia a distintas modalidades de entre las escrituras disponibles.

Las soluciones propuestas se podrían resumir del modo siguiente. Una parte de los investigadores sigue apoyando la escritura hebrea del ladino; la mayoría de los filólogos españoles apoya la alternativa de letras latinas utilizando signos diacríticos, acercándose de esa manera a la ortografía española. Aki Yerushalayim, a su vez, rechaza la ortografía turca y francesa, y favorece la ortografía latina, pero con alfabeto fonético, argumentando que el sistema fonético del ladino y del español están lejos de ser iguales.

Según el modo de ver tradicional, la escritura aljamiada del ladino asegura la conservación de la identidad judía, por consiguiente, se debe apoyar esta forma de la escritura. Esa argumentación es plenamente admisible, sin embargo, no podemos no tener en cuenta el hecho de que gran parte de las comunidades sefardíes en Israel tampoco conoce la escritura *rashi*, no tiene práctica en la lectura del alfabeto rashi, y de entre los que viven en otras partes del mundo, mucho menos. Otro inconveniente de la escritura con letras hebreas es que no es apta para representar las diferencias mínimas existentes entre las distintas variedades del judeo-español. Desde luego, ese problema podría resolverse con el uso de los signos diacríticos, pero sólo en Israel. La existencia de este sistema sólo es indispensable para un círculo limitado de investigadores y estudiantes que se dedican al estudio de la lengua judeo-española, ellos, sin embargo, sí lo conocen (Shaul 2000: 14–22).

La argumentación de los filólogos hispanos habla a favor de la escritura latina, exponiendo que los textos ladinos aljamiados deben estar no sólo a la disposición de los hebraístas, sino también a todos los interesados. Los distintos sistemas de transcripción, desde la transliteración (letra por letra) hasta la transcripción fonética, nacieron según este punto de vista. Al comienzo de la dispersión de la escritura latina, a falta de una norma lingüística unificada, surgieron distintos sistemas que a base de criterios individuales, mezclaron elementos bien distintos (Hassán 1988: 127–137).

De entre estos sistemas latinos basados en soluciones locales, los más extendidos son los siguientes:

- La escritura de tipo *turco* sólo difiere del sistema ortográfico medieval del judeoespañol en la escritura de tres fonemas: la letra *c* representa la africata prepalatal sonora [ç] — *udio* ‘judío’; *ç* simboliza la africata prepalatal sorda [tʃ] — *paça* ‘pierna’; y la *ş*, la fricativa prepalatal sorda [ʃ] — *paşa* ‘bajá’. Ese tipo de escritura se usa en Turquía, por ejemplo, una página del semanal *Şalom* en ladino de las ocho páginas en turco, también sale con esta ortografía.

- Según las reglas fonéticas francesas, en la transcripción latina de tipo *francés*: la letra *j* simboliza la fricativa prepalatal sorda—*mujer* ‘mujer’; *dj* representa la africata prepalatal sonora—*djudio* ‘judío’; *cb* la fricativa prepalatal sorda—*pacha* ‘bajá’; *tcb* la africata prepalatal sorda—*patcha* ‘pierna’. Esa variante de la transcripción fue elaborada por Sephiha para los lectores sefardíes de habla francesa, y se usa en las publicaciones sefardíes editadas en Francia y Bélgica.
- De entre los sistemas de letras latinas, la transcripción más divulgada es la de *Aki Yerushalayim*. Esa publicación cuatrimestral fue editada la primera vez en 1979, en Jerusalén, por la organización llamada *Sefarad*, con el objetivo de mantener y difundir la cultura judeo-española. La redacción del periódico primero optó por la ortografía turca debido a su difusión amplia y al gran número de sus lectores. No obstante, esa solución se rechazó más tarde, a consecuencia de un número aún más grande de los lectores no turcos, y también debido al hecho de que ciertos signos ortográficos turcos no se encontraban ni en las máquinas de escribir tradicionales, ni en los ordenadores. Entonces se llegó a realizar la elaboración de un nuevo abecedario para normalizar la ortografía sefardí y evitar el polimorfismo típico de la lengua. La idea básica de este sistema consistía en reflejar fielmente el sistema fonético de la lengua judeo-española, prestando especial atención a los sonidos ausentes en el español moderno como, por ejemplo, la fricativa prepalatal sonora, la africata prepalatal sonora y la fricativa prepalatal sorda, a las que corresponden los grafemas siguientes: ⟨j⟩, ⟨dj⟩ y ⟨sh⟩. Otro punto de vista fue que el sistema sea sencillo, comprensible, fácilmente legible, exento de reglas gramaticales e irregularidades, y además que no contenga signos diacríticos (Busse 2001: 19–22).

Esther Benbassa i Aron Rodrigue ke ya eskrivieron endjuntos unos kuantos livros sobre los sefaradis de los Balkanes, se konsentran aki sobre la istoria de este sektor del djudaizmo mundial; sektor, apuntan eyos, ke fue muy negligado por los istoriadores siendo ke la mayoría de los ke eskrivieron sobre la istoria djudia a esta komunidad la importansa ke meresia.

El libro no se limita a dar una deskripsion de los prinsipales evenimientos istorikos de los djudios del Imperio Otomano sino ke ajusta tambien una analiza de sus vida sosiala, ekonomika i kulturala; del proseso de oksidentalizacion por el kual pasaron empesando de la segunda metad del siglo 20; de los trokamientos politikos en los paizes ke azian parte de este imperio i enfin, de la Shoa i la emigrasion de una parte de los djudios de esta rejion o sus aliya a Israel.

De ese modo, la ortografía de *Aki Yerushalayim* se basa en un abecedario fonético, en el cual cada sonido está representado por una letra o por una pareja de letras, y a su vez, cada letra o pareja de letras corresponde a un sólo sonido. Por eso eligieron la letra ⟨k⟩ tan discutida y criticada para la representación del sonido que en la moderna ortografía española tiene tres representaciones gráficas, a saber: ‘cuando’, ‘querido’ y ‘kiosko’. Los elaboradores del sistema, bajo el liderazgo de *Moshe Shaul*, redactor jefe actual de la revista, reconocen que eligieron esa escritura por obligación para acabar con la situación anárquica y confusa de más de 70 años (Shaul 1985 : 38–43).

### 3.5. La polémica sobre la ortografía de la lengua judeo-española

Las ventajas e inconvenientes del sistema ortográfico presentado como último en el subcapítulo anterior, se han discutido ya varias veces, cuya esencia es lo siguiente: Los sefardíes procedentes de los Balcanes y gran parte de los lectores educados en la cultura hispana aceptó con placer y sin oposición la ortografía de *Aki Yerushalayim*. Desde entonces cada vez más periodistas, escritores e investigadores vienen aceptando este sistema, cuando tienen que escribir o citar algo en este idioma. Sin embargo, hay que admitir que hay muchos que lo critican, razonando que esa escritura difiere mucho de la norma de la ortografía española, es decir, al elaborarlo, no se esforzaron por acercarlo a ella, lo que a su vez habría sido lógico y natural, tomando en consideración el gran número de los lectores españoles. Al mismo tiempo distrae la atención de los rasgos fonéticos de la lengua judeo-española, y según los partidarios de la escritura “normalizada”, se concentra en características externas y superficiales. Al mismo tiempo da la impresión a los que llegan a conocer los textos transcritos a partir de los periódicos, como si esa escritura fuera la ortografía auténtica y peculiar de la lengua judeo-española, como si la lengua judeo-española no fuera una lengua literaria y es por eso que tiene una escritura fonética (Hassán 2002).

No obstante, nadie puede ofrecer una alternativa en lugar de la arriba presentada, que pueda reflejar fielmente el sistema fonético del judeo-español. A esa condición le corresponde únicamente la escritura “normalizada” elaborada por el difunto *Iacob Hassán*, uno de los expertos españoles más destacados de la filología judeo-española, colaborador científico del Departamento de Estudios Hebraicos y Sefardíes del CSIC. Sin embargo, éste no es aceptable para los especialistas israelíes (Shaul 1996 : 25–27). Pero

antes de presentar sus argumentos echemos un vistazo a los elementos que componen el sistema tratado.

La escritura ‘normalizada’ nació en los años sesente del siglo XX y sirve tanto para la transcripción con letras hebreas como para las latinas. Esa ortografía propuesta por Iacob Hassán desea tomar en consideración en la máxima medida posible las modalidades fonéticas de la lengua judeo-española de tal manera, que donde resulta posible se basa en la ortografía hispana normativa, y donde se da una divergencia, utiliza signos diacríticos: puntitos, guiones u otros signos. En resumidas cuentas, en este sistema de letras y signos diacríticos, estos últimos simbolizan la desviación del valor fonético de las letras a partir de la norma lingüística española (Hernández González 2001: 317–320). Según Hassán, hace falta un sistema que sea capaz de reflejar los rasgos fonéticos distintivos de la lengua sefardí, y al mismo tiempo sea comprensible para un lector español medio.

Por una parte, muchos se oponen a este sistema, especialmente los expertos israelíes, porque están convencidos de que la lectura de la escritura en cuestión resulta complicada; el que no conoce bien el español moderno, no sabe usarlo, así la mayoría de los sefardíes tampoco, por estar acostumbrados a una escritura bien diferente. Por otra parte, se deberían emplear grandes cantidades de signos diacríticos que no se hallan en las máquinas de escribir o en el ordenador. No obstante, según los contraargumentos, estos problemas ya pueden resolverse gracias a los adelantos actuales de la informática, pero el uso de los signos diacríticos en sí mismo es dificultoso, puesto que los conocen casi exclusivamente los expertos, individuos, investigadores y estudiantes versados en fonética, pero amplios círculos de lectores, en general, no. La aceptación de esa ortografía significaría que la mayoría de los que hoy en día escriben en lengua judeo-española, no podría expresarse jamás en esa lengua, en una época crítica cuando el futuro de ese idioma es tan inseguro, cuando la actividad literaria en lengua sefardí está renaciendo. Para obtener estos fines, los opositores de la ortografía “normalizada” consideran más adecuada la escritura de Aki Yerushalayim, debido a ser fácilmente manejable y más práctica.

Como hemos podido observar, la polémica sobre la ortografía de la lengua judeo-española se concentra en la escritura propuesta por el profesor Hassán y en la de Aki Yerushalayim. Para poner fin a este debate, la revista misma hacía varias veces un llamamiento para conocer las distintas opiniones de los lectores, e inició discusiones en el tema, que siempre eran favorablemente aceptados por los interesados e incluso muchos respondieron a las preguntas. Las discrepancias de opiniones esta vez también se con-



centraron en el uso de la letra ⟨k⟩ tan criticada, siempre rechazada por los hispanistas españoles. En lugar de ese grafema, propusieron el empleo de las letras ⟨c⟩ y ⟨q⟩, que visualmente resultan más válidas y más compatibles con la lengua española.

Matilda Cohen-Sarano, escritora, poetisa, profesora y defensora entusiasta de “la cuestión sefardí”, oriunda de una familia sefardí, que vive en Israel, también confesó que en un principio ella misma admitió con reservas el empleo de la letra problemática en la lengua judeo-española. Esa incertidumbre supuestamente surgió de sus estudios clásicos, del conocimiento del español moderno, sin embargo, más tarde tuvo que reconocer que la lengua sefardí necesitaba una ortografía que todos pudieran leer en el mundo entero. Lo esencial de su razonamiento consiste en el hecho de que el grafema del sonido [k] es bien diferente en los distintos países, así, por ejemplo, en España, Francia e Italia, la letra ⟨c⟩ se pronuncia [k] sólo antes de las vocales *a, o, u*, y delante de *i, e* se pronuncia como [s], y [ʃ]. Al contrario, en Turquía, a ese signo le corresponde un sonido enteramente distinto, como: [ʃ] o [ç], dependiendo de si se escribe sin o con *cedille*. Por eso, para evitar esa situación confusa, lo más evidente es aceptar la letra ⟨k⟩, puesto que en todo el mundo se pronuncia igualmente (Shaul 1985 : 38–43).

#### 4. Conclusiones

La actualidad de la solución de los problemas surgidos en relación con la ortografía de la lengua judeoespañola la indica muy bien el hecho de que es tema permanente de los seminarios, jornadas, encuentros y congresos internacionales celebrados regularmente en España o en otros países. Para ambas partes sería muy importante alcanzar un compromiso admisible, sin embargo, la probabilidad de eso resulta cada vez más inalcanzable, dado que hoy en día, casi todos los escritores, poetas, periodistas, las publicaciones y la página web de las distintas organizaciones judeo-españolas etc. emplean casi exclusivamente la ortografía de Aki Yerushalayim. Ese es el sistema conocido por los miembros de las comunidades sefardíes y además esa es la ortografía que se ha difundido en el mundo entero. En los distintos encuentros celebrados sobre la lengua judeo-española, los filólogos españoles siguen buscando la solución, destacando la importancia del acercamiento hacia la ortografía del español moderno. Este hecho tiene mucha importancia para la escuela filológica española, puesto que para sus representantes el ladino es una de las variantes de la lengua española, es un dialecto, y como tal pertenece a la familia de las lenguas romances, por consiguiente no se consi-

dera como lengua independiente. Entretanto, cabe mencionar, que muchos oponen el acercamiento hacia la ortografía española, porque temen que con eso se forme una escritura mixta, ni española, ni ladina, o sea que la españolización exagerada del ladino podría llevar a la desaparición definitiva de la lengua judeo-española.

Según los expertos internacionalmente reconocidos y los comprometidos con el mundo sefardí, en lo que actualmente hay que insistir con más perseverancia es en elaborar una ortografía normativa y realizar la estandarización de la lengua. Ni que decir tiene que estos factores son primordiales desde el punto de vista del mantenimiento y la supervivencia de la lengua. La elección de la ortografía adecuada, la fijación de la relación entre el uso y pronunciación de los grafemas, la creación de una ortografía unificada y su estandarización internacional son cuestiones que deberían ser resueltas lo antes posible, pues la falta de todo eso viene contribuyendo a la aceleración de la decadencia del ladino.

### Bibliografía

- Besso, H. V. (1964): Situación actual del judeo-español. In: *Presente y futuro de la lengua española. Actas de la Asamblea de Filología del I Congreso de Instituciones Hispánicas. Vol. I*, Madrid: Ofines.
- Besso, H. V. (1981): Los sefardíes: españoles sin patria y su lengua. *Nueva Revista de Filología Hispánica* 30: 648–665.
- Bunis, D. (1975): *A Guide to Reading and Writing Judezmo*. New York: Adelantre (The Judezmo Society).
- Bunis, D. (1981): A comparative linguistic analysis of Judezmo and Yiddish. *International Journal of the Sociology of Language* 30: 49–52.
- Bunis, D. (1992): The language of the Sephardim: A historical overview. In: H. Beinart (ed.) *Moresbet Sepharad: The Sephardic Legacy. Vol. 2*, Jerusalén: The Magnes Press. 399–422.
- Busse, W. (2001): Sistemas de escritura del ladino i normalización de su ortografía. *Aki Yerushalayim. Revista Kulturala Djudeo-Espanyola* 22 (67): 19–22.
- Crews, C. M. (1979): Some linguistic comments on Oriental and Moroccan Judeo-Spanish. *Estudios Sefardíes* 2: 3–20.
- Díaz-Mas, P. (1997): *Los sefardíes: Historia, lengua y cultura*. Barcelona: Riopiedras.
- Escritura1999, X. (1999): *Escritura o eskritura: batalla abierta sobre la ortografía*. In: ABC. 1-11-1999: X.
- Harris, T. (1994): *Death of a Language—The History of Judeo-Spanish*. Newark – London – Toronto: University of Delaware Press.
- Hassán, I. (1988): Sistemas gráficos del español sefardí. In: *Actas II Congreso Internacional de Historia de la lengua española. Cáceres, 30 de marzo–4 de abril de 1987. Vol. I*, Madrid: Arco/Libro. 127–137.

- Hassán, I. (1995): El español sefardí (judeoespañol, ladino). In: *La lengua española, hoy*, Madrid: Fundación Juan March. 117–140.
- Hassán, I. (2002): La lengua y la literatura sefardíes en el marco del hispanismo. Ms. Encuentro sobre la cultura sefardí. Salamanca. 24–26.06.2002.
- Hernández González, C. (2001): Un viaje por Sefarad: la fortuna del judeoespañol. In: *Anuario del Instituto Cervantes 2001—El español en el Mundo*, Alcalá de Henares: Instituto Cervantes. 281–332.
- Lleal, C. (1992): *El judezmo: El dialecto sefardí y su historia*. Barcelona: Universidad de Barcelona.
- Penny, R. (1996): Judeo-Spanish varieties before and after the expulsion. *Donaire* 6: 54–58.
- Pérez, J. (1993): *Historia de una tragedia: La expulsión de los judíos de España*. Barcelona: Crítica/Historia Medieval.
- Riaño, A. (1993): La lengua sefardí y su evolución. In: *Actes del Simposi Internacional sobre Cultura Sefardita*, Barcelona: PPU. 83–105.
- Sephiha, H. V. (1982): El solitreo. *Aki Yerushalayim. Revista Kulturala Djudeo-Espanyola* 13–14: 28–29.
- Shaul, M. (1979): Es ke ay menester de una nueva ortografía para el djudeo-espanyol? *Aki Yerushalayim. Revista Kulturala Djudeo-Espanyola* 1: 3–4.
- Shaul, M. (1985): Komo eskrivir el djudeoespanyol? *Aki Yerushalayim. Revista Kulturala Djudeo-Espanyola* 28–29: 37–38.
- Shaul, M. (1996): El djudeo-espanyol: pasado, presente i perspektivas para su futuro. *Donaire* 6: 75–77.
- Shaul, M. (2000): El Kolokio Internacional sobre La Eskritura i Ortografía del Ladino. *Aki Yerushalayim. Revista Kulturala Djudeo-Espanyola* 62.
- Weinreich, M. (1975): A jiddish kialakulása és változásai az askenáz zsidóság körében [La formación y cambios de yidish en las comunidades askenazíes]. In: Gy. Szépe & M. Papp (eds.) *Társadalom és nyelv—Szociolingvisztikai írások*, Budapest: Gondolat. 209–254.
- Zamora Vicente, A. (1996): *Dialectología española*. Madrid: Gredos.



DIALETTI ITALIANI “ESPORTATI” NELL’OTTOCENTO  
TRA EUROPA MERIDIONALE E MEDITERRANEO  
PER UNA MAPPATURA DELLE SOPRAVVIVENZE  
COMUNITARIE E DELLE EREDITÀ

FIorenzo Toso

Università degli Studi di Sassari  
Dipartimento di Scienze dei Linguaggi  
Via Tempio 9  
07100 Sassari  
Italia  
ftoso@uniss.it

**Abstract:** This paper examines the historical events and the linguistic consequences of a number of migratory movements from Italy to Southern European and Mediterranean countries between the end of the 17th century and the first few decades of the 18th century. Such directions and destinations are lesser known than those migrations generally associated “historically” with Italian emigration (North and South America, and, more recently, Northern Europe and Australia); nevertheless, the linguistic heritage of such movements is still very much alive or else has become extinct in only very recent times. Those who migrated from Veneto and Trentino to the Balkans, from Puglia to Crimea, the Sicilians who emigrated to Tunisia, the Piedmontese who went to province, the Ligurians who moved to various locations from Gibraltar to the Black Sea, all gave birth to small linguistic communities, to real dialectal *koinès*, to important phenomena of mixing codes and lexical borrowing from the local languages. An overall picture will be built up in order to evaluate the importance of these phenomena and to posit a series of hypotheses of a sociolinguistic and political nature.

**Keywords:** emigration, Italian dialects abroad, linguistic community, linguistic minority, language contact

## 1. Premessa

La percezione comune identifica quali mete storiche dell’emigrazione italiana negli ultimi cento-centocinquant’anni soprattutto l’America (e in minor misura l’Australia) e l’Europa settentrionale: per una prima fase l’America Latina soprattutto, alla quale fece seguito quasi immediatamente, senza soluzione di continuità fino alla metà del Novecento, un massiccio afflusso di emigranti verso i paesi anglofoni della metà settentrionale del continente; a

sua volta l'emigrazione in Europa, verso la Svizzera, il Belgio e la Germania in particolare, era destinata ad assumere carattere di massa nell'immediato secondo Dopoguerra contestualmente agli spostamenti interni, da Sud a Nord, che caratterizzarono gli anni del cosiddetto *boom* economico.

Le conseguenze linguistiche di questi spostamenti furono diverse a seconda dei paesi d'accoglienza, ma anche delle regioni d'origine degli emigrati, della loro volontà o meno di integrarsi nel nuovo contesto, di "ricostruire" invece, o di ristrutturare, uno spirito comunitario basato su solidarietà paesane, regionali o (più di rado) nazionali: fatto questo che non escludeva a priori, attraverso percorsi complessi e più o meno a lungo termine, il pieno inserimento sociale, culturale e finalmente linguistico nel nuovo ambiente.

Su questa varietà di situazioni e di fenomeni esiste una ricca bibliografia, che riguarda i destini della lingua italiana non meno che quelli di dialetti che rappresentavano spesso, alla partenza, l'unico orizzonte idiomatologico realmente condiviso dagli emigranti.

Se per la storia dell'italiano e dei dialetti degli emigrati in Europa e in Australia si possono citare, ad esempio, le messe a punto di Bertini Malgarini (1994) una buona sintesi sullo stato delle ricerche in merito alla vitalità dei dialetti italiani importati in America e alle conseguenze linguistiche di tale apporto nei paesi di adozione è offerto dal capitolo *I dialetti italiani nel mondo* curato da Carla Marcato, Hermann W. Haller, Giovanni Meo Zilio e Flavia Ursini per l'opera enciclopedica *I dialetti italiani. Storia struttura uso*.<sup>1</sup> All'interno di esso, il paragrafo dedicato ai dialetti italiani in America Latina (di Giovanni Meo Zilio) sottolinea in particolare come occorra distinguere all'interno della massa degli immigrati

fra quelli che si sono sparpagliati alla spicciolata, individualmente o in singoli gruppi familiari nelle varie repubbliche, e quelli che hanno costituito e mantenuto comunità omogenee le quali hanno conservato in qualche modo, ed in misure diverse, il carattere di isole linguistiche. I primi sono stati il principale veicolo della diffusione di certe parole italiane alcune delle quali sono presenti solo in determinate parlate locali mentre altre si sono diffuse nell'America Latina, dal Messico fino all'Argentina [. . .]. A parte questo tipo di prestiti linguistici isolati i dialetti italiani sopravvivono qua e là come vere e proprie lingue comunitarie, a certi livelli, in certe comunità relativamente omogenee, all'interno di diversi contesti ispanofoni o portoghesofoni dell'America Latina.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Marcato et al. (2002). A livello di considerazioni generali su lingua e movimenti migratori è importante anche Lorenzetti (1994).

<sup>2</sup> Haller in Marcato et al. (2002: 1086–1087). Tra le comunità che hanno mantenuto un uso dei dialetti originari importati dagli emigranti fondatori, sono ben note agli studiosi realtà

Se per l'America del Nord, l'Australia e la stessa Europa Settentrionale è invalso essenzialmente il primo modello, ossia la dispersione all'interno di un contesto nazionale che non ha favorito se non in casi eccezionali la "lunga durata" della lingua comunitaria, ciò si è verificato essenzialmente a causa di fattori socioculturali profondamente diversi rispetto alle condizioni dell'America Latina: il più alto prestigio delle lingue ufficiali, l'avanzata scolarizzazione che riguardava fin da subito anche i figli dei nuovi arrivati, lo stesso radicamento prevalentemente urbano degli immigrati, impedirono la sopravvivenza di vere e proprie "comunità" e "isole" linguistiche,<sup>3</sup> mentre la maggiore distanza interlinguistica del francese, dell'inglese o del tedesco rispetto all'italiano e ai dialetti non favoriva il trasferimento massiccio di elementi lessicali nella lingua del paese d'adozione, così come si verificò ad esempio per lo spagnolo dell'Argentina.

Per svariati motivi di ordine storico, geografico, politico e sociale, la lunga durata degli usi comunitari di alcuni dialetti italiani e il verificarsi di fenomeni significativi di commistione linguistica hanno riguardato invece le mete di esodi meno noti e in genere numericamente più ridotti, sparse tra l'Europa meridionale e il bacino del Mediterraneo: senza essere trascurate dai linguisti esse risultano tuttavia meno "presenti" nell'immaginario collettivo e nella rappresentazione ricorrente dell'emigrazione italiana. Si tratta di un insieme di contesti e di "luoghi" che furono altrettanti punti d'arrivo tra la fine del Settecento e i primi anni del Novecento di trasferimenti in qualche caso piuttosto consistenti di popolazione da alcune regioni, feno-

---

come quella venetofona di Chipilo in Messico o quella friulanofona di Colonia Caroya in Argentina. Comunità compatte di dialetto piemontese esistono o sono esistite fino a tempi recenti nella provincia Argentina di Rosario, mentre nello stato brasiliano del Rio Grande do Sul e meno compatte in quello di Santa Catalina si è formata una koinè a base veneta, il cosiddetto *talian*, che è tuttora la lingua materna di centinaia di migliaia di persone (cfr. nota 32). Più articolata appare la presenza del genovese in America Latina, dove accanto a colonie rurali come quella di Arroyo Seco in Argentina (ancora nella provincia di Rosario) esistono comunità urbane nei centri costieri della costa cilena e peruviana del Pacifico, tra Tacna e Viña del Mar. Sulla presenza linguistica ligure in America cfr. più in generale il recente Toso (2005a).

<sup>3</sup> La sopravvivenza dell'utilizzo dell'italiano o dei dialetti nell'uso familiare o all'interno di determinati contesti urbani (ad esempio le cosiddette "Little Italy" nordamericane) è cosa assai diversa dall'effettivo radicamento in comunità rurali come quelle citate dei Veneti di Chipilo o dei Piemontesi della Pampa argentina. La stessa comunità genovese della Boca di Buenos Aires, pur strutturandosi come realtà urbana, costituì una vera e propria enclave territoriale all'interno dell'agglomerato urbano della capitale argentina, nel quale risultava in qualche modo nettamente distinta.

meni migratori destinati a lasciare tracce variamente significative nella realtà linguistica locale.<sup>4</sup>

Anche da una breve panoramica come quella che si vuole presentare in questa sede risulterà l'interesse di queste situazioni, non soltanto per motivi di carattere strettamente linguistico legati ad esempio alla conservatività delle comunità superstiti, ai meccanismi di obsolescenza o di persistenza che le hanno di volta in volta coinvolte o alle modalità del contatto e dell'interferenza con gli idiomi locali, ma anche per lo sviluppo di valutazioni di carattere sociolinguistico e glottopolitico.

Si pensi soltanto, da quest'ultimo punto di vista, al fatto che la qualifica formale di "lingua minoritaria" vale per l'italiano, come vedremo, nel caso di alcune esigue comunità disperse nell'Europa orientale, perché tale è lo status che ad esso viene riconosciuto in base alla legislazione vigente in diversi Paesi: eppure si tratta di gruppi il cui trasferimento nei territori attuali è di origine relativamente recente, non anteriore comunque alla seconda metà del XIX secolo, circostanza questa che induce, ad esempio, ad alcune considerazioni generali sul concetto di "storicità di impianto" delle minoranze linguistiche. A differenza infatti della legislazione italiana e, più in generale della percezione che si ha del problema in ambito europeo occidentale, diversi Paesi dell'Est, tra i quali alcuni aderenti all'Unione Europea, non associano il concetto di minoranza linguistica (o addirittura di minoranza "nazionale") a un'antichità di insediamento, e neppure a una definizione di territorialità paragonabile a quella che si è soliti prendere in considerazione per la valutazione della legittimità della definizione di un gruppo alloglotto come "minoranza".<sup>5</sup> Si tratta di una particolarità della quale occorrerebbe tenere conto nel processo di armonizzazione delle legislazioni nazionali in materia di minoranze linguistiche, ma anche nella considerazione dei diritti linguistici delle minoranze di nuovo insediamento nei Paesi occidentali,

<sup>4</sup> I limiti cronologici della nostra ricognizione escludono programmaticamente (salvo l'esigenza di farne rapidi accenni) la storia dell'italiano fuori d'Italia dal medioevo alla fine del Settecento e l'impianto antico di comunità di lingua o dialetto italiano fuori d'Italia.

<sup>5</sup> L'Ungheria, la Polonia e la Repubblica Ceca riconoscono ad esempio l'esistenza di minoranze greche la cui formazione non è anteriore alla fine della Seconda guerra mondiale (quando esuli comunisti in fuga dalla madrepatria trovarono asilo presso gli allora "Paesi amici") e i cui membri sono territorialmente dispersi, con concentrazioni maggiori in alcuni centri urbani. Allo stesso modo esiste in Ucraina una "minoranza" coreana come conseguenza della deportazione operata da Stalin nel secondo Dopoguerra di gruppi di immigrati stabilitisi nell'Estremo Oriente russo all'inizio del Novecento. Per questi temi rimando a Toso (2006).



soprattutto di quelle caratterizzate da una precisa volontà di mantenimento delle proprie tradizioni linguistiche originarie.<sup>6</sup>

Con queste considerazioni di carattere generale ci accingiamo dunque a ripercorrere brevemente la storia e la realtà attuale di alcune comunità di interesse linguistico impiantate lungo tre direttrici storiche dell'emigrazione italiana in senso lato "ottocentesca", verso i Balcani a est, verso la Francia mediterranea a la Spagna meridionale a ovest e verso l'Africa settentrionale a sud.

## 2. Verso est

### 2.1. La comunità italiana della Slavonia

Come del resto nella vicina Slovenia, lungo le coste della Croazia esiste tuttora una componente linguistica e culturale italiana (Toso 2006: 336–339, 400–407), residuo di una più massiccia presenza nei secoli scorsi, in epoche storiche durante le quali i territori interessati furono integrati in larga parte nel Dominio veneziano e, tra il 1918 e il 1945, nello Stato italiano.<sup>7</sup>

Ma, sempre per quanto riguarda il territorio dell'attuale Repubblica di Croazia, vicende storiche del tutto autonome rispetto a quelle del grup-

<sup>6</sup> Sul concetto e sulle problematiche delle "nuove minoranze" in opposizione al concetto (per certi versi discutibile e comunque ambiguo) di minoranza linguistica "storica" cfr. tra gli altri Melica (2003).

<sup>7</sup> Dal punto di vista degli usi tradizionali, lungo le coste dell'Istria (con appendici nell'entroterra) si parlano dialetti veneto-giuliani, con centri principali a Capodistria e Pirano in Slovenia e a Pola e Fiume in Croazia: varietà quindi di veneto coloniale, frutto della secolare dominazione veneziana sulla regione e del prestigio che per il tramite di Trieste il dialetto veneto continuò ad esercitare anche dopo il passaggio dell'area all'Impero austro-ungarico. Fanno (o facevano) eccezione i dialetti cosiddetti "istriotti" parlati nei centri oggi croati di Rovigno, Valle, Dignano, Gallesano, Fassano e Sissano, generalmente considerati come varietà romanze locali in continuità con l'area friulana, anche se fortemente influenzate a loro volta dal veneto. Varietà di veneto coloniale si parlavano anche nelle principali città della Dalmazia, soprattutto a Zara e poi a Spalato e a Ragusa, accanto al croato predominante nell'entroterra. In tutte queste zone, accanto agli usi vernacolari, la cultura e la lingua italiane furono profondamente radicate, e il contributo di intellettuali e scrittori giuliano-dalmati al panorama nazionale (basti pensare soltanto alla figura di Niccolò Tommaseo) è troppo grande per poter essere qui anche sommariamente riassunto. Dopo l'esodo degli anni Quaranta la Dalmazia è quasi completamente slavizzata (le comunità italiane più numerose erano nel 1999 quelle di Zara e di Spalato, con 200 iscritti rispettivamente), mentre a Fiume, sull'isola di Cherso e soprattutto sul litorale istriano a nord di Pola fino al confine con la Slovenia i nuclei di popolazione italiana sono rimasti abbastanza consistenti (complessivamente 34.000 persone iscritte alla comunità nel 1998, lo 0,4% della popolazione croata).

po nazionale italiano dell'Istria e della Dalmazia caratterizzano la comunità costituitasi in Slavonia in seguito all'immigrazione, alla fine dell'Ottocento, di coloni veneti e friulani (Vignoli 2000). Trasferitisi su istanza del governo austro-ungarico nella zona di Lipik, questi coloni diedero vita alle comunità di Plostine, Kapitanepolje e Banovac, che nel 1885 contavano rispettivamente 339, 30 e 53 abitanti tutti d'origine e di lingua italiana.

L'afflusso di immigrati continuò fino al 1909 con la fondazione delle comunità di Ciglenica, Obrijež Superiore e Inferiore, Banovac Maggiore e Toran. Il centro principale dell'italianità in Slavonia rimane oggi Plostine, che nel 1999 contava circa 280 residenti (ma arrivò a contarne 780) per il 95% ancora di origine italiana. È di origine italiana anche il 70% dei 120 abitanti di Kapetanepolje, e nuclei minori sussistono a Lipik e a Pakrac, capoluogo del comune in cui si trova integrata l'intera comunità italoфона, formata alla fine degli anni Novanta da 880 iscritti. Altri Italiani (500 circa) risiedono a Kutina, capoluogo della Moslavina, dove si spostarono da Plostine e Ciglenica, mentre un centinaio risiede ancora in quest'ultima frazione del comune di Popováka.

Le comunità della Slavonia aderiscono all'*Unione Italiana della Croazia*, organismo rappresentativo della minoranza presente soprattutto in Istria e Dalmazia, che sostiene presso di esse l'insegnamento dell'italiano e altre attività di carattere prevalentemente culturale.<sup>8</sup>

## 2.2. I Trentini della Bosnia ed Erzegovina

La minoranza italiana della Bosnia ed Erzegovina (Sartorelli 1995, Vignoli 2000: 259–278) è costituita da alcune centinaia di discendenti degli immigrati trentini introdotti dal governo austriaco tra il 1878 e il 1882 allo scopo di creare colonie agricole nella zona di Banja Luka.

Gruppi provenienti per lo più da Rovereto, da Aldeno e dalla Valsugana (zone appartenenti allora all'Impero asburgico) allora nuclei lungo la riva destra della Sava attorno a Mahovljani e Prnjavor, ma furono in gran parte convinti dal fascismo a “rientrare” in Italia, dove parteciparono al ripopo-

<sup>8</sup> In Croazia la minoranza italiana era tutelata già in virtù degli accordi bilaterali sottoscritti a suo tempo dalla Jugoslavia con l'Italia (Accordi di Osimo, 1974), rimasti in vigore dopo l'indipendenza e successivamente aggiornati. In base a essi la minoranza, rappresentata appunto dall'*Unione Italiana della Croazia*, gode del pieno riconoscimento dei propri diritti culturali, di un sistema scolastico autonomo, dell'uso della lingua nei rapporti con le amministrazioni locali e in ambito giudiziario; i suoi membri possono inoltre contare su una rappresentanza di diritto al parlamento di Zagabria.

lamento delle Paludi Pontine nel Lazio. Altri membri di queste comunità si trasferirono nel Paese d'origine all'inizio degli anni Cinquanta.

Una parte della popolazione d'origine trentina di Prnjavor e di altre colonie aveva fondato tuttavia già nel 1890 il villaggio di Štivor, oggi amministrativamente integrato nella comunità serba di Sibovska e popolato da circa 270 abitanti, 200 dei quali hanno mantenuto l'uso del dialetto trentino.<sup>9</sup> Altri nuclei italiani sono presenti a Laktasi, a Tuzla (ove l'immigrazione avvenuta tra il 1880 e il 1925 fu però legata essenzialmente allo sviluppo industriale del centro), a Zenica e a Sarajevo, per un totale di 732 persone nel 1991 contro 964 del 1948.

L'insegnamento della lingua italiana viene praticato a Štivor col sostegno delle associazioni dei Trentini nel Mondo, mentre una modesta attività culturale e associativa—date anche le difficili condizioni del Paese durante l'attuale fase postbellica—viene praticata presso le altre comunità.

### 2.3. Gli Italiani di Romania

Da parte loro, anche le autorità romene riconoscono ufficialmente l'esistenza di una minoranza linguistica italiana (Vignoli 1997, 2000: 233–256). Si tratta di circa 3.000 persone, residuo di un consistente flusso migratorio ancora una volta di origine sostanzialmente veneta, friulana e trentina; esso, costituito da coloni agricoli e da manodopera specializzata, ebbe origine nella seconda metà dell'Ottocento e venne favorevolmente accolto sia dalle autorità austro-ungariche in Transilvania che da quelle romene nelle altre regioni. Altri Italiani, per lo più Genovesi, si erano intanto stanziati nei porti fluviali lungo il Danubio per esercitarvi il commercio.

Gli Italiani della Romania raggiunsero il numero di 60.000 nel periodo tra le due guerre, ma molti rientrarono nelle terre d'origine dopo il 1945; vittime all'inizio degli anni Cinquanta di persecuzioni a sfondo religioso (quando la fede cattolica fu vista come uno strumento d'infiltrazione delle idee occidentali), gli Italiani superstiti hanno costituito comunità organizzate a Bucarest, Bacau, Costanza e Ploiești (dove sono più numerosi) e poi a Ojelo Rosu, Craiova, Tulcea, Galați, Vrancea, Iași, Suceava, Brașov, Sebes; rappresentano inoltre il 15% della popolazione del centro agricolo di Greci, località di 7.200 abitanti fondata nel 1882 da coloni veneti al confine con l'attuale Moldavia.

<sup>9</sup> Questa varietà è stato oggetto di ricerche dialettologiche da parte di Maria Rita Rosario pubblicate alla fine degli anni Settanta (Rosario 1979); si veda in merito anche Sanga (1983).

Alla minoranza italiana, che esprime proprie strutture politiche e culturali, spetta un seggio di diritto al parlamento nazionale, e in linea di principio viene riconosciuto il diritto all'utilizzo della lingua (che non tutti i membri della "minoranza" in realtà padroneggiano) in ambito didattico: un insegnamento specifico dell'italiano sembra tuttavia limitato alle scuole di Greci e di Costanza, mentre a Bucarest esistono due licei italiani aperti anche a studenti romeni.

#### 2.4. La comunità italiana in Moldavia

Se l'emigrazione italiana verso la Slavonia, la Bosnia e la Transilvania rappresentò nel corso dell'Ottocento e dei primi del Novecento un "affare interno" della monarchia Austro-ungarica, alla quale appartenevano in gran parte sia le aree d'origine che quelle di arrivo degli oriundi, più disordinato e assai meno pianificato fu invece il trasferimento di Italiani verso altri paesi dell'Europa orientale.

Non va peraltro dimenticato che nel corso del XIX secolo l'italiano fu lingua diplomatica e commerciale assai diffusa in Grecia e nel settore mediterraneo dell'Impero Ottomano (Bruni 1999), e del resto la presenza massiccia di operatori economici e commerciali veneti e soprattutto liguri nei porti del "Levante", fino alla Bulgaria, alla foce del Danubio e poi a Odessa e nei porti allora russi del Mar Nero è ampiamente attestata nelle relazioni di viaggio e nelle testimonianze storiche dell'epoca: in relativa continuità col plurisecolare insediamento di Galata, una vera e propria comunità mercantile genovese esistette anche a Costantinopoli.<sup>10</sup>

Di questa presenza linguistica e culturale non rimangono oggi tracce dirette se non in Moldavia, dove la *Comunitatea Italianor din Republica Moldova*,

<sup>10</sup> L'ambiente dell'emigrazione ligure nel Mar Nero era collegato in particolare all'importazione di grano dalla Crimea: lo stesso Giuseppe Garibaldi ebbe esperienze di commercio con quelle terre, e pare anzi, secondo le diverse bibliografie, che proprio in uno dei porti del "Levante" sia entrato per la prima volta in contatto con le idee mazziniane. A Costantinopoli verso la fine dell'Ottocento, come testimonia anche E. De Amicis nel suo *réportage* sulla città (*Costantinopoli*, 1877) e in altri scritti, era preponderante la presenza genovese, ma nella metropoli euroasiatica si incontravano anche italiani di altra origine, spesso discendenti da famiglie presenti in città da generazioni, e integrati nella comunità "levantina" (formata da Europei occidentali storicamente insediati in Oriente): secondo lo scrittore, parlavano un italiano corrotto nel quale venivano redatti anche alcuni fogli periodici. Importante fu tra l'altro l'influenza della loggia massonica italiana presente nell'Impero Ottomano nella formazione politica e culturale del movimento riformatore dei Giovani Turchi. Sui Levantini e sull'italiano a Costantinopoli cfr. Missir di Lusignano (1998).

formata da un centinaio di iscritti, raccoglie i discendenti di un popolamento che fu più consistente nei primi anni del Novecento, e che introdusse principalmente nella capitale Chişinău elementi provenienti in particolare dalla Liguria, in gran parte rientrati attorno al 1943–1944 (Vignoli 2000: 296–300).

### 2.5. I Pugliesi dell'Ucraina

Significativa fu la presenza tra l'Otto e il Novecento di una comunità italiana in Crimea, oggi repubblica autonoma dell'Ucraina (Vignoli 2000: 303–323). Questo popolamento risulta peraltro privo di legami con l'antica colonizzazione della regione da parte dei Genovesi, esauritasi nel corso del XV secolo in seguito alle invasioni tartare.<sup>11</sup>

La comunità italiana si costituì tra il 1830 e il 1870 con apporti provenienti ancora una volta dalla Liguria (commercianti e imprenditori marittimi stabilitisi principalmente nei porti di Kerč, Berdjansk e Taganrog) ma soprattutto dalla Puglia e prevalentemente dalla zona di Bisceglie, regione dalla quale il governo russo incentivò l'immigrazione di contadini stanziatisi principalmente nel retroterra di Kerč.

Rispetto alla lingua italiana veniva praticato di preferenza il dialetto, e quello pugliese fu oggetto di studi alla fine degli anni Venti del secolo appena trascorso per le sue caratteristiche arcaiche rispetto alla parlata della madrepatria:<sup>12</sup> ancora durante il periodo sovietico, nel primo Dopoguerra esisteva nondimeno, in seno alla comunità, una scuola italiana. A Kerč, una parrocchia cattolica era officiata in quello stesso periodo da un sacerdote italiano.

Tra il 1897 e il 1921 intorno a Kerč la popolazione italiana arrivò a rappresentare il 2% della popolazione, ma i contadini d'origine pugliese furono vittime a partire dal 1933 di programmi di collettivizzazione forzata, che portarono all'istituzione di un "kolkhoz italiano" e alla successiva dispersione della comunità, accusata di collaborazionismo con i Tedeschi e infine deportata, nel 1942, nelle steppe del Kazakistan.

Riabilitati negli anni Cinquanta, alcuni membri della comunità hanno

<sup>11</sup> Sulle conseguenze linguistiche della presenza italiana in Crimea e nel mar Nero attraverso i secoli si veda tra l'altro la sintesi di Muljačić (1982).

<sup>12</sup> Gli studi originali del linguista russo V. Šišmarev, pubblicati nel 1941 ma inaccessibili al pubblico italiano sono stati tradotti soltanto nel 1975, integrati da un lavoro inedito dello stesso studioso e da uno studio di M.P. Korsi sulla situazione del pugliese di Crimea negli anni Settanta (Šišmarev 1978, Korsi 1978).

a più riprese fatto ritorno nella penisola, e i loro discendenti hanno dato vita nel 1992 a una *Associazione degli Italiani della Crimea* con alcune centinaia di iscritti tra Kerč e Simferopol. L'uso della lingua italiana e del dialetto pugliese sembra tuttavia pressoché estinto.

### 3. Verso ovest

#### 3.1. La presenza italiana in Provenza

Lungo la costa e nell'immediato retroterra, il confine linguistico tra Italia e Francia sopravanza di alcuni chilometri quello politico: dialetti liguri si parlano tradizionalmente in tutta la val Roia e nella parte bassa della val Bevera, e si considerano di transizione ligure-provenzale le parlate di Mentone e Roccabruna. Nettamente ligure è inoltre il dialetto (oggi lingua nazionale) del Principato di Monaco.<sup>13</sup> Dialetti liguri furono introdotti nel corso del XV secolo anche più ad ovest, in pieno territorio provenzale, in seguito al ripopolamento di centri come Biot, Vallauris e Mons, dove queste varietà linguistiche sopravvissero fino ai primi decenni del XX secolo.<sup>14</sup>

Al di là di questi insediamenti di lunga durata e della presenza storica dell'italiano stesso come lingua di cultura nella Contea di Nizza (passata alla Francia, come è noto, soltanto nel 1860), Blanchet (2004) ha recentemente insistito sul carattere tutt'altro che episodico e non privo di conseguenze linguistiche della presenza italiana nella Francia meridionale durante il XIX secolo e la prima metà del XX.

È stato calcolato che l'immigrazione italiana in Provenza abbia coinvolto nel giro di un secolo circa 300.000 persone (Milza 1986): a Marsiglia in particolare, tra il 1870 e il 1930 un quarto della popolazione stabile era di origine italiana (prevalentemente meridionale) e rappresentava l'80 % degli stranieri residenti. Se nella città portuale anche la comunità genovese, formata da marittimi e commercianti, giunse ad avere nel corso dell'Ottocento una significativa consistenza, al punto da assumere una precisa individualità,<sup>15</sup> fu in primo luogo l'emigrazione piemontese (Bouvier 2003) a inte-

<sup>13</sup> Per un riassunto storico e alcune considerazioni sullo status attuale del monegasco si veda Toso (2000).

<sup>14</sup> Le vestigia del dialetto ligure di Provenza, le cui modalità d'impianto anticiparono per certi aspetti le vicende di colonizzazione ed emigrazione delle quali si discorre in questo articolo, sono state esaurientemente presentate e studiate in Toso (2005b).

<sup>15</sup> I suoi membri erano definiti collettivamente *Bachin*, corruzione del nome proprio *Bacchin* che funge spesso da nomignolo per i Genovesi (Nivelle 1991). Sull'immigrazione italiana a

ressare le aree rurali della Provenza tra il 1850 e il 1950, secondo modalità nettamente diverse da quelle che contraddistinsero l'esodo (in gran parte successivo) di connazionali verso l'Europa settentrionale e la stessa Francia del Nord: al di là di alcuni episodi di rigetto, infatti, l'integrazione di questi immigrati, distribuiti capillarmente sul territorio, risultò facilitata dalle affinità culturali che caratterizzano l'area provenzale e l'Italia settentrionale.

Questa sensazione di "italianità" della Provenza risulta accresciuta da somiglianze e convergenze di carattere dialettale: soprattutto nelle zone rurali, l'assimilazione linguistica degli immigrati avvenne dunque attraverso il provenzale, favorita proprio dalle convergenze riscontrabili tra i vernacoli dei nuovi venuti e le varietà locali.

Ciò ebbe conseguenze dirette anche sulla vitalità, rispetto agli altri dialetti occitani, di quelli provenzali, chiamati a svolgere importanti funzioni comunicative (ad esempio nei rapporti di lavoro tra committenze locali e manodopera immigrata) in un'epoca che vedeva altrove l'incipiente crisi della dialettalità; al tempo stesso, i dialetti provenzali si dimostrarono aperti a forme significative di commistione con le parlate italiane che gli immigrati conservavano in molti casi nell'ambito familiare. Il continuum tra provenzale e dialetti italiani produsse così non soltanto fenomeni momentanei di interferenza, ma anche un travaso significativo di elementi lessicali di origine italiana nelle parlate locali: non a caso a questa componente "italiana" Blanchet (2004) attribuisce un ruolo importante nella definizione della specifica identità culturale e linguistica della Provenza rispetto al resto del Midi francese.

### 3.2. I Genovesi a Gibilterra

Un'emigrazione piuttosto massiccia e costituita da elementi economicamente forti, portatori di specializzazioni professionali di prestigio, fu quella dei Genovesi lungo la costa spagnola, e in particolare in Andalusia, a partire dal XVI secolo.<sup>16</sup> A un livello più basso, ebbe conseguenze linguistiche l'immi-

---

Marsiglia nel corso dell'Ottocento si vedano i ricchi materiali proposti in Temime (1986).

<sup>16</sup> Cfr. su questo argomento Toso (2004a). La presenza di operatori commerciali e banchieri liguri fu massiccia soprattutto a Siviglia, dove il quartiere genovese arrivò nel corso del Seicento a ospitare fino a cinquemila persone, e poi a Cadice ancora per tutto il Settecento e gran parte dell'Ottocento e alle Canarie, porti dai quali prese avvio la precoce, rispetto al resto d'Italia, emigrazione verso l'America spagnola. Questa presenza, in stretto rapporto con gli orientamenti politici ed economici della repubblica di Genova e delle consorzierie familiari che all'interno di essa detenevano stabilmente il potere, lasciò in Spagna tracce culturali e

grazione in parte stagionale e in parte stanziale di pescatori liguri lungo le coste meridionali della Penisola Iberica, e in particolare a Gibilterra, dove una discreta presenza genovese è documentata già a partire dal Seicento.

Il territorio (6 kmq. e oggi circa 30.000 abitanti), venne poi occupato dagli Inglesi nel 1704 durante la guerra di successione spagnola, e la sua appartenenza al Regno Unito fu ratificata dal trattato di Utrecht che pose fine al conflitto nel 1713. In quella circostanza la popolazione di Gibilterra fu quasi totalmente rinnovata: gli abitanti di origine spagnola furono costretti ad abbandonare il territorio, trasferendosi nelle vicine località andaluse, e altri Genovesi, attratti dalla promessa di esenzioni fiscali e dalle prospettive economiche che andavano aprendosi nella realtà extraterritoriale del possedimento, ne presero rapidamente il posto.

Gli Inglesi incoraggiarono ancora per tutto l'Ottocento questa immigrazione, che consentiva di disporre, accanto alla guarnigione militare, di una popolazione priva di legami col retroterra spagnolo e padrona al tempo stesso delle tecniche di pesca, agricoltura e commercio tipiche del Mediterraneo.

Secondo Howes (1982) quella genovese rimase così, fino al primo quarto dell'Ottocento, la componente maggioritaria della popolazione locale, accresciuta dall'afflusso di Ebrei sefarditi, di Portoghesi e successivamente di Arabi e di immigrati da altri territori sotto amministrazione britannica, particolarmente Maltesi (Brincat 2004) e poi Indiani.

La componente di discendenza ligure è tuttora significativa, come dimostra la frequenza dei cognomi di tale origine studiati da Toso (2000), ma nel corso del XIX secolo, per quanto l'immigrazione dalla Liguria continuasse, l'uso locale del genovese andò progressivamente esaurendosi, almeno nel capoluogo. Qui una parte significativa della popolazione è oggi di origine spagnola come conseguenza di un'apertura verso il retroterra andaluso che si rese ben presto necessaria per lo sviluppo economico della colonia, circostanza che comportò nel tempo il radicamento di frontalieri e immigrati stagionali.<sup>17</sup>

---

artistiche di un certo rilievo, ma dal punto di vista idiomático l'aristocrazia e l'alta borghesia ispano-ligure si integrò facilmente nel Paese d'adozione, al punto che alcuni casati furono naturalizzati presso la nobiltà locale. Sull'osmosi culturale ispano-genovese tra il Cinque e l'Ottocento si vedano in particolare Damonte (1996) e Boccardo et al. (2002).

<sup>17</sup> Se oggi si può parlare di una "identità" gibilterrana, lo si deve anche al fatto che le varie componenti della popolazione, amalgamatesi e ricompostesi nel piccolo *melting pot* locale, condividono la memoria traumatica del blocco spagnolo degli anni Sessanta come elemento di diffidenza, se non di rottura, nei confronti dell'ingombrante vicino. Questo fatto, unito alle peculiarità politico-amministrative del territorio, induce i Gibilterrani a promuovere un senso di appartenenza che si nutre delle loro molteplici radici nel disegno complessivo di una specificità culturale conclamata.



Oggi i Gibilterrani parlano nell'assoluta maggioranza una varietà dialettale di spagnolo andaluso, detta *yanito*, della quale vengono messi in particolare evidenza gli elementi lessicali di origine ligure e italiana e le numerose interferenze con l'inglese, lingua quest'ultima che rimane l'unico idioma ufficiale di fatto della colonia e l'unico insegnato nelle scuole, dove lo spagnolo è trattato alla stregua di una lingua straniera. In realtà lo *yanito* viene di volta in volta a coincidere, nella percezione locale, col dialetto vero e proprio e con la particolare modalità di commutazione di codice, basata su un continuo alternarsi di espressioni inglesi o spagnole, con la quale i Gibilterrani sono soliti conversare tra loro, riservando l'inglese ai contatti con gli stranieri (Kramer 1986).

### 3.3. La Caleta

Sempre nel territorio britannico di Gibilterra, il vero e proprio dialetto a base andalusa, nel quale si riconoscono peculiarità di pronuncia e una più significativa componente lessicale ligure, sopravvive oggi soprattutto nella località di Catalan Bay (o La Caleta, circa 300 abitanti), originata tra la fine del Settecento e i primi dell'Ottocento da uno stanziamento stagionale di pescatori di acciughe provenienti soprattutto da Varazze e Celle Ligure.

Il mantenimento nella parlata locale di una percentuale veramente importante di lessico di provenienza rivierasca si spiega anche col fatto che il genovese si mantenne nell'uso fino a tempi relativamente recenti, estinguendosi totalmente solo all'inizio degli anni Ottanta del secolo appena trascorso (Toso in corso di stampa). Questa situazione fu favorita dal relativo isolamento della comunità rispetto al capoluogo, ma anche dal fatto che per gran parte dell'Ottocento una componente significativa della popolazione risiedeva nella località soltanto durante il periodo di pesca, facendo in seguito ritorno nei borghi d'origine.

Come conseguenza di questa singolare vicenda, i *Caletenos* mantengono tuttora una percezione assai viva della propria origine, ancora una volta riferita alla specificità regionale più che a quella genericamente italiana, e conservano anche nelle tecniche di pesca, nell'alimentazione e sotto altri aspetti una decisiva impronta culturale ligure (Archer et al. 2001).

### 3.4. I Tabarchini dell'Illa Plana

Sempre sulle coste mediterranee della Penisola Iberica ebbe vicende del tutto originali la colonia tabarchina dell'Illa Plana (o Nueva Tabarca) dove,

nel 1769, venne trasferita una parte della superstite popolazione ligure di Tabarca in Tunisia.

I Genovesi insediati sull'isolotto africano dalla prima metà del XVI secolo avevano dato vita a una fiorente comunità che esercitava la pesca del corallo e il commercio col retroterra. L'accresciuta pressione francese indusse il governo beylicale a disperdere questa comunità extraterritoriale, unica stabile *enclave* cristiana sulle coste del Maghreb: nel 1738 una parte consistente della popolazione tabarchina fondò così Carloforte sull'isola di San Pietro in Sardegna, cittadina accanto alla quale, sulla vicina isola di Sant'Antioco, sorse una trentina d'anni dopo Calasetta.<sup>18</sup>

Mentre altri Tabarchini si disperdevano nei porti tunisini, dove continuarono a praticare il loro idioma fino alla fine dell'Ottocento,<sup>19</sup> un'iniziativa di ripopolamento delle aree costiere depresse promosso dalla corona spagnola portò appunto al riscatto di alcune centinaia di Tabarchini ridotti in condizione di schiavitù tra Tunisi e Algeri e al loro trasferimento sull'isolotto al largo di Alicante, dove fu fondato il villaggio attuale. Altri Tabarchini scelsero di installarsi nella vicina località costiera di Torrevieja e in altri centri della zona.

La pressione esercitata dal catalano e dal castigliano sulle consuetudini linguistiche dei coloni portò all'estinzione della parlata originaria, avvenuta a quanto pare nei primi anni del Novecento (González Arpide 2002), e solo scarse tracce lessicali sono state reperite nel dialetto valenciano che si parla attualmente sull'isola (Llorca Ibi & Segura Llopes 2003).

#### 4. Verso sud

##### 4.1. Presenza italiana in Egitto tra il XIX e il XX secolo

La presenza linguistica italiana nell'Africa settentrionale è antica e consistente, ma le sue vicende esulano in gran parte dalla sfondo cronologico che abbiamo scelto per delimitare questa panoramica. A partire dal XIX secolo una significativa comunità di emigrati italiani, formata in parte anche da esuli politici, fiorì particolarmente in Egitto, al Cairo e soprattutto ad Ales-

<sup>18</sup> In queste due comunità si è mantenuto intatto l'uso del genovese, lingua minoritaria riconosciuta dalla legislazione regionale sarda ma non da quella nazionale italiana. Su questi e altri aspetti della realtà linguistica e culturale dei Tabarchini della Sardegna (integrati in un contesto "italiano" e quindi partecipi di vicende storico-culturali diverse da quelle dei gruppi che stiamo prendendo in esame in questo saggio), cfr. in particolare Toso (2002, 2003, 2004b).

<sup>19</sup> Sulle vicende di queste comunità nella loro fase finale cfr. qui sotto il paragrafo 4.2.

sandria (città natale, tra gli altri, di F. T. Marinetti e di G. Ungaretti), dove si sviluppò anche una discreta vita culturale con la pubblicazione di periodici<sup>20</sup> e la presenza di strutture sanitarie, ricreative, educative, di spettacolo e così via.

Gli Italiani in Egitto erano 10.000 già nel 1849, e nel 1882, con l'istituzione del protettorato inglese, il numero era salito a 18.000 persone concentrate prevalentemente ad Alessandria. Nel 1907 risiedevano in Egitto 35.000 Italiani, saliti a 52.000 nel 1927 e a 55.000 alla vigilia della Seconda guerra mondiale.

Nella realtà linguistica attuale del paese, dopo i rimpatri successivi all'indipendenza, non restano tuttavia tracce particolarmente vistose di tale presenza. Le stesse parole italiane presenti nell'arabo egiziano, per quanto abbastanza numerose, rientrano nel contesto generale dell'occidentalizzazione lessicale di tale varietà, molto tributaria soprattutto dell'inglese e del francese.<sup>21</sup> Comunque la presenza italiana in Egitto nel corso del XIX secolo fu conseguenza di scelte individuali e non di un vero e proprio progetto di impianto di una comunità organizzata: e del resto, come è noto, l'Italia ebbe solo tardivamente una effettiva presenza coloniale nell'Africa del Nord con l'occupazione della Libia a partire dal 1912.<sup>22</sup>

#### 4.2. L'italiano in Tunisia

Una presenza particolarmente massiccia di lavoratori italiani si ebbe invece già a partire dall'Ottocento nelle colonie francesi, in Algeria (da dove, dopo l'indipendenza, questa componente della popolazione europea "rimpatriò" essenzialmente in Francia) e soprattutto in Tunisia, paese passato del resto sotto il protettorato del governo di Parigi solo a partire dal 1882.

Proprio tra la fine dell'Ottocento e i primi anni del Novecento andavano scomparendo nel paese africano le ultime tracce del dialetto ligure par-

<sup>20</sup> Il primo giornale in lingua italiana fu "Lo Spettatore Egiziano", fondato ad Alessandria nel 1855. Tra la seconda metà dell'800 e la fine della seconda guerra mondiale tra Alessandria e Il Cairo furono pubblicate una trentina di testate in italiano.

<sup>21</sup> Sugli europeismi in generale e gli italianismi in particolare nell'arabo egiziano cfr. Cifoletti (1986, 1997).

<sup>22</sup> L'utilizzo dell'italiano come lingua "coloniale" nei possedimenti è un capitolo a parte rispetto alle vicende di cui ci stiamo occupando, anche per motivi di ordine cronologico e di dislocazione territoriale (Eritrea, Somalia, Etiopia sono spazi "esotici" extraeuropei ed extramediterranei). Oltre alla Libia, altro caso di presenza linguistica "coloniale" italiana nel bacino del Mediterraneo, ma ancora una volta risalente al XX secolo, è quello del Dodecaneso.

latovi dai discendenti degli abitanti di Tabarca, che avevano avuto un ruolo significativo nelle vicende della Reggenza: con l'istituzione del protettorato, la maggior parte di essi optò per la naturalizzazione integrandosi anche linguisticamente nella comunità francofona.

Nei secoli precedenti Tunisi, che con altri porti del Maghreb e del Levante era stata comunque uno dei luoghi di elaborazione delle diverse realtà idiomatiche che vanno sotto il nome di *lingua franca*, aveva rappresentato del resto un'area di discreta diffusione dell'italiano come lingua commerciale e diplomatica.<sup>23</sup>

Già al momento dell'istituzione del protettorato erano presenti inoltre sul suolo tunisino, e opportunamente tutelati in base a un trattato internazionale, circa ventimila Italiani di diversa provenienza regionale, principalmente Genovesi, Toscani ed Ebrei livornesi (i cosiddetti *Qrana*), ma anche Sardi ed esiliati politici di varia origine: le differenze tra le componenti regionali all'interno della comunità italiana erano notevoli e contribuirono alla costituzione di gruppi variamente collocati dal punto di vista socioeconomico e dell'integrazione culturale nel Paese d'adozione: non c'è dubbio comunque che l'*élite* intellettuale ed economica di questa comunità coltivò principalmente la lingua nazionale più che i dialetti regionali già durante le fasi finali della precaria indipendenza del paese.<sup>24</sup>

### 4.3. La koinè siciliana in Tunisia

Con l'installazione del protettorato francese poi un vero e proprio esodo dalla Sicilia e da altre regioni meridionali (Finzi 2000) andò letteralmente a sommergere questa più antica comunità italiana formata essenzialmente da commercianti, imprenditori e artigiani qualificati, comportando il trasferimento nel paese nordafricano di una manodopera a basso costo formata da operai edili, artigiani, braccianti, piccoli coltivatori e minatori: nel giro di alcuni anni i Siciliani divennero il 75% dei componenti della comunità italiana, formando uno strato sociale poco integrato nell'ambiente dei co-

<sup>23</sup> Sulle complesse questioni relative all'origine e alla storia della lingua franca barbaresca mi limito a segnalare qui la sintesi più recente sull'argomento (Cifoletti 2004a). Sulla presenza storica dell'italiano in Tunisia si veda in particolare Bruni (1999: 75) (con rimandi bibliografici).

<sup>24</sup> Un aspetto importante di questa presenza fu il proliferare di una stampa periodica in lingua italiana nell'ambiente della Reggenza prima e del protettorato francese poi. Si veda in particolare su questo aspetto l'esauriente studio di Brondino (1998).

lonizzatori europei e al tempo stesso distinto da quello degli autoctoni, coi quali vigevano nondimeno contatti più frequenti.<sup>25</sup>

Questo afflusso venne incoraggiato dalle autorità francesi, ma esso ebbe tra le altre conseguenze una crescita delle tradizionali aspirazioni italiane sul Paese africano, che assunsero poi, soprattutto durante il periodo fascista, connotati irredentistici analoghi a quelli che caratterizzarono le pretese su Malta, sulla Corsica e su Nizza: da qui il ricorso massiccio alla naturalizzazione degli immigrati, che passava per quanto possibile attraverso l'apprendimento del francese.<sup>26</sup>

In generale però, se la vecchia borghesia d'origine italiana adottò massicciamente il francese, la maggior parte dei recenti coloni siciliani conservò l'uso dei propri dialetti, che andarono progressivamente uniformandosi in una sorta di koinè variamente sottoposta all'influsso dell'arabo e (in maniera meno significativa) del francese:<sup>27</sup> l'apporto semitico fu essenzialmente lessicale (Pendola 2000), vistoso soprattutto in alcune sfere semantiche e controbilanciato, per naturale osmosi, dal consistente apporto di italianismi e di dialettismi riscontrabile ancor oggi nel dialetto tunisino più che in qualsiasi altra varietà regionale di arabo (Cifoletti 1998, 2004b).<sup>28</sup>

<sup>25</sup> Nel contesto della presenza italiana nella Tunisia tardo-ottocentesca una vicenda a sé è rappresentata dalla micro-comunità di pescatori formatasi sulla rocciosa isola della Galite a nord di Tabarca. Questo popolamento ebbe luogo a partire dalla seconda metà del secolo, quando vi si trasferì una comunità di ponzesi attratti dai fondali ricchi di corallo e di aragoste, che vi dissodarono il terreno e vi costruirono modeste abitazioni. Tollerati dal governo francese, i pescatori stabilirono nel corso delle loro periodiche migrazioni una rotta ideale tra la Ponza, Carloforte e La Galite, fatto che spiega sia la presenza di una colonia di ponzesi presso la comunità sardo-ligure, sia la frequentazione della Galite da parte dei pescatori tabarchini. Per la Galite si può quindi parlare di una piccola comunità in continuo contatto con le isole d'origine degli abitanti (Ponza campana e San Pietro ligure tabarchina), il cui statuto giuridico rimaneva incerto e precario nei rapporti con le istituzioni coloniali. Essa fu incrementata negli anni Trenta da altri pescatori ponzesi e tabarchini che sfidando i divieti della autorità fasciste e di quelle francesi (presso le quali si facevano passare per oppositori al regime) continuavano la pesca alle aragoste. La comunità della Galite sopravvisse fino all'inizio degli anni Sessanta del secolo appena concluso.

<sup>26</sup> Un esempio significativo è rappresentato in tal senso dalla figura di Marius Scalési, il principale poeta tunisino di espressione francese, di origine siciliana ma totalmente estraneo all'uso del dialetto e della lingua italiana (Toso 2005).

<sup>27</sup> Tra il 1911 e il 1933 fu addirittura stampato a Tunisi un periodico umoristico, "Simpatìcuni", redatto nella koinè siculo-tunisina con inserti arabi e francesi, documento di notevole interesse per lo studio dei fenomeni di contatto linguistico che portarono alla elaborazione di questa peculiare varietà dialettale "coloniale" (Somai 2000).

<sup>28</sup> Le vicende del siciliano in Tunisia sono per certi aspetti simili a quelle che caratterizzarono lo spagnolo ad Orano, dove una compatta comunità iberica elaborò a sua volta, tra la fine del XIX e i primi decenni del XX secolo, modalità originali di koinè linguistica a con-

Gran parte della comunità italiana in Tunisia si disperse all'indomani dell'indipendenza, e significativamente, ancora una volta, molti dei suoi membri preferirono trasferirsi in Francia piuttosto che in Italia, andando così ad ingrossare le file dei *Pieds-Noirs* in Corsica e rinnovando in Provenza (ma in una situazione sociolinguistica totalmente diversa) la tradizionale presenza di immigrati italiani di cui si è già detto al paragrafo 3.1. (Blanchet 2004: 6).

Tra i pochi discendenti dei Siciliani rimasti in Tunisia, ormai totalmente integrati nel tessuto sociale e culturale locale, sopravviverebbe a livello familiare un uso residuo della koinè formatasi sul suolo africano, fatta oggetto solo di recente di studi scientifici e di recuperi memoriali (Lakhdhar 2006, Zlitni 2006).<sup>29</sup>

## 5. Alcune considerazioni

L'estrema varietà delle situazioni passate sommariamente in rassegna in questa sede impedisce come è ovvio di trarre conclusioni unitarie dall'esame di vicende sviluppatesi in un arco di tempo pluridecennale (per quanto arbitrariamente delimitato negli ambiti cronologici di un ideale "secolo lungo" ottocentesco) e in contesti territoriali tanto estesi e differenti, la cui labilissima omogeneità concettuale è data unicamente dall'essere stati teatro di episodi di immigrazione dall'Italia lungo direttrici diverse da quella transatlantica e da quella nordeuropea.

Le aree d'origine dei fenomeni migratori analizzati sono inoltre differenti non solo, a loro volta, per la collocazione geografica (che condiziona e determina spesso i progetti di reimpianto)<sup>30</sup> ma anche per il valore delle varietà linguistiche esportate come fattore identitario e come elemento di coesione sociale.<sup>31</sup>

---

tatto col superstrato francese, lingua dell'amministrazione coloniale, e dell'adstrato arabo, lingua indigena di basso prestigio (cfr. su questo argomento Moreno Fernández 1992).

<sup>29</sup> Una discreta conoscenza della lingua italiana è oggi legata in Tunisia all'emigrazione di ritorno dall'Italia, alle esigenze del turismo e alla ricezione, fin dagli anni Cinquanta, dei canali televisivi nazionali.

<sup>30</sup> Le Venezie risultano così orientate verso i Balcani, la Sicilia verso la Tunisia. Per quanto riguarda invece la Liguria, i suoi emigranti sembrano perpetuare ancora nell'Ottocento una consolidata vocazione storica per gli insediamenti "puntuali" sparsi per tutto il Mediterraneo.

<sup>31</sup> Basti pensare solo che i Tridentini, Veneti e Friulani dei Balcani, indipendentemente dal fatto di utilizzare tradizionalmente i loro dialetti piuttosto che la lingua nazionale, si

A fronte di tanta disomogeneità resta però valida l'osservazione iniziale secondo cui gli episodi ottocenteschi di emigrazione in ambito europeo meridionale e mediterraneo ebbero conseguenze linguistiche più di tipo "sudamericano" che non "nordamericano" o "europeo settentrionale", anche per la lunga durata dei processi di assimilazione alle realtà idiomatiche presenti nei paesi d'accoglienza, che favorirono di volta in volta sopravvivenze a livello di insularità linguistica (le comunità venete dei Balcani, i Pugliesi in Crimea, la Caleta), fenomeni importanti di trasfusione lessicale (in Provenza, in Tunisia, a Gibilterra capoluogo), persino fenomeni di koinizzazione che potrebbero consentire un parallelo non del tutto peregrino tra le vicende del siciliano in Tunisia e del veneto *taliàn*<sup>32</sup> nel Brasile meridionale: insomma, generalizzando e semplificando un po' si può affermare che il paesaggio linguistico sul quale sono intervenuti gli emigranti nei casi che sono stati qui presi in esame è stato da essi modificato in maniera perdurante e qualche volta vistosa, cosa che non si è verificata invece lungo le direttrici "settrionali" dell'emigrazione italiana, se non nei termini di un apporto lessicale sostanzialmente modesto e limitato ad alcune sfere semantiche.<sup>33</sup>

Tutto ciò lascia naturalmente intravedere meccanismi diversi di interrelazione tra le lingue e le tradizioni culturali dei diversi paesi d'accoglienza e le lingue e le tradizioni culturali (il plurale è d'obbligo) dei gruppi di emigranti, che si ricompongono tuttavia nell'ambito di "spazi" che sarebbe semplicistico definire soltanto sulla base di un generico orientamento geografico: ad esempio è evidentemente anche la percezione dell'italianità (e delle diverse

---

qualificano da sempre come comunità "italiane", mentre i Liguri di Gibilterra o della diaspora tabarchina continuano a percepire se stessi come "Genovesi"; o ancora alla distinzione sociolinguistica che venne a crearsi nella Tunisia ottocentesca tra i più antichi residenti "italiani", orientati verso la lingua nazionale, e i più recenti immigrati siciliani, portatori di una compatta dialettalità.

<sup>32</sup> Cfr. la nota 2: le modalità di formazione del *taliàn* e quelle del siciliano di Tunisia appaiono simili quanto meno per la diversa provenienza subregionale degli emigrati che col loro apporto dialettale contribuiscono alla elaborazione di koinè che non corrispondono esattamente (non solo per l'interferenza lessicale, fonetica e morfosintattica esogena, ma anche per vicende endogene di semplificazione e di ristrutturazione funzionale) a una specifica parlata delle aree d'origine. Sul *taliàn* cfr. tra gli altri Franceschi & Cammelli (1977) e Meo Zilio in Marcato et al. (2002: 1088–1090).

<sup>33</sup> Ad esempio gli Stati Uniti, il Canada o la Germania hanno recepito in molti casi italianiismi gastronomici o termini legati alla moda, ma più attraverso la circolazione internazionale (spesso recente) che non in seguito alla presenza di comunità immigrate, la cui tendenza a integrarsi linguisticamente è in genere assai forte. Tutt'altro rilievo ha invece la componente lessicale italiana nel dialetto di Tunisi, paragonabile per certi aspetti all'apporto di origine italiana e dialettale nel lunfardo bonaerense.

regionalità italiane), carica di valenze positive in alcuni ambiti, di connotazioni fondamentalmente negative in altri, a condizionare le modalità della ricezione degli apporti e le capacità di tenuta e promozione di essi presso chi ne è detentore.

Anche sotto l'aspetto puramente teorico della ricerca sul rapporto tra prestigio linguistico, prestigio culturale e identità collettive le vicende che sono state qui evocate, per quanto minori, per quanto meno vistose e senz'altro meno note di altre, meritano dunque di essere analizzate con attenzione, presentandosi come spazi ideali di arricchimento e di riflessione, anche al di là del loro intrinseco valore storico e testimoniale.

### Bibliografia

- Archer, E. G., E. P. Vallejo & T. Benady (2001): *Catalan Bay*. Gibraltar: Gibraltar Books.
- Bertini Malgarini, P. (1994): L'italiano fuori d'Italia. In L. Serianni & P. Trifone (eds.) *Storia della lingua italiana. Vol. III. Le altre lingue*. Torino: Einaudi. 883–922.
- Blanchet, P. (2004): Déstructuration et restructuration des identités culturelles: les exilés italiens en Provence dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle. *La science politique* 3. (<http://www.la-science-politique.com/revue/revue3/fichier14.htm>)
- Boccardo, P., J. L. Colomer & C. Di Fabio (2002): *Genova e la Spagna. Opere, artisti, committenti, collezionisti*. Cinisello Balzamo: Silvana.
- Bombi, R. & F. Fusco (eds.) (2004): *Città plurilingui. Lingue e culture a confronto in situazioni urbane*. Udine: Forum.
- Bouvier, J. C. (2003): *Espaces du langage*. Aix-en-Provence: Presses de l'Université de Provence.
- Brincat, G. (2004): Inglese, spagnolo e altro a Gibilterra. In: Bombi & Fusco (2004: 103–110).
- Brondino, M. (1998): *La stampa italiana in Tunisia, storia e società 1838–1956*. Milano: Jaca Book.
- Bruni, F. (1999): Lingua d'oltremare. Sulle tracce del "Levant Italian" in età preunitaria. *Lingua Nostra* 40: 65–79.
- Cifoletti, G. (1986): *Prestiti italiani nel dialetto del Cairo*. Milano: Unicopli.
- Cifoletti, G. (1997): Europeismi nell'arabo moderno. *Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture* 4: 127–137.
- Cifoletti, G. (1998): Osservazioni sugli italianismi nel dialetto di Tunisi. *Incontri Linguistici* 21: 137–153.
- Cifoletti, G. (2004a): *La lingua franca barbaresca*. Roma: Il Calamo.
- Cifoletti, G. (2004b): Il plurilinguismo a Tunisi. In: Bombi & Fusco (2004: 127–132).
- Damonte, M. (1996): *Tra Spagna e Liguria*. Genova: Accademia Ligure di Scienze e Lettere.
- Finzi, S. (ed.) (2000): *Memorie italiane di Tunisia*. Tunisi: Finzi Editore.



- Franceschi, T. & A. Cammelli (1977): *Dialetti veneti dell'Ottocento nel Brasile di oggi*. Firenze: Cultura Editrice.
- González Arpide, J. L. (2002): *Los Tabarquinos*. Alicante: Instituto de Cultura Juan Gil Alber.
- Howes, H. W. (1991): *The Gibraltarian. The origin and evolution of the People of Gibraltar*. Gibraltar: MedSun.
- Korsi, P. (1978): La situazione attuale del dialetto di Bisceglie in Crimea. In: Šišmarev (1978): 103–114.
- Kramer, J. (1986): *English and Spanish in Gibraltar*. Hamburg: H. Buske Verlag.
- Lakhdhar, A. (2006): Fenomeni di contatto linguistico in Tunisia: la parlata mista dei siciliani di Tunisi e gli italianismi nella varietà dialettale di arabo tunisino. In: E. Banfi & G. Iannaccaro, G. (ed.) *Lo spazio linguistico italiano e le "lingue esotiche". Rapporti e reciproci influssi. Atti del XXXIX Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Milano, 22–24 settembre 2005)*. Roma: Bulzoni. 371–394.
- Llorca Ibi, F. X. & Segura Llopes, C. (2003): Italianismes en València. In: N. Balbis (ed.) *Miscellanea Duemilatre*. Millesimo: Comunità Montana Alta Val Bormida. 9–24.
- Lorenzetti, L. (1994): I movimenti migratori. In: L. Serianni & P. Trifone (eds.) *Storia della lingua italiana. Vol. III. Le altre lingue*. Torino: Einaudi. 627–670.
- Marcato, C., H. W. Haller, G. Meo Zilio & F. Ursini (2002): I dialetti italiani nel mondo. In: M. Cortelazzo, C. Marcato, N. De Blasi & G. P. Clivio (eds.) *I dialetti italiani. Storia struttura uso*. Torino: UTET. 1073–1096.
- Melica, L. (2003): Minoranze dimenticate: le nuove minoranze. In: V. Orioles (ed.) *Atti del Convegno di Studi su La legislazione nazionale sulle minoranze linguistiche. Problemi applicazioni prospettive (Udine, 30 novembre–1 dicembre 2001)*. Udine: Forum. 287–297.
- Milza, P. (ed.) (1986): *Les Italiens en France de 1914 à 1940*. Rome: École Française.
- Missir di Lusignano, L. (1998): La lingua italiana nel Levante dagli albori del II millennio ad oggi (spunti e riflessioni). In: S. Vanvolsem, V. Vermandere, Y. D'Hulst & Musarra, F. (eds.) *L'italiano oltre frontiera, V Convegno Internazionale (Leuven, 22–25 aprile 1998)*. Leuven: Casati. Vol. I: 411–419.
- Moreno Fernández, F. (1992): El español en Orán: notas históricas, dialectales y sociolingüísticas. *Revista de Filología Española* 72: 5–36.
- Muljačić, Ž. (1982): Colonie italiane nel mar Nero. *Les langues néo-latines* 76: 43–62.
- Nivelle, N. (1991): Comment aux XIX<sup>ème</sup> siècle les «Marseillais pur sang» parlaient de leur langue. In: J. Chiorboli (ed.) *Actes du Colloque International des Langues Polynomiques (Université de Corte, 17–22 septembre 1990)*. Corte: P.U.L.A. 65–71.
- Pendola, M. (2000): La lingua degli italiani di Tunisia. In: Finzi (2000): 13–18.
- Rosario, M. R. (1979): *Studi sul dialetto trentino di Štivor (Bosnia)*. Firenze: La Nuova Italia.
- Sanga, G. (1983): Note sociolinguistiche sulla colonizzazione italiana dei Balcani con particolare riferimento alla Jugoslavia. In: *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*. Pisa: Pacini. 157–165.
- Sartorelli, M. (1995): *Ai confini dell'Impero: l'emigrazione italiana in Bosnia (1878–1912)*. Trento: P.A.T.
- Somai, A. (2000): Gli italiani di Tunisia attraverso la stampa umoristico-dialettale. L'esempio di "Simpaticuni". In: Finzi (2000): 189–192.

- Šišmarev, V. F. (1978): *La lingua dei Pugliesi in Crimea*, ed. a cura di G. B. Bancarella. Galatina: Congedo.
- Temime, E. (1986): (ed.) *Histoire des migrations à Marseille*. Aix-en-Provence: Edisud.
- Toso, F. (2000a): Nota sul monegasco. *Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture* 7: 239–249.
- Toso, F. (2000b): L'onomastica d'origine ligure a Gibilterra. *Estudis Romànics* 22: 83–100.
- Toso, F. (2002): *Isole tabarchine. Gente, vicende e luoghi di un'avventura genovese nel Mediterraneo*. Recco: Le Mani.
- Toso, F. (2003): *I Tabarchini della Sardegna. Aspetti linguistici ed etnografici di una comunità ligure d'oltremare*. Recco: Le Mani.
- Toso, F. (2004a): *Da Monaco a Gibilterra. Storia, lingua e cultura di villaggi e città-stato genovesi verso Occidente*. Recco: Le Mani.
- Toso, F. (2004b): Il tabarchino. Strutture, evoluzione storica, aspetti sociolinguistici. In: C. Paciotto & F. Toso: *Il bilinguismo tra conservazione e minaccia. Esempi e presupposti per interventi di politica linguistica e di educazione bilingue*, a c. di A. Carli, Milano: Franco Angeli. 21–232.
- Toso, F. (2005a): *Xeneizes. La presenza linguistica ligure in America Latina*. Recco: Le Mani.
- Toso, F. (2005b): Il dialetto *figun* della Provenza. *La France Latine. Revue d'Études d'oc*, n.s., 141: 31–103.
- Toso, F. (2005c): Mario Scalési: identità plurale, destino individuale, dramma universale. *Le Simplegadi* 3 (<http://web.uniud.it/all/simplegadi/index.html>)
- Toso, F. (2006): *Lingue d'Europa. La pluralità linguistica dei paesi europei tra passato e presente*. Milano: Baldini Castoldi Dalai.
- Toso, F. (in corso di stampa): Obsolescenza linguistica e sopravvivenze lessicali: Catalan Bay a Gibilterra. In: V. Orioles & F. Toso (ed.) *Il Mediterraneo plurilingue. Atti del convegno internazionale di studi (Genova, 13–15 maggio 2004)*.
- Vignoli, G. (1997): La minoranza italiana di Romania. *Federalismo e Società* 4: 201–209.
- Vignoli, G. (2000): *Gli Italiani dimenticati. Minoranze italiane in Europa (Saggi e interventi)*. Milano: Giuffrè.
- Zlitni, M. (2006): Plurilinguisme et contacts de langues entre Italiens et Tunisiens: quelques aspects linguistiques des échanges entre les deux principales communautés de la Tunisie coloniale. In: E. Banfi & G. Iannàccaro (eds.) *Lo spazio linguistico italiano e le "lingue esotiche". Rapporti e reciproci influssi. Atti del XXXIX Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Milano, 22–24 settembre 2005)*. Roma: Bulzoni. 349–369.

IUVENILIA



LE LATIUM ET SES HÉROS MYTHIQUES *ERRANTS*  
DANS L'IMAGINAIRE DES ITALIENS D'AFRIQUE DU NORD :  
LA FIGURE D'ELPÉNOR DANS L'ŒUVRE  
D'ADRIEN SALMIERI

M. ALESSIO LORETI

Université Paul Valéry – Montpellier III  
Route de Mende  
34199 Montpellier Cedex 5  
France  
afriquepresse@yahoo.co.uk

**Abstract:** Since antiquity Latium constitutes a legendary refuge for the lost traveler (Ulysses), the persecuted being (Saturn) and the exiled warrior (Aeneas). On the other side of the Mediterranean, North Africa, between the end of 19th century and the first half of 20th century, was also a shelter for many expatriates, in particular Italian immigrants. In the aftermath of decolonization, after a breaking of a few generations and a dramatic colonial experience, Latium represents the privileged place of repatriation for many Italians. This article focuses on Latium in the imaginary of Tunisian-born Italians and on literary myths that are set in Southern Latium. In the last part it analyses the figure of Elpenor—the Odyssey's helmsman who died at Circe's palace—in the work of Adrien Salmieri (1929–).

**Keywords:** Latium, Italian Emigration, Tunisia, Latin mythology, Roman Africa

*Le voici, celui que tu cherches, le Troyen Enée, arraché aux flots de la Libye. Ô toi qui seule eus pitié des indicibles malheurs de Troie, toi qui offres une place dans ta ville et tes demeures, comme à des alliés, à ce qui reste du massacre des Grecs, ces malheureux épuisés par tant de revers sur terre et sur mer, dénués de tout: non, il n'est pas en notre pouvoir, Didon, de te témoigner dignement notre reconnaissance, non plus qu'au pouvoir des survivants de la nation troyenne, dispersés dans le vaste monde<sup>1</sup>. Enée*

Depuis l'antiquité le Latium est une région de la Méditerranée occidentale mythifiée par les poètes, où trouvent refuge le héros égaré, l'être persécuté,

<sup>1</sup> Virgile: *Enéide*, Chant I, vers 595–602. Traduction de Maurice Lefaure, revue par Sylvie Laigneau, Paris: Librairie Générale Française, Classiques de poche, 2004.

le combattant vaincu et contraint à l'exil. Par ailleurs, les rivages méridionaux du *mare nostrum*, en Afrique du Nord, ont également abrité des expatriés de tous genres, notamment de nombreux Italiens, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. A l'heure de la décolonisation du Maghreb, le Latium apparaît à ces émigrés d'origine italienne comme un lieu privilégié pour le voyage de *retour*.

Dans un premier temps nous analysons les images du Latium, en nous concentrant sur sa partie méridionale et côtière, qui est le décor de nombreux mythes littéraires ; puis nous considérons la figure d'Elpénor dans l'œuvre d'Adrien Salmieri (1929–). Cet écrivain se sert du personnage homérique — un héros oublié qui aura néanmoins gain de cause dans sa bataille pour la mémoire — dans le but de peindre une diaspora dont le sens de la défaite, les troubles et l'exil passent inaperçus aux *Autres*.

## I. Le Latium, terre d'accueil pour l'étranger

Appellation dérivant du verbe latin *lătĕo* qui signifie «je me cache», «je suis en sûreté», le Latium est depuis l'aube de son histoire le théâtre de débarquements légendaires. Le Latium archaïque est le lieu d'asile d'étrangers, de voyageurs errants, de naufragés ou de rescapés de guerre — notamment les Grecs d'Arcadie, les Molosses de l'Épire, Héraclès lors d'une expédition en Occident, Ulysse et ses compagnons, Enée et les Troyens. Selon la tradition le dieu Saturne aussi, pourchassé par Jupiter, se réfugie au Latium où il fait régner l'âge d'or et apprend aux Italiens l'art de l'agriculture. Par ses côtes qui constituent des refuges naturels face aux tempêtes, le Latium est propice au débarquement plus qu'au départ. Ainsi, en le regardant de l'intérieur, comme Jean Boyet l'a bien remarqué, la mer n'y vient pas de toute part solliciter l'homme au voyage et à l'aventure alors que la terre l'invite aux labeurs paysans<sup>2</sup>.

*Locus amoenus* rendu légendaire surtout par sa parenté avec la Ville éternelle, le Latium exerce une attraction irrésistible sur l'Italien vivant à l'étranger. Par exemple le poète Gabriele D'Annunzio (1863–1938), qui est pourtant originaire des Abruzzes, écrit à propos de la campagne de Terracina, dont il regarde des photos en compagnie d'Anatole France : «je ne sais pas ce qui m'a retenu de prendre le train de huit heures tellement le désir de la patrie lointaine me rongait le cœur. Pays divin ! je l'avais oublié ! et je

<sup>2</sup> Jean Boyet : *Littérature latine*, Paris : Armand Colin, 1965 : 9.

m'étonne de pouvoir vivre ici, de pouvoir chaque matin ouvrir les yeux sur ce monde gris et bas<sup>3</sup>».

La tradition explique la fondation de plusieurs villes du Latium, y compris celle de Rome, par un significatif apport *étranger* — notamment grec et troyen —, ce qui est d'ailleurs prouvé par la toponymie latiale<sup>4</sup>. Dans cet exposé nous privilégions justement cet aspect qui est très évocateur dans l'imaginaire de l'Italien expatrié en Afrique. La filiation purement grecque des Latins, suggérée par Hésiode — d'après lequel Ulysse se serait uni à Circé pour enfanter, entre autres, le roi Latinus, héros éponyme des Latins<sup>5</sup> — s'oppose à la présumée descendance troyenne des Romains, privilégiée au contraire par Homère, Virgile et les historiens latins. Ces légendes contradictoires autour du peuplement du Latium, doivent bien receler, intrinsèquement, un fond de vérité historique d'autant plus que ni les historographes romains, ni d'ailleurs les archéologues contemporains, ne sont en mesure de les contredire. D'après la tradition à laquelle se réfèrent de nombreux écrivains latins — notamment Virgile — l'ancêtre de Romulus sanctifié par les Latins, répond au personnage d'Enée, un héros étranger, rescapé de la guerre de Troie et qui, par sa valeur, n'est pas comparable à Achille, le héros des ennemis achéens.

Le Latium est aussi le lieu de destination d'émigrés qui sont à l'origine en conflit les uns contre les autres — à savoir Etrusques, Latins, Carthaginois, Grecs, Troyens. À ce sujet Jacques Perret établit un parallèle intéressant entre le développement des traditions évangéliques du midi de la France et celui des traditions iliaques de l'Italie : « ce ne sont pas les seuls amis du Christ que la légende fait venir sur les bords du Rhône ; elle y amène aussi ses bourreaux, Hérode Antipas à Lyon, Ponce Pilate à Vienne. De même dans les légendes antiques, les vaincus de Troie trouvent une nouvelle patrie sur la terre italienne, comme les principaux de ses vainqueurs<sup>6</sup>. »

Partageant le destin de la Ville éternelle, le Latium, suite au déclin de l'empire romain, est réduit à une vaste campagne périphérique ; ses côtes

<sup>3</sup> Lettre citée dans Guy Tosi : *D'Annunzio en France*, Paris : PUF, 1961 : 17.

<sup>4</sup> Par exemple Anzio (Antium) aurait été fondée par Anteo, fils d'Ulysse et de Circé et Ardée par un éponyme de la même famille. Gaeta, selon Virgile, prend son nom de la nourrice d'Enée, Caieta. Lanuvium aurait été fondée par le prince grec Diomède, héros de la guerre de Troie ; le nom de la ville de Cori est d'étymologie grecque aussi.

<sup>5</sup> « Circé, fille du soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios ainsi qu'à Latinos, héros puissants et accomplis, qui, bien loin, au fond des îles divines, régnaient sur tout le pays des illustres Tyrrhéniens » (*Théogonie*, vers : 1011–1016, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris : Les Belles Lettres, 1928).

<sup>6</sup> Jacques Perret dans l'introduction à sa traduction de *l'Enéide* : Gallimard, 1991 : 3.

tyrrhéniennes sont délaissées et il est soumis au pouvoir papal au moins jusqu'à l'époque contemporaine. D'ailleurs l'effacement du Latium et de ses identités ancestrales, pour la plus grande gloire de Rome, remonte à bien plus longtemps. A partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les marécages avancent dans les plaines méridionales habitées par les Volsques : ce désastre environnemental aura néanmoins fourni à Rome une barrière naturelle contre tout envahisseur venant de la mer.

Si le Latium a été jadis la terre d'accueil mythique d'émigrés en tous genres, en d'autres mots *le nouveau monde* de l'époque, au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles il est la source d'importants flux migratoires vers les quatre coins de la Terre, tout comme le reste de la Péninsule. A partir de 1928, grâce à l'assainissement définitif de la plaine pontine, le Latium du Sud accueille de nombreux immigrés en provenance d'autres régions italiennes ainsi que des *rapatriés* d'Afrique du Nord.

### 1.1. Le Latium sous le regard des Italiens d'Afrique du Nord

L'Afrique du Nord n'en est pas moins une terre de débarquements et de rencontres entre civilisations. Pour rester dans le domaine du mythe littéraire, Ulysse et les siens font escale sur l'île des Lotophages (Djerba) au cours de leur périple de retour à Ithaque, alors qu'Enée est poussé par une tempête vers les côtes africaines : il est l'invité de Didon à Carthage.

Au XIX<sup>e</sup> siècle des révolutionnaires italiens du *Risorgimento*, poursuivis par la police, se réfugient à Alger et à Tunis. Avec la colonisation française du Maghreb de nombreux Italiens du Sud de la Péninsule émigrent progressivement en Tunisie et en Algérie, puis en Libye après l'occupation italienne. D'après des sources ministérielles françaises, vers 1936 plus de 94.000 Italiens résident en Tunisie<sup>7</sup>.

En Tunisie et en Algérie l'Italien se considère à mi-chemin entre colonisateur et colonisé. Relativement sensible aux apports allogènes, notamment à la culture véhiculée par les institutions coloniales françaises, l'Italien tend à mythifier l'héritage romain : les vestiges qu'il a sous les yeux en Afrique est le *continuum* entre la domination romaine et la *restauration* de la présence européenne à travers la colonisation<sup>8</sup>. Le Latium représente en revanche la

<sup>7</sup> Ministère de l'Information : *La question des Italiens de Tunisie, Notes documentaires et études*, n. 47 (série internationale—XIV), 10 avril 1945, archives du quai d'Orsay, Série 13, Tunisie 1944–1949, Bobine 600, Carton 52, p. 8.

<sup>8</sup> L'Afrique du Nord est sous domination romaine entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le Ve



terre nourricière de tous les Latins, y compris des Italiens et des Français d'Afrique du Nord, que Mario Scalesi appelle les «Latins modernes»<sup>9</sup>.

D'ailleurs cet héritage latin en Afrique contemporaine ne manque pas de susciter un important débat auprès des intellectuels tunisiens arabophones, divisés entre les racines orientales de leur langue et de leur culture et l'influence occidentale. Par exemple, dans la revue *al-Afkar* (1936–37), Nur ad-Din Ibn Mahmoud écrit que les Tunisiens, contrairement aux Égyptiens, «ont l'avantage d'être imprégnés de la culture latine tant et si bien que même ceux qui ne lisent aucune langue étrangère en gardent les traces dans leur style<sup>10</sup>».

En Tunisie, où la nombreuse communauté italienne s'oppose à la colonie française, l'école italienne intervient dans ce discours sur la «latinité» et la civilisation romaine en Méditerranée. Dans son roman autobiographique, *Chronique des morts* (1974), Adrien Salmieri expose l'un des enjeux majeurs dans la diatribe coloniale franco-italienne :

Nous allions au gymnase pour apprendre à devenir italiens. Après la lecture commentée, venait le componimento sur un thème glorieux comme de juste : exalter le primat civil et religieux des Italiens. La conclusion suggérée devait mettre en évidence que nous étions les vrais fils de Rome — les seuls. Pompée républicain si prisé par les Gaulois (= les Français) alors que César gallophobe, créateur de l'Empire, la légion ; il y avait là une très bonne comparaison à développer pour prouver la continuité historique de Rome<sup>11</sup>.

D'ailleurs la rhétorique coloniale italienne, notamment en Libye, est axée sur l'idée du *retour* : les Italiens revenaient sur des terres qu'en vérité ils possédaient déjà, depuis l'époque romaine<sup>12</sup>.

Le dernier conflit mondial, qui voit l'Italie s'opposer à la France, pro-

---

apr. J.-C. En époque contemporaine la France colonise l'Algérie (1830–1962), la Mauritanie (1902–1958) et établit un protectorat en Tunisie (1881–1956) et au Maroc (1911–1956). La Libye est sous occupation italienne de 1911 jusqu'à la seconde guerre mondiale.

<sup>9</sup> Mario Scalesi (1892–1922) est un poète italien de Tunisie. Pour une des dernières versions de son œuvre consulter A. Bannour & Y. Fracassetti Brondino : *Mario Scalesi, précurseur de la littérature multiculturelle au Maghreb, Œuvre complète*, Paris : Publisud, 2002. Voir aussi Alessio Loreti : «Italie, France, Tunisie : le paysage identitaire de Marius Scalesi» in C. Guy-Murrell, C. Wilson & M. Young (ed.) : *Reading and Writing La Rupture, Essays in French Studies II*, Reading : The 2001 Group, 2004.

<sup>10</sup> Voir Jaafar Majed : *La presse littéraire en Tunisie de 1904 à 1955*, Tunis : Publications de l'Université de Tunis, 1979 : 216.

<sup>11</sup> A. Salmieri : *Chronique des morts*, Paris : Julliard, 1974 : 153–156.

<sup>12</sup> Voir M. Munzi : *L'epica del ritorno, archeologia e politica nella Tripolitania italiana*, Roma : «Erma» di Bretschneider, 2001 ; et Ruth Ben-Ghiat & Mia Fuller : *Italian colonialism*, New York : Palgrave Macmillan, 2005 : 137–39.

voque une ultérieure rupture entre, d'une part la communauté italienne de Tunisie et, d'autre part les colons français et les Tunisiens colonisés. Voici les conséquences des hostilités, suspendues par l'Italie en 1943, d'après le témoignage d'Adrien Salmieri : «il restait encore à souffrir l'écrasement du 8 septembre, quand toute la ville en fête bavait d'enthousiasme et de joie à nous humilier, quand tout Tunis a fêté l'armistice de l'Italie, la capitulation<sup>13</sup>» :

A compter de cette nuit, la Colonie, son agonie terminée, a contemplé son propre cadavre, très indifférente, sauf aux complications que le nouvel état comportait, les privations alimentaires, les comptes en banque bloqués, [les] commerces sous séquestre ; la solitude : chez nous plus personne ne venait marteler le heurtoir à la petite main de bronze qui serrait une pomme<sup>14</sup>.

Suite à l'expérience de la guerre, à partir des années 1940, de nombreux Italiens partirent en exil vers l'Italie. Selon Salmieri : «sans résister, ils subirent le décret d'expulsion. Et ceux que la guerre épargna ou oublia de tuer, moururent de chagrin ou de honte, maintenant qu'avoir été italien était honteux, ou surtout de maladie. . . mon père. . . ma mère, et tous les autres, avec une incroyable constance dans le dégoût de vivre<sup>15</sup>». Toujours d'après le témoignage de l'écrivain «la Colonie en foule alla se masser derrière les grilles du port [. . .] Ceux autour de moi ont crié des adieux [. . .] quelqu'un a levé le bras, le doigt tendu vers un point cardinal indéfini, il a dit : l'Italie, c'est par là<sup>16</sup>».

Le cinéaste italo-tunisien Marcello Bivona rappelle que les Italo-tunisiens, pressés par le cours de l'Histoire à rentrer en Italie malgré-eux, «avant de partir, pour se donner du courage, répétaient : on retourne dans la patrie. Mais la patrie personne ne savait ce que c'était précisément<sup>17</sup>».

Suite à la décolonisation du Maghreb, dans les années 1960 et 1970, des milliers d'émigrés italiens en provenance d'Afrique du Nord débarquent à Naples pour s'installer dans le Latium. Dans de nombreux cas ils seront considérés par l'Etat italien comme des réfugiés à part entière : l'insertion professionnelle, l'accès aux études et la reconnaissance des titres étrangers leur sont facilités.

Etant le plus souvent originaires du Sud de l'Italie, sans avoir donc aucun lien ancestral dans le Latium et ayant souvent perdu tout contact avec

<sup>13</sup> A. Salmieri : *Chronique. . .*, *op.cit.* : 206.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> *Idem.*

<sup>16</sup> *Ibid.* : 348–351.

<sup>17</sup> *Retour à Tunis* (1998).

leur milieu d'origine, ils partagent une région méconnue avec d'autres Italiens déracinés.

Fidèles à leur propre contexte culturel et à leurs traditions italo-maghrebines — dont ils voudraient pourtant se défaire — les Italiens d'Afrique du Nord ne se mélangent pas à l'élément autochtone latial dont, bien au contraire, ils se différencient. Adrien Salmieri a bien remarqué l'élitisme des Italiens de Tunisie qui tendaient à idéaliser le pays ancestral — tout en le considérant de loin — : « pas question de culture populaire, la seule admise par les miens était la leur, qui parlait de Dante, Leopardi et Carducci ; L'Italie réelle, mes anciens s'en foutaient éperdument<sup>18</sup> ».

Dans le Latium « nouveau », une terre *neutre* à bien des égards et qui n'arrive pas à les intégrer, ils ne voient finalement que le prolongement de la terre abandonnée ; l'Arabe qu'ils côtoyaient au quotidien, au Latium est en quelque sorte remplacé par l'Italien autochtone, renfermé dans sa culture locale.

## 2. Héros mythiques au Latium

Le Latium méridional, entre l'embouchure du Tibre et Terracina<sup>19</sup>, est le décor de nombreux mythes littéraires liés à l'expérience de l'émigration. Nous allons étudier synthétiquement les aspects de deux personnages : la nymphe latiale Feronia, et le héros grec Elpénor.

### 2.1. Feronia

Feronia<sup>20</sup> est une ancienne divinité des sources et des bois dont le culte est très répandu en Italie centrale à l'époque romaine. Les esclaves se relevaient libres après s'être assis sur un banc de pierre du bois sacré de Feronia à Terracina<sup>21</sup>. S'inspirant des *Géorgiques* de Virgile, Vincenzo Monti

<sup>18</sup> A. Salmieri : *Chronique...*, *op.cit.* : 264.

<sup>19</sup> Ville sur la voie appienne à cent km au sud de Rome. Selon la légende, la magicienne Circé habitait dans les alentours de l'actuelle Terracina, probablement près de San Felice Circeo.

<sup>20</sup> Voir *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : PUF, 1979.

<sup>21</sup> Voir J. Poucet : *Les origines de Rome*, Bruxelles : Publications des facultés universitaires Saint-Louis, 1985 : 194. De nombreux auteurs latins citent cette divinité dans leur oeuvre, par exemple Virgile dans l'*Énéide* (Chant 7, v. 697, Chant 8, v. 564) et Horace dans ses *Satires* (Livre 1. Satire 5.24).

(1754–1828)<sup>22</sup>, dans son poème *Feroniade*, raconte l'épopée de l'héroïne latine d'abord aimée, puis persécutée et déçue.

Là où Anxur accroché à de blancs rochers  
est suspendu sur la mer circéenne,  
et baigne son pied âpre  
dans le nébuleux marais pontin,  
que couronnent les montagnes lépines  
par leur ombre allongée,  
une gracieuse nymphée nommée Feronia,  
habitait jadis les forêts avoisinantes<sup>23</sup>.

Après avoir été séduite par Jupiter, Feronia est condamnée à la terrible vengeance de Junon : son beau royaume du Latium est transformé en marécages et toute la région est dévastée par la misère, la maladie et la mort.

D'après une légende, près du Circée débarquèrent les Pelasges<sup>24</sup> qui voulurent rendre grâce à la nymphe Feronia pour leur avoir permis de commencer une nouvelle vie et introduisirent son culte. Il s'ensuit une histoire heureuse : une longue prospérité jusqu'au choc de la rencontre avec Rome, la défaite, l'assimilation.

Ce mythe, dans l'œuvre de Monti, est l'incarnation même de l'Italie pré-unitaire avilie par sa soumission aux puissances étrangères. Par ce poème commencé à Rome en 1784, le poète émilien veut chanter la rédemption du Latium — et puis de l'Italie — qui aurait pu advenir grâce aux travaux d'assainissement des marécages commandés par le pape Pie VI (1775–1799). Le poète pense que l'intervention d'un pasteur pieux et illuminé — comme ce fut jadis le cas d'Auguste à Rome, chanté par Virgile, permettrait au Latium de revenir à la grandeur de ses origines.

<sup>22</sup> Poète italien néoclassique, auteur notamment d'une traduction des poèmes d'Homère. Son œuvre, à notre connaissance, n'a jamais été traduite en français. Pourtant Mme de Staël, grande admiratrice de Monti, dans sa lettre du 10 juillet 1807, lui écrit : « je vous répète mon offre de vous traduire et de mettre à la tête une préface qui caractérise toutes les beautés de vos ouvrages » : *Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a Vincenzo Monti*, Livorno : Vigo Editore, 1876.

<sup>23</sup> Vincenzo Monti : « Feroniade », *Poemetti Mitologici*, Torino : UTET, 1921 : Chant 1, vv. 33–40. Anxur est l'ancien nom de Terracina. Les monts lépins bordent la plaine pontine à l'est.

<sup>24</sup> Selon la tradition ce sont les premiers habitants de la Grèce avant l'arrivée des Indo-Européens.

Je raconterai les longs soucis et le royaume perdu  
 de Feronia, déesse latine  
 qui de son nom rendit bienheureuse un jour  
 la terre de Saturne. A travers des escarpements  
 sauvages elle erra longtemps exclue  
 de ses temples saints et elle pleura beaucoup,  
 affligée par les altiers dédains  
 d'une déesse plus forte qui la persécutait,  
 jusqu'à ce qu'elle récoltât de nouveaux sacrifices  
 sur les autels sabins et, par le vouloir des Parques,  
 les honneurs ôtés lui furent rendus<sup>25</sup>.

L'image de cette déesse malheureuse nous renvoie à Mario Scalesi et à sa muse, émigrée et déracinée tout comme le poète et ses compatriotes. Dans *De Profundis*, il la décrit ainsi :

Elle fuit en exil de rivage en rivage  
 En implorant l'aumône ou l'hospitalité  
 Une épouvante inscrite en ses regards candides  
 Maigre, prostituée aux lèvres des passants  
 Sous le beau lin réduit en vestiges sordides  
 Elle semble une folle errante par les champs<sup>26</sup>.

Face à l'échec du plan d'assainissement—problème qui ne sera réglé que par Mussolini—Monti suspend l'écriture de *Feroniade*. Les expériences napoléoniennes en Italie donneront un nouvel élan au poète, qui pense maintenant dédier son œuvre à l'impératrice Marie-Louise, épouse de Napoléon. Suite au déclin du prétendu nouvel Auguste de l'Italie, Monti abandonne à nouveau l'écriture du poème, resté inachevé au moment de sa mort en 1828. La Renaissance du Latium devra attendre encore un siècle.

Le Latium de Monti est le lieu de refondation, du début d'une ère nouvelle. Avec les travaux encouragés par le pape Braschi il s'agissait—symboliquement mais aussi réellement—de faire émerger les terres ensevelies dans les marécages, afin de faire retrouver au Latium l'âge d'or d'un passé perdu depuis si longtemps.

<sup>25</sup> Vincenzo Monti : *Feroniade*, op.cit., Chant I, vers 1–11. La «déesse plus forte qu'elle» est Junon, épouse de Jupiter.

<sup>26</sup> Mario Scalesi : *De Profundis*, op.cit. : 37–43.

## 2.2. Elpénor

Elpénor est l'un des compagnons d'Ulysse dans le voyage de retour vers la patrie, à la fin de la guerre de Troie. Lors d'une escale chez Circé, dans les alentours de l'actuelle Terracina, il est transformé en pourceau par la magicienne qui ensuite lui redonne sa forme humaine. Le matin du départ, alors que les autres rescapés se réunissent pour embarquer, Elpénor dort encore sur la terrasse du palais, après avoir bu beaucoup de vin. On l'appelle, alors qu'il est encore à moitié endormi, il tombe accidentellement de la terrasse et se tue sur le coup. Voici, sous le regard d'Ulysse, la figure d'un héros apparemment insignifiant mais si humain par sa mésaventure personnelle, son désir de piété et de renom :

Le plus jeune de nous, un certain Elpénor, le moins brave au combat, le moins sage au conseil, avait quitté les autres et, pour chercher le frais, alourdi par le vin, il s'en était allé dormir sur la terrasse du temple de Circé. Au lever de mes gens, le tumulte des voix et des pas le réveille : il se dresse d'un bond et perd tout son souvenir ; au lieu d'aller tourner par le grand escalier, il va droit devant lui, tombe du toit, se rompt les vertèbres du col, et son âme descend aux maisons de l'Hadès<sup>27</sup>.

Plus tard Ulysse croise son ombre dans les Enfers : Elpénor lui demande une sépulture car les siens ont été indifférents à sa mort<sup>28</sup>. Il souhaite aussi qu'un tertre soit placé en évidence sur le rivage, de manière à être connu des générations futures. Sa préoccupation est de laisser une marque dans le monde : l'ensevelissement de son corps abandonné ne modifie pas son statut de défunt sauf dans la mesure où les vivants se souviendront de lui<sup>29</sup> : «Une fois arrivé, je te supplie, mon roi, de ne pas m'oublier ! Avant de repartir, ne m'abandonne pas sans pleurs, sans funérailles ; la colère des dieux m'attacherait à toi... Il faudra me brûler avec toutes mes armes et dresser mon tombeau sur la grève écumante, pour dire mon malheur jusque dans l'avenir !... Oh ! Rends-moi ces honneurs et plante sur ma tombe l'aviron dont, vivant, parmi vous, je ramais<sup>30</sup> !»

Le mythe d'Elpénor évoque des situations humaines où le personnage est en état d'inconscience, voire d'hébétude, et souffre d'une perception dé-

<sup>27</sup> Homère : *Odyssée*, Chant X, vers 529–560 (traduction de Victor Bérard, Paris : Gallimard, 1931).

<sup>28</sup> Cfr. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : PUF, 1979.

<sup>29</sup> T. Gantz : *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris : Belin, 2004 : 223.

<sup>30</sup> *Odyssée*, Chant XI, vers 50–90.

formée de la réalité. Par ailleurs en psychanalyse le *syndrome* d'Elpénor est un «ensemble de troubles mentaux — notamment perte de la mémoire — qui accompagnent parfois un réveil brusque après une intoxication alimentaire ou les excès de boissons alcoolisées<sup>31</sup>». Les personnes souffrant de cette maladie agissent «de manière semi-automatique au moment du réveil alors qu'ils se sont endormis peu de temps précédemment dans un un endroit auquel ils n'ont pas eu le temps de s'accoutumer et après avoir absorbé un excès de boisson alcoolisée ou d'hypnotiques ; cet état de semi-inconscience est susceptible d'entraîner des accidents, une chute dans le vide<sup>32</sup>».

L'expérience de la *chute* est d'ailleurs un thème central dans l'œuvre poétique de Mario Scalesi. A l'âge de cinq ans, le poète se fracture la colonne vertébrale en tombant d'un escalier : c'est alors «l'instant où il a cessé de vivre<sup>33</sup>». L'enfant ne pourra plus grandir normalement, il souffrira d'une douloureuse scoliose et restera nain et bossu, victime des railleries cruelles des autres gosses, qui le hanteront jusqu'à la fin de ses jours, la folie ayant finalement raison de lui<sup>34</sup>.

J'allais là-haut chercher des cartes.  
 Une coutume d'autrefois  
 Voulait qu'on jouât les tartes,  
 Les fèves cuites et les noix.  
 L'escalier était un peu sombre.  
 Heureux, je rapportais le jeu,  
 Lorsque mon pied glissa dans l'ombre  
 Comme je songeais au ciel bleu.  
 On dit que, fuyant le suaire,  
 Parfois, la nuit, un trépassé  
 Hante sa chambre mortuaire  
 Pour y vivre le passé.  
 Et ces macabres escapades,  
 Voyez comme on les nie à tort :  
 Je sens fuir mes pensées malades  
 Vers l'escalier où je suis mort<sup>35</sup>.

<sup>31</sup> Source : *Le Grand Larousse Encyclopédique* en 10 volumes, tome quatrième, Paris : Librairie Larousse, 1961.

<sup>32</sup> Source : [www.vulgaris-medical.com](http://www.vulgaris-medical.com)

<sup>33</sup> Mario Scalesi : *L'accident, op.cit.* : 44.

<sup>34</sup> D'après un rapport de l'hôpital psychiatrique de Palerme, quelques semaines avant sa mort, Scalesi se plaignait de l'hostilité de sa famille et des enfants de la rue. Voir S. Mugno : *Sicilia, Tunisia e la poesia di Mario Scalesi*, Palermo : ISSPE, 1998.

<sup>35</sup> Mario Scalesi : *L'accident, op.cit.* : 44.

### 3. L'exil d'Adrien Salmieri (1929–)

Emigré en France depuis 1964, Adrien Salmieri est l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de la colonie italienne de Tunisie ainsi que d'une œuvre romanesque où il s'inspire de son propre vécu pour décrire des événements historiques avec un regard de l'intérieur.

Né en 1929 à Tunis dans une famille de bourgeois italiens, Salmieri vit une enfance et une adolescence heureuses, comme il le raconte lui-même : «M'ont tous aimé [. . .] Quand on a eu l'enfance inconsciente et heureuse [. . .] dans les gâteries et les douceurs [. . .] folles de moi, les tantes, bien sûr m'élevant à leur guise, avec la complicité de ma mère, à l'aveuglette. . . aveugles préparant un aveugle. . . mes anges gardiennes<sup>36</sup>». Dans ce monde presque irréel, l'auteur est «le mâle de la famille, le continuateur, le restaurateur futur de la gloire fort mitée pour le présent<sup>37</sup>». Les souvenirs de son enfance lui offrent la source même pour l'écriture de ses romans : «J'ouvrais en grand les oreilles à ce récit, régulièrement repris vers les cinq heures, je me rapprochais de leur groupe pour en entendre davantage, tout en continuant à jouer, jusqu'au moment où la sorcière Carmena me dénonçait, d'un coup d'œil, à ma tante qui s'arrêtait, la phrase en l'air<sup>38</sup>». D'ailleurs sa tante lui montre le chemin de la mémoire, par sa fonction «de chantre de la légende familiale, qu'elle mettait au point et à jour dans des versions de plus en plus circonstanciées. . . le goût du détail et de l'ensemble en même temps. . . composait un tableau dans le genre des Flamands, avec beaucoup de petits personnages insignifiants à l'arrière-plan. . . un fouillis d'objets. . . des animaux. . . ça mettait en relief le sujet principal<sup>39</sup>».

Après l'école maternelle italienne, il fréquente le lycée royal de Tunis jusqu'à sa fermeture par les autorités du Protectorat en mai 1943 : «en octobre 1936 commença ma vie à proprement parler humaine, puisque, ayant consenti à quitter mon avatar de dieu, j'entrai au Gymnase», quittant ainsi les «bavardages douillets de la cuisine<sup>40</sup>». «Dire la fierté de la tribu au matin du premier départ. . . me voyaient, recteur, ambassadeur à plumet, maréchalissime de plusieurs empires, mon père souriait ému et plein, je suppose, d'un certain respect pour celui qui devait illustrer le nom [. . .] Le chœur psalmodiait mon panégyrique. . . intelligent. . . il réussira partout. . . le premier en

<sup>36</sup> *Chronique, op.cit.* : 119.

<sup>37</sup> *Idem.*

<sup>38</sup> *Ibid.* : 125.

<sup>39</sup> *Ibid.* : 124.

<sup>40</sup> *Ibid.* : 148.



tout... mignon, miel, trésor<sup>41</sup>». A l'école italienne on inculque au *signorino* Salmieri les valeurs de la patrie : l'écrivain privilégiera toujours son identité italienne ultime par rapport aux autres appartenances culturelles auxquelles il est exposé dans la Tunisie coloniale.

L'annonce de la défaite de l'Italie survient au moment où sa sœur aînée Olga est tuée dans la Péninsule par une bombe américaine. La période qui va de 1943 à 1960 correspond à l'«agonie» de la colonie ainsi qu'à la fin d'un monde qui, du jour au lendemain, relégué dans le passé. Cela impose à l'auteur une série de traumatismes : il assiste au dur traitement infligé par les Français infligent aux Italiens en Tunisie, à l'expulsion vers l'Italie de son père qui, professeur d'arabe au lycée royal, lui avait appris le respect et l'admiration pour la culture arabe. Ces événements tragiques provoquent chez Salmieri un repliement sur soi, voire le déni de son italianité ; des sentiments qui sont par ailleurs partagés par de nombreux ressortissants de la colonie. A partir de 1953 il enseigne au Lycée Alaoui de Tunis et, dans ses dernières années tunisoises, il forme aux pédagogies audiovisuelles les enseignants du nouveau ministère tunisien. Il quitte définitivement la Tunisie en 1964.

### 3.1. La fantôme d'Elpénor

L'engagement humain et littéraire d'Adrien Salmieri, et ses efforts consacrés à la recherche historique, ont pour but de donner une réponse aux divagations de la mémoire «agonisante» qui remue encore et fait mal au-dedans<sup>42</sup>. A la fois témoin et acteur d'une *épopée* italienne, l'écrivain privilégie le roman historique, un genre lui permettant de relier la légende à l'histoire. Dans *Chronique des morts* (1974) Salmieri essaie ainsi pour la première fois de reconstruire, avec un certain recul, la psychologie, la culture et le système de valeurs de la colonie dont il est issu et qui constitue la source d'inspiration de toute son œuvre : ce roman a le but de rassembler et donner un sens aux événements dont les siens auront été les protagonistes malgré eux<sup>43</sup>.

Les expériences des Italiens expatriés lui inspirent bien d'autres romans et personnages. *Le Soldat* (1972), le premier en date, met en scène un soldat de l'armée d'invasion italienne en Grèce. Déserteur, et puis résistant, sa vie n'est que déchirements et contradictions. Dans *Elpénor, la nuit* (1973), Salmieri raconte le périple qui mènera les Italiens à la conquête de Fiume et

<sup>41</sup> *Ibid.* : 149.

<sup>42</sup> *Ibid.* : 105.

<sup>43</sup> Le roman a été republié par Guy Dugas : *Tunisie, rêve de partages*, Paris : Omnibus, 2005.

puis à la montée du fascisme. *Notes de Voyages dans l'île* (1978) tout comme *La violence d'un été* (1979) représentent un regard *a posteriori* de l'auteur sur le passé tunisien. Après un très long silence, Salmieri publie en 2004 *Histoire de Van Ian \*\*\* ou Le théâtre du péché*, qui est en quelque sorte le prolongement de *Chronique des morts*. Ce roman raconte l'histoire d'un riche aventurier flamand du XVIII<sup>e</sup> siècle, genre Léon l'Africain, qui relate les pérégrinations tumultueuses d'une vie suspendue entre plusieurs terres d'exil. Ayant perdu dès sa naissance toute sa famille, disparue dans un *déluge*, ce jeune orphelin doit affronter toutes sortes d'adversités à travers une Odyssée qui finit par le condamner à la vision de l'Enfer et à la souffrance, sans même espérer le soulagement de la mort.

Le schéma classique des romans de Salmieri présente un rescapé, généralement le narrateur, poussé par compassion à la réhabilitation des siens qui sont tombés en disgrâce, poursuivis, oubliés et privés d'honneur, donc, métaphoriquement, de *sépulture* après leur mort. Dans *Chronique des morts* (1974) l'auteur déclare consacrer ses efforts d'écrivain à la « sainte mémoire »<sup>44</sup> de la diaspora italienne de Tunisie dont il se veut, par les belles-lettres, le « découvreur à ces pauvres terres vierges<sup>45</sup> » :

surtout, penser aux ombres à poser, aux clairs-obscur à estomper avec la sûreté de main que donne l'âge, juste avant de sucrer les fraises, sans doute ; pas de lumière, pas trop, elle blesse les yeux des vieillards et de ceux qui écrivent l'histoire de leurs morts<sup>46</sup>.

Par le biais de l'écriture l'écrivain donne la parole à une *tribu* déchue, dont il est lui-même issu :

vous ne saurez jamais ce que signifie ne plus crier parce que l'on n'a plus de voix, ne plus pleurer parce que sont tariées les larmes, ne plus rien ressentir parce que le corps fibre à fibre s'est dissous et parce que vous n'êtes qu'un survivant qui attend dans son grenier-laboratoire le jour de l'événement<sup>47</sup>.

Salmieri se considère ainsi « le seul épargné par punition ou pour l'exemple<sup>48</sup> », le seul rescapé, comme Ulysse, d'une *tribu* qui a fait naufrage. Il

<sup>44</sup> *Chronique, op.cit.* : 119.

<sup>45</sup> *Ibid.* : 106.

<sup>46</sup> *Ibid.* : 9.

<sup>47</sup> *Ibid.* : 211.

<sup>48</sup> *Idem*

veut rendre hommage à la mémoire de ses morts «douillets [qui] dorment dans des concessions payées jusqu'au dernier centime<sup>49</sup>», dans leur terre promise. Il dénonce en même temps «cette lente pétrification, cette longue fossilisation qui m'a rendu moi-même momie quoique doué de tous mes sens [...] avec juste la conscience de toute l'iniquité des miens<sup>50</sup>». A travers une écriture qui évoque une «poésie du passé<sup>51</sup>», Salmieri veut aider à comprendre les «pensées secrètes» de ses morts<sup>52</sup>, à manifester la mémoire qui «tourbillonne au-dedans, [...] remue fort<sup>53</sup>». Le but de Salmieri est celui d'apaiser des «souvenirs orphelins» et de «distinguer les sentiments les uns des autres, les démêler à l'intérieur<sup>54</sup>». Aux siens, qui sont devenus des fantômes incompris et, pour ainsi dire, errants dans les pages jamais écrites d'une histoire amnésique, Salmieri veut offrir un monument littéraire qui en réhabilite la mémoire.

Spectateur des péripéties de sa tribu dans une terre qui lui sera arrachée par des événements imprévus — ou mieux : que la tribu n'a pas été capable de prévoir faute de lucidité —, l'écrivain se donne la toute particulière mission de réconcilier les siens avec l'Histoire. Les mots qu'il immortalise par l'écriture sont un antidote contre la mort et l'oubli, et s'inscrivent dans un précis but apotropaïque dont l'auteur ne fait pas mystère : «la seule chose à vouloir était de ne pas mourir, comme eux l'ont fait, mes ancêtres, mes anciens, mes morts irrémédiables<sup>55</sup>».

<sup>49</sup> *Ibid.* : 212.

<sup>50</sup> *Idem.*

<sup>51</sup> *Chronique, op.cit.* : 105.

<sup>52</sup> *Ibid.* : 150.

<sup>53</sup> *Ibid.* : 105.

<sup>54</sup> *Idem.*

<sup>55</sup> *Ibid.* : 10.



## TRIVULZIANA COD. N. 1458: A NEW TESTIMONY OF THE “LANDUS REPORT”

GÁBOR MIHÁLY TÓTH

Städtisches Cecilien-Gymnasium  
Schorlemerstraße 99  
40547 Düsseldorf  
Germany  
bewindoki@yahoo.com

**Abstract:** The Trivulziana Cod. N. 1458 is a variant of the dispatch, known as the “Landus report” in the Hungarian historiography. This report narrates the history of Hungary from the death of Louis the Great up to the peace between Matthias Corvinus and Frederick III in 1463. However, the codex of the Trivulziana Library also contains a new closing section, which narrates the events following the death of Matthias. In this paper, I examine two questions: (a) was this closing section written by the same person as the so-called Landus report?; (b) does this closing section provide us new pieces of information concerning the history of Hungary? In addition to this, I give a general account of the content of the dispatch and review its editions and its manuscript tradition. Moreover, I outline its reception in the Hungarian historiography. Finally, in the Appendix I give the transcription of the closing section of the manuscript as well as another unpublished part of the manuscript, although the examination of this will be the subject of further studies.

**Keywords:** Matthias Corvinus, Wladislaus II, Landus report, Trivulziana Cod. N. 1458, historiography

The Trivulziana Library of Milan has a wealth of important records of Hungarian history. The former library of the Trivulzio family is well-known among Hungarian scholars mainly for two Corvina codices, both with original Corvina binding.<sup>1</sup> However, these two manuscripts are not the only documents concerning the history of Hungary in the library. Giulio Porro, the eighteenth-century author of the manuscript catalogue of the Trivulziana

<sup>1</sup> Trivulziana Cod. № 817 and Cod. № 818.

Library gave the following short description about the Cod. N. 1458: “Relazione d’Ungheria dell’anno 1490, o poco dopo, senza nome del relatore”.<sup>2</sup> The Cod. N. 1458 is a 10-folio long, paper manuscript which was written in humanistic cursive by a scribe. Later, some marginal annotations were added by a second hand in red ink. It contains a detailed geographical description of Hungary, then it recounts the history of the country from the passing of Louis I (1342–1382) up to the peace between King Matthias Corvinus I (1458–1490) and Frederick III (1440–1493) in 1463. It also supplies information about the incomes of Matthias Corvinus, and finally it narrates the events of the year 1490 and 1491 after his death. During my research about the codex, I compared the incomes of King Matthias that appear in the manuscript with secondary sources dealing with the economic history of Matthias’s rule.<sup>3</sup> Eventually, this led me to identify the Trivulziana Cod. N. 1458<sup>4</sup> as a variant of the so-called Landus report; however, it incorporates a new, so far unknown closing section with respect to other testimonies of the dispatch. This closing section summarizes the history of two important years of Hungarian history, 1490 and 1491.

Throughout this paper, I will try to answer the following two questions: (a) was this closing section written by the same person as the already known parts of the dispatch?; (b) can we gain new information from this section about the history of Hungary with respect to other primary and secondary sources? Firstly, I will give a general account of the content of the Landus report, then I review its editions and give some annotations about its manuscript tradition. Secondly, I will discuss its reception in the Hungarian historiography. However, the focus point of my paper is the analysis of this unpublished closing section of the codex, in the course of which I compare its content with the information of other sources. Finally, in the Appendix, I will add the transcription of both this closing section and that which precedes it, although the thorough examination of the latter will have to be the subject of further studies.

The first part of the report is a detailed geographic and sometimes also demographical descriptions of the Hungarian Kingdom. The author begins his dispatch by positioning Hungary on the map of Europe, and informs the reader about the borders and neighbors of the country. Remarkable elements of this first part are those concrete numbers that the writer gives

<sup>2</sup> Giulio Porro (ed.): *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana*, Torino: Fratelli Bocca Librai di S. M., 1884: 376.

<sup>3</sup> Erik Fügedi: ‘Mátyás király jövedelme 1475-ben’, *Századok* 116 (1982): 486–487.

<sup>4</sup> Henceforth: Trivulziana Codex.

about the size of medieval Hungary. Equally important is the characterization of the social classes and ethnical minorities living on the territory of the Hungarian Kingdom in the fifteenth century. A large segment of the report is dedicated to trace the class of *nobili e baroni* and its structure. On the one hand, the author paints a vivid picture about the ethnic minorities such as Germans, Jews and Gypsies, on the other, he emphasizes the depopulation of the country. Finally, the most important fortresses along the borders and also the minerals and other resources of the country are enumerated. Hence, the dispatch is a considerable source of historical geography and demography.

Following the detailed geographical description, the writer gives a brief outline of the political history of Hungary from the death of Louis the Great in 1382 up to the peace between King Matthias and Frederick III in 1463. After the short discussion of the situation following the death of Louis the Great, the first years of the rule of Sigismund I (1387–1437) are presented; the last event mentioned in our source is the captivity of Sigismund in 1401. Surprisingly, we cannot read about the catastrophe of Nicopolis in 1396, which was one of the most important events of Sigismund's first ruling years. After the omission of more than thirty years, the dispatch continues by narrating the history of Hungary from the passing away of Sigismund (1437) up to the first years of King Matthias's rule. In addition to the political history, the report provides the exact revenue figures of King Matthias, as well as enumerating the names of the most important officers. Throughout the charts of the manuscript the writer lets us know how one event is connected to the others focusing on the internal affairs of Hungary yet leaves out important turning points such as the siege of Belgrade. In short, the so-called Landus report draws an outline of the history of fifteenth-century Hungary; however, placing this in such an interesting narrative is what makes it unique. We do not know about any other diplomatic source which would arch over such a long period of time, since other extant diplomatic reports recount only the everyday political life of the given era.<sup>5</sup> In contrast to these, we have chronicles which enable us to see the history of long periods in one narrative. However, it is obvious that the goal of a chronicle and that of a dispatch are very different. Thus, the profound analysis of this dispatch may let us understand the history of fifteenth-century Hungary from a unique point of view. The interpretation of the sequence of the events in the dispatch will be the subject of further studies.

<sup>5</sup> See, Iván Nagy & Albert B. Nyári (eds.): *Magyar diplomáciai emlékek Mátyás király korából 1458–1490*, Budapest: Akadémia, 1875–1878.

The so-called Landus report has various editions, but none of them is a critical one and each is very different from the others. The *editio princeps* is due to Johann Christian von Engel. In 1798 he published the report attributing it to a papal nuncio, dating the text to 1480.<sup>6</sup> Later, Hieronymus Landus, papal nuncio and Cretan bishop was thought to be the author of the dispatch.<sup>7</sup> In the same year, Martinus Georgius Kovachich issued a Latin version, dating it, however, to 1463.<sup>8</sup> He agreed with Engel in the authorship, so did István Szamota, who published a Hungarian excerpt using Engel's transcription in 1891. Another excerpt was issued in the 19th century in an anthology of geographical descriptions about fifteenth and sixteenth century Hungary.<sup>9</sup> This only focuses on the geographical description attributing it to a Venetian ambassador without dating the report. The various editions differ not only in the question of authorship, but also in the manuscripts which were used for the publication. While Engel and Kovachich<sup>10</sup> mention two manuscripts of the Ambrosiana Library of Milan, the Ambrosiana R 94 Sup and S 86 Sup, the curator of the geographical anthology refers to a codex of the Marciana Library of Venice without specifying its call number. This is the Marciana It. VI. 276.<sup>11</sup> Moreover, we know two other testimonies that have never been published, one is the Codex Urbinas Latinus 728 of Vatican Library,<sup>12</sup> the other is the Trivulziana Codex.

A common feature of the testimonies is that the author is not identified in any of them. It is not clear at all what made Engel attribute the report to a papal nuncio. As he says, he used a manuscript that János Eszterházy gave him. As Engel tells us, Eszterházy copied this in the library of

<sup>6</sup> Johann Christian von Engel (ed.): *Geschichte des ungrischen Reichs und seiner Nebenländer*, Halle: Gebauer, 1798, II: 6–17.

<sup>7</sup> See Zsigmond Pál Pach: 'Hogyan lett a harmincadvámból huszad?', *Történelmi Szemle* 37, 1995: 257; András Kubinyi: 'Vitéz János és Janus Pannonius politikája Mátyás uralkodása idején', in: István Bartók, László Jankovits & Gábor Kecskeméti (eds.): *Humanista műveltség Pannóniában*, Pécs: Művészetek háza Pécsi Tudomány Egyetem, 2000: 11.

<sup>8</sup> Martinus Georgius Kovachich (ed.): *Scriptores Rerum Hungaricarum Minores*, Budaë: Typ.Univ., 1798, 2: 13–22.

<sup>9</sup> *Descrizione dell' Ungheria nei secoli XV. et XVI.*, Budapest: [s.n.]1881: 29–34.

<sup>10</sup> It is not clear if Kovachich translated the Italian manuscript of the Batthyány Library or that time another manuscript existed also in Latin. According to Engel, it was Kovachich to carry out the translation, however Kovachich does not say this. See: Johann Christian von Engel (ed.): *Geschichte...*, *op.cit.*: 2: 17.

<sup>11</sup> Henceforth: Marciana Codex.

<sup>12</sup> Prof. István Draskóczy called my attention to this manuscript, moreover he gave me his reproduction of it. Therefore, I am most grateful to him for this, and also for providing me with important information concerning the dispatch.



count Ignác Batthyányi. János Eszterházy thought that the report had been copied from a codex of Vatican Library, however, Engel adds that the copy in the Batthyány Library was, in fact, transcribed from two manuscripts of the Ambrosiana Library: the Ambrosiana R 94 Sup and S 86 Sup.<sup>13</sup> Once again, the author is not indicated in either Ambrosiana manuscripts.<sup>14</sup> Besides, both the other two North-Italian testimonies and the codex of the Vatican Library lack any reference to the author. In summary, in the light of the original manuscripts, Engel's point of view concerning the authorship seems to be a hypothesis that needs further verification.

While the testimonies are equal regarding the question of the authorship, they differ in many other features. First, the incipit is different. While the Ambrosiana S 86 Sup<sup>15</sup> and Codex Urbinas Latinus 728<sup>16</sup> lack the short introduction in which the author summarizes the content of his writing, this is present both in the Marciana Codex<sup>17</sup> and in the Trivulziana Codex.<sup>18</sup> Second, the last event mentioned by each testimony is different. In the Codex Urbinas Latinus 728 this is the conciliation between King Matthias and the nobles who supported Frederick III after the second battle of Körmend (12 April 1459).<sup>19</sup> In contrast, in the Ambrosiana S 86 Sup the political history finishes with the account of the events on 3 April 1462. On this day János Vitéz and Frederick III reached the settlement according to which Matthias could recover the Holy Crown but he had to pay 80,000 florins. Since the author knows about the settlement,<sup>20</sup> but the Holy Crown is not yet in Hungary, the *terminus ante quem* is 24 July 1463 when the Holy Crown returned to Hungary. At the same time, in the Trivulziana Codex we can read,

<sup>13</sup> I could not find the manuscript, mentioned by Engel, in the contemporary catalog of the Batthyány Library, however it can be also part of a miscellaneous codex. See Róbert Szentiványi: *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum Bibliothecae Batthyányanae*, Szeged: Bibliotheca Universitatis Szegediensis, 1958.

<sup>14</sup> I could not consult either the original or the reproduction of the Ambrosiana R 94 Sup. However, the question of anonymity can be seen also in the description of the manuscript which was published by the Amrosiana Library on the Word Wide Web: [http://www.ambrosiana.it/ita/manus\\_scheda.asp?pagina=1&pva=1&pto=1&dkprog=106150000&ordine=0](http://www.ambrosiana.it/ita/manus_scheda.asp?pagina=1&pva=1&pto=1&dkprog=106150000&ordine=0) (accessed March 10, 2008).

<sup>15</sup> Biblioteca Ambrosiana, S 86 Sup, folio 185r.

<sup>16</sup> Vatican Library, Codex Urbinas Latinus 728, folio 29r.

<sup>17</sup> Marciana Codex, folio 96r.

<sup>18</sup> Trivulziana Codex, folio 1r.

<sup>19</sup> Codex Urbinas Latinus 728, folio 37r.

<sup>20</sup> One can read in the manuscript that "Federico imperatore s'ha accordato co' Mathias di dargli la corona del Regno d'Ungaria, et ha tolto 80 mila ducati", S 86 Sup, folio 193r.

“E nasuto el dito acordo limperador rendese la corona”,<sup>21</sup> and in the Marciana Codex one can read, “havendo la corona insieme cum el Re et el regno aquistado”,<sup>22</sup> which means that the two testimonies were written after 24 July 1463. Besides, they let us know that Bosnia is not occupied by the Ottoman Empire,<sup>23</sup> which makes us think that these testimonies were written in the summer of 1463. However, both in the Marciana Codex and in the Trivulziana Codex the text of the dispatch contains a closing section which provides information about the political system of medieval Hungary and narrates the history of the country from the death of King Matthias (1490) to the Peace of Bratislava (1491).<sup>24</sup> As we will see, this section must have been composed in October 1493. Another point to add is that the differences between the testimonies cannot be due to errors of scribes. Change of words, omission of whole sentences and paragraphs, insertion of new elements demonstrate that in course of long years the content of the dispatch was changed and completed. In addition, as we have seen, in the Trivulziana and Marciana Codexes, after the interruption of the narration in 1463, the closing section recounts the events of 1490/1491. Consequently, the main question is whether this closing section and the previous one, known as Landus report and published by Engel and Kovachich, were written by the same person. I will return to this question.

In the Hungarian historiography, the text of the dispatch was principally discussed in the context of economic history. In 2003, Professor Géza Érszegi gave a summary about the reception of the text among Hungarian historians.<sup>25</sup> In the nineteenth century, beside Lajos Thallóczy, Dezső Csánki dealt with the report.<sup>26</sup> The goal of Csánki's article is the reconstruction of the Matthias's court from different aspects. In order to outline the financial background of the court, he examines the incomes of the whole country using three sources, one of these is our dispatch in the edi-

<sup>21</sup> Trivulziana Codex, folio 8r.

<sup>22</sup> Marciana Codex, folio 103v.

<sup>23</sup> Marciana Codex, folio 103v; Trivulziana Codex, folio 7r.

<sup>24</sup> Marciana Codex, folios 107v–108v; Trivulziana Codex, folio 9v–10v.

<sup>25</sup> Géza Érszegi: ‘Relatio de statu Hungariae’, in: *Repertorium fontium historiae mediæ aevi*, Roma: Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, 2003, IX: 486–487. I would like to thank Prof. Géza Érszegi for sending me his writing and providing me with important information about the manuscripts.

<sup>26</sup> Lajos Thallóczy: *A Kamara Haszna (Lucrum Camerae) története kapcsolatban a magyar adó- és pénzügy fejlődésével*, Budapest: Weiszmann, 1879: 97–98; Dénes Csánki: ‘I. Mátyás udvara’, *Századok* 17, 1883: 518–522.

tion of Kovachich.<sup>27</sup> Before the Second World War, historians such as Vilmos Fraknói and Kováts Ferenc treated the dispatch.<sup>28</sup> In his article, Kováts estimated the contribution of the Hungarian gold mining to the European commerce in the fifteenth century. He controls the figures, appearing in the edition of Kovachich, by confronting them with the incomes of Ippolito d'Este. His conclusion is that the figures mentioned by the dispatch are acceptable.<sup>29</sup> In the second half of the last century, Jenő Szűcs, András Kubinyi, Erik Fügedi and Zsigmond Pál Pach discussed the dispatch, concentrating mainly on the information about the incomes of King Matthias.<sup>30</sup> Erik Fügedi summarized the debated issues concerning the two 18th century editions, besides he provided some pieces of information about the manuscripts containing the text, at a time when, however, only the two Ambrosiana testimonies were known. Moreover, Fügedi expressed his doubt concerning the fact that the report had been addressed to the Pope in 1463, as Pius II (1458–1464) Silvio Piccolomini knew very well Hungary, consequently, he would hardly have ordered such a detailed report.<sup>31</sup> In 1993, Zsigmond Pál Pach used the data of the report as a starting-point for proving that by the 1450s the thirtieth customs duty became twentieth. He writes that "according to a report of the Pope's ambassador written in Italian of 1462 or 1463, however, the duty thirtieth only by name, and in effect it meant cinque per cento: 5%, i.e., twentieth".<sup>32</sup> While in the Ambrosiana S 86 Sup on 195r and in the edition of Engel we can really read 5%, in the Trivulziana Codex on 9v one can find 3%, which contradicts the conception of Pach. Therefore, only a philological examination can help us to tell which data can be accepted.

The opening image of the concluding section of the Trivulziana Codex is the death of King Matthias Corvinus I.<sup>33</sup> The date of his death corresponds to that we can find in other sources: 6 April 1490. It is remarkable

<sup>27</sup> *Ibid.*: 518.

<sup>28</sup> Ferenc Kováts: 'A magyar arany világtörténeti jelentősége és kereskedelmi összeköttetéseink a nyugattal a középkorban', *Történelmi Szemle* 11, 1922: 113–115; Vilmos Fraknói: *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szent-székekkel*, Budapest: Szent István Társulat, 1901–1903, II: 113.

<sup>29</sup> Ferenc Kováts: 'A magyar arany. . .', *op.cit.*: 116.

<sup>30</sup> Jenő Szűcs: 'Városok és kézművesség a XV. századi Magyarországon', *Művelt Nép* 188, 1955; András Kubinyi: 'A XV–XVI. századi magyarországi városfejlődés kérdéseihöz', *Századok* 99, 1965: 516.

<sup>31</sup> Erik Fügedi: 'Mátyás király jövedelme. . .', *op.cit.*: 486–487.

<sup>32</sup> Zsigmond Pál Pach: 'Hogyan lett a harmincadvámból huszad?', *op.cit.*: 276.

<sup>33</sup> Trivulziana Codex, folio 10r.

that the author of the Trivulziana Codex simply states the fact without specifying, for example, the place or cause of the death. Although, it was widely rumoured that Matthias was poisoned by his wife Beatrice,<sup>34</sup> the author does not reflect on this possibility. However, this rumour has never been proved and today it is generally accepted that he died of a disease.<sup>35</sup> Furthermore, King Matthias passed away in Vienna, in the seat of his biggest enemy, the Hapsburg dynasty. The occupation of this city per se was one of his biggest achievements. Besides, the retention of Vienna and the occupied Austrian territories of Matthias was to be one of the key elements of the years 1490/1491, which is the topic of the closing section of the manuscript. Thus, these small lacunas already indicate that we cannot expect a complex explanation of the events following the death of Matthias.

After the statement of his death, the reaction of the Hapsburgs is narrated as follows: “solicitati subito fono iprelati del serenissimo Imperador et Re de romani idoveseno elegier di[to] Re masimiano”.<sup>36</sup> This can be paraphrased as “I prelati dell’Imperatore et Re dei Romani furono subito sollecitati perché dovessero eleggere Re Masimiliano”.<sup>37</sup> This clause raises several problems. First, in the Marciana Codex we can read “prelati e baroni”.<sup>38</sup> The use of these two words together refers to the temporal and spiritual leaders of the country who had the right to take action during an interregnum. Consequently, addressing only the prelates makes no sense. We can, therefore, suppose that it is an error of the scribe or the negligence of the author, which could have been corrected later by the person who copied the Marciana Codex. Second, the meaning of *solicitati* is uncertain as well. The most logical translation of this verb seems to be ‘urge’ or ‘insist’. Nevertheless, the *Grande dizionario della lingua italiana* by Salvatore Battaglia mentions a second and a third connotation: (a) “sobillare un gruppo di persone, una popolazione affinché prendano le armi o tumultuino”, (b) “Invitare con insistenza a riunirsi”.<sup>39</sup> In order to reconstruct the meaning of this obscure sentence, we should confront it with other sources.

<sup>34</sup> ‘Molti sono, che giudicano la Regina havere tenuto mano alla morte del Re.’ — Letter of Stefano da Cremona to the Duke of Milan on 20 April 1490, in: *Magyar diplomáciai emlékek*, 4: 117.

<sup>35</sup> On the circumstances of Matthias’s death, see András Kubinyi: ‘Két sorsdöntő esztendő’, *Történelmi szemle* 33, 1991: 47–48.

<sup>36</sup> Trivulziano Cod. N. 1458, folio 10r.

<sup>37</sup> *Sollicitati* is a variation of *sollecitare*. *Fono* is probably an error of the scribe, also in the Marciana Codex, on 108r we can read *foreno*, which corresponds to *furono*.

<sup>38</sup> Marciana Codex, folio 108r.

<sup>39</sup> Salvatore Battaglia: *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino: Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1998, 19: 326.

The Hapsburgs did not defer to take action after the death of Matthias; however, I could not find any source which would confirm either the second or the third meaning of *sollicitare*. On 9 April 1490 Frederick III ordered the conquest of the Austrian territories occupied by Matthias. Ten days later, his son, Maximilian I appealed to the Hungarian estates. András Kubinyi gives an excellent summary of this appeal. According to this, Maximilian emphasises his claim to the Hungarian throne, he promises to defend Hungary from the Ottoman Empire, but he does not request the Hungarians to gather or to form an army.<sup>40</sup> Erasmo Brascha, an Italian diplomat, wrote an account to the Duke of Milan from the court of Maximilian I at the beginning of May. This lets us know that Maximilian sent ambassadors to the widow of Matthias and to the Hungarian Barons, but Erasmo Brascha cannot give exact information about the message that they should take. According to him, the ambassadors were sent to discuss only about the restitution of the lost territories and not about Maximilian's claim to the Hungarian throne.<sup>41</sup> To sum up, the source cited by Kubinyi makes us accept the first meaning ('insist' or 'urge'), as long as Maximilian pressurized the Hungarian estates in order to elect him. Ironically, however, the Roman King was behind schedule: on 17 April the royal council had already issued the invitations to the diet of election.

Whatever the author of our source wants to express with *solicitati*, the goal of the act described by this word is clear: "doveseno elegier il di[to] Re". The fact that *congiuntivo imperfetto* is used assures us that it is an adverbial clause of purpose. The writer lets us know not only the intention of Maximilian but also what is expected from the Hungarians, who are supposed ("doveseno")—according to him—to elect Maximilian. After this, more arguments are presented why Maximilian had "pleno iure a sucieder i(n) Regno" and consequently why the Hungarians should choose Maximilian. First, the author refers to the settlement between Matthias and the father of Maximilian in 1463, quoting the most important part of the treaty: if Matthias dies without apparent heir, Frederick III or his descendants will succeed to the throne. Second, the treaty between the Hungarian King and the Holy Roman Emperor was ratified by the barons and prelates. During the diet of 1464, a part of the Hungarian prelates and barons confirmed this agreement. However, in 1490 the Hungarian prelates and barons wanted to exercise their right to elect the new king which they had obtained in 1447.

<sup>40</sup> András Kubinyi: 'Két sorsdöntő...', *op.cit.* : 15.

<sup>41</sup> *Magyar diplomáciai emlékek*, 4: 190.

As a result of this, the claim of Maximilian based on the settlement of 1463 was not welcome.<sup>42</sup>

At this point I should return to the question of authorship: was the closing section, which appears only in the Marciana and Trivulziana Codexes, written by the same person as the previous one already published by Engel and Kovachich? In the latter, one can find important pieces of information about the agreement of 1463 between Matthias and Frederick III as far as the author tells exactly how much money Matthias had to pay to get the corona.<sup>43</sup> Nevertheless, the author discussing this treaty seems to be forgetting a point of the agreement which in 1463 was not as important as in 1490. This point concerns the already quoted question of succession: if Matthias dies without apparent heir, Frederick III or his descendants will succeed to the throne. If the closing section and the preceding part of the text were written by the same person, why did the author omit such an important fact that would influence the subsequent events? It is hardly credible that this lacuna is due to negligence. Besides, when the author speaks about the offspring of János Hunyady, we can read the following, “ladislao valente homo darne e laltro E matia al presente Re dongaria”.<sup>44</sup> While the closing section was certainly written out after the death of the king, the preceding part of the text regard Matthias as a person still alive. In conclusion, I suppose that both the Trivulziana Codex and Marciana Codex are the result of different editorial phases, carried out by at least two authors.

As our source says, Matthias died “sine liberis legitimis”,<sup>45</sup> although he left behind an illegitimate son, John Corvinus, a significant protagonist of the year 1490, who is, however, missing from the manuscript. After it became clear that Matthias could not have a child from Beatrice, he acknowledged John as his son and did everything to provide his succession. On the one hand, a large quantity of estates was granted to Corvinus, on the other, in 1489 Matthias made the barons and captains of the royal and ducal castles promise to support Corvinus after his death. In spite of this, after his death, the succession of Corvinus was still pending and later the followers of his father, one after the other, deserted him. Finally, on 17 June Corvinus and all who were against his succession agreed that he could keep all estates

<sup>42</sup> András Kubinyi: ‘Két sorsdöntő...’, *op.cit.* : 18.

<sup>43</sup> Trivulziana Codex, folio 8r; Marciana Codex, folio 105v; Ambrosiana S 86 Sup, folio 193r.

<sup>44</sup> Trivulziana Codex, folio 5r; we can read the following in the Marciana Codex on 101r: “ladislao valente homo darne elaltro E Re mathias che ora e Re dongaria”.

<sup>45</sup> Trivulziana Codex, folio 10r.

and titles that he had got before, but he had to renounce the crown. Nevertheless, a few days later he seized the crown and decided to retreat to the southern territories of Hungary. Eventually, he was defeated by Pál Kinizsi in a bloody battle in Csonthegy. Conclusively, Corvinus could not but submit to Wladislaus II. After this we find him on behalf of the Jagiellon king.<sup>46</sup>

In spite of being an illegitimate son, John Corvinus was a well-known figure at the end of fifteenth century. One of King Matthias's acts to raise international recognition for his son was the marriage he arranged with Bianca Maria Sforza (1487), but the princess did not come to Hungary in the end. After the death of Matthias, Ludovico Sforza, uncle of Bianca Maria Sforza became the most prestigious supporter of the young Corvinus abroad. He and his ambassadors wrote several letters to the European Courts in order to promote his candidacy in Hungary.<sup>47</sup> In sum, we can conclude that it is impossible to answer the question why Corvinus is missing from our source. Nevertheless, in the light of Corvinus's importance for Milanese diplomacy, it seems logical that the author of the closing part could have hardly been in service of the Milanese prince.

The next event appearing in the manuscript is the election of Wladislaus II, which was the result of the diet started in June 1490. Two important affairs are absent: one is the above-mentioned battle of Csonthegy, the other is the funeral of King Matthias (25 April 1490), the latter, however, was only of formal significance. It is notable that the writer emphasizes how the Hungarian electors should have acted—i.e., “idoveseno elegier di[to] Re masimiano”—but he does not explain why they eventually elected Wladislaus II. The expression *parse non dimeno* highlights that the Hungarians acted deliberately without accepting an accordance carried out thirty years before. However, our source also acknowledges the legitimacy of Wladislaus II by letting know that his maternal grandfather, Albert I (1437–1439) was King of the Romans, Bohemia and Hungary. Finally, the manuscript correctly tells us the date of applause, even though according to Bonfini, the election of Wladislaus II had been decided secretly before.<sup>48</sup>

The hinge of the election was the conditions that Wladislaus II accepted on 31 July. Our source does not discuss these conditions, although it mentions something which was part of them: the marriage with Beatrice. According to the conditions, Wladislaus had to marry the widow of King Matthias. The compiler speaks ambiguously about this: “publicato per Re

<sup>46</sup> András Kubinyi: 'Két sorsdöntő...', *op.cit.* : 20.

<sup>47</sup> See, for example, *Magyar diplomáciai emlékek*, 4: 176 and 4: 174.

<sup>48</sup> Antonio Bonfini: *Magyar történelem tízedei*, Budapest: Balassi, 1995 : 483.

a di XV luio per co(n)sentime(n)nto precipue de la Reina Beatrizie Relita del Re matias induta da li baroni in spera(n)cia de esser moglie dil Re di boema”.<sup>49</sup> The first part of the sentence is clear: Wladislaus II was elected with the agreement of Beatrice. In contrast, the second part is not lucid: the meaning of the verb *induta* is the source of the ambiguity. This can mean both *convincere*, *suggerire*, *comunicare* and *costringere*, *obbligare*.<sup>50</sup> In András Kubinyi’s interpretation, Beatrice gladly accepted the marriage with Wladislaus. This makes us examine other sources concerning the marriage.<sup>51</sup>

It seems logical that the barons wanted the new king to marry the widow, and Beatrice also probably wanted to marry again. After the death of Matthias, Beatrice was one of the richest people in the country, therefore, the situation of the new king could be stabilized only with the help of Beatrice, a fact which also the barons may have been aware of.<sup>52</sup> Our source itself stresses that the marriage was in the interest of the barons.<sup>53</sup> Nevertheless, Beatrice was not very popular in the country. Moreover, she was infertile. It was the interest of not only Beatrice but also the Aragonian dynasty to make the new king marry Beatrice, since this marriage would have contributed to the prestige of the dynasty. The Milanese ambassador, Maffeo da Treviglio wrote on 25 May that the ambassador of Naples did his best in order to procure the marriage of Beatrice.<sup>54</sup> The question is if she wanted to be the wife of Wladislaus or Maximilian. On 20 June Maffeo da Treviglio reported to the Duke of Milan that “Questa Serenissima Regina se affatica, quanto po, per el Serenissimo Re di Romani per una efusissima ambitione de essere imperatrice”.<sup>55</sup> What this indicates is that Beatrice desired to be the wife of Maximilian rather than Wladislaus.

However, this desire of the widow and what the Hungarian estates wanted, did not meet. As Bonfini states, the Hungarian barons and prelates decided in secret about the election of Wladislaus before the settlement

<sup>49</sup> Trivulziana Codex, 10r.

<sup>50</sup> Salvatore Battaglia: *Grande dizionario...*, *op.cit.*: VII, 867.

<sup>51</sup> András Kubinyi: ‘Két sorsdöntő...’, *op.cit.*: 17.

<sup>52</sup> Father of Beatrice, Ferdinand I of Naples (1458–1494) wrote this to his daughter, Leonora on 23 May 1490: “I baroni haveano deliberato in consilio creare Re per tutto el presente mese de maio, et che era opinione de tutti darlo ad essa Regina per marito”, *Magyar diplomáciai emlékek*, 4: 203.

<sup>53</sup> In my interpretation the expression *in speranza* refers to the barons—i.e., the barons who had hoped that Beatrice would be the wife of Wladislaus.

<sup>54</sup> *Magyar diplomáciai emlékek*, 4: 206.

<sup>55</sup> *Ibid.*: 4: 224.



with Corvinus (17 June) without the agreement of Beatrice.<sup>56</sup> According to Fraknói, almost a month after the secret election, the barons and the dowager queen met (14 July).<sup>57</sup> As a result of this meeting Beatrice gave her consent to the election of Wladislaus and to the marriage. We do not know what really happened then and there but we have a diplomatic report which, speaking about Beatrice and her marriage, says that "benche la Maesta de Madama longamente havesse ricusato, tamen e rimasta contenta, imperoche lei desiderava Massimiliano".<sup>58</sup> What this indicates is that the result of the secret election was presented to Beatrice as *fait a complaint*. We cannot know if she were forced or simply convinced to accept the future marriage but it is sure that she could do nothing but give her consent, even though she desired to be an empress. Consequently, *induta da li baroni* may refer to the situation that Beatrice did not have any other choice than accept Wladislaus as both king and husband.

After all this, the manuscript focuses on the circumstances of Wladislaus's arrival in Buda, omitting important affairs such as the meeting of the Hungarian Barons and Prelate with the new king on 31 July in Farkashida. The importance of this is given by the fact that the new king accepted here the conditions of his election. Also other sources approve that King Wladislaus II arrived in Buda on 9 August; the appearing of John Albert on 10th, as we can read in our source, however, seems to be doubtful. For example, Maffeo da Treviglio reported that John Albert was the first to arrive on 8th and followed Wladislaus on 9th.<sup>59</sup> Moreover, the manuscript leaves out the assembly of the two brothers, where Wladislaus vainly attempted to convince John Albert to leave Hungary.

The dispatch gives an explanation for John Albert's arrival by quoting his claim, "prete(n)dendo esser eleto nel Regno chiamato per ava(n)ti da qualunque dil Regno"; nevertheless, we do not get to know when and by whom he was elected.<sup>60</sup> During the diet on 7 June John Albert was acclaimed by the crowd of common nobles,<sup>61</sup> which neither the barons nor the prelates accepted. However, as Bonfini also states, later John Albert invoked this election.<sup>62</sup> The other question is who was behind this acclaim,

<sup>56</sup> Antonio Bonfini: *Magyar történelem tízelei, op.cit.* : 483.

<sup>57</sup> Vilmos Fraknói: 'II. Ulászló királyvá választása', *Századok* 19, 1885 : 196.

<sup>58</sup> *Magyar diplomáciai emlékek*, 4 : 244.

<sup>59</sup> *Ibid.* : 262.

<sup>60</sup> Trivulziana Codex, folio 10r.

<sup>61</sup> *Magyar diplomáciai emlékek*, 4 : 223.

<sup>62</sup> Antonio Bonfini: *Magyar történelem tízelei, op.cit.* : 423.

saying with other words who “qualunque” refers to. According to a report of Maffeo da Treviglio, the bishop of Vác, Miklós Báthory was the one who encouraged the crowd to shout the name of John Albert.<sup>63</sup> Furthermore, in another letter of the Italian ambassador we can read that John Albert accused István Báthory, the brother of the bishop of betraying him. It is a generally accepted fact that both Miklós and István Báthory firstly sustained John Albert, later however, they supported his brother.<sup>64</sup> Nevertheless, the author of our dispatch instead of nominating anyone specific, uses the pronoun *qualunque*.

After the treatment of Wladislaus II's coming, the compiler narrates the autumn of 1490. As also the manuscript states, the next important step of John Albert was the siege of Kosice. The younger Jagiellon brother decided to retreat to the regions near the Polish border and from October onwards he was besieging Kosice, but finally he could not occupy it. Meanwhile, Wladislaus II had to face numerous problems such as financial difficulties or the campaign of Maximilian I against Hungary. Only the final step of this latter appears in the manuscript, which was the occupation of Székesfehérvár on 17 November. Another significant event of the autumn 1490 was the coronation of Wladislaus II in September. The codex does not tell us the exact day of it. While Vilmos Fraknói thought that it was on 18 September,<sup>65</sup> András Kubinyi indicated 21 September.<sup>66</sup> Furthermore, in a letter of Maffeo da Treviglio we can read a third date, 19 September.<sup>67</sup>

Following the autumn of 1490, the campaign against John Albert is narrated, the consequence of which was the treaty on 20 January in the camp of Kosice. As a result of this agreement John Albert renounced his claim to the Hungarian throne accepting the Hungarian territories in Silesia in compensation. As also the writer of the dispatch states, after the peace in Kosice, the goal of Wladislaus II was the recuperation of the territories occupied by Maximilian in the autumn of 1490, concentrating mainly on Székesfehérvár, which he finally reached on 29 June. After the siege of

<sup>63</sup> “[L]i nobili de alchuni Comitati stimolati, como si crede, dal Vescovo de Watia, fratello de Vojvoda [...] se reduxeno [nobili] insieme conductosi alla frascata de Lavanio, dove era el dicto Vescovo, incominciarono ad cridare Re Alberto fiolo del Re de Polonia.” *Magyar Diplomáciai Emlékek*, 4: 223.

<sup>64</sup> Vilmos Fraknói: ‘II. Ulászló...’, *op.cit.*: 103–104; András Kubinyi: ‘Két sorsdöntő...’, *op.cit.*: 34.

<sup>65</sup> Vilmos Fraknói: ‘II. Ulászló...’, *op.cit.*: 103–104

<sup>66</sup> *Ibid.* 210; András Kubinyi: ‘Két sorsdöntő...’, *op.cit.*: 28.

<sup>67</sup> *Magyar Diplomáciai Emlékek*, 4: 273.

Székesfehérvár, the negotiations between Maximilian and Wladislaus were opened in August, by means of which the treaty was signed on 7 November in Bratislava. According to our source, Wladislaus is supreme ruler of Hungary provided that he pays four times 25 thousand ducats to Maximilian every 6th month, so 100 thousand ducats in two years. Furthermore, Maximilian, in exchange, sends four thousand cavalries against the Turkish if necessary.<sup>68</sup> However, the most debated point of the agreement is omitted: if Wladislaus II dies without a legitimate successor then Maximilian or his legitimate descendants will succeed to the throne.<sup>69</sup> Consequently, the settlement of Bratislava was a return to the agreement between Matthias and Frederick III in 1463. Besides, two adverse circumstances that may have influenced the settlement are missing. One of these is the continuous Turkish incursions in southern Hungary, the other is the fact that John Albert was attacking Hungary since July. Finally, John Albert was defeated by István Szapolyai in December which made him give up his claim to the Hungarian throne.

The settlement in Bratislava is the last historical event of Hungarian history appearing in the manuscript; however, as we will see, this is not the *terminus post quem* of the text. After the narration of Hungary's history from 1490 to 1491, the verso of folio 10 deals with the Jagiellonian dynasty. The author, deflecting from the succinct style of the diplomatic reports, gives a description about the physical appearance of Wladislaus II. Till now it may have seemed that the writer favors Maximilian, nevertheless, here he appreciates not only the personality of Wladislaus but also his rule.<sup>70</sup> We know one important piece of information from the manuscript which can help date the text: Casimir IV (1447–1492) had died the year before.<sup>71</sup> The Polish king passed away on 7 June 1492, so the manuscript was certainly written after June of 1493. Moreover, the author presents again the maternal lineage of Wladislaus repeating the same information that we can read on 10r but inserting also the name of the Holy Roman Emperor and Hungarian King, Sigismund, who was the great-grandfather of Wladislaus II, which further emphasizes his legitimacy. Ultimately, another positive feature of Wladislaus is presented: after the death of his father, despite being the firstborn he ceded the Polish throne to his younger brother, to that John Albert,

<sup>68</sup> Trivulziana Codex, folio 10v.

<sup>69</sup> Szabó Dezső: 'A pozsonyi béke. 1491 nov. 7.', *Századok* 48, 1914: 383.

<sup>70</sup> Trivulziana Codex, folio 10v.

<sup>71</sup> "El qual Serenissimo Re Valadislao fo fio prozenito del Re de Polana zauno anno morto", Trivulziana Codex, 10v.

who made his first year in Hungary so difficult.<sup>72</sup> Nevertheless, Wladislaus, having neither enough money nor power, could hardly do anything else, particularly because his father Casimir IV also advised the Polish nobles to elect John Albert after his death.<sup>73</sup> The fourth brother of Wladislaus II, mentioned in our source as “tercio fradelo” was Alexander Jagiellon, duke of Lithuania (1492–1506) and later king of Poland (1501–1506). Indeed, Casimir IV and Elisabeth of Austria had another son, Saint Casimir Jagiellon (1458–1484). The fifth son, said to be the fourth in the manuscript, was Frederick (1468–1503), the cardinal-archbishop of Gniezno about whom the source writes “et hora fato cardinal”.<sup>74</sup> He became cardinal on 20 September, consequently this section of the manuscript was written around October–November 1493. The sixth son of Casimir IV was Sigismund, who—as also the manuscript states—did not hold any position in the end of the fifteenth century, however, ultimately he ruled Poland for more than forty years, from 1506 till 1548.

The manuscript ends with an obscure statement referring to the sixth brother: “il quinto fradelo e lo principe sigismondo fino a qui sancia stato ma per la grande union e fra Iditti fradeli facil cosa he il Re dongaria gli dara stato”.<sup>75</sup> After that John Albert gave up his plan to obtain the Hungarian throne; the relationship between the Jagiellon brothers started to be normalized. In December 1492, Wladislaus II and John Albert, who became the king of Poland as John I (1492–1501), made a secret contract in December 1492. This was the starting point of that union among Jagiellon brothers about which our source speaks. The next important step of this secret union was the meeting in Lőcse in the spring of 1494, the participants of which were the five Jagiellon brothers, mentioned in the manuscript. One of the goals of this family congress was the placement of Sigismund.<sup>76</sup> What this suggests is that the writer could have known something about this secret alliance and its projects. Finally, it is not impossible that one can find this closing section and its continuation in other manuscripts as the Trivulziana Codex is interrupted.

As we could see, the last charts of the Trivulziana Manuscript provide a succinct summary of two important years in Hungarian history. However,

<sup>72</sup> *Idem.*

<sup>73</sup> Oskar Halecki: *A history of Poland*, London: J. M. Dent & Sons, 1961: 101.

<sup>74</sup> Trivulziana Codex, folio 10v.

<sup>75</sup> *Ibid.*: folio 10v.

<sup>76</sup> Pál Engel, András Kubinyi & Gyula Kristó: *Magyarország története 1301–1526*, Budapest: Osiris Kiadó, 2001: 335.

it hardly gives new pieces of information that we did not know before. In summary, almost all the important events of the two years are present in the narration. Nevertheless, many details, such as the funeral of Matthias or the condition of Wladislaus's election are missing. Moreover, the author's explanations are not based on the concrete historical situation but rather on remote agreements, such as that of Matthias with Frederick III in 1463, or on genealogical questions, as in the case of Wladislaus II's election. Unfortunately, we do not get any pieces of concrete information of either about the decision of the Hungarians concerning this election or about the supporters of John Albert. What this indicates is that the author did not know really know what happened in Hungary. He had probably consulted different diplomatic recounts and then summarized them.

In summary, the Trivulziana Codex is an important record of fifteenth-century Hungary. It contains a variant of the so-called "Landus report"; moreover, a previously unknown closing section also appears in the Marciana It. VI. 276. This closing section has two parts. The first one gives general information about medieval Hungary and the second one narrates the events following the death of Matthias Corvinus. In this paper, I compared the content of this latter part with other sources. As I proved, the writer of this closing section cannot be the same person who wrote the dispatch, until now known as the Landus report. We do not know when and who transcribed the two texts in one manuscript. Therefore, both the Trivulziana Codex and the other testimonies leave many open questions, which can be answered only by profound research in Italian libraries and archives.

## Appendix

9v

20. La Regia M(aes)ta de ongaria ebe pri(n)cipio et fu i(n)stituida per el co(n)da(m) Ser(enessi)mo Re Stefano alora
21. fato christiano del 984 In tal forma ch de terre e luogi del Reg(no) cu(m) sue Iuriditio(n) uno
22. tercio fuse del clero et (per)sone e le echlesiastice e uno tercio fuse de li Baroni e nobeli del
23. Reg(no) Elaltro tercio de la corona la q(u)al Regia m(aes)ta pleno vivere potese co(n)ferir tuti i benefi

24. cij echlexiastici et i(n) co(n)ferir q(u)eli se intenda el Re havere podestate legati cardinali alete
25. re como dicono co(n)star per privilegio co(n)ceso al dito Re stefano e sucesori et cusi fin haora
26. ano oservata I qual sono XV prelati pri(n)cipali oltra el resto del ~~ele~~ chlero do arzipischopi zoe
27. strigonia et colocruse [XII] veschovi ariense [ ]briense [va]radiense transilvane(n)se et il pre
28. posito de alba Regal El q(ua)l no(n) ne veschovo per ch se inte(n)de solum de esser soto el Re e no(n) soto ar

ior

1. zivescovo e pero celebra come vescovo el q(ua)le hano hobligo E cada u(n) secondo le portio(n) de
2. le intrade loro haver i(n)fra loro presti cavali 3600 el tercio stratioti e ligieri et I do ter
3. ci atute loro harme adogni richiesta del Re et bisogno del Regno similiter i baroni e
4. nobeli i q(ua)l per esser i(n) gra(n)de numero no(n) nomino particularme(n)te cognoseno tuto quello a(n)
5. no i(n) feudo da la corona E more(n)do qalu(n)q(ue) de i baroni e nobeli sencia legitimi eriedi
6. e desendenti de legitimo matrimonio e in arbitrio del Re tuor suo beni i(n) la corona o cu(n)
7. ferirli a pui (pro)simi legitimi del de fonto como ut plurimu(m) se oserva iqual baroni e no
8. beli seco(n)do le loro i(n)trade sono etia(m) obligati adogni Richiesta del Re et bisogno del Reg(no)
9. dar et i(n) persona cavalchar cu(n) le sue zente imagior numero ch no(n) sono i preti per esser an
10. ch loro i(n) pui numero
11. Morto El Re Matias ali 6 dapril 1490 solicitati subito fono iprelati del serenissimo Imperador
12. et Re de romani idoveseno elegier di[to] Re masimiano como quello haveva pleno iu
13. re a sucieder i(n) Regno per la co(n)ve(n)cio(n) soleme(n)te stipulata fra federigo Imperator et Re Ma
14. tias et co(n)firmata da la maggior parte de lbaroni e prelati dongaria ch ma(n)cha(n)do el Re

15. Matias sine liberis legitimis como tuno era ocorso el Reg(no) aspetase al Imperador E suoi
16. legitimi desendenti parse no(n) dimeno ai eletori de elegier per suo Re il ser(enissi)mo ladislao
17. Re di Boemia p(ro)zenito de Casmiro Re di polana e de la fia del q(uondam) alberto Re di Romani
18. de ongaria e de boemia publicato per Re a di XV luio per co(n)sentime(n)to precipue de la Rei
19. na Beatrizie Relita del Re matias induta da li baroni in spera(n)cia de esser moglie
20. dil Re di boema El vene i(n) buda a di 9 auosto aceptato da tuti quel i apresentavano el
21. Regno Et a di 10 el di seguente si apresento per megio buda sul danubio zua(m) alberto fiolo
22. sego(n)do del Re di polana prete(n)dendo esser eleto nel Regno chiamato per ava(n)ti da qualu(n)q(ue)
23. dil Reg(no) il qual intexo il zongier del fradelo nel Castel de buda se ritrase cu(n) le sue ze(n)
24. te e mese campo a casonia terra p(ri)ncipal dongaria vers[o] i(n) confini de polana fu il sete(m)
25. brio In coronato il dito ~~lase~~ ladislao i(n) alba Regal E tornato i(n) buda Masimiano il
26. nove(m)brio prexe alba Regal Il Re dongaria era andato co(n)tra el fradelo per liberar ca
27. sonia fece co(n) lui pace e ritornato ando a recuperar alba regal la q(ua)l da poi zerto tempo
28. auta apati tande(m) etia(m) co(n)duxe pace co(n) Maximiano ch dito Regno dongaria pleno Iu

IOV

1. re avese el Regno dongaria dando a Maximiano ducati 100 mila in 4 termeni ogni 6 mexi ducati
2. 25 mila obligandose masimiano ma(n)dar adogni bisogno del Regno e rechiesta del Re co(n)tra turchi
3. cavali 4 mila atal modo el Re ri[ma]sto pacifico e q(u)eto i(n) dito regno El q(ua)l Ser(enissi)mo Re Valadislao fo fio
4. p(ro)zenito del Re de Polana zauno an(n)o morto E stato gia [. .] Re de boemia co(n) gra(n)de

5. laude e gloria sua Re gratia de tuto q(ue)l Regno si de eretici ch sono asai como de catolici
6. naque del 1456 de statura pui ch medio chre e di gratissimo aspeto tanto be(n) proportiona
7. nato i(n) ogni parte de la p(er)sona soa qua(n)to dir si posa La madre fo fia del Ser(enissimo)mo Alberto Re
8. de Romani el q(u)al ebe per moglie una unicha fia del q(uondam) Serenissimo Sigismo(n)do Imperador E re donga
9. ria e de boemia il fradelo zua(n) alberto hera ~~e~~ Ser(enissi)mo Re de polana ch esendo morto il
10. padre de dito et aspeta(n)do el Regno Iure hereditario al dito Re dongaria e de boemia
11. per esser el p(ro)zenito sponte e libere apriego dela ser(enissi)ma madre del fradelo asenti ch el dito
12. fradelo sucedese a lui in tal paterno regno il tercio fradelo e ducha dela tisiafia no(n)
13. minore paexe de q(ue)lo de polana il quarto he arcivescovo de cra[vio]via et hora fa
14. to cardinal de i qual do beneficij oltra il capelo ha de intrata duchati 35 mila il quinto fra
15. delo e lo principe sigismondo fino a qui sancia stato ma per la grande union e fra
16. Iditti fradeli facil cosa he il Re dongaria gli dara stato



## L'ESILIO VOLONTARIO DI CARLO GOLDONI A PARIGI

TAMARA TÖRÖK

Università Eötvös Loránd  
Istituto di Lingua e Letteratura Italiana  
Múzeum krt. 4/C  
H-1088 Budapest  
Ungheria  
tamaratorok@hotmail.com

**Abstract:** At the peak of his career and after some unbearable literary conflicts, Carlo Goldoni accepts the invitation of the *Théâtre Italien* ('Italian Theatre') in Paris and leaves Venice. *Una delle ultime sere del Carnevale* ('One of the Last Nights of the Carnival') is the comedy with which he says goodbye to his Venice audience, and in the form of an allegory, entering the comedy behind its protagonist, Anzoletto, he speaks about his professional reasons to leave Venice. This parallelism between Anzoletto and Goldoni is analyzed through the latest theatrical version of this comedy that was staged at the Katona Theatre in Budapest.

**Keywords:** Goldoni, Italian Theatre, Paris, Commedia dell'Arte, realistic comedy

All'inizio degli anni 1760 l'atmosfera culturale e teatrale è talmente difficile per Goldoni, soprattutto a causa delle sue polemiche con Gozzi, che Goldoni accetta l'invito del Théâtre Italien di Parigi, per un impegno di produzione comica di due anni. Lascia Venezia, e consegna alla sua città e al suo pubblico un addio commosso e nostalgico, *Una delle ultime sere del Carnevale*, in cui Zamaria, il tessitore, organizza una festa durante il Carnevale, invita i suoi amici e colleghi a cena, anche per salutare il giovane disegnatore Anzoletto, che sta per partire per la Russia. Il viaggio di Anzoletto è metafora del viaggio di Goldoni da Venezia per Parigi (e dietro i tessitori, disegnatori, mercanti, ricamatrici di stoffe non è difficile riconoscere gli impresari, i tecnici teatrali, gli attori). *Una delle ultime sere del Carnevale* è quindi anche il saluto del poeta emigrante, l'addio di Goldoni al suo pubblico, un resocon-

to delle ragioni che lo hanno indotto a lasciare Venezia e anche delle sue speranze a proposito del suo soggiorno a Parigi.

Anzoleto lascia Venezia al colmo della sua carriera—anche Goldoni lascia la città proprio nel momento in cui raggiunge la fase più raffinata delle sue qualità espressive nella rappresentazione dei rapporti umani, dei conflitti psicologici, della rappresentazione dell'ambiente veneziano. Anche questa commedia testimonia tutto questo: gli amici arrivano a casa di Zamaria con le loro mogli, Goldoni ci offre una visione molto precisa dei loro rapporti di amici e di consorti, vediamo esattamente come funzionano (o non funzionano) i loro matrimoni. Goldoni li caratterizza con ironia e allo stesso tempo anche con tanta simpatia. Nel personaggio di Madame Gatteau, accanto alle sue più immediate connotazioni comiche, ritroviamo anche il dolore e l'umanità. È il momento in cui Goldoni ha già rinnovato il teatro comico veneziano, ha modificato il suo repertorio e i gusti del suo pubblico. Partendo dalla Commedia dell'Arte, ha creato un nuovo tipo di commedia realistica e ha fatto in modo che venisse accettata sia dagli attori che dal pubblico. Al teatro San Luca, nel corso di tre stagioni (dal 1759 al 1762) produce forse i suoi capolavori: *Gl'Innamorati*, *I Rusteghi*, *Un curioso accidente*, *La casa nova*, *La trilogia della villeggiatura*, *Sior Toderò brontolon*, *Le baruffe chiozzotte*, *Una delle ultime sere del Carnevale*.

Comunque questa è un'epoca in cui, dopo l'ottimismo culturale degli anni precedenti, possono avere la meglio soltanto le *Fiabe* di Gozzi, che invece della fedele rappresentazione della realtà, offrono al pubblico una specie di evasione dalla realtà in un mondo fiabesco.

Nonostante il successo delle sue commedie, sia Carlo Gozzi che l'Accademia dei Granelleschi erano ostili a Goldoni e continuavano ad attaccarlo per il suo gusto letterario. Gozzi tenta di opporre alla produzione "riformata" un ritorno alla Commedia dell'Arte. Nel mese di gennaio del 1761 mette in scena con grande successo un canovaccio, la prima delle sue *Fiabe*, dal titolo *L'amore delle tre melarance*, in cui con le figure della Fata Morgana e del Mago Celio, satireggia apertamente i suoi rivali, Chiari e Goldoni. Il pubblico ama l'uso delle tecniche dell'arte abbinata alla scenotecnica barocca, all'uso delle macchine teatrali e dei trucchi di scena, inoltre lo diverte l'elemento satirico, quindi anche l'opera successiva di Gozzi (*Il corvo*, ottobre 1761), scritta con un metodo simile, avrà grande successo.

Goldoni, però, non parla dei suoi rivali né nei panni di Anzoleto nell'*Una delle ultime sere del Carnevale*, né nelle sue *Memorie*, che scriverà verso la fine del suo soggiorno parigino. Non parla mai delle sue amarezze. "L'ultima sera di carnevale fu la più splendida per me, poiché tutta la platea ri-

suonava di applausi, in mezzo ai quali si sentiva distintamente gridare: Buon viaggio! Felice ritorno! Non mancate! — Confesso che ne fui commosso fino al punto di piangere.”<sup>1</sup>

Sarebbe infatti sbagliato dare solo a Gozzi la colpa per la partenza di Goldoni. Goldoni non riesce ad ottenere né dagli amici né dai protettori veneziani una pensione o un ufficio che gli permettano una sufficiente tranquillità economica. Probabilmente è attratto anche dal fascino della capitale intellettuale della civiltà europea e, come Anzoletto, è infastidito dai limiti provinciali in cui ormai è costretto.

È proprio questo che interessa il regista dell'ultima versione teatrale di *Una delle ultime sere di Carnevale*, Gábor Zsámbéki. Il suo spettacolo al Teatro Katona viene recitato col titolo *L'ultima sera del Carnevale*, proprio per sottolineare il peso della decisione e della partenza di Anzoletto. L'aspetto che interessa di più Zsámbéki è la situazione in cui un giovane di talento (un artista!) deve prendere una decisione che riguarda la sua vita, forse tutto il suo futuro. Restare o rimanere? Questa è la base del suo dilemma. È meglio restare in un posto che per vari motivi non lo ispira più, dove ha già ottenuto tutto per quel che riguarda il suo mestiere, dove tutti lo rispettano per il suo talento — o bisogna partire, cercando nuovi stimoli, nuove esperienze, nuovi compiti? Sì, Anzoletto desidera qualcosa di più. Vorrebbe imparare, sapere di più. Gli intellettuali che accettano inviti simili a quello di Anzoletto, anche ai nostri giorni, sperano in genere di poter vivere, nella nuova città che li ospiterà, non solo in condizioni economiche migliori, ma anche di poter lavorare in condizioni professionali migliori. Anche questo fa parte delle speranze di Anzoletto. Dovrebbe quindi seguire i suoi istinti e lasciare il suo posto sicuro, anche se questa decisione comporta sacrifici? Probabilmente dovrebbe ricominciare tutto da capo all'estero. In più anche la ragazza da lui amata vive a Venezia, e gli sarebbe sicuramente molto penoso lasciarla. Quindi Anzoletto è pieno di dubbi, e i suoi dubbi sono quelli di qualsiasi artista che lavori con passione.

Ai registi che mettono in scena *Una delle ultime sere del Carnevale* in genere piace molto la rara, eccitata malinconia della fine della commedia. Zsámbéki si interessa molto di più ai travagli esistenziali di Anzoletto, per cui ha apportato cambiamenti radicali nel monologo finale della commedia. Nella sua versione il monologo non viene pronunciato da Domenica ma da Anzoletto che, più con amarezza che con malinconia, pronuncia le seguenti parole:

<sup>1</sup> Carlo Goldoni: *Memorie* (Parte II, capitolo LX). [*Emlékezései*, Budapest: Gondolat, 1963.]

Devo andarmene di qua. Parto col cuore grosso, perché devo lasciare quelli che amo. Sono i miei amici. Mi piace vederli quando si divertono, e li ammiro quando lavorano. Sono maestri dei loro mestieri. Ma vedo tutto quello che mi succederebbe qui. Desidero altro. E poi questa è un'epoca torbida, e non si sa cosa capiterà al nostro mestiere. Signore e signori, se vi capita di trovarvi vicini al San Luca a Venezia, ricordateci anche quando al posto della bottega di signor Zamaria ci sarà già da tanto un negozio di regalini.<sup>2</sup>

Sempre per la stessa ragione lo stile di qualche scena è stato cambiato, alcune domande dei dialoghi sono diventate più brusche, proprio per sottolineare la somiglianza della situazione di Anzoletto e di qualsiasi suo collega ungherese, nostro contemporaneo. C'è un forte accento anche sul conflitto tra le generazioni. Zamaria non è capace di capire le ragioni di Anzoletto e, di contro, Anzoletto non capisce quelle di Zamaria.

Sempre per sottolineare il dilemma di Anzoletto, Zsámbéki ha anche aggiunto al copione alcune frasi da assegnare al personaggio Anzoletto, ad esempio nella scena in cui vuole spiegare a Domenica, Marta e Polonia le sue ragioni (“Ora Pietroburgo è il centro del mondo. Sta sviluppando velocissimamente, e gli esperti ci arrivano a valanghe. Immagino che aveste già sentito del vestiario della zarina—ha quindicimila vestiti!—potete capire che hanno tantissimo bisogno di tessitori”),<sup>3</sup> o quando vuole far capire a Zamaria il vero motivo della sua partenza (“Il gusto veneziano è stato definito dai maestri dei maestri. Già mio nonno dipingeva motivi con fiori e uccelli, e solo questi piacciono anche a voi. [...] Ho fatto più di cento disegni di cui voi avete rifiutato parecchi, proprio i miei preferiti...”).<sup>4</sup>

Anche a Bastian sono state assegnate alcune battute importanti. Lui, nella versione del Katona, parla a nome di coloro che sono soddisfatti per i risultati che hanno ottenuto con tanto lavoro nella loro città, questo è stato per loro sempre più importante rispetto alla ricerca di nuove ed ignote esperienze, proprio per questo non hanno mai avuto voglia di partire. Bastian considera la partenza di Anzoletto quasi come un attacco personale nei suoi confronti. “Ha già la pelliccia e il berretto di pelo?”<sup>5</sup> chiede ad Anzoletto in modo ironico. Oppure, con un tono più serio afferma, prima del monologo finale di Anzoletto: “E cosa c'è di male con quello che dirige bene il suo negozio, dà lavoro ai suoi compagni, e tiene in ordine le

<sup>2</sup> Copione dello spettacolo del Teatro Katona, drammaturgia di Gábor Zsámbéki, Géza Fodor e Tamara Török.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> *Idem.*

sue finanze? [...] Anch'io ho avuto più inviti dall'estero da giovane. [...] E il fatto che nell'arte sono stato eletto presidente dei mercanti di seta della Riva Sinistra, non vale niente?"<sup>6</sup>

Tra gli altri importanti cambiamenti drammaturgici dobbiamo far menzione dell'abbreviazione apportata alla scena della partita di carte, la "Meneghella", della scena relativa alla cena, presente nel terzo atto, e dell'estendersi dell'allegoria goldoniana: i tessitori e Anzoletto non rappresentano solo il teatro di Goldoni, ma anche il teatro in generale, nonché il teatro di oggi. Se lo spettacolo si fa al Teatro Katona, ovviamente vuole parlare della situazione, dei problemi che colpiscono anche il Katona. Il periodo in cui si effettuavano le prove dello spettacolo era un periodo in cui la politica, preannunciando grandi tagli in base a criteri piuttosto strani, minacciava l'esistenza stessa dei teatri. Così Momolo, nel rispondere alla domanda di Bastian, utilizza una frase ripresa da un'intervista detta da un importante politico del Ministero della Cultura:

BASTIAN Momolo, quanto xè, che no andè a la comedia? (*a Momolo*)

MOMOLO Non molto tempo fa la vita teatrale fioriva a Venezia. Ad ogni angolo c'era un teatro; sei teatri d'opera, tre di prosa. Il mio preferito era il Sant'Angelo, ma l'hanno chiuso dicendo che non lavorava con profitto. Secondo le nuove direttive della Signoria *bisogna motivare i teatri al rendimento*. Quindi oggi si fanno commedie senza qualità. No... Me piase più cussi, quatro amici, un gotto de vin, una fersora de maroni.

Già in Goldoni il filone principale dell'azione e il discorso sul teatro fanno un unico discorso, cioè il tessuto realistico della commedia. Attraverso Anzoletto, figura che collega il significato letterale e il significato allegorico, Goldoni ha modo di introdurre numerosi segnali del significato teatrale, senza dover tuttavia modificare il tessuto realistico della commedia. Madame Gatteau sembra alludere agli artifici e alla frivolezza del teatro francese, ed è insieme un personaggio comico che agisce fino alla fine della trama. Non ritroviamo più la formula del "teatro nel teatro" tipica del *Teatro comico*. In questo senso la commedia è una risposta alle prime commedie di Carlo Gozzi, in cui la polemica teatrale non si fonde con l'azione principale.

Comunque Goldoni lascia Venezia e Gozzi rimane lì indisturbato, anzi, quando anche Chiari lascia la città, Gozzi si trasferisce al Teatro Sant'Angelo, trionfando con le sue Fiabe (*Il re cervo*, *Turandot*, *L'augellin belverde*), fino al 1765.

<sup>6</sup> *Idem*.

Goldoni arriva a Parigi con la moglie, con il nipotino Antonio e con un servo nell'agosto del 1762, un po' prima dell'inizio della stagione teatrale ma, quasi subito, va incontro alle prime delusioni alla Comédie Italienne (o Théâtre Italien). Per capire le ragioni di questa crisi goldoniana, dobbiamo capire anche la situazione del Théâtre Italien all'arrivo di Goldoni.

Gli attori italiani, già dai tempi dei loro primi arrivi in Francia, ancora in forma di compagnie comiche di giro, facevano i loro spettacoli secondo le tecniche tradizionali della commedia dell'arte: i tipi fissi conservavano i loro nomi e la loro fisionomia, gli attori improvvisavano seguendo i canovacci e, rappresentazione dopo rappresentazione, riutilizzavano certe parti della loro recita, dovendo tuttavia rinunciare all'effetto comico dei dialetti. Quindi fin dal '600 il Théâtre Italien è caratterizzato dalla Commedia dell'Arte, recitata prima con un semplice canovaccio, quindi facilmente comprensibile anche per un pubblico straniero. Proprio a causa delle difficoltà linguistiche, i lazzi, l'acrobazia, la mimica e il movimento cominciavano a diventare, nelle recite degli italiani, più importanti della comicità verbale. Gli attori italiani cercano quindi di adattarsi sempre di più al gusto parigino, anche le parti cantate, ballate ed acrobatiche si moltiplicano nei loro spettacoli.

La seconda metà del '700 fu l'epoca della francesizzazione della commedia italiana. Gli attori cominciano ad inserire scene e canzoni in lingua francese nelle loro rappresentazioni. Queste scene in francese sono fin dall'inizio scritte, quindi l'improvvisazione tende a scomparire dalla commedia italiana. Quando la Comédie Italienne, con la fondazione della Comédie Française nel 1680, diventa indipendente e si trasferisce nell'Hôtel de Bourgogne, è quasi un vero teatro francese con attori italiani.

Negli ultimi decenni del secolo gli attori italiani rappresentano, con una scenografia grandiosa, commedie di autori francesi scritte proprio per la Comédie Italienne. Nel 1697 Luigi XIV ordina la chiusura del teatro e il licenziamento degli attori — che ritorneranno subito dopo la morte del Re Sole. Nel '700 i loro spettacoli sono arricchiti anche da brani musicali. All'epoca del Goldoni il Théâtre Italien e la sua compagnia tenevano particolarmente alle caratteristiche eccentriche della farsa buffonesca.

Goldoni è invitato a Parigi da Papillon de La Ferté, incaricato dai "Primi Gentiluomini della Camera" di risolvere la crisi finanziaria e artistica della Comédie Italienne, causata non solo da una pessima gestione amministrativa, ma anche dal repertorio insufficiente a rispondere alle esigenze del pubblico. Papillon de La Ferté vuole rinnovare il repertorio del Théâtre Italien soprattutto in senso musicale, perché sa che al pubblico piace il teatro cantato. Avrebbe bisogno di un direttore di compagnia che sia un uomo di lettere

e di gusto indiscusso — e sceglie Goldoni, perché il commediografo veneziano offre una competenza sui due piani che interessano de La Ferté: un possibile rinnovamento del repertorio della commedia italiana e la produzione di un teatro musicale di divertimento. Gli impegni di Goldoni sarebbero quindi di carattere direttivo, simili a quelli che ha esercitato per i teatri San Samuele e San Giovanni Grisostomo dal 1736 al 1741: regia, istruzioni agli attori, aggiustamento e componimento di testi e di drammi per musica.

Nella fase preparativa per l'arrivo di Goldoni, de La Ferté assume alcuni attori-cantanti italiani (nella stagione 1759–1760 debuttano al Théâtre Italien due attori goldoniani: Francesco Antonio Zanuzzi, Primo Amorofo e Antonio Collalto, Pantalone. Nel 1761 debutta Anna Piccinelli, cantante e Prima Amorofo), attuando la programmazione di opere buffe italiane e parodie francesi di opere buffe. Già prima dell'arrivo di Goldoni vengono portati in scena vari pezzi musicali, nati in base a libretti goldoniani.

La concorrenza in questo terreno è rappresentata dalla Opéra-Comique, che nel giro di pochi anni aveva rinnovato con successo il suo repertorio, passando dai vaudevilles, molto spesso dal tono volgare, a vere commedie in musica che, in parte, adottano lo stile dei compositori italiani di opere buffe. Il successo dell'Opéra-Comique preoccupa de La Ferté a tal punto che egli riesce a convincere i Gentiluomini della Camera ad acquisire l'Opéra-Comique. Dopo la fusione della Comédie Italienne con l'Opéra-Comique, l'Académie Royale de Musique riesce ad ottenere che la Comédie Italienne, per quanto riguarda l'allestimento di drammi musicali, sottostia alle regole imposte dall'Académie. Alla Comédie Italienne, inoltre, viene proibito di allestire pezzi musicali nei giorni in cui l'Académie Royale de Musique programma i propri spettacoli. Alla fine la Comédie Italienne è costretta a rinunciare alla produzione di opere italiane. In questa situazione il ruolo di Goldoni ovviamente viene ridimensionato, limitato alla commedia italiana: il Théâtre Italien ormai non pretende da lui compiti da direttore, ma solo la produzione di qualche opera nuova e l'adattamento di vecchie opere fortunate che incontrano il gusto del pubblico francese. Questa è la sua prima grande delusione e, nonostante all'inizio egli spera di poter realizzare la sua riforma anche a Parigi, pur dovendo iniziare tutto da capo, dovrà presto rendersi conto, anche per ragioni burocratiche, dell'impossibilità di questa sua ambizione. Né gli spettatori né gli attori erano attratti dalla nuova commedia riformata. Scriverà al suo amico Francesco Albergati: "Il gusto delle buone commedie in questo paese é finito. Fa pietá il Teatro moderno francese."<sup>7</sup>

<sup>7</sup> Carlo Goldoni: *Lettere varie, A Francesco Albergati Capacelli* (Vol. XIV, p. 269), *Lettere di Carlo Goldoni*. Ed. Ernesto Masi. Bologna: Zanichelli, 1880: 289.

I miei cari compatriotti non recitavano se non che vecchie commedie a braccia di pessimo gusto, di quel medesimo che avevo riformato in Italia. Io produrrò, pensavo, cose che abbian carattere, sentimento, condotta, connessione, stile. Mettevo a parte di tutte le mie idee anche i comici. Gli uni m'incoraggiavano a proseguire, gli altri non mi domandavano se non farse. Quelli che desideravano le commedie scritte erano gli amorosi; gli altri, attori buffi assuefatti a non imparar nulla a mente, avevano l'ambizione di spiccare senza darsi pena di studiare.<sup>8</sup>

Cessa soprattutto quel rapporto con il suo pubblico e i suoi attori che, anche se non sempre facile, lo ha sostenuto durante la riforma del teatro veneziano. Il teatro francese invece desidera solamente aver qualche canovaccio ben costruito; gli attori non vogliono abbandonare i loro antichi meccanismi di recitazione. Nell'agosto del '63 Goldoni scrive ad Albergati: "Non imparano le commedie scritte, quelle a soggetto non le sanno fare."<sup>9</sup> La colpa non era solo dei commedianti, c'era anche la difficoltà di una lingua (l'italiano) goldoniana, piena di parole dialettali (Goldoni non sapeva ancora scrivere in francese). Quindi la situazione lo obbligherà a proporre scenari o a scrivere commedie soprattutto in base alla Commedia dell'Arte. E così sarà: le sue commedie del primo periodo parigino si basano sull'intreccio, come è richiesto dal pubblico francese, tra personaggi i cui caratteri non si svilupperanno nel corso dell'azione.

Tra l'altro il suo primo tentativo fallisce: si tratta de *L'amore paterno*, commedia "scritta", per maschere, con la quale Goldoni voleva soddisfare sia il gusto francese che quello italiano. Dopo quest'opera scriverà soprattutto canovacci arlecchineschi, di cui alcuni, ad esempio *Les vingt deux infortunes d'Arlequin*, o la trilogia *Les amours d'Arlequin et de Camille*, *La jalousie d'Arlequin*, *Les inquiétudes de Camille* vengono recitate con grande successo. Dopo il successo della trilogia Goldoni scrive ad Albergati: "Ora posso dire che la mia reputazione è stabilita a Parigi. [...] Questo nuovo genere li ha incantati. [...] La grande difficoltà consiste nel farmi intendere. Ora in questa commedia mi è riuscito di farlo anche rispetto a quelli che non capiscono l'italiano."<sup>10</sup>

Si rende conto del fatto che le sue commedie non suonano bene tradotte in francese: "Ho veduto anche una traduzione assai ben fatta del mio *Servo di due padroni*: un giovine che possedeva sufficientemente la lingua italiana, aveva con molta esattezza tradotto il senso, ma non eravi però punto

<sup>8</sup> Carlo Goldoni: *Memorie, op.cit.* : Parte III, cap. 3., p. 449.

<sup>9</sup> *Lettere di Carlo Goldoni, op.cit.* : 271.

<sup>10</sup> Carlo Goldoni: *Memorie, op.cit.* : Parte III, cap. XIV, p. 501.



calore, non eravi punto *vis comica*, ed oltre a ciò tutte le lepidezze italiane diventavano in francese tante goffaggini.”<sup>11</sup>

Aveva promesso a Vendramin di mandare commedie nuove a Venezia, come anche Anzoletto promette la continuità del suo lavoro a Zamaria, dicendo: “Farò i desegni più sminuzzadi, con tutti quei chiari, e scuri, e con tutti quei ombrizamenti, che sarà necessari. Saranno come le miniature. . .”<sup>12</sup> Questo risulta vero nel caso di Goldoni, basta pensare alle istruzioni dell'autore all'inizio dell'atto primo e dell'atto terzo del *Ventaglio*, che contengono tutti gli elementi della messinscena; comunque il progetto di inviare commedie da Parigi si realizza solo parzialmente. Scrive commedie anche per l'Italia, sempre in base a canovacci prima scritti in francese: *Il matrimonio per concorso*, rappresentato a Venezia nell'autunno del '63, e *Gli amanti timidi*, rappresentato a Venezia nell'autunno del '64. Fallisce la trasposizione della trilogia di Camille e Arlequin, rivestiti dei nomi di Zelinda e Lindoro. Migliore accoglienza riceve invece *Il ventaglio* nel 1765. Il ritorno ai luoghi scenici, che erano quelli del *Campiello* e delle *Baruffe chiozzotte*, e l'andamento corale della commedia suggerirebbero, a prima vista, una commedia di ambiente, ma presto scopriamo che la commedia si basa sull'intreccio, è tutta d'azione, con scene brevi e vivaci.

Goldoni si sente un “autore che per molto tempo aveva avuto la sorte di piacere al suo Paese. Ma questo autore era in Francia, onde le opere di lui incominciavano già a sentire l'influenza di questo clima: l'indole dell'autore era l'istessa, ma lo stile ed il giro dell'espressione erano variati. Ero dispiacentissimo di non poter soddisfare il genio de' miei compatriotti che continuavano sempre ad amarmi, né desistevano di porre in scena la mie antiche composizioni, e chiedermene delle nuove.”<sup>13</sup>

Rielabora un canovaccio del '64, prima in una versione per i comici diletanti dell'amico Albergati, (*La burla retrocessa nel contraccambio*), poi in dialetto, dal titolo *Chi la fa l'aspetti*. Il tema della moglie gelosa e del marito burbero segna la ripresa dei motivi della vita familiare e dell'intimità domestica, e c'è anche una precisa ambientazione veneziana. Ma Venezia sembra troppo lontana: Goldoni non riprende il vecchio filone—ma nel *Genio buono e il genio cattivo* porta i suoi personaggi in un mondo fantastico e magico, copiando così certi elementi delle commedie gozziane. La commedia avrà infatti grande successo a Venezia.

<sup>11</sup> *Ibid.* : Parte III, cap. X, p. 487.

<sup>12</sup> Carlo Goldoni: *Una delle ultime sere del Carnevale*, Roma: Newton, 1992 : I/20.

<sup>13</sup> Carlo Goldoni: *Memorie, op.cit.* : Parte III, cap. XI, p. 490.

Già sapevo benissimo che l'arte del prestigio e dell'incantesimo aveva ripreso in Venezia il suo antico credito; onde fui di parere *Il buono e il cattivo Genio* fosse un tema molto più adattato al gusto dell'Italia che della Francia. [...] Volendo io nuovamente piacere ai miei compatriotti, cedetti alla tentazione, e profittai dell'opportunità. Inoltre, questa commedia non dava nelle stravaganze delle antiche commedie con macchine, non avendo di maraviglioso, che i due Genii, per il potere dei quali passavano istantaneamente, gli attori da un regno all'altro; tutto il resto poi era naturalissimo.<sup>14</sup>

Possiamo osservare anche un apparente ritorno alle commedie di carattere—nel caso delle commedie che Goldoni scrive per la Comédie Française: *Le bourru bienfaisant* (*Il burbero di buon cuore*) e *L'avare fastueux* (*L'avaroso fastoso*). Può utilizzare gli attori più qualificati della Comédie Française e non deve più seguire le esigenze buffonesche della Commedia dell'Arte, ma altre norme derivate dalla tradizione francese: “oltre al carattere unico, la prevalenza di uno stile alto e di temi sentimentali e nobili, il privilegio del carattere sull'ambiente”.<sup>15</sup> La prima commedia la scrive in occasione del matrimonio tra Maria Antonietta e il Delfino di Francia. La prima rappresentazione (4 novembre 1771) alla Comédie Française è un successo straordinario, soprattutto se si pensa al fatto che nove anni prima Goldoni conosceva solo alcune parole francesi. La replica avrà luogo a Fontainebleau davanti a Luigi XV. *L'avare fastueux*, invece, verrà rappresentato nel teatro semivuoto di Fontainebleau nel 1776. L'autore, cercando la spiegazione per “la freddezza glaciale con cui era stata ascoltata la commedia”, arriva alla conclusione che “qualche attore si era ingannato nell'esecuzione della sua parte”.<sup>16</sup> I personaggi del *Bourru bienfaisant*, Geronte, Dalancour e sua moglie, sono caratteri molto complessi e ben elaborati (assomigliano ai personaggi Cristofolo, Anzoletto e Cecilia della *Casa nova*).

I caratteri del signore e della signora Dalancour sono immaginati e trattati con una delicatezza, conosciuta soltanto in Francia. In tutta la mia commedia questi due personaggi sono quelli di cui più mi compiaccio. Una moglie che rovina manifestamente il marito, un marito che inganna sua moglie per soverchio affetto, sono esseri che purtroppo esistono, né son rari nelle famiglie; onde io me ne valse come episodi, benchè avessi potuto farne soggetti principali da riuscir forse nuovi al pari del *Burbero benefico*.<sup>17</sup>

<sup>14</sup> *Ibid.*: Parte III, cap. XI, p. 488.

<sup>15</sup> Siro Ferrone & Carlo Goldoni: *Vita, opere, critica, messinscena*, Firenze: Sansoni, 1990: 101.

<sup>16</sup> Carlo Goldoni: *Memorie, op.cit.*: Parte III, cap. XXII, p. 534.

<sup>17</sup> *Ibid.*: Parte III, cap. XVI, p. 510.

L'idea di ritornare a Venezia si allontana sempre di più, anche se “nel 1780 avvenne una catastrofe disgustosa per i comici miei compatrioti. Ricevettero nella loro compagnia l'Opera comica, ma i nuovi venuti scacciarono i vecchi. Restò insomma soppressa la commedia italiana, e gli attori già ammessi furono congedati con pensioni e onorari adeguati alla parte che avevano sostenuto”.<sup>18</sup> Già in precedenza aveva più volte pensato di tornare a casa:

Non convenendomi il Teatro italiano, altro non mi restava che tornarmene a casa. Ma che? Io mi affeziono alla nazione francese; tre anni di un servizio dolce, decoroso, piacevole mi procurano la graziosa soddisfazione di restarvi: non doveva io dunque reputarmi felice? non doveva io esser contento? [...] avevo desiderio di ristabilire il mio soggiorno in Parigi: ma mi divertivo troppo bene a Versailles. E questo appunto fu il motivo per cui mi vi trattenni ancora per qualche tempo.<sup>19</sup>

Nel 1765 Goldoni ottiene l'incarico di maestro d'italiano della figlia di Luigi XV, con un modesto stipendio a Versailles. Rimasto cieco da un occhio, sarà congedato nel 1769. Poi, nel 1775, otterrà un nuovo incarico come maestro di lingua italiana per le sorelle di Luigi XVI, e rientra a Versailles, dove scrive alcune opere giocose. Al suo ritorno a Parigi, nel 1780, è così povero che deve vendere la sua biblioteca teatrale.

Dal 1783 comincia a scrivere i *Mémoires*, che escono nell'estate del 1787. Nel 1788 inizia la pubblicazione di tutte le sue opere presso l'editore Zatta di Venezia. Dopo lo scoppio della rivoluzione, nel 1792, l'Assemblea legislativa lo priva della sua pensione di Corte. Si ammala e, il 6 febbraio 1793, all'età di ottantasei anni, muore. Non tornerà più a Venezia.

<sup>18</sup> *Ibid.*: Parte III, cap. XXIX, p. 561.

<sup>19</sup> *Ibid.*: Parte III, cap. IX, p. 478.



DES PROMENADES PARISIENNES D'UN IMMIGRÉ  
HONGROIS OU LES DESCRIPTIONS DE PARIS  
DE GYULA ILLYÉS

MIHÁLY BENDA

MTA ITI Illyés Gyula Archívum  
Teréz krt. 13.  
106X–Budapest  
Hongrie  
benda@iti.mta.hu

**Abstract:** Gyula Illyés, Hungarian poet, fiction writer, essayist and dramatist, emigrated to Paris after the fall of the Hungarian Republic in 1919. There, he came into contact with the working class movement as well as with surrealist circles. Strongly influenced by modern French writing, Illyés nevertheless adopted realism in his novels. He reflects upon his emigration times in Paris in his novel, *Hunok Párisban* [*Huns in Paris*]. The present paper focuses on the following main issues in relation to this novel: types of description, panoramic views, walks, atmosphere of certain districts, the stylistic characteristics of the descriptive sequences. Illyés's description of Paris is a classic example of a type of urban literature that was pioneered in Paris of the 1840s, and was used to celebrate the diversity and dynamism of the modern city. At the center of his description was the figure of the *flâneur*, or urban stroller, who embodied and represented the quintessential qualities of urban modernity.

**Keywords:** flâneur, Gyula Illyés, description of town, influence of surrealism, Paris

Selon Michel Butor, il y a des villes plus ou moins littéraires en ce qu'elles jouent un rôle plus ou moins grand au sein d'une littérature<sup>1</sup>. Paris est une telle ville dans la littérature hongroise. Bien des écrivains la visitèrent pendant des siècles et en témoignèrent dans leurs œuvres. Tandis qu'Endre Ady et Dezső Szomory s'inspirèrent de cette ville au tournant du siècle, Gyula Illyés, Tibor Déry ou encore András Hevesi y séjournèrent entre les deux guerres mondiales.

<sup>1</sup> M. Butor : «La ville comme texte», in : *Répertoire V*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1982 : 33–42, p. 35.

Gyula Illyés passa presque 4 ans à Paris. Après la chute de la Commune, il dut s'enfuir de Hongrie. Après un bref séjour à Vienne puis à Berlin, il devint mineur à Auboué dans les Vosges. Mais en formant une grève il se vit expulsé de France pour agissements subversifs. C'est alors qu'il se trouva au Luxembourg avec un faux passeport et sans travail. Enfin, un matin de la fin avril 1922, il débarqua à la gare de l'Est de Paris. Son séjour durerait quatre ans. Officiellement Illyés était étudiant en Sorbonne mais il travaillait à côté. Il rencontra, voire fréquenta en effet certaines figures de l'avant-garde parisienne dont il traduisit les poèmes pour les revues *Ma* [*Aujourd'hui*], *Akasztott ember* [*L'homme déchu*], *Magyar Írás* [*Écriture hongroise*] ou *Periszkóp* [*Périscope*]. Ses préférences parmi les écrivains français contemporains allaient à Marcel Sauvage, Yvan Goll, Jean Cocteau, Tristan Tzara et Paul Éluard. Parallèlement et ce dès le début de son séjour, Illyés entra en contact avec le milieu ouvrier hongrois de Paris : avant d'élire domicile rue Budé sur l'île Saint-Louis, il logea d'abord dans leur Q. G., un petit hôtel délabré de la rue des Blancs Manteaux, où sa connaissance du français en fit bientôt un «vendeur d'esclaves». Il se chargea alors de l'interprétariat pour les nouveaux arrivants cherchant un emploi dans les usines des banlieues ouvrières (Puteaux, Levallois, Billancourt). Il se trouve d'autre part que juste alors, les dissensions intestines de la C. G. T. s'achevèrent par une scission d'où naquit la Confédération Générale du Travail Unitaire, qui compta bientôt un comité intersyndical hongrois. Avec les autres comités intersyndicaux étrangers de la C. G. T. U., les Hongrois s'y réunissaient deux fois par semaine. Nommé chef de la section artistique, Illyés participa activement aux deux orientations : il donna des cours de français, tint des séminaires, monta un chœur déclamatoire et une petite troupe de théâtre, dont il supervisa, tout à la fois auteur et metteur en scène, le répertoire et les répétitions. Le local de la Grange-aux-Belles accueillant ces représentations tout comme les cours ou les séminaires, devint également le «siège du périodique hongrois semi-clandestin *Párisi Munkás* [*L'ouvrier parisien*], d'inspiration communiste», dont le premier numéro vit le jour le 15 juillet 1924, à la demande d'un lectorat de quelques milliers d'ouvriers, qui en assurait seul la subsistance<sup>2</sup>.

En parlant du surréalisme hongrois, on a trop souvent tendance à l'identifier à Gyula Illyés qui, durant une époque bien définie de sa vie se considérait comme surréaliste. Judit Karafiáth a montré qu'Illyés abandonna à son retour en Hongrie les idées surréalistes faute d'un public capable de comprendre ses poésies, et se tournant vers l'engagement envers la terre

<sup>2</sup> G. Ladislav : *Gyula Illyés*, Paris : Éditions Seghers, 1966 : 51.

natale et le peuple hongrois, adopta alors une poésie d'inspiration réaliste et populiste<sup>3</sup>.

On sait que les surréalistes ont attaqué le réalisme du roman de leur époque : descriptions se contentant de calquer la réalité, nature arbitraire du genre romanesque dénoncée par la fameuse formule valérienne de la marquise sortant soit à cinq heures, soit à six, personnages-vicaires d'un récit préalablement calculé<sup>4</sup>. Ils rejettent la description comme «moments nuls»<sup>5</sup> de la vie puisque seule l'exaltation de cette dernière par l'imagination et la liberté comptait pour eux. Pour Aragon par exemple, *Manon Lescaut*, *Eugénie Grandet*, *Madame Bovary* sont «de niaisés historiottes bourgeoises»<sup>6</sup> et Bouvard, Raskolnikoff, Lafcadio, Julien Sorel «des bubus indistincts et pareils»<sup>7</sup>. On ne voit pas cette rage contre la description et contre le réalisme dans les critiques littéraires d'Illyés. Bien qu'il se plaignît de ses difficultés avec la description dans un autre roman autobiographique publié en 1941, *Kora tavasz* [*Début du printemps*]<sup>8</sup>, il louait le talent descriptif des écrivains dans ses compte-rendus de *Nyugat* [*Occident*]<sup>9</sup>.

Illyés relata son séjour parisien dans son roman autobiographique<sup>10</sup> publié en 1946, *Les Huns à Paris*, roman ne rejetant ni la description ni le réalisme. Bien qu'Illyés ait souligné le caractère romanesque de son œuvre dans un post-scriptum de 1970<sup>11</sup>, la plupart des historiens de la littérature analysent ce livre comme une autobiographie. Si l'autobiographie est indubitablement au fondement de ce texte, le roman autobiographique a également des traits romanesques. Nous n'avons pas l'intention de présenter une histoire exhaustive du roman autobiographique ici, mais insistons sur ce point pour une raison de dénomination du genre de cette œuvre d'Illyés.

<sup>3</sup> J. Karafiáth : «À la recherche du surréalisme hongrois», dans J. Karafiáth & Gy. Tverdota (eds.) : *Les avant-gardes des nationales et internationales (Libération de la pensée, de l'âme et des instincts par l'avant-garde)*, Budapest : Argumentum, 1992 : 65–72, p. 68.

<sup>4</sup> «Quoi qu'il arrive, ce héros, dont les actions et les réactions sont admirablement prévues, se doit de ne pas déjouer, tout en ayant l'air de les déjouer, les calculs dont il est l'objet» (A. Breton : «Manifeste du surréalisme», in : *Œuvres complètes I*, Paris : Gallimard, 1988 : 314).

<sup>5</sup> *Ibid.* : 315.

<sup>6</sup> L. Aragon : *Traité du style*, Paris : Gallimard, 1928 : 14.

<sup>7</sup> *Idem.*

<sup>8</sup> Gy. Illyés : «Kora tavasz» : in : *Regények I*, Budapest : Osiris, 2003 : 289–608, p. 291.

<sup>9</sup> Voir Gy. Illyés : «Fölkél a nap (Egri Viktor regénye.)», *Nyugat* 19, 1928 : 490 ; Gy. Illyés : «Duhamel Oroszországban», *Nyugat* 2, 1927 : 713.

<sup>10</sup> J'utilise ici le terme anglo-saxon comme Philippe Gasparini. P. Gasparini : *Est-il Je ?* Paris : Seuil, 2004.

<sup>11</sup> Il y a écrit qu'il fallait changer de noms et de situation. Gy. Illyés : «Hőseink sorsa (Utóirat 1970-ből)», in : *Regények II*. Budapest : Osiris, 2003 : 606.

Le post-scriptum de 1970 désignait non seulement le genre de cet ouvrage mais plaidait également pour l'importance de la description de Paris. L'auteur y expliquait son désir de présenter un lieu, de peindre une époque et d'évoquer l'état d'âme des années vingt<sup>12</sup>. Par conséquent la description, les «effets de réel», sont très importants dans le texte d'Illyés.

Pour pouvoir aborder ces descriptions il nous faut au préalable tenter d'en donner quelques propriétés. Investir le champ définitoire de cette catégorie littéraire excéderait largement le cadre de cette étude, c'est pourquoi nous désirons mettre en valeur certains traits importants pour notre étude. Dans notre tradition rhétorique et littéraire, l'opposition entre narration et description, par ailleurs accentuée par la tradition scolaire, est un des traits majeurs de notre conscience littéraire<sup>13</sup>. La description apparaît comme partie d'un discours, comme genre littéraire indépendant, comme élément de la texture romanesque qui est reconnu et identifié sans hésitation : elle tranche sur le récit qui s'arrête pour laisser le décor passer au premier plan<sup>14</sup>. De plus la description combine une fonction de représentation en donnant la priorité au référent — sur lequel elle peut se contenter de greffer une liste de prédicats — et une fonction esthétique : lieu d'exhibition de la littérarité, elle constitue aussi un espace d'émulation du discours avec les arts de la représentation, émulation que les figures de l'ekphrasis ou de l'hypotypose actualisent tout particulièrement. Rétablie au rang d'objet théorique essentiel par les travaux de Philippe Hamon, elle a suscité dans les dernières décennies des approches très diverses : formelle<sup>15</sup>, cognitive et anthropologique, rhétorique et textuelle<sup>16</sup>.

La problématique de la représentation et de la mimésis a trouvé dans la description un champ particulièrement accueillant aussi : les questions de la référence, du détail, l'effet de réel, ainsi que l'*ut pictura poesis*, les objets favoris de la description, l'appropriation du réel par le textuel, le vraisemblable et le déformant ont toujours été à l'ordre du jour<sup>17</sup>. Pour certains écrivains comme pour les lecteurs, le réalisme en littérature est un idéal : celui de

<sup>12</sup> *Ibid.* : 603.

<sup>13</sup> G. Genette : *Figures II*, Paris : Seuil, 1969 : 56.

<sup>14</sup> Ph. Hamon : «Qu'est-ce qu'une description ?», *Poétique* 12, 1972 : 465–485, p. 465.

<sup>15</sup> C'est l'établissement, en particulier par Philippe Hamon, d'une syntaxe du descriptif, qui fait de la description le lieu d'une conscience paradigmatique de l'énoncé Ph. Hamon : *Du Descriptif*, Paris : Hachette, 1993 : 125–126.

<sup>16</sup> A. Lampropoulos : *Le Pari de la Description, (L'effet d'une figure déjà lue)*, Paris : L'Harmattan, 2002 : 13–16.

<sup>17</sup> Voir R. Barthes, L. Bersani, Ph. Hamon, M. Riffaterre & I. Watt : *Littérature et réalité*, Paris : Seuil, 1982.



la représentation fidèle du réel. Sans parler du débat autour de la mimésis<sup>18</sup>, il est possible de penser que la description réaliste a ses propres règles pour construire l'illusion référentielle<sup>19</sup> que l'on peut recueillir sans toucher la question célèbre de Lessing (la langue peut-elle copier le réel?).

Parmi les études des descriptions réalistes, celles des villes forment un groupe important. Michel de Certeau estime qu'il est traditionnellement possible d'observer une ville de deux manières différentes. On peut soit s'élever et ainsi sortir de la masse pour se faire regard divin, soit se promener dans les rues<sup>20</sup>. La division de Philippe Hamon qui distingue aussi deux types de description nous paraît plus utile du point de vue de notre interprétation. D'après lui, les formes traditionnelles de la description présentent en général un personnage fixe placé devant un paysage qu'il contemple. Soit le personnage est immobile, comme c'est par exemple le cas lorsqu'il est situé sur un lieu élevé d'où il domine un large panorama, soit il s'arrête et s'immobilise pour décrire ce qu'il a sous les yeux. C'est ce qui correspond à ce que Philippe Hamon a appelé «syntagme-introductif-type de description»<sup>21</sup>. Hamon évoque aussi un personnage mobile (promeneur, visiteur, touriste, explorateur passant) passant en revue un décor fixe mais complexe (rue, paysage monument, appartement). Un autre cas possible de description, qui est très répandu chez Illyés, est celui qui présente le personnage en mouvement qui ne s'arrête pas pour regarder mais glane des morceaux de son environnement. Ce type de promenade est répandu au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à l'espace urbain, qui est découvert à la même époque<sup>22</sup>. C'est dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaît ce que Robert Ricatte a appelé la «description ambulatoire» : au lieu de s'arrêter pour construire une description immobile, les promeneurs «détachent au passage ce qui accroche le regard<sup>23</sup>».

Dans son roman, Illyés fait une allusion à *Ferragus*, le roman de Balzac, dans une note de bas de page<sup>24</sup>. On pourrait l'interpréter comme une allusion au style de Balzac. Mais il y a une grande différence entre les deux écri-

<sup>18</sup> Voir Ph. Hamon : *Un discours contraint, op.cit.* : 119–123.

<sup>19</sup> Voir M. Riffaterre : *L'illusion référentielle, op.cit.* : 91–118.

<sup>20</sup> M. de Certeau : *L'invention du quotidien (1. art de faire)*, Paris : Gallimard, 1990 : 140–141.

<sup>21</sup> Ph. Hamon : *Qu'est-ce qu'une description ?, op.cit.* : 469.

<sup>22</sup> P. Citron : *La poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, 2. vol., Paris : Les Éditions de Minuit, 1961 : 250.

<sup>23</sup> R. Ricatte : *La Création romanesque chez les Goncourt 1851–1870*, Paris : Armand Colin, 1953 : 280.

<sup>24</sup> *Ibid.* : 297.

vains. La plupart des paysages balzaciens sont décrits par un personnage fixe qui contemple. De plus les romans de Balzac s'ouvrent très souvent sur une scène située avec précision dans le temps et dans l'espace. La description de cette scène précède un retour en arrière qui permet au narrateur balzacien de présenter en détail l'histoire et la situation des personnages. L'action proprement dite se met en marche lorsque le narrateur a rejoint le moment évoqué par la scène initiale. Bien qu'Illyés mentionne plusieurs fois le nom de l'écrivain français dans son roman, on ne trouve pas cette construction typiquement balzacienne chez lui. Malgré quelques occurrences, les descriptions faites d'un point de vue fixe sont très rares dans le roman d'Illyés. Ainsi lorsque le narrateur est sur le quai Orléans et contemple la Seine et l'île Saint Louis avec ses amis : il décrit des pêcheurs à la ligne qui sont aggroupés au bord du fleuve et de l'île qui est devenue son domicile<sup>25</sup>. Dans un autre passage la Seine incite à nouveau le narrateur à la contemplation<sup>26</sup>, mais ce type de description reste tout de même très rare dans le roman : la ville est donnée à voir par le regard d'un promeneur qui flâne dans les rues de Paris.

La figure du flâneur est apparue dans la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle grâce au développement des grandes villes qui font naître ce type d'esthétique. Après la Révolution on peut constater non seulement un nouveau départ politique radical, mais également des changements profonds de la ville et de la conscience qu'elle a d'elle-même. Dès la révolution de 1830 surtout, événement essentiellement parisien, un rôle particulier est réservé à Paris, capitale incarnant l'idéal du peuple et représentant la liberté et le progrès. Le mythe de Paris — la ville est une figure épique, une puissance spirituelle — est, selon Pierre Citron, désormais développé par Hugo, Balzac, Baudelaire et beaucoup d'autres écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. Les « thèmes poétiques parisiens, prenant un développement nouveau, sont étroitement soudés ensemble par une idée-force qui les polarise<sup>27</sup> ». Walter Benjamin souligne l'importance des passages comme des éléments importants de ce développement en ce qu'ils « sont des noyaux pour le commerce de marchandises de luxe<sup>28</sup> » : le grand magasin, la nouvelle architecture de fer, représentent l'esprit du Second Empire. Benjamin a fait du passage le pivot de sa construction historico-philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle et de sa « capitale<sup>29</sup> ».

<sup>25</sup> *Ibid.* : 317.

<sup>26</sup> *Ibid.* : 330.

<sup>27</sup> P. Citron : *La Poésie de Paris...*, 1. vols, *op.cit.* : 250.

<sup>28</sup> W. Benjamin : « Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, » in : *Écrits français*, Paris : Gallimard, 1991 : 292.

<sup>29</sup> *Ibid.* : 287–309.

Son *Livre des passages* poursuit le mythe du passage développé par Aragon : il fait culminer sa théorie de la préhistoire du XIX<sup>e</sup> siècle en tant que notion mythique<sup>30</sup>. Selon lui le héros des passages est Baudelaire, le flâneur du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour caractériser l'esprit de cette époque, citons Jules Janin, l'écrivain de la préface des *Français peints par eux-mêmes*<sup>31</sup>, dans lequel il présente le nouveau projet de cette encyclopédie des mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle dont le centre est ce Paris au visage de plus en plus changeant. Pour Janin, le Paris moderne est un monde d'une complexité impossible à dominer depuis que le peuple s'est érigé en véritable maître de la ville : «D'où il suit que plus la société s'est trouvée divisée et plus l'étude des mœurs est devenue difficile<sup>32</sup>»

Si l'on voulait nommer parmi les manifestations de la ville qui marquent cette période de 1830 à 1848 et qui sont capables de saisir cette complexité, ce serait la configuration du flâneur. Le flâneur est un promeneur citadin philosophe qui se refuse par principe au transport collectif en omnibus. Alors que le passager d'omnibus est déterminé par son but et que le chemin de ce but ne signifie pour lui qu'une distance abstraite, c'est le chemin lui-même qui est le but du flâneur<sup>33</sup>. Tout le captive, mais rien ne le retient sous son calme. Il est à tout moment disponible et prêt à se laisser distraire par tout spectacle nouveau. Le flâneur est l'œil de la ville. Ce qui le passionne est de voir. C'est bien le chemin lui-même qui est le but de sa marche. C'est la manifestation de l'instant banal ou remarquable qui se dérobe immédiatement derrière un nouveau phénomène éphémère<sup>34</sup>. Par conséquent une nouvelle littérature sur Paris se développe où la référence à la totalité de la ville disparaît et les descriptions du flâneur viennent occuper une place centrale fondamentalement dispersée. Le flâneur goûte non seulement le spectacle du phénomène éphémère mais il apprend aussi à percevoir le phénomène sur l'horizon de ce qu'il masque. Par conséquent la complexité de la

<sup>30</sup> W. Benjamin : «Passázások», in : *A szíjrének hallgatása (Válogatott írások)*, Budapest : Osiris, 2001 : 201–249.

<sup>31</sup> Avec le nouveau recueil collectif *Les Français peints par eux-mêmes* qui a paru en plusieurs livraisons chez l'éditeur Curmer de 1836 à 1841 le tableau de Paris a exploité cette nouvelle dimension. L'ouvrage entend englober non seulement les riches illustrations grâce auxquelles «la lisibilité de la ville conquiert un nouveau médium». K. Stierle : *La capitale des signes. (Paris et son discours)*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001 : 132.

<sup>32</sup> *Ibid.* : 134–135.

<sup>33</sup> *Ibid.* : 127.

<sup>34</sup> *Idem.*

grande ville moderne trouve dans le flâneur son observateur le plus attentif. Avec lui, la ville elle-même accède à la conscience la plus claire<sup>35</sup>.

Le plus grand flâneur du XIX<sup>e</sup> siècle est Baudelaire. Mais on voit déjà ce type dans les *Nouveaux tableaux de Paris* de 1828, continuation de *L'hermite de la Chaussée-d'Antin* d'Étienne Jouy. Contrairement à Baudelaire, ce premier flâneur se contentait de saisir sans méditation et distraitemment ce que le hasard faisait apparaître dans son champ de vision, sans jamais faire l'effort de se représenter ce qui est absent : aussi la philosophie du promeneur manque-t-elle encore dans son récit<sup>36</sup>. C'est Baudelaire qui absorbe pour ainsi dire le détail particulier et en fait un signe, un renvoi allégorique. Pour Baudelaire la ville ne cesse d'être, dans chaque apparition soudaine, une nouvelle allégorie d'elle-même : «l'élément présent se divise en lui-même, est tout à la fois présence et absence, positivité et négativité, occultation et signe d'occulté<sup>37</sup>».

Entre les *Nouveaux tableaux* et les poèmes de Baudelaire, le flâneur de la monarchie devient le médium qui relate une nouvelle «conscience de la ville». Seul le flâneur se détache de la vie de la ville, en sorte qu'il peut considérer cette vue comme spectacle. Seul le regard du flâneur apprend à déchiffrer le spectacle de ces nouvelles villes modernes, ouvert sur la profondeur cachée de la ville : par conséquent, la ville devient lisible d'une autre manière.

Quelle est cette nouvelle vision de la ville ? Une interprétation intéressante de la flânerie est proposée par Auguste de Lacroix dans le recueil collectif *Les Français peints par eux-mêmes*. Selon lui «la flânerie est le caractère distinctif du véritable homme de lettres. Le talent n'existe, dans l'espace, que comme conséquence ; l'instinct de la flânerie en est la cause première. C'est le cas de dire, avec une légère variante : littérateurs, parce que flâneurs<sup>38</sup>».

Lacroix retrace toute une philosophie du flâneur qui atteindra son point culminant chez Baudelaire. Selon lui, le flâneur est un génie du détail infime et de son décryptage sémiotique. Il possède pour ainsi dire un œil sémiotique qui lui fait percevoir les détails concrets qui passent inaperçus dans le grand mouvement de la ville. Il pense qu'il y a «sous la première enveloppe de chaque chose des rapports inconnus, des aperçus ignorés, tout un nouveau monde d'idées, de réflexions et de sentiments qui s'éveillent et jaillissent tout à coup sous le regard exercé de l'observateur, comme la source cachée sous la sonde du géologue<sup>39</sup>».

<sup>35</sup> *Idem*.

<sup>36</sup> *Ibid.* : 127–128.

<sup>37</sup> *Ibid.* : 128.

<sup>38</sup> *Français peints par eux-mêmes*, vol. III. Paris : 1841 : 69 ; cité par *ibid.* : 136.

<sup>39</sup> Auguste de Lacroix cité *idem*.

Lacroix ajoute aussi qu'on trouve des exemples typiques de flâneurs dans les œuvres de Balzac. À notre avis, quoique les flâneurs constituent un groupe particulier parmi les personnages contemplatifs de Balzac pour lesquels la ville devient une source inépuisable de spectacle esthétique<sup>40</sup>, les descriptions de cet écrivain français ne sont pas les meilleurs exemples pour présenter la vision des flâneurs. Balzac utilise plutôt la technique de l'«approche progressive» dans ses romans pour présenter le cadre de l'action. L'approche progressive ou «perspective en approche», analysée par Raymond Debray-Genette<sup>41</sup>, est utilisée lorsqu'il s'agit de faire connaître au lecteur le cadre dans lequel va se passer le récit ou une partie de l'action. Une approche que le romancier du XIX<sup>e</sup> siècle utilise souvent par le truchement d'un voyageur ou d'un promeneur, plus ou moins identifié au narrateur mais aussi à un lecteur virtuel, qui est censé visiter un lieu pour la première fois. On voit ce type de promenade par exemple au début d'*Eugénie Grandet* ou dans le roman de Stendhal, *Le Rouge et le Noir*. Cette méthode permet au romancier de changer de décor, passer d'un lieu à un autre sans conduire à une description fondée systématiquement sur une logique spatiale<sup>42</sup>. Cependant, si Balzac utilise l'«approche progressive» au début du roman pour présenter le cadre de l'action dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, chez Baudelaire et les frères Goncourt on voit, pour reprendre l'expression de Robert Ricatte à propos des Goncourt, une «description ambulatoire». Les promeneurs, au lieu de s'arrêter pour construire une description immobile, «détachent au passage ce qui accroche le regard<sup>43</sup>». On pourrait penser que ces descriptions feront d'autant plus volontiers appel à la perspective en approche. En fait, leur caractère impressionniste les rend plus désordonnées ce qui prouve que cette technique ne relève pas de la notion de point de vue, mais plutôt d'«une codification de l'espace informatif<sup>44</sup>».

On trouve très peu l'«approche progressive» dans le roman d'Illyés. Ainsi lorsque le narrateur arrive sur place de la République en passant par la rue du Temple et qu'il se retrouve au coin de la rue Turbigo : Illyés ici

<sup>40</sup> Balzac décrit ces personnages au début de *La fille aux yeux d'or* : «l'heureuse et molle espèce des flâneurs, les seuls gens réellement heureux à Paris, et qui en dégustent à chaque heure les mouvantes poésies.» Balzac : «La fille aux yeux d'or», in : *La Comédie humaine*, Tome V, Paris : Gallimard, 1977 : 1039–1109, p. 1053.

<sup>41</sup> R. Debray-Genette : «Traversée de l'espace descriptif», *Poétique* 51, 1982 : 329–344.

<sup>42</sup> R. Lafhail-Molino : *Paysages urbains dans Les Beaux Quartiers d'Aragon (Pour une théorie de la description dans le roman)*, Bern : Peter Lang, 1997 : 260.

<sup>43</sup> R. Ricatte : *La Création romanesque chez les Goncourt 1851–1870*, Paris : Armand Colin, 1953 : 280.

<sup>44</sup> R. Debray-Genette : *Traversée de l'espace...*, *op.cit.* : 336.

n'est pas un flâneur mais seulement un badaud<sup>45</sup>, c'est-à-dire quelqu'un qui contemple mais ne se mêle pas à la foule. Il la décrit en évoquant la foule cacophonique des voitures. Le narrateur compare cette vision à un parc à bestiaux où les taureaux se sont déchaînés<sup>46</sup>. Les onomatopées de cette description expriment la stupéfaction d'Illyés qui vient d'un monde paysan encore éloigné de la modernité mécanique. La musique ininterrompue des klaxons dans les rues de Baudelaire est également, selon Benjamin, «un accent absolument nouveau dans la poésie lyrique<sup>47</sup>».

Il existe en outre une présence secrète de la foule dans le roman d'Illyés tout comme dans les *Tableaux parisiens* de Baudelaire. Pour le poète français cette foule innombrable de passants constitue le voile mouvant à travers lequel le promeneur parisien voit la ville. Pour voir cette foule inspiratrice souveraine qui selon Baudelaire offre la physionomie des grandes villes, remémorons-nous le texte de Baudelaire dans lequel il évoque l'*Homme des foules* d'Edgar Allan Poe et raconte l'histoire de ce convalescent qui «contemple la foule avec jouissance, se mêle par la pensée à toutes les pensées qui s'agitent autour de lui [. . .]. Finalement, il se précipite à travers la foule à la recherche d'un inconnu dont la physionomie entrevue l'a en clin d'œil, fasciné<sup>48</sup>».

La description de la foule des voitures déchaînées chez Illyés présente une image négative, peu attrayante, de cette foule. Baudelaire aussi a bien senti la menace que les foules de la grande ville constituent pour l'individu. Son poème singulier, *Perte d'auréole*, relève de ces angoisses :

Vous connaissez ma terreur des chevaux et des voitures. Tout à l'heure, comme je traversais le boulevard, en grande hâte, que je sautillais dans la boue, à travers ce chaos mouvant où la mort arrive au galop de tous les côtés à la fois, mon auréole, dans un mouvement brusque, a glissé de ma tête dans la fange du macadam. Je n'ai pas eu le courage de la ramasser. J'ai jugé moins désagréable de perdre mes insignes que de me faire rompre les os<sup>49</sup>.

Malgré son antipathie pour la cohorte des voitures, Illyés aime à se prome-

<sup>45</sup> Dana Brand utilise le mot pour décrire le spectateur d'une nouvelle de Poe. D. Brand : *The Spectator and the City in Nineteenth-Century American Literature*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991 : 84–85.

<sup>46</sup> Gy. Illyés : *Hunok Párisban*, *op.cit.* : 414–415.

<sup>47</sup> Il s'agit du début du sonnet *À une passante* : «La rue assourdissante autour de moi hur-lait». Cité par W. Benjamin : «Sur Baudelaire,» in : *Écrits français*, *op.cit.* : 238.

<sup>48</sup> Ch. Baudelaire : «Le Peintre de la vie moderne», in : *Œuvres complètes*, t. II, Paris : Gallimard, 1976 : 380.

<sup>49</sup> Ch. Baudelaire : «Le Spleen de Paris», in : *Œuvres complètes*, t. I, Paris : Gallimard, 1976 : 352.

ner dans les rues pittoresques de Paris. Ces promenades ouvrent le champ de la liberté et comme Baudelaire, il chante les louanges de cette activité. Le poète hongrois travaille dans un atelier de reliure près de la place Pigalle. Il arrive avant l'heure du travail dans le quartier pour pouvoir s'y promener paisiblement en contemplant les poubelles de la rue Germain-Pilot et les mégots jetés sur les trottoirs. Ensuite il aime apporter lui-même les livres reliés aux clients<sup>50</sup>.

Pour pouvoir grouper les descriptions-promenades du roman de l'écrivain hongrois, nous nous appuyons sur les théories de Pierre Sansot et de Michel Raimond. Le premier distingue deux types de promenades selon leurs buts. Une marche doit avoir un terme qui apparaît comme la résolution de la promenade toute entière. Mais selon Sansot à cette recherche s'oppose une autre qui se veut elle-même pour fin. Il précise que cette déambulation dans son extrême maîtrise ne verse pas dans la pure ivresse de l'errance. La deuxième marche n'aspire à aucune révélation particulière. Elle s'émerveille d'être simplement cette promenade libre et souveraine — à peine relancée par une légère dissymétrie. Sansot pense que la différence entre ces deux sortes de promenades se situe particulièrement au niveau du chemin parcouru. Ceux qui se livrent à la déambulation préfèrent les courbes parce qu'ils n'empruntent pas la voie la plus droite mais qu'ils semblent presque zigzaguer<sup>51</sup>.

Michel Raimond évoque les modalités des déplacements dans l'espace<sup>52</sup>. Selon lui un itinéraire et les descriptions qui l'accompagnent ne prennent leurs sens que par rapport aux actions des personnages et aux intentions qui les conduisent. Il pense comme Sansot que ce sont les buts des acteurs humains qui donnent leur tonalité particulière aux différents déplacements. En nous inspirant des suggestions de Pierre Sansot et Michel Raimond, nous proposons la typologie suivante : d'une part, la simple promenade entre deux points, plus ou moins colorée par les attentes du personnage, mais au sein de laquelle l'espace lui-même n'a pas de signification ; d'autre part, la balade orientée vers un but plus ou moins concret, la recherche ou la quête ; enfin, les déplacements sans but défini qui peuvent être des promenades tranquilles et heureuses entraînant l'errance du narrateur dans le labyrinthe des rues de la ville.

Dans la plupart des cas les balades du narrateur du roman d'Illyés ont un but. Au début de l'histoire notre héros se rend sur l'île Saint-Louis

<sup>50</sup> Gy. Illyés : *Hunok Párisban*, op.cit. : 536.

<sup>51</sup> P. Sansot : *Poétique de la ville*, Paris : Éditions Klincksieck, 1971 : 170.

<sup>52</sup> M. Raimond : *Le Roman*, Paris : Armand Colin, 1988 : 170–171.

pour chercher un appartement bon marché. Il décrit des immeubles moroses qui semblent abandonnés, aux porches traversés par une foule d'êtres-fourmis<sup>53</sup>. Mais le narrateur accompagne quelquefois à pied sa dulcinée Mlle Orosz à travers «la jungle de la ville<sup>54</sup>» au restaurant de la rue Monge qui servait de quartier général aux émigrés hongrois. C'est sa promenade avec son ami Miller<sup>55</sup> qui suscite la plus ample description du roman, longue de cinq pages. Ils quittent l'île Saint Louis en traversant le pont Marie pour aller dans le quartier du Marais et ne se séparent que sur la place de la République. Illyés polarise ces deux lieux en montrant un Marais symbole du silence médiéval et en voyant le quartier autour la place de la République comme la bruyante incarnation de l'époque moderne<sup>56</sup>.

Le narrateur surnomme le quartier de la place de la République, avec ses écluses et ses péniches, la «Venise des prolétaires<sup>57</sup>». Sa description est un bon exemple d'une autre caractéristique du paysage urbain de l'écrivain hongrois. Illyés s'efforce toujours de saisir l'âme du quartier. Le quartier est presque désert et sa cloche a une voix d'outre-tombe comme dans un roman de Victor Hugo, mais les immeubles gris, les clôtures détruites, les tavernes et l'hôpital Saint-Louis reflètent la pauvreté de ses habitants. L'art du romancier rejoint ici les recherches du géographe lorsque ce dernier ne se contente plus de l'analyse purement quantitative des réalités spatiales mais essaie de comprendre de façon plus profonde les relations de l'homme à son territoire. Pour Illyés, un paysage n'est pas une réalité neutre que l'on peut étudier indépendamment des hommes qui l'habitent. C'est un état d'âme, le résultat d'une construction mentale élaborée par l'individu et par la société. L'espace n'existe donc que dans la mesure où il est créé par un sujet qui selon Illyés fonctionne dans certains quartiers<sup>58</sup>. Aussi l'île Saint-Louis devient-elle l'espace symbolique des immigrés pauvres, espace «où l'homme quitte l'Europe et devient encore une fois nomade<sup>59</sup>». Les habitants de l'île sont qualifiés plusieurs fois d'«insulaires», confrontés à «la mer de la ville<sup>60</sup>». Le roman donc est construit sur un système de deux polarités fondamentales qui opposent l'île Saint-Louis aux autres quartiers. Les visages des quartiers

<sup>53</sup> Gy. Illyés : *Humok Párisban*, *op.cit.* : 296–297.

<sup>54</sup> *Ibid.* : 436.

<sup>55</sup> *Ibid.* : 411–416.

<sup>56</sup> *Ibid.* : 414.

<sup>57</sup> *Ibid.* : 417–418.

<sup>58</sup> *Ibid.* : 374.

<sup>59</sup> *Ibid.* : 301.

<sup>60</sup> *Ibid.* : 383.



sont déterminés par leurs habitants. Selon Illyés le luxe et la plus grande misère vivent côte à côte dans le Nord et la frontière de ces deux mondes opposés est cette ligne perpendiculaire reliant les Halles au sommet de la butte Montmartre isolant les habitations des petits-bourgeois<sup>61</sup>.

Pour saisir l'âme d'un quartier, Illyés décrit donc les gens qui y habitent. Selon lui «ces gens appartiennent au spectacle de la ville comme la colonne Vendôme<sup>62</sup>». Par conséquent il contemple longtemps les manifestants de l'île Saint-Louis<sup>63</sup> et les Hindous, les prostituées, les faux-monnayeurs autour du café Dôme où il est un habitué<sup>64</sup>.

Les traits de la description ambulatoire d'Illyés sont notamment perceptibles dans le dernier passage de la description de l'île Saint-Louis. L'énonciation piétonne présente quelques caractéristiques qui d'emblée la distinguent du système spatial. Dans le cadre de l'énonciation elle décline, selon sa position, un proche et un lointain, un ici et un là-bas. Ce que confirme justement la présence des adverbes déictiques *ici* et *là* dans la communication verbale et qui sont donc les indicateurs de l'instance locutrice<sup>65</sup>. Le promeneur, comme nous l'avons déjà mentionné, sélectionne. Selon Barthes, «[l]'usager de la ville prélève des fragments de l'énoncé pour les actualiser en secret<sup>66</sup>». Cette sélection détermine sa rhétorique. En analysant les récits de pratiques d'espaces, J.-F. Augoyard y décèle surtout deux figures de style fondamentales : la synecdoque et l'asyndète<sup>67</sup>. Ces figures caractérisent à la fois une symbolique de l'inconscient et «certains procédés typiques de la subjectivité manifestée dans le discours<sup>68</sup>».

La synecdoque consiste à employer le mot dans un sens qui est une partie d'un autre sens du même mot. Essentiellement, elle nomme une partie au lieu du tout qui l'intrigue. Ainsi les porchets des fenêtres ouvertes renvoient pris à l'«immeuble». Un pantalon rayé avec un dolman bleu, un sabot et un vélo, décrivent un habitant de l'île Saint-Louis<sup>69</sup>. L'asyndète est la suppres-

<sup>61</sup> *Ibid.* : 418–419.

<sup>62</sup> *Ibid.* : 481.

<sup>63</sup> *Ibid.* : 314–315.

<sup>64</sup> *Ibid.* : 482–483.

<sup>65</sup> M. de Certeau : *L'invention. . . , op.cit.* : 149–150.

<sup>66</sup> R. Barthes dans *Architecture d'aujourd'hui*, N°153, décembre 1970–janvier 1971, pp. 11–13 ; cité par *ibid.* : 149.

<sup>67</sup> J.-F. Augoyard : *Pas à Pas. (Essai sur le cheminement quotidien au milieu urbain)*, Paris : Seuil, 1979 ; cité *ibid.* : 152.

<sup>68</sup> Benveniste : *Problèmes de linguistique générale*, t. 2., Paris : Gallimard, 1974 : 86–87.

<sup>69</sup> Gy. Illyés : *Humok Párisban, op.cit.* : 314–315.

sion des mots de liaison, conjonctions et adverbes, dans une phrase ou entre deux phrases. De même dans la marche elle sélectionne et fragmente l'espace parcouru, elle en saute les liaisons et omet des parts entières<sup>70</sup>. Ce type de figure rhétorique est cependant très rare dans les descriptions d'Illyés. En fait ces deux figures cheminatoires renvoient l'une à l'autre. L'une remplace les totalités par des fragments, l'autre les délie en supprimant le conjonctif et le consécutif. L'une amplifie le détail et miniaturise l'ensemble. L'autre défait la continuité et déréalise sa vraisemblance.

Quelquesfois la promenade du protagoniste n'a aucun autre but que la flânerie. Dès son arrivée Illyés fait une promenade sur l'île pour capter l'ambiance de la ville<sup>71</sup>. Malgré l'existence d'un objectif, le narrateur quitte le chemin pour musarder et prend plaisir à s'arrêter acheter un journal, boire une tasse de café ou se peser sur une balance<sup>72</sup>. Quand le narrateur se retrouve en conflit avec ses collègues à la fin du roman, il parcourt la ville en tout sens<sup>73</sup>. Selon Sansot la souffrance provoque un certain envol et la promenade constitue un soulagement aux émotions pénibles. Sansot pense que l'homme en souci éprouve le besoin de développer, le long d'un itinéraire, ce qui l'opprime et il semble bien qu'il en tire un double bénéfice. Ce qui le tourmente jusqu'à le figer et l'empêcher de respirer est épuisé par la vastitude de l'espace et perd de sa force<sup>74</sup>. À une autre occasion, après avoir bu à cause de ses soucis, Illyés parcourt «le ventre de Paris» décrit par Zola<sup>75</sup>. Dans ces deux derniers cas la ville évoque un labyrinthe qui perd son visage familier.

En arrivant dans une ville étrangère, le voyageur est accueilli, accompagné par des textes. Il a entendu des témoignages, a lu des articles dans des journaux ou dans des livres, et souvent, s'est muni d'une documentation pour visiter la ville : guides, manuels ou ouvrages historiques. Illyés avait aussi des connaissances littéraires de la ville parisienne et en se promenant dans Paris, il les compare avec le spectacle vu. Ce furent même ses lectures qui suscitèrent ce voyage. Illyés avait imaginé la ville à travers le rêve de Petőfi et s'attendait à voir la ville décrite par le poète romantique<sup>76</sup>. Le titre *Hunok Párisban* [*Les Huns à Paris*] fait bien allusion à l'écriture de style ancien

<sup>70</sup> *Ibid.* : 153.

<sup>71</sup> *Ibid.* : 298–299.

<sup>72</sup> *Ibid.* : 537.

<sup>73</sup> *Ibid.* : 570–573.

<sup>74</sup> P. Sansot : *Poétique de la ville, op.cit.* : 153.

<sup>75</sup> Gy. Illyés : *Hunok Párisban, op.cit.* : 586–594.

<sup>76</sup> *Ibid.* : 348–349.

de Batsányi qui avait écrit le nom de Paris dans son poème : *A franciországi változásokra* [*À propos des changements en France*].

Les flâneurs du XIX<sup>e</sup> siècle pratiquaient aussi la lecture de la ville. Tandis que dans les *Nouveaux tableaux de Paris*<sup>77</sup> de 1828, le flâneur ne lit que des affiches de théâtre sans s'y rendre et s'arrête mécaniquement devant la vitrine d'un marchand d'estampes ou de meubles, devant l'étalage d'un librairie, pour contempler les illustrations d'un livre pendant la monarchie de Juillet, on assiste à l'émergence du «livre de la ville». Ce livre de la ville devient une métaphore centrale de la conscience de la ville et est mise en relation avec la figure du flâneur en tant que son lecteur. Seul le flâneur se détache de la ville, de sorte qu'il peut la considérer comme un spectacle et ainsi contient en germe le lecteur de la ville<sup>78</sup>. Dans le livre *L'époque sans nom. Esquisse de Paris* (2 vol., 1830–1833) d'Auguste Bazin, l'expérience de la ville devient également texte dans le chapitre intitulé «Le flâneur» :

Vous pensez bien qu'après un long exercice de la vie extérieure, il n'est pas sans avoir acquis une connaissance assez profonde de ce qu'on appelle les mœurs, texte vaste, infini, que nous avons réduit à son application la plus étroite<sup>79</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, c'est Franz Hessel qui résuma le mieux la tradition du flâneur dans son livre *Promenade dans Berlin* (1929) :

La flânerie est une sorte de lecture de la ville : le visage des gens, les étalages, les vitrines, les terrasses des cafés, les rails, les autos, les arbres deviennent autant de lettres égales en droit, qui, lorsqu'elles s'assemblent, constituent les mots, les phrases et les pages d'un livre toujours nouveau<sup>80</sup>.

Notre flâneur lit aussi les visages des cafés, les étalages de librairie mais sa lecture est différente. Pour lui, certains quartiers de la ville évoquent une série du livre lu. Dès son arrivée les rues de l'île Saint-Louis lui rappellent *Ferragus*, le roman de Balzac. Balzac avait surnommé l'île le «cadavre des fermiers-généraux» parce que la plupart des palais étaient abandonnés à cette époque<sup>81</sup>. Mais Illyés retrouve aussi la figure de Voltaire, de Gautier, de Villon, d'Apollinaire, de Verlaine et de Baudelaire. Grâce à ces rencontres littéraires le livre devient un guide géographique des écrivains français. Le narrateur entre dans tous les immeubles pour retrouver la trace de Pascal et

<sup>77</sup> Dans la chapitre «La journée d'un flâneur», in : K. Stierle : *La capitale des signes...*, *op.cit.* : 127.

<sup>78</sup> *Ibid.* : 128.

<sup>79</sup> Auguste Bazin, cité par *ibid.* : 130.

<sup>80</sup> Franz Hessel, cité par *ibid.* : 131–132.

<sup>81</sup> Gy. Illyés : *Humok Párisban*, *op.cit.* : 297.

de Rodin. Mais Illyés ne se contente pas des écrivains légendaires<sup>82</sup> : il rend visite à Marcel Sauvage, Cocteau, Éluard, Max Jacob et Pascal Pia<sup>83</sup>.

En lisant les descriptions urbaines d'Illyés, le lecteur aura sans doute un sentiment de familiarité : Illyés fait en effet voir la ville à l'aide des descriptions des écrivains qu'il a lus. Quand le narrateur s'arrête dans le nord de l'île Saint-Louis, il voit l'Hôtel Primadon où habitait Baudelaire avec ses amis ; dans le sud de l'île, il reconnaît le lieu des résidences du poète polonais Mickiewicz<sup>84</sup>. C'est surtout le quartier du Marais qui, aux yeux d'Illyés, a le mieux gardé son visage littéraire. Ses rues «serpentent» comme à l'époque de Rabelais et de la marquise de Sévigné ; on peut encore y suivre les traces de Suger<sup>85</sup>. Le lecteur trouvera également une allusion à un roman de Victor Hugo lors d'une description d'ambiance : une cloche hugolienne y sonne d'une voix d'outre-tombe<sup>86</sup>.

Michel de Certeau a montré que les promeneurs lisent non seulement la ville mais qu'il «font sens», c'est-à-dire qu'ils suscitent des trajets, comme des vocations et des appels : ils tournent ou détournent l'itinéraire en lui donnant des directions jusque-là imprévisibles. Ces noms créent du non-lieu dans les lieux, ils les transforment en passages<sup>87</sup>. Roland Barthes lui-même associe l'écriture et la promenade citadine : «[V]isiter un lieu pour la première fois, c'est de la sorte commencer à l'écrire : l'adresse n'étant pas écrite, il faut bien qu'elle fonde elle-même sa propre écriture<sup>88</sup>.» Dans le vocabulaire des surréalistes, la promenade est aussi associée à l'écriture. Breton donne ce conseil dans le *Manifeste du surréalisme* : «Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez<sup>89</sup>.» Pour les surréalistes, le corps humain qui déambule dans la ville doit remplacer le stylo des écrivains qui s'enferment dans leur bureau. La rue est la page blanche que le stylo et les pieds des surréalistes doivent parcourir<sup>90</sup>. Le titre même du premier recueil d'essais de Breton publié en 1924 porte un nom qui fait allusion à la promenade : *Les pas perdus*.

<sup>82</sup> *Ibid.* : 371.

<sup>83</sup> *Ibid.* : 351.

<sup>84</sup> *Ibid.* : 298.

<sup>85</sup> *Ibid.* : 413.

<sup>86</sup> *Ibid.* : 418.

<sup>87</sup> M. de Certeau : *L'invention... , op.cit.* : 156.

<sup>88</sup> R. Barthes : *L'Empire des signes*, Genève : Skira, 1970 : 51.

<sup>89</sup> A. Breton : «Manifeste du surréalisme», in : *Œuvres complètes*, t. I, *op.cit.* : 331.

<sup>90</sup> K. Ishikawa : *Paris dans quatre textes narratifs du surréalisme (Aragon, Breton, Desnos, Soupault)*, Paris : l'Harmattan, 1998 : 11–12.

Illyés concevait Paris comme le lieu de son éducation<sup>91</sup>. La critique a plusieurs fois souligné l'importance de cette ville dans l'œuvre du poète et estime que c'est là que sont nés ses premiers poèmes. Dans le roman d'Illyés, Tristan Tzara associe l'écriture du poème à la flânerie quand il accueille le poète hongrois dans son appartement. Pour Tzara (il n'est pas français), la poésie est une aventure et le poème une fuite<sup>92</sup>. Cette rencontre inspire Illyés pour voir la poésie comme un escalier par lequel il est possible d'atteindre la marche de l'idée supérieure<sup>93</sup>. En quittant la demeure de Tzara, Illyés essaie d'écrire un poème. Il travaille très lentement mais «[il a] déjà parcouru un kilomètre dans la poésie». Puis son courage «a fait descendre de la terre<sup>94</sup>». La rencontre avec Tzara provoque des changements profonds au niveau de l'histoire et au niveau du discours dans le roman. Illyés commence à écrire des poèmes : or, il décrit ce fait à l'aide de verbes de mouvement. Non seulement il écrit des poèmes mais il les rédige aussi en se baladant. Un autre immigré hongrois écrit une pièce de théâtre au moment de Noël qu'Illyés se charge d'écrire et rédiger<sup>95</sup>. C'est également en marchant dans les rues parisiennes qu'il accomplit ce travail. La visite à Tzara est donc un tournant dans le récit et l'écriture du poème devient la métaphore de la promenade de la ville. À un autre moment, l'écriture est éviter d'entrer dans les flaques<sup>96</sup>.

Dans le roman le narrateur écrit une nouvelle dédiée à la jeune fille de son cœur, Anna Orosz. La confession de ses sentiments n'arrive chez elle qu'au bout de quarante-quatre jours de détour de l'île Saint-Louis au quartier Saint-Antoine. Le texte est publié par la rédaction d'un journal une fois le dernier détail ayant réussi à traverser les vagues de la vie<sup>97</sup>. La métaphore du voyage en bateau du héros philosophe sur les mots-vagues exprime mal son amour : Illyés rejette le monde de l'eau pour celui des pierres, car les mots écrits sur les pierres se développent tout seuls<sup>98</sup>.

Le roman d'Illyés creuse donc de plus en plus la métaphore du pas : «Si les hommes pendant le récit se baladent dans le chemin des événements, ils suppriment beaucoup de détails involontairement comme on perd des colis

<sup>91</sup> Gy. Illyés : *Magyarok*, Budapest : Nyugat, 1938 : 401.

<sup>92</sup> Gy. Illyés : *Humok Párisban*, *op.cit.* : 362.

<sup>93</sup> *Ibid.* : 364.

<sup>94</sup> *Ibid.* : 367.

<sup>95</sup> *Ibid.* : 362.

<sup>96</sup> *Ibid.* : 430.

<sup>97</sup> *Ibid.* : 431.

<sup>98</sup> *Ibid.* : 435.

qu'on se charge d'apporter<sup>99</sup>.» On peut aussi interpréter les dernières lignes du roman métaphoriquement. Illyés a déjà passé une année dans la ville et il marche dans la neige.

Le trottoir est devenu plus en plus blanc. Il neigait à Paris. Mais les pas ont laissé des traces noires. C'était une neige très faible et elle a fondu très vite. J'ai déjà passé quitté mon pays depuis une année. Ces histoires se sont passées en une année et maintenant on peut commencer les nouvelles histoires<sup>100</sup>.

On peut interpréter l'histoire de son roman autobiographique, «son filet des pas dans la neige», comme la description de la conscience de la ville, et ainsi son texte est un pas qui laisse une trace après les autres œuvres présentant la ville parisienne.

Au terme de ce parcours, il serait bien présomptueux de vouloir tirer des enseignements définitifs en prenant appui sur les analyses limitées auxquelles nous avons procédé. Tout au plus pouvons-nous avancer quelques pistes pour une recherche plus large et plus approfondie, en particulier dans le domaine de la stylistique des descriptions de la prose de Gyula Illyés et des descriptions parisiennes d'un étranger. La déambulation dans les rues qu'on peut trouver dans d'autres textes d'Illyés<sup>101</sup> fonctionne comme métaphore de la naissance de l'écriture. Les rues, les cafés, les quartiers présentés créent des surfaces lisibles des immigrés hongrois mais ils sont aussi les lieux de la rencontre entre soi et l'écriture. Par conséquent le roman d'Illyés fait à la fois partie de ses romans autobiographiques mais aussi des séries d'autobiographies parisiennes comme l'œuvre de Hemingway, *Paris est une fête* [*A Moveable Feast*] dans laquelle Paris joue un rôle primordial.

<sup>99</sup> *Ibid.* : 483.

<sup>100</sup> *Ibid.* : 602.

<sup>101</sup> Voir des poèmes : *Kóborolva* [*En flânant*], *A kocsisorról* [*Du défilé des voitures*] ou dans les *Naplójegyzetek 1929–1945* [*Notes de journaux 1929–1945*], Budapest : Szépirodalmi, 1986 : 135–137 ; 149.

## LA FRANCE DE MAKINE : LA FRANCE EN MIGRATION

ERZSÉBET HARMATH

Université de Szeged  
Département de langue et littérature françaises  
Egyetem u. 2.  
H-6722 Szeged  
Hongrie  
eharmath@yahoo.fr

**Abstract:** Pointing to various movements of individuals, the theme of *migration–immigration–émigration* ‘migration–immigration–emigration’ stimulates heterogeneous readings. The word *migration*, deriving from Latin *migratio*, meaning ‘displacement from one country to another, to settle’. *Human migration* refers to the displacement of the place of life of the individual. The prefixes *im-* and *é-* are indicative of disparate movements. I will uncover the meaning of these three words, *migration–immigration–émigration*. I will analyze the shape of the idea of migration in literature, in this case an essay type, in order to clarify his affinity with the notion of *rhizome* borrowed from Gilles Deleuze. After a thorough analysis of the *essay rhizomatique*, in the second part I will tackle the question of the image ‘migrant’ by Andrei Makine, a francophone writer who emigrated from Russia in the late 1980’s.

**Keywords:** essay rhizome, Andrei Makine, migration, immigration, emigration

Désignant divers mouvements des individus le thème de la *migration–immigration–émigration* nous convie à des lectures hétérogènes. Le mot *migration*, du latin *migratio*, signifie le «déplacement de population d’un pays dans un autre, pour s’y établir<sup>1</sup>». Une migration humaine se réfère au déplacement du lieu de vie de l’individu. Les préfixe *im-* et *é-* dans le mot *migration* indiquent des déplacements disparates. L’immigration, c’est l’entrée dans un pays des personnes étrangères venues s’y installer, y séjourner et y travailler. L’immigration veut signifier «pénétrer dans», c’est une migration vue à par-

<sup>1</sup> *Le petit Larousse grand format*, Paris : Larousse, 2001 : 652.

tir du pays de destination. Elle correspond, du côté du pays de départ, à l'émigration. Ayant éclairé le sens des trois notions migration-immigration-émigration, je me tache d'analyser la forme que prend l'idée de la migration dans la littérature, en l'occurrence, l'essai, pour dégager son affinité avec la notion de *rhizome*, que j'emprunte à Gilles Deleuze. A l'analyse proprement dite de l'essai rhizomatique suit, dans la deuxième partie, une interrogation sur l'image «migrante» qu'a l'immigré Andreï Makine, écrivain francophone émigré de la Russie à la fin des années 1980.

### 1. Migration dans la littérature : l'essai contemporain comme rhizome deleuzien

Si l'on cherche à mettre en œuvre en littérature le trio de la migration-immigration-émigration, on retrouve le genre spécifique de *l'essai* qui paraît jouer le même rôle en ce qu'il véhicule et fait migrer des idées. Comme on ne lui prescrit pas une forme et un contenu rigides, il assure une grande variété dans l'expression, où l'on trouve tout un mélange d'idées, de réflexions, d'arguments, d'analyses, d'opinions, de considérations, de jugements, de subjectivités, de perceptions sensibles et intellectuelles, mélange de points de vue et de critiques.

En 1976 Félix Guattari a poursuivi avec Gilles Deleuze un travail philosophique scandé par la parution d'ouvrages fondamentaux, entre autres *Rhizome*, un essai qui constituera plus tard le premier chapitre de leur livre écrit également ensemble *Mille Plateaux* (Paris, les éditions de Minuit, 1980). Ils ont employé le mot rhizome au sens figuré, plus rare, car au sens propre celui-ci est utilisé dans le domaine de la botanique, désignant une «tige souterraine vivace, souvent horizontale, émettant chaque année des racines et des tiges aériennes<sup>2</sup>». Les philosophes Deleuze et Guattari ont utilisé le terme pour évoquer le caractère prolifique et désordonné des structures de pensée.

L'essai est pareil à un *rhizome*<sup>3</sup> : qui migre parmi ses formes d'expressions, c'est un système-radical, un système rhizomatique dont on ne trouve pas la ligne principale, parce qu'il n'y en a pas, mais au contraire il contient un tas de racines, toutes étant multiples et en relation de juxtaposition. Deleuze définit le rhizome, comme tige souterraine, des racines ou des radi-

<sup>2</sup> *Ibid.* : 892.

<sup>3</sup> G. Deleuze & F. Guattari : *Mille plateaux*, Paris : Minuit, 1980 : 9–37.



celles. «Les bulbes, les tubercules sont des rhizomes.<sup>4</sup>» La botanique considère les plantes à racine ou radicle rhizomorphes mais à de tout autres égards. À côté des plantes, certains animaux sont aussi rhizomes. Les rats le sont, sous leur forme de meute. Les terriers sont des rhizomes, parce qu'ils se croisent tout le temps, comme ils servent d'habitat, de provision, de déplacement, d'esquive et de rupture. Dans le rhizome «il y a le meilleur et le pire<sup>5</sup>» : il peut rendre heureux les gens, comme la pomme de terre, mais il peut aussi envahir tout leur jardin, comme le chiendent, la mauvaise herbe, et alors on ne peut plus se débarrasser de lui. Elle ne fait pas son apparition qu'entre les grands espaces décultivés. L'herbe comble les vides, *elle pousse entre*, parmi les autres choses.

Le rhizome se caractérise par *l'hétérogénéité et le principe de connexion* : «n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être<sup>6</sup>». Chacun de ses traits ne doivent pas être nécessairement de même nature. Il diffère des arbres et des racines qui fixent un point, un ordre. La méthode de l'arbre généalogique est l'envers de ce que le système rhizomatique offre. Tel le rhizome, la littérature deleuzienne peut être connectable à la politique, à la psychanalyse, à la philosophie, aux sciences de la nature et à bien d'autres domaines. Dans l'essai cette connection interdisciplinaire devient possible, car l'essai du XXI<sup>e</sup> siècle est un genre assez libre. La notion d'essai «s'applique aujourd'hui tout autant à la nature de la réflexion, qui connaît ses propres limites, qu'à sa mise en forme, souvent rapide et travailleuse<sup>7</sup>» mais avant d'atteindre cette forme libre il a connu un long chemin. Aujourd'hui l'essai permet une réflexion philosophique débattant un sujet donné selon le point de vue de l'auteur, dans notre cas c'est l'image de la France contemporaine telle que le romancier et l'essayiste Makine le voit. Mais au XVII<sup>e</sup> siècle Michel de Montaigne, l'inventeur du genre, recourt à l'essai, comme à la forme propre des expressions du Moi. Au temps de Lumières, la polémique y fait son apparition (John Locke : *Essai sur l'entendement humain*), et en même temps il a une construction plus au moins rigoureuse. Au XVIII<sup>e</sup> Denis Diderot aime sa forme ouverte et libre parce qu'il juge propice au jaillissement de la pensée (*Essais sur la peinture*), chez d'Alembert le ton de l'essai devient plus sérieux (*Essais sur les éléments de philosophie*). Au XX<sup>e</sup> siècle la notion d'essai s'applique à des écrits très divers, pour qu'à la fin d<sup>e</sup> siècle elle puisse avoir un caractère scientifique qui touche

<sup>4</sup> *Ibid.* : 13.

<sup>5</sup> *Ibid.* : 17.

<sup>6</sup> *Ibid.* : 13.

<sup>7</sup> A. Lemeunier : *L'essai, le dialogue, l'apologue*, Paris : Hatier, 2002 : 16.

un large public (Louis Pasteur : *Réflexions sur la science*). Au siècle précédent l'essai investit toutes sortes de champs de réflexion, de la politique (André Gide : *Retour de l'URSS*), par la condition humaine (Albert Camus : *Le Mythe de Sisyphe*), jusqu'à l'art (Roland Barthes : *Sur Racine*). Aujourd'hui ce genre très répandu et souvent partiqué paraît difficilement définissable et par là se prête facilement à une approche négative. L'essai s'oppose à la fiction, il n'est pas un genre narratif mais plutôt argumentatif, toujours en prose. Il n'est pas organisé comme un récit, parfois l'anecdote se mélange avec la réflexion. Il n'est pas versifié. L'essai diffère du traité, genre voisin, car l'essai «trait[e] d'un sujet qu'il n'épuise pas<sup>8</sup>» et le traité expose systématiquement le sujet proposé.

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'essai se renouvelle sous la plume de Roland Barthes qui le prend — avec le mot Réda Bensaïa — pour un «système intensif». Cette conception basée sur l'ouverture joue un rôle important dans la définition de l'essai barthesien. L'essai soulève en général plusieurs problèmes. Si l'on part de la définition négative selon laquelle l'essai est un texte inconstitué, inachevé, sans ordre, et il ne peut pas être estimé en tant que système. Car «le système est un corps de doctrine, à l'intérieur duquel les éléments (principes, constats, conséquences) se développent logiquement, c'est-à-dire, du point de vue du discours, rhétoriquement<sup>9</sup>». Un système signifie toujours la maîtrise, et le texte qui ne peut pas être caractérisé par le système, puisqu'il impose le problème de sa constitution, devient immaîtrisable. C'est le systématique. Dans l'explication de Roland Barthes : «le *systématique* est le jeu du système ; c'est du langage ouvert, infini, dégagé de toute illusion (prétention) référentielle ; son mode d'apparition, de constitution, n'est pas le «développement» mais la pulvérisation, la dissémination (la poussière d'or du signifiant)<sup>10</sup>». Réda Bensaïa<sup>11</sup> analyse le systématique comme écriture dans l'essai barthesien et arrive à démontrer que le «procédé» fonctionne. Selon Réda Bensaïa le procédé comme «ouverture de la structure sur la structuration» est ce qui permet à l'essayiste d'inventer un nouvel espace d'écriture et de lecture<sup>12</sup>. La spécificité du texte consiste dans le fait que, tel le rhizome deleuzien, il ne ferme pas, mais il permute, il couple, il se connecte au thème le plus proche. Dans ce texte ce n'est pas le développement et le plan qui priment comme dans le cas d'un récit, c'est la

<sup>8</sup> *Ibid.* : 13.

<sup>9</sup> R. Barthes : *Sade, Fourier, Loyola*, Paris : Seuil, 1971 : 114–115.

<sup>10</sup> R. Barthes : *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris : Seuil, 1975 : 174.

<sup>11</sup> R. Bensaïa : «Du fragment au détail», *Poétique* 47, 1981 : 355–369.

<sup>12</sup> *Ibid.* : 358.

pulvérisation et la dissémination des Signifiants, sans aucune voix (Science, Cause, Institution) en arrière. Cette dissémination peut être retrouvée dans le cas du rhizome aussi, puisqu'il a un tas de lignes qui pourraient correspondre à cette multiplicité de Signifiants pulvérisés. Comme la langue est «une réalité essentiellement hétérogène<sup>13</sup>», il n'y a pas de langue-mère mais c'est justement qu'une langue a pris la domination. Alors dans l'essai il n'y a pas non plus de forme régnante, mais une diversité de formes, qui ne se referment jamais sur elles-mêmes, mais elles continuent à faire du mouvement.

Alors que la subordination est la caractéristique des arbres ou des racines, l'unité de l'essai en tant que rhizome consiste dans la *multiplicité* des connexions. Le principe de multiplicité renvoie au substantif *le multiple*, il n'a aucun rapport avec l'Un (objet/sujet), parce que les multiplicités sont rhizomatiques. Une multiplicité n'a ni objet ni sujet, «pas d'unité qui serve de pivot dans l'objet, ni qui se divise dans le sujet<sup>14</sup>». Tel le procédé barthésien qui est un discours «sans objet» et «sans sujet<sup>15</sup>». Dans l'essai toutes les catégories discursives sont détruites, on y trouve toute une hétérogénéité de formes. Les multiplicités sont plates, en tant qu'elles remplissent et occupent toutes leurs dimensions : «on parlera donc d'un *plan de consistance* des multiplicités, bien que ce «plan» soit à dimensions croissantes suivant le nombre de connexions qui s'établissent sur lui<sup>16</sup>». Puisque la multiplicité n'a pas de pivot elle est linéaire et se définit par le dehors : des lignes abstraites, des lignes de fuites ou des lignes de déterritorialisation qui indiquent les points de connexions possibles ou par lesquels le rhizome échappe et migre sans cesse. Ces lignes peuvent changer de nature en se connectant avec d'autres. Le rhizome permet qu'on puisse étaler sur un seul plan de consistance toutes les idées, toutes les pensées de l'essai. Le but de l'essai n'est pas l'application mais la transmission et la circulation des sens et des savoirs. Le mouvement auquel le rhizome donne occasion, n'a ni début ni fin, et c'est à cause de cela qu'on ne peut parler ni d'émigration ni d'immigration, car le pays ou le lieu qu'on a laissés derrière soi n'existent pas, ni une terre d'accueil où l'on arrive. Ce mouvement de migration ne se termine jamais, on continue le chemin sans arrêt, et on se trouve toujours au milieu. L'essence est dans le mouvement, dans cette migration rhizomatique. On déterritorialise un terrain et on reterritorialise un autre. Ces mouvements

<sup>13</sup> G. Deleuze & F. Guattari : *Mille plateaux*, *op.cit.* : 14.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> R. Bensaïa : «Du fragment au détail», *op.cit.* : 358.

<sup>16</sup> G. Deleuze & F. Guattari : *Mille plateaux*, *op.cit.* : 15.

sont en perpétuel branchement l'un avec l'autre, qui n'est possible que par le devenir. Le devenir nous pousse toujours plus loin dans cette migration.

Comme n'importe quel point du rhizome peut être connecté à un tout autre point, le rhizome peut être rompu en un endroit quelconque. C'est une *rupture asignifiante* où on le brise, parce qu'il est stratifié, il se reconstitue et cherche alors une autre ligne où il peut fuir. Les fourmis forment un tel rhizome animal, parce que si on essaie de les détruire, ils se reconstitueront sur-le-champs. Le rhizome comprend aussi des lignes de ségmentarité, d'après lesquelles il est organisé et stratifié, mais aussi des lignes de fuite, par lesquelles il peut se déterritorialiser. Dans le rhizome il y a des ruptures «chaque fois que des lignes segmentaires explosent dans une ligne de fuite, mais la ligne de fuite fait partie du rhizome<sup>17</sup>».

Si on brise le rhizome, on trace une ligne de fuite, il faut se préparer qu'il contient des organisations qui le réorganisent, restratifient tout l'ensemble du rhizome. C'est comme le chiendent, la mauvaise herbe qu'on ne peut pas faire disparaître de notre jardin. Il faut toujours suivre le rhizome par rupture, il faut allonger la ligne de fuite, la varier, jusqu'à produire la ligne la plus abstraite, la plus «tortueuse à  $n$  dimensions, aux directions rompues». Écrire un essai, c'est faire rhizome, c'est accroître son territoire par déterritorialisation.

Le rhizome est fait de *plateaux*. Le plateau<sup>18</sup> se définit comme une région continue d'intensités qui est toujours au milieu. «Nous appelons «plateau» toute multiplicité connectable avec d'autres par tiges souterraines superficielles, de manière à former et à étendre un rhizome<sup>19</sup>.» Il n'a ni commencement ni fin. Il est fait de dimensions et non pas d'unités. Il suit des directions mouvantes. Un livre est fait de chapitres, il a ses points culminants et ses points de terminaisons. Mais l'essai n'est pas pareil, chaque plateau peut être lu séparément des autres, et mis en rapport avec n'importe quel autre aussi. C'est un livre-essai, un *livre rhizomatique* et non pas un livre classique.

Le livre classique est un livre-racine qui imite le monde, comme la nature et l'art. Il a ses propres procédés qui mènent à bien ce que ne peut pas faire. La loi du livre est l'Un qui devient deux, deux qui devient quatre et ainsi de suite. C'est la logique binaire, que la nature ne suit pas. Bien que le livre comme réalité naturelle ait de pivot, un axe et des feuilles autour, la nature n'agit pas ainsi : même si les racines sont aussi pivotantes, elles ont plusieurs ramifications, latérales ou circulaires, c'est l'Un qui devient

<sup>17</sup> *Ibid.* : 16.

<sup>18</sup> *Ibid.* : 32.

<sup>19</sup> *Ibid.* : 33.

cinq. La dichotomie est la réalité spirituelle du livre-racine. Cette logique n'a jamais compris le principe de la multiplicité.

Selon Deleuze il existe trois sortes de livres : le livre racine qui a un pivot, des points culminants et des terminaisons, des chapitres qui se lient entre eux, leur table de matière étant un arbre généalogique. Au second type de livre appartient le livre à racine fasciculée, qui caractérise le livre moderne. Dans cette situation, la racine principale se détruit vers son extrémité, et par conséquent se développent beaucoup de racines secondaires. Cette méthode accentue la prolifération des séries. «Le système fasciculé ne rompt pas vraiment avec le dualisme, avec la complémentarité d'un sujet et d'un objet, d'une réalité naturelle et d'une réalité spirituelle<sup>20</sup>» c'est justement que le monde a perdu son pivot et il est devenu un chaos. Alors même si le livre est encore l'image du monde, il est un «chaosmos-radicelle» au lieu d'être une cosmos-racine.

La troisième sorte de livre est le rhizome. Il se distingue des racines et des radicules, parce qu'il fait promouvoir le multiple. Il le fait, il suggère à le pratiquer en ajoutant toujours une autre dimension à l'essai, écrire jusqu'à  $n - 1$  parce que «c'est seulement ainsi que l'un fait partie du multiple, en étant toujours soustrait». Écrire à  $n - 1$  ne signifie pas écrire à l'infini, mais d'une manière illimitée. On peut continuer à écrire les plateaux de *Cette France qu'on oublie d'aimer* à notre gré, et on peut les brancher aussi, car ce livre-rhizomatique, fait de matières diversement formées, contient des strates, des lignes d'articulation, des mouvements de déterritorialisation, des lignes de fuites. Il est une anti-généalogie, il n'y a pas de structure profonde, ni de table de matières, ni de préface ou prologue, mais un plateau, un terrain plat, une carte. La *carte* est ouverte, plate, à entrées et sorties multiples, avec des lignes de stratification et de fuites. Elle assure l'ouverture sur le plan de consistance, parce qu'elle fait partie aussi du rhizome. La carte peut être déchirée, mise au mur ou sur la terre, on peut la modifier, on peut écrire sur elle, ou la dessiner sur un panneau. C'est peut-être un des caractères les plus importants du rhizome «d'être toujours à entrées multiples ; le terrier en ce sens est un animal rhizomatique et comporte parfois une nette distinction entre la ligne de fuite comme couloir de déplacement, et les strates de réserve ou d'habitation<sup>21</sup>».

Le rhizome ne procède par dichotomie, il fait croiser ses racines, il n'est pas un arbre ou racine, image triste de la pensée. Il n'est ni calque, une

<sup>20</sup> *Ibid.* : 16.

<sup>21</sup> *Ibid.* : 20.

reproduction du monde, comme le livre classique, image fidèle du monde. Il procède par variations et se rapporte à une carte toujours démontable, dépliable, connectable, modifiable. Le rhizome est un système *acentré*, tel comme l'essai, il n'a pas de pivot, il a une forme circulaire. Écrire un essai de type rhizomatique c'est écrire à  $n - 1$ , car tout comme l'essai est un système intensif qui éclate, qui fait exploser le système en tant que maîtrise.

## 2. Migration dans l'essai à la Makine

Les livres d'Andreï Makine, venu d'ailleurs, de la steppe sibérienne, deviennent l'œuvre d'un immigrant. Makine commence à écrire ses livres après son arrivée à Paris, en français, sa langue seconde ou «langue grand-maternelle» et depuis il a publié dix romans et trois ouvrages (photo, essai, théâtre) qui sont traduits dans plus d'une trentaine de langues. Ses idées et conceptions migrent d'un pays à l'autre en langues étrangères. Émigré par excellence Makine nous invite à l'accompagner à travers ses trois romans afin de connaître l'image de son pays d'accueil, de la France vue par un immigrant russe. Dans son quatrième roman qui s'intitule *Le testament français* Makine dessine une *image virtuelle* de la France, que l'on voit se déplier des vieux journaux datés du début de siècle et des livres français, tous étant enfermés dans une vieille valise. Cette valise migre de famille en famille, d'une génération à l'autre et chaque fois qu'on l'engendre, l'image de la France se voit transformée. Cette migration et ce dépliement de la valise, par Charlotte, la grand-mère du narrateur, contenant la France-Atlantide permet aux petits enfants de l'actualiser chaque fois qu'ils entendent un nouveau détail de ce pays mythique. Ils ne réussissent jamais à créer un monde totalisé, car cette France est comme une carte, toujours changeante, dépliable, repliable, correctable qui s'échappe chaque fois qu'on veut la rattraper.

Dans d'autres romans, *La Terre et le Ciel de Jacques Dorme* et *Requiem pour l'Est* Makine peint la même image idéalisée de la France, telle une «Atlantide brumeuse sortant des flots». C'est la première image qui se dresse petit à petit devant les yeux du narrateur des trois romans, grâce à la «mémoire culturelle». Cette France est un univers recrée à partir des récits d'une grand-mère, parente, ou amie françaises, qui en racontant des expériences, des histoires et en récitant des poésies transmettent les traditions et les legs d'une culture isolée dans l'immensité sibérienne. Cette France va peupler le terrain plat et homogène de la steppe, parce qu'elle a besoin d'un espace virtuel et illimité. Alors la steppe devient un plan hétérogène rempli d'affections et de perceptions.

La France-Atlantide est la France de la Belle Époque, «une façon de vivre toute différente, [...] un horizon prodigieux», une autre vision des choses jusqu'à une autre «manière de marcher, de respirer, de parler aux femmes<sup>22</sup>». Cette image makinienne est comme un rhizome qui migre tout le temps et ne s'arrête jamais : dans *Le testament français*, l'auteur décrit l'image d'un pays mystérieux et lointain, l'image stéréotypisée de la France qui reçoit un statut mythique dans les yeux d'un lecteur contemporain. Cette France ailleurs étrange et exotique se présente dans *Cette France qu'on oublie d'aimer* sous une forme complètement différente comme «Une France plutôt mal à l'aise<sup>23</sup>». Cette dernière œuvre naît sous commande, que l'éditeur fait à Andreï Makine : «écrivez sur la France, parlez-nous de votre rapport avec celle-ci, de ce qu'elle représente à vos yeux...<sup>24</sup>». C'est finalement en 2006 qu'il publie *Cette France qu'on oublie d'aimer* aux éditions Gallimard, dans la collection Café Voltaire, en 2006. À la lecture de cet ouvrage on ne peut pas s'empêcher de se dire que c'est une commande faite a contrario de la volonté individuelle et personnelle de l'auteur.

L'essai makinien présente l'image de la France toujours en mouvement, en changement, car pour les peuples de l'Est, et spécialement pour Makine, romancier d'origine russe, la France était toujours un objet de rêve de l'Occident, un lieu idéalisé et flou. Pour un romancier il est toujours très difficile d'écrire un essai, et peut être Makine lui-même devait-il se confronter à cette problématique, car son ouvrage semble porter une pensée cloisonnée qui est d'autant plus étonnante que celle-ci vient de la part d'un homme ayant connu les méfaits de l'ex-union soviétique...

La France de Makine acquiert à chaque fois qu'il en parle un nouvel adjectif. Une nouvelle qualité sera lui attachée, mais pas forcément positive. Alors que la France du *Testament français*, la France-Atlantide connue des récits de Charlotte, est une France idéale, secrète et sensible, un «pays du Tendre» qui transmet les traditions et les valeurs ; la nouvelle France de l'essai, la France de demain est multiraciale, multiculturelle, métissée, solidaire et tolérante. La nouvelle France est en train de devenir «une telle civilisation qui n'a plus rien à dire<sup>25</sup>».

<sup>22</sup> A. Makine : *Le testament français*, Paris : Mercure de France, 1995 : 167–168.

<sup>23</sup> E. Welch : «La séduction du voyage dans *Le testament français*», in *Rencontres de la Cerisaie : Andreï Makine : La Rencontre de l'Est et de l'Ouest*, Paris : L'Harmattan, 2004 : 17–24.

<sup>24</sup> <http://la-plume-francophone.over-blog.com/categorie-1225920.html>, consulté le 9 avril 2008.

<sup>25</sup> A. Makine : *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Paris : Flammarion, 2006 : 90.

Dans l'essai à la Makine les idées prennent cette direction *multiple* de la migration illimitée : le mystère français consiste toujours dans la chasse d'une nouvelle forme, notion qui se réfère à la chair de la pensée, au style d'existence. «La francité a toujours été cette recherche passionnée des formes nouvelles<sup>26</sup>».

*Cette France qu'on oublie d'aimer* de Makine se constitue de *plateaux*, et non pas de chapitres. L'essai est divisé en 4 parties «Certaines idées de la France, La forme française, Déformation, Voyage au bout de la France», les plateaux se liant l'un à l'autre de cette façon rhizomatique. Ce livre de Makine est à plusieurs entrées. On peut commencer à lire le premier chapitre intitulé «Les enfants du pays» et continuer par le septième «Cahier des charges de la francité». Les textes rassemblés, dans la première partie de l'essai, sous le titre de «Certaines idées de la France» nous présentent des images stéréotypées, que les peuples de l'Europe de l'Est, notamment les Russes, se sont formés sur la France pendant de longs siècles. C'est une France revêtue avec des clichés : «La marge est minime entre la fine aquarelle des impressions personnelles sur la France et l'inventaire des qualités et des phénomènes auxquels on la réduit d'habitude. La mode, la gastronomie, les arts plastiques et l'art de vivre, l'amour du verbe, la galanterie, le penchant cérébral au détriment du naturel, la «grogne» comme modèle relationnel entre «partenaires sociaux» [...] La somme de tous les clichés, ce registre qu'on pourrait allonger comporte une large part de vérité<sup>27</sup>.» C'est cette image-cliché de la France qui va migrer, elle sera modifiée et toujours changée grâce aux immigrants multiculturels, qui tel les nomades transfigurent l'idée stéréotypée de la France.

L'essai de Makine est l'expression des sentiments et des émotions pour un tel monde réel, la France d'aujourd'hui auquel il était prédestiné en tant qu'immigrant. Son monde virtuel, la France d'autrefois n'existe pas dans son essai que sous forme de narration, d'anecdote, de dialogue, de description, de maxime, de portrait qui font tous leur apparition comme des plateaux. L'essai à la Makine contient toute cette image de la France idéalisée qui s'est déplacée comme un rhizome, de plateau en plateau échappant par les lignes de fuite, et suggérant qu'elle ne s'arrêtera jamais, car un plateau «n'a ni commencement, ni fin», il migre en continu par le devenir qui le pousse toujours plus loin.

<sup>26</sup> *Ibid.* : 46.

<sup>27</sup> *Ibid.* : 34.



## ALGÉRIE—UNE HISTOIRE DE HAINE ET D'AMOUR

KATALIN SZUHAJ

Université Eötvös Loránd & Paris III  
Département d'Etudes Françaises  
Múzeum krt. 4/C  
1088 Budapest  
Hongrie  
szuhajkatalin@yahoo.fr

**Abstract:** The paper examines the French–Algerian relationship through the subjects of immigration and emigration. This historical analysis focuses on 20th-century Algerian emigration with a special regard to the great wave of emigration that followed the Algerian war (1954–1962). The first part of the article presents contemporary Algerian industry, culture and social life. The multifaceted picture of 21st-century Algeria raises further issues. I try to find answers by giving a historical overview. The second part focuses on France and the life of different generations of Algerian immigrants in the country. I will consider the Parisian example that opened the wave of change of social life into intercultural society. The main objective of this article is to encourage the revaluation of the antagonistic political relationship between Algeria and France and to offer a new possibility to overcome the hostility caused by the recollection of the war.

**Keywords:** Algeria, France, immigration, emigration, interrelationship

### 1. Introduction

Parler des relations franco-algériennes s'avère délicat même de nos jours, un demi-siècle après la fin de la guerre d'Algérie (1954–1962) comme l'illustre la question posée en décembre 2007 par l'hebdomadaire français *Jeune Afrique*: «Pourquoi ça coince entre la France et l'Algérie?» Selon Roger R., homme d'affaires français vivant à Budapest, cela va toujours coïncider parce que les deux partis opposés ne changeront jamais leur vision: La France garde son attitude de colonisateur sous couvert d'euphémismes économiques et politiques, l'Algérie, pour sa part, garde son orgueil. L'Algérie,

jamais indifférente, fière de ses richesses géographiques et culturelles, cache un visage blessé par les guerres civiles. Il y a un tissu invisible, fait de sentiments contradictoires, qui fait que les Algériens prennent une distance par rapport à ce que représente la France.

Notre propos est de relever les fils de ce tissu invisible afin de présenter de nouvelles perspectives des relations bilatérales franco-algériennes. On va suivre de plus près les flux migratoires en provenance de l'Algérie vers la France en les situant dans leur contexte historique et culturel. On va procéder géographiquement, c'est-à-dire en partant de l'Algérie vers la France. Ainsi, la première partie de notre étude sera-t-elle consacrée au tableau contemporain de l'Algérie, et plus particulièrement à l'historique des flux migratoires qui ont déterminé l'émigration des Algériens en France à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. On va insister principalement sur l'aspect socioculturel des phénomènes d'époque liés à l'émigration pour offrir un portrait réaliste de ce pays contrasté où, sous *la face des nouvelles réalités*, des slogans et des enjeux économiques, il y a encore une Algérie en voie de transition entre le passé conflictuel et le présent.

Dans la deuxième partie de l'article, on va se positionner symboliquement en France pour analyser les relations culturelles franco-algériennes du point de vue de l'immigration. En procédant selon une mosaïque à la manière du motif décoratif de l'art plastique arabe, on va présenter plusieurs morceaux de l'apport culturel de l'immigration algérienne. La partie principale de cette mosaïque sera la ville de Paris, le haut-lieu de l'immigration maghrébine. À travers nos expériences vécues et les témoignages des interlocuteurs mixtes — Français et Algériens —, on va dépeindre l'intégration culturelle des immigrés algériens et dévoiler les ambiguïtés du discours franco-algérien en vue de l'amélioration de la configuration de l'Algérie en France — et l'inverse.

## 2. Émigration

### 2.1. L'Algérie en expansion et la question de l'émigration

Il y a d'abord le pays lui-même, l'Algérie. Rude, comme rocailleuse, l'âme à vif. Blessée de tant de guerres. L'Algérie, fière, excessive, nationaliste, sans complexe, enthousiasmante et déprimante à la fois. L'Algérie, paradoxale, avec cet État devenu si riche et cette nation demeurée si pauvre<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Z. Limam : « Scènes Algériennes », *Post-Scriptum, Jeune Afrique* 2448, 2007 : 122, p. 122.

Zyad Limam, journaliste d'origine tunisienne de *Jeune Afrique* et d'*Afrique Magazine*, décrit avec ces mots la situation contrastée de l'Algérie du XXI<sup>e</sup> siècle. En effet, la société algérienne de nos jours est partagée entre le courant conservateur, soucieux de maintenir les traditions dominantes du passé, et le courant moderniste qui se plonge dans le développement industriel et économique. L'image de la capitale, Alger, reflète les tendances contradictoires de la nouvelle Algérie. Les odeurs, les chants des marchés populaires se mêlent à l'élégance des anciens immeubles de la période coloniale, dominant la baie de la mer.

De nos jours, de nouvelles infrastructures, routes et immeubles, jalonnent Alger à la manière des cités néocapitalistes en pleine expansion économique. L'aéroport, tout neuf, accueille chaque jour des centaines d'investisseurs ou d'ingénieurs venus d'Europe (Espagne, Italie, Allemagne), du Moyen-Orient (Emirats arabes unis, Koweït, Arabie saoudite, Qatar) et d'Asie (Chine, Corée du Sud)<sup>2</sup>. L'Algérie devient un marché de consommateurs mais les projets durables sont encore négligés. Le principal moyen de communication devient l'argent — comme c'est le cas souvent des sociétés qui se construisent rapidement suite à la chute d'un régime politique. Regardons de plus près un témoignage cité dans l'article de Marwane Ben Yahmed :

«Faire évoluer le cours des choses, surtout l'état d'esprit des citoyens et des politiques, c'est pire que les douze travaux d'Hercule», explique Farouk, chauffeur de taxi parisien de retour au bercail pour un long mois de vacances. Farouk n'est pas revenu chez lui depuis quinze ans. Il est dépité : «Je n'ai pas supporté ce que j'ai vu, raconte-t-il. Tout le monde ne parle que de fric. Celui que l'on a ou celui que l'on veut. L'esprit de solidarité se délite, on ne s'occupe pas de parents ou de grands-parents. C'est devenu le royaume de chacun pour soi<sup>3</sup>.»

## 2.2. Les nouvelles vagues migratoires

L'augmentation des prix des aliments de base, le coût élevé des logements et le renchérissement général sont autant de facteurs qui encouragent l'émigration et la recherche de l'emploi à l'étranger, notamment en France. Selon le reportage de Marwane Ben Yahmed, dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique*, les prix des denrées de base ont exploité, y compris ceux des fruits et des légumes qui sont produits dans le pays. Voici quelques exemples à titre indicatif : un kilo de sucre coûtait en 2004 30 dinars ; actuellement son prix est

<sup>2</sup> M. Ben Yahmed : «Les Mystères d'Alger», *Jeune Afrique* 2446, 2007 : 42.

<sup>3</sup> *Ibid.* : 43.

60/75 dinars. Le prix de la pomme de terre a augmenté de 25 dinars (2004) à 60/70 dinars (2007). De même, un sachet de lait qui valait 25 dinars en 2004, a augmenté à 25/45 dinars en 2007. Le prix de la baguette, stagnant à 7,5 dinars en 2004, variait entre 7,5 et 10 dinars en 2007<sup>4</sup>. L'auteur souligne en même temps que l'Algérie a beau consacrer 0,6% de son PIB aux politiques favorisant le marché de travail et créer plus de 1,7 millions d'emplois depuis 2002, le taux de chômage, même en baisse, atteint toujours officiellement 12,3% de la population active. Les premiers touchés sont les jeunes, représentant 70% des demandeurs d'emploi.

La population active est très jeune. L'Algérie, comme tous les pays maghrébins, a connu une importante croissance démographique depuis les années 70. Par exemple, dans les années 1985–1999, le taux annuel moyen est de 3,1%<sup>5</sup>. Actuellement, les personnes nés au cours des années 70 sont arrivés à la trentaine. Cette génération veut valoriser sa carrière professionnelle—ce qui est difficile sur le marché algérien surchargé et dans les conditions économiques critiques.

La croissance démographique a des conséquences non seulement sur le marché de l'emploi—de plus en plus surchargé—mais également sur les conditions de vie. Dans les grandes villes, les familles s'entassent souvent dans les appartements et plusieurs générations cohabitent. Alger, grande capitale africaine, a environ 2,4 millions d'habitants mais avec les agglomérations, le nombre de la population dépasse quatre millions. Cette très forte expansion est renforcée par la structure familiale traditionnelle favorisant le regroupement de différents membres de famille. Selon l'idéologie patrilinéaire, les cousins peuvent déménager chez la grande famille. Dans un foyer, le ménage conjugal cohabite souvent avec d'autres membres de la famille, et plus particulièrement avec la mère du mari. Suite à l'urbanisation très élevée, on assiste au surpeuplement de la population citadine dans les bidonvilles ou dans les quartiers populaires. De plus, depuis les années 90, les personnes habitant à la campagne migrent vers les milieux urbains ce qui crée des problèmes au niveau des logements. Étant principalement un pays agricole, pendant longtemps, la population était constituée principalement de bergers, de fermiers et d'autres ouvriers agricoles. L'appauvrissement des provinces a dirigé beaucoup de campagnards vers les grandes villes comme Alger, Oran, ce qui a transformé le paysage urbain. Cet exode rural avait une telle ampleur que les villes ont connu du coup un surpeuplement in-

<sup>4</sup> *Ibid.* : 42.

<sup>5</sup> M. Lahlou : « Chômage et sous-emploi, un phénomène de très grave ampleur », in : C. et Y. Lacoste (ed.) : *L'État du Maghreb*, Paris : Éditions La Découverte, 1991 : 484–488, p. 484.

attendu. L'augmentation du nombre des habitants a largement contribué à l'extension des agglomérations et au surgissement des bidonvilles.

En somme, malgré une hausse importante des Finances de l'état, le quotidien de l'Algérie profond ne profite pas de la floraison économique. A noter que des secteurs comme l'industrie, la pêche, le tourisme ou l'agriculture sont encore délaissés par les grands investissements publics ou privés. Écoutons un témoignage concernant la vie quotidienne de cette Algérie profonde :

Les gens éprouvent trop de difficultés, confie Ouahid, un industriel dans l'agroalimentaire. Ils ont peur du présent, n'ont pas confiance en l'avenir. La consommation des ménages est en baisse. C'est la catastrophe<sup>6</sup> !

Le paysage bigarré de l'Algérie de nos jours s'avère donc encore peu rassurant pour y construire sûrement l'avenir. D'où le grand nombre d'émigrants qui cherchent la réussite ailleurs. A noter que, actuellement, les Algériens sont les seuls ressortissants du Maghreb qui voient « leurs visas distribués au compte-gouttes<sup>7</sup> ». Cette situation est exprimée par un dessin de Dilem, caricaturiste mordant, sur laquelle Nicolas Sarkozy lance d'un balcon « Je vous ai compris » à une foule qui brandit des pancartes frappées d'un simple mot : « Visas ! ».

En recherchant les raisons de l'émigration des Algériens vers la France, il faut également faire mention de l'évolution des mentalités. La société est en pleine mutation, les valeurs traditionnelles sont mises en question par les vagues du modernisme inspirées des modèles occidentaux. L'un des facteurs les plus caractéristiques de cette modernisation est l'évolution du rôle des femmes au sein de la société. A l'époque, dans une société patrilinéaire, les femmes vivaient sous l'autorité paternelle et conjugale. Avec le modernisme, depuis une vingtaine d'années, elles ont accès à l'enseignement supérieur en transformant ainsi le marché d'emploi algérien. Le conflit entre les normes traditionnelles et la mondialisation de la société se voit également au niveau des mariages ou des concubinages. L'idéologie patrilinéaire de l'islam refuse le célibat, ce qui rend difficile aux jeunes de rester indépendants pendant longtemps. A la campagne, les tentatives de conjugalité d'un jeune couple qui n'est pas encore marié sont encore mal vues. La nouvelle génération vit de nos jours le clivage entre l'Algérie des traditions et la mondialisation. Un brin de jeunesse provocateur, tourmentée par des questions d'identité et de foi, se sent désorienté en cette Algérie contrastée.

<sup>6</sup> M. Ben Yahmed : « Les Mystères d'Alger », *op.cit.* : 43.

<sup>7</sup> M. Ben Yahmed : « Mémoire(s) vive(s) », *Jeune Afrique* 2448, 2007 : 49.

Sur ce point, il faut insister sur le fait que le caractère désemparé de la jeunesse ne s'inscrit pas exclusivement dans le paysage économique et social de l'Algérie du XXI<sup>e</sup> siècle mais nous semble un phénomène d'époque lié plus particulièrement à la génération des années 70. Il s'agit des *vagabonds de l'ère moderne*. Suite à la montée en vigueur du marketing partout dans le monde et à la différence entre le niveau de vie de leur pays d'origine et celui d'accueil, cette génération se sent désemparée entre l'éducation selon laquelle elle avait été élevée dans les années 80 et 90 et les nouvelles attentes d'une société en pleine mutation depuis la fin des années 90. Elle est divisée entre ses racines qui remontent encore à l'époque plus intime et traditionnelle des années 80, et le résultat des efforts de cette même époque pour développer davantage une économie capitaliste.

Ces jeunes migrants de notre époque, partagés entre deux cultures, incarnent la notion de *non-appartenance*. Il y en a qui, après une période d'apprentissage et d'expériences, retournent dans le pays et essaient de s'y installer définitivement mais il y a une couche qui, faute d'argent ou de conviction, n'arrive plus à réintégrer le pays d'origine, et même si les conditions financières l'obligent à y rester, rêve toujours de repartir, de préférence dans un pays occidental développé comme par exemple la France. Ces vagabonds déboussolés se basculent donc entre deux réalités sans jamais *arriver*. En revenant en arrière, ils ne trouvent plus leur place, en émigrant dans le pays de leurs études—non plus. La diversité culturelle, pas toujours radieuse, est aussi souvent source de douleur. . .

### 2.3. Décolonisation et Émigration politique

Revenons en Algérie et regardons de plus près le portrait du pays émergé sur son passé douloureux. Pour comprendre les paradoxes de l'Algérie contemporaine et la distance qu'elle met envers la France, il est indispensable d'avoir recours à l'histoire.

Dans le documentaire d'Yves Courrière et de Philippe Monnier sur *La Guerre d'Algérie*<sup>8</sup>, la première image nous montre la mer méditerranéenne qui divague entre le continent européen et africain. Écartelées, les vagues annoncent les tensions récurrentes que va produire huit ans de guerre sanglante (1954–1962). Durant la période de la décolonisation, les gens mourraient pour un geste mal interprété de tous les deux côtés et le pays était

<sup>8</sup> Y. Courrière & P. Monnier : *La Guerre d'Algérie* (film documentaire), Paris : Galatée films, 1972 ; DVD, Éditions Montparnasse, 2001.

en proie de la guerre civile à de multiples reprises pendant une vingtaine d'années. Il y avait des victimes dans tous les deux camps. Les massacres, les règlements de compte ont traumatisé la vie de plusieurs générations.

Le moment le plus saillant de l'histoire des migrations se situe indéniablement en 1962, la date de la fin de la guerre d'Algérie. A ce moment-là, les grands ports de la côte algérienne étaient bourrés des personnes attendant douloureusement l'arrivée des bateaux qui les séparent de leur terre natale. Il s'agit des *rapatriés* de l'histoire, tout d'abord les Pieds-Noirs mais également les *barkis*, c'est-à-dire les Algériens combattant aux côtés des Français pendant la guerre d'indépendance. Ces *barkis*, sauvés de la mort ou de la prison par quelques officiers français qui avaient refusé d'obéir aux instructions de les abandonner connaissent une situation ambiguë même de nos jours.

Le cas des Pieds-Noirs, c'est-à-dire les Européens rapatriés en 1962 (près de 1,2 million personnes) est bien particulier. Leur origine et les circonstances historiques selon lesquelles leurs ancêtres étaient arrivés à l'époque en Algérie, les rendent très diversifiés. De souche culturelle européenne, juive ou musulmane, ces Pieds-Noirs ont chacun une histoire singulière : des révoltés de 1848 ou de la Commune, les Alsaciens fuyant les Prussiens en 1870, des paysans sans terre venus du Sud de la France, de l'Espagne et de l'Italie, des commerçants et des fonctionnaires venant de la France... la liste est loin d'être exhaustive. D'une certaine manière, ils étaient également victimes de la guerre : ils se sont vus d'un jour à l'autre arrachés de leur terre qu'ils avaient pourtant bien imprégnée. En France, surtout au début, leur situation était précaire, il leur fallait se battre pour la survie.

#### 2.4. Les mémoires de la guerre

Dans la plupart des cas, les Algériens parlent de la guerre avec une nostalgie douloureuse. Les crimes innombrables ont causé un traumatisme profond qui définit l'identité commune. Selon Zyad Limam, il faut préciser que dans certains territoires, et plus particulièrement dans le Sud, le colonialisme, l'asservissement, l'exploitation sont restés comme des blessures à l'âme qui transcendent le temps, se transmettent des grands-pères aux pères et aux petits-fils<sup>9</sup>. Malheureusement, l'histoire de la colonisation et de la décolonisation ont façonné la pensée collective de manière négative. Il est difficile de surmonter ces blessures autant plus que leur effet secondaire se fait sentir même de nos jours. Prenons l'exemple de Smaïl, étudiant d'origine de

<sup>9</sup> Z. Limam : « Scènes algériennes... », *op.cit.* : 122.

la Kabylie, affirmant que l'histoire c'est du passé mais ce qu'il ne peut pas pardonner facilement à la France, c'est que les colons ont fait de ses parents des «gens illettrés» ainsi la communication était bloquée entre lui et les anciennes générations de la famille. Ces propos prouvent qu'actuellement, le défi pour l'Algérie est de traiter l'aspect psychologique de la période d'après-guerre afin d'en sortir guérie et prête à construire une nouvelle identité nationale.

Parallèlement à l'évocation du passé, ce nouveau pays doit affronter les réalités politiques et économiques que le présent lui impose. Ouadi Boussad, patron de la Librairie des Beaux-Arts, dans le centre-ville d'Alger, résume à merveille ce devoir, non seulement 'de mémoire' mais également celui de l'avenir. Voici ses propos prononcés lors de la visite de Nicolas Sarkozy en 2007 :

N'attendons pas que France 2 ou Arte fasse un documentaire sur la guerre d'Algérie pour après s'en offusquer. Et cela parce qu'on est incapable d'aborder notre passé. Sarkozy est un homme de droite. C'est après tout le choix d'une majorité de Français. Concernant le passé colonial, que peut-on attendre de lui ? Il faut plutôt discuter du contenu de sa visite, des rapports avec ce pays, sans faire une croix sur le passé<sup>10</sup>.

## 2.5. Identités

Sur le sable mouvant d'un passé agité et contradictoire, il s'avère donc difficile pour les Algériens de reconstruire leur identité nationale, adaptée à ce nouveau contexte économique et politique. Nombreux sont les colloques, ouvrages scientifiques qui insistent sur le fait que les crises qu'affronte cette nouvelle civilisation sont avant tout identitaires. L'histoire de l'Algérie est basée sur un fond de guerres civiles, c'est une histoire mutilée, ancrée dans le discontinu. Restaurer la continuité des événements sous un angle plus objectif s'impose comme une nécessité d'ordre éthique. Pour y arriver, il nous semble important de dépassionner le passé afin de pouvoir créer les bases d'un avenir plus stable. Les changements trop rapides au sein de l'Algérie contemporaine, l'incertitude liée aux problèmes économiques freinent pour le moment l'évolution de cette confiance en soi. Les propos qui semblent surdimensionner l'Algérie viennent souvent d'un sentiment de sous-estimation ou d'autodéfense. Ces grands railleurs sont peut-être des timides.

<sup>10</sup> H. Zerrouky : «Nicolas Sarkozy impopulaire en Algérie», *L'Humanité*, 3 décembre 2007.



Toutefois, l'attachement à la culture et aux traditions représente pour les Algériens une force de cohésion. Sur ce point, il faut souligner que l'Algérie elle-même se compose de différentes identités socioculturelles. Un cas particulier est celui des Kabyles<sup>11</sup>, la population autochtone du pays dont la tradition et la langue — le berbère — sont maintenues tout au long des siècles. La continuité de leurs traditions est favorisée par les circonstances géographiques : le peuplement kabyle vit dans les montagnes fermées qui sont restées protégées, contrairement aux plaines de l'Algérie, affectées directement par l'extension des domaines coloniaux. A ce facteur géographique s'ajoute le sens de la liberté et le respect du passé millénaire dans lequel s'inscrit le présent. De plus, la langue berbère véhicule également comme un facteur de la cohésion à l'intérieur de ce groupe. De même, la particularité de leur structure sociale, voire la présence des assemblées villageoises contribuait à renforcer cette cohésion. Le noyau de ces assemblées était l'*akbam* (la famille étendue). Cette structure a été démolie par la colonisation et les guerres civiles mais reste dans les mentalités comme principe de solidarité. Cependant, la déstabilisation des organisations sociales était tout au long du XX<sup>e</sup> siècle l'une des principales raisons de la migration de la population kabyle vers l'Europe, ou bien à l'intérieur du pays en tant qu'exode rural. La population kabyle de nos jours est plus diversifiée : la majorité vit de l'agriculture, cependant les nouvelles générations font des études et partent travailler à Alger, à Oran ou à Constantine, ou bien dans le Sud, où se trouvent les grands centres de l'exploitation du pétrole.

Afin de pouvoir porter un regard objectif sur l'histoire et sur la tradition kabyle, les maisons d'édition lancent de plus en plus d'ouvrages reflétant le patrimoine culturel de cette population mystérieuse. Pour en donner quelques exemples, les Éditions Bouchène, spécialisées sur les pays du Maghreb, un vrai réservoir d'ouvrages de référence en matière d'histoire, de littérature et d'anthropologie culturelle, vient de sortir *La Kabylie et les coutumes kabyles* qui se présente comme une encyclopédie de la civilisation kabyle. Le livre plus spécifique de Karima Direche-Slimani, intitulé *Chrétiens de Kabylie, 1873–1954*<sup>12</sup> dévoile un aspect jusqu'alors méconnu de l'histoire, celle des expérimentations d'une politique d'évangélisation qui se sont déroulées à partir de 1870, à l'initiative de Charles de Lavigerie, archevêque

<sup>11</sup> Le mot *kabyle* vient de l'arabe *qabila* qui signifie *tribus*. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce terme était utilisé par les Européens pour désigner «les farouches montagnards» portant des noms différents en fonction de leurs tribus

<sup>12</sup> K. Direche-Slimani : *Chrétiens de Kabylie, 1873–1954*, Paris : Harmattan, 1997.

d'Alger, convaincu de l'existence des racines chrétiennes de la population berbère en Algérie.

Pour revenir à la diversité de la population de l'Algérie, il est intéressant de mentionner une autre communauté berbère, celle des Touaregs menant une vie nomade dans le Sud maghrébin (Algérie et Lybie) et dans le Sahel nigérien, malien et burkinabé. Ces populations, nommées *kel tamahaq* en Algérie, représentent environ 800 000 personnes. Leur identité s'affirme indépendamment des frontières politiques, la langue étant le principal marqueur identitaire. De nos jours, de grandes distances séparent ces divers groupes nomades. Leur déplacement se veut un cas spécifique de la migration, à la fois interne et externe. Beaucoup de Touaregs ont abandonné le nomadisme pour se fixer dans les grandes villes limitrophes du Sahara, comme par exemple Tamanrasset.

Dans le contexte de la diversité des civilisations habitant le territoire algérien, l'exposition *L'Algérie Numide à Cirta*<sup>13</sup> au Musée National de Cirta à Constantine, organisée dans le cadre du projet culturel *Alger, capitale culturelle arabe en 2007*, offre un aspect insolite d'une ancienne culture établie sur ces territoires : les Royaumes numides représentent l'une des périodes les plus passionnées de l'histoire de l'Algérie. Cette civilisation avait régné dans toute l'Afrique pendant la période antique et avait atteint le haut degré d'essor culturel, social et économique.

La connaissance plus approfondie de l'Algérie est un atout en soi-même pour balayer les configurations vagues de l'histoire. Les tentatives culturelles, la découverte de documentation encore inexploitée de cette *'terre inconnue'* servent l'ouverture interculturelle dans l'esprit d'une compréhension respective du passé.

### **3. Immigration**

#### **3.1. Immigration économique**

Si l'on considère les divers types de migration qui ont déterminé l'Algérie du XX<sup>e</sup> siècle, le premier type de migration des Algériens vers la France était historiquement la migration liée au travail. La main-d'œuvre algérienne arrivait continuellement en France depuis le début de siècle et s'est vu renforcée par les grands flux migratoires liés à la période de la guerre d'indépendance. Tout d'abord, il s'agissait d'une immigration temporaire en fonction des

<sup>13</sup> <http://www.founoune.com/news>.

chantiers français nécessitant des travailleurs étrangers, ensuite, cette migration temporaire a pris un caractère de substitution au moment où les Français ont délaissé des secteurs entiers de l'emploi et la France avait besoin de main d'œuvre stable pour compléter cette lacune.

Concernant l'histoire de l'immigration du siècle dernier, les premiers immigrés algériens en France étaient les Kabyles qui sont arrivés en début de siècle pour construire le métro parisien. Selon les témoignages verbaux, «la France les a appelés pour leur courage et leur efficacité et cela est devenu une tradition jusqu'aujourd'hui». La grande majorité des travailleurs algériens, émigrés en France étaient donc kabyles—ce qui est confirmé par les statistiques : à la fin des années soixante, trois Maghrébins sur quatre étaient originaires de la Kabylie ou d'autre région d'émigration de l'Algérie<sup>14</sup>.

La présence d'une communauté importante de travailleurs algériennes immigrés en France a joué un rôle considérable dans les rapports bilatéraux des deux pays sur le plan économique et commercial. Selon les estimations, en 1990, la communauté maghrébine représentait environ un million et demi de résidents en France, les Algériens étant les plus nombreux, c'est-à-dire environ 820 000 immigrés<sup>15</sup>. Il est intéressant de constater qu'il n'y avait pas de vrai enregistrement concernant ces flux migratoires, notamment ceux des années soixante venant du Maghreb. Selon Robert Escallier, ce champ d'incertitude servait souvent aux politiques pour construire un discours basé sur la peur, c'est-à-dire l'idée d'une France «soumise aux ordres des mosquées<sup>16</sup>».

De nos jours, la politique d'immigration du gouvernement veut privilégier une immigration économique, celle des personnes diplômées, ou bien qui travailleraient dans les domaines en manque de main d'œuvre. Il y a même une liste des métiers favorables pour venir immigrer en France. Au niveau de l'immigration clandestine, depuis quelque temps, on assiste à un durcissement, c'est-à-dire des expulsions et des conditions de régularisation plus importantes. Cette politique d'immigration est perçue comme inhumaine par de nombreux personnes, notamment par les «gens de la gauche», car il y a clairement une volonté de lutter contre l'immigration clandestine avec notamment des arrestations. La discrimination positive est mal vue. De plus, ouvrir le marché à des universités maghrébines s'avère comme un

<sup>14</sup> R. Escallier : «Les chiffres de l'immigration maghrébine en France», in : C. et Y. Lacoste (ed.) : *L'État du Maghreb, op.cit.* : 95.

<sup>15</sup> Y. Lacoste : «Le Maghreb dans les relations internationales», in : C. et Y. Lacoste (ed.) : *L'État du Maghreb, op.cit.* : 505.

<sup>16</sup> R. Escallier : «Les chiffres... », *op.cit.* : 95.

pillage de la matière grise du pays en question. Selon d'autres avis, il faut simplement appliquer la loi : si quelqu'un entre clandestinement, il doit repartir.

L'éducation en Algérie étant étroitement liée à l'histoire et à la culture générale de la France, les immigrés algériennes ont un «bagage» culturel et linguistique indéniable. Ainsi, les Algériens postulant à un emploi dans une entreprise francophone ont-ils un pas d'avance par rapport à des populations étrangères d'origine d'un pays non francophone. De plus, les deux cultures, algérienne et française, ont été amenées à vivre ensemble pendant cent trente ans. Cette cohabitation, même difficile, apporte de nos jours ses fruits : la connaissance approfondie de la culture française et du comportement des Français, la familiarité avec la langue, représentent autant d'atouts pour bien réussir sur le marché de l'emploi français. Ils ont une conception des rapports avec l'autre, des astuces pour mener à bien leur carrière professionnelle et les relations interprofessionnelles.

Le surgissement des entreprises multinationales depuis les années 80 sur le plan de l'économie mondiale fait également évoluer la situation de l'immigration internationale. Dans leur politique intérieure, ces entreprises affichent souvent l'ouverture interculturelle et les avantages d'un environnement multiculturel. De plus, la délocalisation de plusieurs branches des multinationales favorise les déplacements, voire la migration internationale liée au travail. A noter qu'il y a beaucoup de diplômés d'origine algérienne qui travaillent au sein de ces entreprises, de préférence médicales ou pharmaceutiques, d'autant plus que ces secteurs sont liés à leurs études.

### 3.2. Immigration politique

Il est difficile de décompter les immigrés politiques s'établissant en France. Il s'agit d'une grande masse de populations : en 1990, on comptait quelque quatre millions de personnes originaires du Maghreb en France, directement ou par leurs parents<sup>17</sup>. Ce chiffre a augmenté depuis avec les nouvelles vagues migratoires qui se sont dessinées au tournant de siècle.

Les statistiques varient souvent, les notions s'entremêlent (immigrés ou rapatriés ?). Il existe des couches qui sont à la frontière de deux statuts à cause notamment des mariages mixtes. Comme le souligne George Morin dans son article intitulé *La mosaïque des Français du Maghreb et les Maghrébins de*

<sup>17</sup> G. Morin : «La mosaïque des Français du Maghreb et des Maghrébins en France», in : C. et Y. Lacoste (ed.) : *L'État du Maghreb, op.cit.* : 533.

France, lors qu'il s'agit de nationaux français, la tâche est plus rude encore. Faute de fichier, de nature religieuse notamment, adéquat pour recenser les différentes «communautés d'appartenance<sup>18</sup>».

Tout d'abord, concernant les Pieds-Noirs, lors de leur arrivée en France, leur situation était chaotique. Il y en avaient qui croyaient encore à un retour en pays natal mais les plus pessimistes avaient brûlé tout leur domaine avant de partir et n'ont apporté rien d'autre qu'un container... A noter que l'appellation Pied-Noir avait au début une connotation fortement péjorative en France, due en grande partie aux préjugés les concernant, notamment ceux de la gauche communiste des années 60, qui les considérait comme des colons profiteurs. Avec le temps, ils ont réussi à tourner à leur profit cette dénomination négative et à s'intégrer rapidement à la société française.

Les anciens Pieds-Noirs qui vivent actuellement en France gardent souvent dans leur tête une nostalgie pour l'Algérie à laquelle se mêle un zeste de rancune de temps en temps. Il y en a qui se consacrent pleinement à la renaissance des rapports franco-maghrébins, notamment dans le domaine culturel. Il faut également mentionner le fait, qu'une poignée des Pieds-Noirs est restée en Algérie après l'indépendance. De plus, avec la montée en puissance de l'économie algérienne, on assiste de nos jours à l'augmentation du nombre des immigrants et des voyageurs européens arrivant en Algérie, dont une partie représente les anciens Pieds-Noirs et leurs descendants français.

Ensuite, parmi *les rapatriés*, il faut également mentionner les anciens fonctionnaires de l'ex-Algérie française, qui ont demandé à conserver leur nationalité française et se sont installés en France. De même, la population juive de l'Algérie, qui, suite au décret Crémieux de 1870, avait rapidement assimilé la culture du colonisateur, a été rapatriée lors de l'indépendance. Parmi ces juifs, nombreux ont revendiqué l'appellation de Pieds-Noirs. Historiquement, cette population juive se constitue de deux grands groupes ethniques : d'une part, les berbères judaïsés, que l'on retrouvait principalement dans la population rurale et montagnarde, de l'autre, les juifs d'origine espagnole et andalouse, chassés d'Espagne au XV<sup>e</sup> siècle, lors de la *Reconquista*, ayant trouvé refuge, avec leurs compatriotes musulmans, dans les grandes villes telles que Tlemcen, Alger ou Constantine.

Enfin, les *harkis*, ces anciens soldats algériens ayant soutenu la France pendant la guerre d'Algérie, ont une situation délicate en France. D'une part, ils sont rejetés par leurs compatriotes algériens parce qu'ils ont trahi

<sup>18</sup> *Idem.*

leur pays en collaborant<sup>19</sup> avec les Français, de l'autre, ils sont devenus la mauvaise conscience de la France dès l'indépendance. Vu leur situation, ils ne peuvent plus retourner dans leur pays d'origine. Au début, ils étaient abandonnés dans des camps ou des villages forestiers dans des conditions de vie précaires. Actuellement, la deuxième génération des *barkis* lutte pour avoir une certaine dignité dans la société française.

Par la suite, on va représenter quelques aspects de la vie des immigrés algériens en France, en axant notre analyse sur les questions de l'intégration culturelle, le conflit personnel entre auto-détermination et fusion. Premièrement, regardons de plus près le parcours des nouvelles générations, celles dont les parents sont arrivés en France à la fin de la guerre.

### 3.3. Les différentes générations d'immigrés

Concernant les flux migratoires liés à l'indépendance d'Algérie, ce qui rend encore plus complexe la situation actuelle, c'est que l'on assiste désormais à l'apparition de la deuxième et de la troisième génération de ces immigrés d'après-guerre. Leur situation d'intégration évolue en fonction des changements sociopolitiques qui déterminent la France. La société française de nos jours évolue elle-même à grande vitesse. Il est difficile dorénavant de saisir les racines des revendications identitaires des immigrés sans connaître de plus près l'arrière-fond spécifique de leur situation de migration.

Sur ce point, il est intéressant d'insister sur le cas précis des Beurs, c'est-à-dire des jeunes Maghrébins nés en France de parents immigrés. A noter que cette expression surgit dans l'argot des banlieues parisiennes dont la technique consistait à inverser les mots, ainsi l'Arabe est devenu le *Beu-ra-a*, voire le Beur, comme le Juif est devenu le *Feu-jui*: le Feuj. Ce groupe représente la deuxième génération des immigrés. Ces *enfants*, nés et étudiés en France, ont symbolisé pour la société française des années 80 le phénomène le plus marquant. Les Français avaient tendance à considérer jusqu'alors les Maghrébins comme des immigrants temporaires. Or, à partir du moment où leurs enfants sont devenus des représentants de la société française proprement dit, les Français ont été amenés à faire face à cette nouvelle image de leur société. Parmi ces Beurs, il y en a qui ont connu une carrière splendide et sont devenus des acteurs dans les médias, dans la vie culturelle mais on

<sup>19</sup> Ils ont rejoint l'armée française pour des raisons bien différentes : venger un parent tué par les maquisards, suivre un officier français qui a su les convaincre, ou bien pouvoir gagner une solde susceptible de faire survivre la famille.

trouve également ces jeunes dans la population des banlieues où ils doivent affronter la pauvreté et l'exclusion sociale.

Il y a une contradiction au niveau de l'autodétermination de cette deuxième génération d'immigrés : tout en se considérant français nombreux sont qui insistent sur l'origine maghrébine de leur famille. Leur intégration dépend des circonstances dans lesquelles ils vivent leur quotidien. Ceux dont l'intégration était une réussite, ont une attitude plutôt favorable concernant le pays d'accueil — sauf quand ils subissent du racisme pour trouver du travail ou du logement, ou tout simplement entrer dans une boîte de nuit. Cependant, il y a une couche d'immigrés qui se sentent exclus de la société et témoignent d'une certaine hostilité envers les Français.

A ce sujet, il est intéressant de mentionner la nomination de Rachida Dati comme ministre de la Justice dans le gouvernement de Nicolas Sarkozy. Ce geste politique est symbolique parce qu'il s'agit d'une personne issue de l'immigration (de la deuxième ou troisième génération) qui s'est élevée d'un milieu modeste et qui représente actuellement la France. La perception de cette nomination est très variée : d'une part, elle se traduit comme la volonté de faire évoluer le regard des Français sur leurs concitoyens de l'immigration, de l'autre, comme un battage publicitaire visant à mieux faire passer la politique d'immigration du gouvernement. Bref, une épée à double tranchant...

Après avoir survolé les principaux stades de l'immigration politique et économique des Algériens en France, concentrons-nous sur l'une des villes les plus marquées par l'immigration maghrébine : Paris. Notons cependant que, concernant l'histoire de l'immigration algérienne, d'autres grandes villes comme Marseille et Lyon jouaient également un rôle prépondérant. Pour cette étude, on a opté pour la présentation de la vie des immigrés à Paris parce que cette ville incarne l'idée d'une capitale européenne aux origines ethniques très variées, d'une part, et englobe les différents courants politiques, sociales, culturels, qui font la France de nos jours, de l'autre.

## **4. Paris**

### **4.1. Point de fusion entre plusieurs identités culturelles**

La cohabitation de plusieurs cultures et de générations dans une grande ville comme Paris offre une panoplie des situations contradictoires. Carrefour panaché de civilisations venues des quatre coins du monde, Paris abrite des populations d'immigrés divergentes qui apprennent à cohabiter

dans cette ville culturelle. Les discussions animées dans les rues, les lumières nocturnes dévoilant des mots chuchotés à l'angle noir d'un impasse, le parcours zigzaguant des labyrinthes de Beaubourg ou le grouillement des commerçants aux marchés, autant de délicieuses atmosphères qui déterminent le quotidien de Paris... Le tableau de cette grande métropole lui-même a une double face : derrière la couche de peinture superficielle, c'est-à-dire la richesse, l'effervescence et la foulée des gens, se cache une touche plus secrète et intime, celle des petits villages ou quartiers à l'intérieur desquelles les habitants, aux origines ethniques multiples, se connaissent et se racontent encore les ragots.

#### **4.2. Contradictions dans le discours entre Algériens et Français, Parisiens**

Au sein de ce carrefour multiethnique qu'est Paris, les différentes nationalités gardent leur rapports de solidarité respectifs. Le groupement des communautés d'immigrés en fonction de leurs métiers, leurs villes d'origine, est très caractéristique. Regardons par la suite quel est le rapport entre ces populations immigrés, Algériens, et les indigènes, Français.

Tout d'abord, il faut souligner qu'il y a plusieurs niveaux et situations de discours entre un Français et un Algérien : un Algérien qui vient d'arriver en France pour un séjour de trois ou quatre mois n'aura pas la même discussion avec un Français qu'un Algérien qui vit en France. L'attitude des immigrés envers les Français dépend également de la situation qui a déterminé leur immigration à l'époque : Un Pied-Noir aura sur l'histoire de la guerre d'Algérie une vision différente de celle d'un Algérien de souche. De plus, le terme «algérien» recouvre différents groupements ethniques, comme l'on a précisé dans le chapitre précédent en parlant des Kabyles, ce peuplement berbère autochtone de l'Algérie. A noter, que les Berbères sont connus pour leur intégration facile à la société française ce qui s'explique en partie par le fait qu'ils sont principalement culturalistes et dépendent moins de la communauté que d'autres Français issus de l'immigration –comme l'illustre ces propos de la Coordination des Berbères de France (CBF) :

Pour nous, les valeurs républicaines et les valeurs berbères n'ont rien d'antinomique. Nous les défendons ensemble. Nous défendons la diversité qui renforce la République<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> F. Assouline : «Qui sont les Berbères de France ? A quoi aspirent-ils ?», *Marianne*, 17 au 23 février 2007 : 59–64, p. 60.



En général, dans le contexte de l'interculturel, les connaissances réciproques des différentes cultures facilitent la communication. C'est pourtant plus complexe dans le cas des relations franco-algériennes, puisque ces connaissances ont pour origine des faits historiques qui déclenchent davantage un silence pénible — même de nos jours. Les jugements sont souvent ancrés dans une perception très personnelle de la réalité, réduite à des préjugés culturels devenus formels. Avec l'évolution de la société algérienne et française, ces jugements ont perdu leur contexte et leur contenu semble souvent éloigné de la situation concrète à laquelle ils se réfèrent. Ainsi la polémique sur la guerre d'Algérie s'étend-elle sur d'autres domaines, comme par exemple sur la coopération économique franco-algérienne, un leitmotif des médias contemporains.

Par la suite, on va puiser dans les anecdotes tirés de la cohabitation de ces populations aux couleurs bigarrées, toutes parisiennes, en axant notre analyse sur les plusieurs aspects du discours franco-algérien, traité dans le cadre plus large du discours entre les habitants de Paris ayant des origines variées. Premièrement, prenons l'exemple de Hugues, originaire de la population berbère d'Algérie, vivant à Paris depuis son enfance, habitant un immeuble en plein centre-ville. Un soir d'été, Hugues a été importuné par un bruit tonitruant venant de son escalier. En ouvrant la porte de son appartement, il est tombé sur un groupe de jeunes, Français et Maghrébins, qui ont fait la fête en bas de l'escalier. Il leur a demandé à plusieurs reprises de faire moins de bruit pour ne pas déranger les personnes qui dorment. Quand il est sorti la unième fois, les jeunes ont crié : «Raciste !» — comme une injure qui déferlait sur lui. Dans ce contexte, le mot *raciste* est vidé de son sens original et devient une insulte mal placée. La réaction tout à fait juste de Hugues, lui-même originaire du Maghreb, vise le comportement inadéquat des jeunes et non pas leur origine. Dans les scènes de violence et de malentendu, on a parfois affaire à cette utilisation décalée de ce mot. Par extension de sens, la première signification se trouve dotée d'une nouvelle connotation qui n'a rien à voir avec la signification originale.

En parlant des relations franco-algériennes, les Algériens vivant à Paris optent plutôt pour la négation. Ainsi, selon Karim, jeune pharmacien immigré,

La relation entre Français et Algériens, ce sera simple à résumer : il n'y a vraiment pas de bonnes relations, c'est bizarre parce qu'il y n'y a même pas 45 ans, on était Français à part entière mais là, vraiment, il n'y a rien qui nous attache à la France. Pour moi, la relation algéro-française est quasiment réduite à néant. Par rapport à mon intégration en France, je pense, qu'elle n'est pas différente

de l'intégration d'un Chinois ou bien d'un Hongrois : il faut faire ses preuves et se débrouiller seul.

En règle générale, dans le contexte des discussions touchant la question France-Algérie, on entend encore un zeste de ressentiment. Par exemple, quand les Algériens vivant ou étudiant à Paris disent en rigolant « nous allons coloniser la France comme celle-ci nous avait colonisés pour nos richesses », ils expriment indirectement leur vengeance morale. Toutefois, il est encourageant que ces deux peuples antagonistes arrivent à faire de l'humour sur leur réticence réciproque. En voici un exemple, version algérienne : en fin novembre 2007, lors d'une soirée culturelle, j'ai présenté un ami français à un ami algérien. Ils se sont serré les mains. L'Algérien s'est présenté ainsi :

- Nasser.
- Vous êtes... ?
- Algérien, je vous demande pardon. – avec un clin d'œil.

#### 4.3. Les haut-lieux arabes à Paris

« Je vais acheter quelque chose chez l'arabe » est une phrase que l'on entend chaque jour en France, notamment à Paris. Cela devient un savoir-vivre, c'est-à-dire faire les courses au coin, surtout quand les supermarchés sont fermés le week-end ou dans la nuit. Cela veut également dire que l'on va acheter des aliments un peu plus cher... Par la locution nominale *arabe du coin*, on désigne en France et en Belgique les épiceries et les petits supermarchés de proximité, comme le souligne le passage suivant du célèbre roman d'Eric — Emmanuel Schmitt, *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, une jolie composition arabisante qui se lit comme une leçon de l'amitié et de la tolérance :

- Je ne suis pas arabe, Momo, je suis musulman.
- Euh... alors pourquoi on dit que vous êtes l'arabe de la rue si vous n'êtes pas arabe ?
- Arabe, Momo, ça veut dire ouvert du huit heures du matin jusqu'à minuit et même le dimanche, dans l'épicerie<sup>21</sup>.

L'histoire de Monsieur Ibrahim et Momo se déroule en plein milieu des années soixante, dans la rue Bleue de Paris. Concernant l'histoire de ces petits magasins arabes, on sait que c'étaient toujours des épiceries de quartier qui

<sup>21</sup> E.-E. Schmitt : *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, Paris : D'après l'Édition Albin Michel – Édition musicale Naïve, 2005.

ont été reprises par des commerçants d'origine maghrébine. Grâce à l'ouverture flexible et le service correct, ces petites épiceries ont réussi à faire face à la pression des grandes surfaces et s'intègrent même de nos jours dans la vie des petits quartiers parisiens.

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les quartiers *arabes* de Paris se trouvent principalement sur la rive gauche de la Seine, notamment dans le V<sup>e</sup> arrondissement. C'est le quartier le plus connu pour ses établissements culturels et historiques arabes, regroupant des institutions telles que la Mosquée de Paris, le centre de la religion musulmane de toute la France, ou l'IMA<sup>22</sup>, Institut du Monde Arabe, belle construction des années Mitterrand, un lieu de rencontre privilégié de la vie artistique parisienne qui incarne un lien entre le monde arabe et la France. Le petit quartier universitaire de Jussieu, juste à côté de l'Institut, est jalonné de librairies et d'antiquaires offrant la panoplie littéraire et historique de la civilisation arabe. Notons que la langue arabe est enseignée en France depuis le règne de François I<sup>er</sup> et, à la Sorbonne, on peut suivre des cours d'histoire et de littérature arabe.

«Soyez les bienvenus, ô visiteurs, d'une Mosquée qui vous est ouverte» — dit la citation sculptée dans le mur de la porte d'entrée de la Grande Mosquée de Paris. En effet, la Mosquée, renfermant également entre ces murs l'Institut Musulman, se veut un symbole de la religion musulmane en France. Dans son salon de thé, les initiés arabes se mêlent des Européens et d'autres nationalités, chacun sirotant le fabuleux thé à la menthe dans un cadre solennel qui évoque l'univers de Shéhérazade des *Mille et Une Nuits*. Pendant l'hiver, la Mosquée ouvre ses portes également pour les sans-abris et distribue des repas chauds chaque jour de la semaine entre 17h30 et 19h30. Parmi les célébrités et les personnalités éminentes qui lui ont fait visite, l'on rencontre les noms tels que Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy...

En restant dans le registre de la religion musulmane, faire le Ramadan<sup>23</sup> en automne s'ajoute au caractère multicolore de la vie parisienne. A noter, que Ramadan a donné, avec changement de l'orthographe et la reprise de la prononciation arabe dialectale d'Algérie, le *ramdan*, mot familier pour «tapage», par allusion à la vie nocturne bruyante du Ramadan. Par exten-

<sup>22</sup> L'Institut du Monde Arabe de Paris se présente comme le fruit d'un partenariat entre la France et 22 pays arabes (Algérie, Arabie Saoudite, Bahreïn, Djibouti, Egypte, Emirats Arabes Unis, Irak, Jordanie, Koweït, Liban, Libye, Maroc, Mauritanie, Oman, Palestine, Qatar, Somalie, Soudan, Syrie, Tunisie, Yémen).

<sup>23</sup> Le Ramadan est un mot d'origine arabe désignant le neuvième mois de l'année (L'année musulmane est une année lunaire sans intercalation) pendant laquelle les musulmans doivent s'astreindre au jeûne entre le lever et le coucher du soleil. Par métonymie, le mot fait également allusion aux pratiques religieuses de la période du Ramadan.

sion, il signifie aussi «désordre», «amour physique» (*aller au ramdan, faire ramdan*).

La présence de la religion musulmane en France semble inscrite dans la société depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Comme le souligne Gilles Kepel, professeur à l'Institut des études politiques à Paris, à la fin des années 80, l'organisation islamiste l'UOIF, qui s'appelait Union des organisations islamiques en France, s'est renommée Union des organisations islamiques de France, signifiant symboliquement que l'islam s'est installé en France. Les jeunes musulmans peuvent pratiquer leur religion librement. Ce contexte de solidarité caractérise Paris, comme le montre la photo de Nicolas Marques dans l'article de Séverine Nikel intitulé «Ce qui se joue, c'est la bataille pour un islam laïque<sup>24</sup>» : en octobre 2004, la prière du premier jour du Ramadan s'est tenu dans la rue faute de place dans la mosquée El Feth du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. La rue est remplie des croyants, principalement maghrébins et des personnes de l'Afrique noire, qui sont en train de prier ensemble. Un joli exemple du respect de la traditions religieuse des communautés issues d'autres pays.

Sur ce point, il faut souligner, que la France, souvent critiquée pour son chauvinisme, avait toutefois témoigné pendant longtemps beaucoup de solidarité envers les opprimés, les immigrés politiques et d'autres populations étrangères. Malgré que cette solidarité se fane un peu avec la crise économique générale, il faut retenir comme un trait de caractère important de cette «terre d'accueil».

En effet, tout au long des siècles, beaucoup d'immigrés politiques ont trouvé refuge en France. Malheureusement, à partir des années 90, cette solidarité pourtant bien connue se trouve balayée par la réalité et par la crise économique qui touche toute l'Europe. Les Français se sentent exploités par la main d'œuvre venant d'autres parties du monde et se tournent formellement contre les étrangers comme si ceux-ci étaient les responsables de cette crise globale.

Les euphémismes politiques perdent leur plausibilité face à une réalité qui s'écarte de plus en plus des normes posées dans les années 60. Et ce, concernant non seulement l'Algérie mais toute la question d'immigration actuelle en France. Les conflits n'apparaissent jamais dans le contexte de la cohabitation paisible d'un quartier où Français et étrangers partagent souvent leur quotidien ensemble mais seulement quand ils heurtent à des questions sociales qui dérangent—comme la situation des banlieues.

<sup>24</sup> S. Nikel: «Ce qui se joue, c'est la bataille pour un islam laïque—Entretien avec Gilles Kepel», *Les Collections de l'HISTOIRE, L'islam et le Coran*, 2006: 87.

#### 4.4. Un quartier d'immigrés spontané : Belleville

Après avoir survolé les haut-lieux culturels et interculturels franco-arabes, mettons-nous dans le bain, entrons au coeur des quartiers d'immigrés, et plus particulièrement maghrébins. L'un des quartiers les plus panachés de Paris se situe sur la rive droite, à l'Est parisienne : Belleville. D'où vient ce nom ? A savoir que Belleville fait allusion à Bellevue, à cause du joli panorama qui se donne de la petite colline à la résonance champêtre. Indéniablement, en descendant la rue principale appelée également Belleville, on a une vue spéciale sur la Tour Eiffel qui se laisse découverte d'un point de vue insolite. Ancienne demeure rurale appartenant au domaine royal, ensuite la campagne parisienne préférée des bourgeois, couverte de vignobles, et, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, haut lieu des cabarets, le Belleville actuel est connu pour ses rues abruptes et ses petits jardins abritant une population très mélangée en majorité immigrée. L'esprit des anciens cabarets, les guignettes se maintient doucement, alors «les hommes du monde» peuvent encore *guigner*, c'est-à-dire raconter des bêtises. Riche en diversités culturelles, ce microcosme parisien s'étend sur quatre arrondissements (XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup>, X<sup>e</sup>).

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, la présence des ouvriers et des artisans donne à Belleville un aspect commerçant. Le premier grand flux migratoire qui peuple ce jardin parisien se situe en début du XX<sup>e</sup> siècle et consiste principalement à l'arrivée des Arméniens, des Grecs, des Juifs polonais et des Allemands. C'est au cours des années soixante qu'arrivent les immigrés algériens et tunisiens et s'installent dans les vieux immeubles voués à la démolition.<sup>25</sup> Ensuite, dans les années 80, arrivent les Africains de l'Afrique noire. De nos jours, Belleville est le deuxième plus grand quartier chinois après celui des «tours» du XIII<sup>e</sup> arrondissement, connu pour les petits magasins commerçants sillonnant la rue de Belleville. L'attrait de ce quartier réside en son caractère chaleureux et populaire : les habitants font partie de la couche moyenne ou pauvre de la société, ce qui fait que les personnes qui y vivent partagent les mêmes habitudes, la même réalité. De plus, les réseaux socioprofessionnels sont rapprochés entre les anciens et les nouveaux habitants ce qui garantit aux nouveau-venus une intégration facile et rapide. Le quartier a gardé sa tradition de cabarets et cafés. Les soirs, les différentes populations venant des continents lointains se croisent dans les cafés musicaux et *guignent* ensemble.

<sup>25</sup> <http://www.parisbalades.com>.

#### 4.5. Réalisations artificielles : les Banlieues

Belleville est donc un exemple de la réalisation spontanée d'un quartier immigré au sein de Paris. Regardons maintenant un exemple des réalisations artificielles, comme par exemple les immeubles barres des banlieues proches de Paris qui avaient été construites dans la plupart des cas lors de l'arrivée d'un nombre important de main d'œuvre maghrébin dans les années 60. Pendant cette période, beaucoup de Maghrébins travaillaient dans les grandes usines comme Peugeot ou Renault. C'est principalement ces familles qui ont vu naître ces banlieues. La France a lancé de grands programmes de construction d'immeubles «barres» avec le présumé de concevoir *les villes du futur* où tout serait accessible : des commerces, des services, des espaces verts... Malheureusement, une fois les immeubles construits, rien d'autre n'a été fait et l'on trouve actuellement des quartiers isolés, mal desservis par les transports en commun — surtout en période de grève. Ces ouvriers des années 60 sont actuellement à la retraite et ont élevé leur famille dans ces banlieues où les jeunes sont souvent isolés et abandonnés sans aucune éducation.

Bien entendu, il y a une grande différence entre les diverses banlieues : celles de l'Ouest sont connues pour être plus agréables à vivre avec des espaces verts qui interrompent la monotonie des immeubles uniformes. Mais dans quelques banlieues de l'Est de la capitale, celles qui étaient d'ailleurs les plus visées par les émeutes de l'automne 2005, la vie est moins agréable et la violence gagne le terrain comme l'a illustré le film de Mathieu Kassovitz, *La Haine*<sup>26</sup>, tirée d'une histoire réelle qui s'était déroulée d'ailleurs dans les banlieues de Rouen. À travers les images réalistes de ces constructions désertiques et de la condition de vie des jeunes errant dans ces rues, le film dévoile l'échec des politiques urbaines liées à ces banlieues. De nos jours, la situation reste tellement grave qu'à certains endroits, les médecins et les pompiers ne veulent pas aller car ils se font attaquer. De même, la violence des émeutes de novembre 2005 a levé le rideau devant les problèmes bien graves qui règnent dans les banlieues : marginalisation sociale, niveau d'éducation insuffisant, exclusion, pauvreté, délinquance.

En suivant le parcours de notre balade imaginaire à l'intérieur de Paris des immigrés, on peut faire un tour à la Cité Internationale Universitaire dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Cette petite «colonie» en plein milieu de l'effervescence parisienne forme un cadre idéal pour les études, les sorties inter-

<sup>26</sup> M. Kassovitz : *La Haine* (Film noir et blanc), Paris : Studio Canal, 1995 — DVD, Mars Distribution, 2005.

culturelles et les expositions. Mais la Cité est par-dessus tout «jardin» multinational où règne une atmosphère vive et chaleureuse. Elle a de nombreux habitants maghrébins, dispersés dans les maisons du Maroc, de la Tunisie ou dans les maisons mixtes. Dans quelques années, cette lignée maghrébine sera complétée par la Maison d'Algérie dont les travaux de construction vont commencer prochainement. Le projet de cette maison symbolise une nouvelle ouverture des relations culturelles et interdisciplinaires entre l'Algérie et la France.

#### 4.6. Intégration et auto-détermination

Les immigrés et les étudiants vivant à Paris à long terme gardent souvent leurs spécificités culturelles. Paris s'en trouve tonifié et enrichi. Par la suite, on va regarder de plus près ces us et coutumes algériens. Entre assimilation à la culture française et attachement à la culture arabe, il est parfois difficile de trouver le mot juste.

La dualité entre intégration et auto-détermination joue également dans la vie quotidienne, et plus particulièrement dans les rapports avec les Européens. De par la différence qui se met indéniablement entre la culture arabe et française, ces jeunes se trouvent parfois face à des situations où ils doivent délaissé les coutumes inscrites dans la culture arabe et s'adapter aux habitudes occidentales. Il s'agit là d'une différence beaucoup plus importante qu'entre les plusieurs cultures à l'intérieur d'Europe. Par la suite, regardons de plus près ce phénomène par l'intermédiaire de quelques particularités algériennes.

En Algérie, traditionnellement, l'intérieur des maisons est un milieu intime destiné symboliquement aux femmes. Il est «interdit» (*haram*) aux regards indiscrets et son caractère principal est la fermeture. Ainsi, dans le milieu étudiant français, un garçon algérien accepte-t-il difficilement l'invitation d'une fille dans la chambre universitaire sans s'excuser. Pour lui, il s'agit de franchir les barrières de ce qui est respectueux. Comme en Algérie où les jeunes garçons préfèrent souvent la liberté et le bouillonnement des rues à la «maison», à Paris, on les trouvent partout dans les rues, en discutant sur les bancs, en buvant un café ou thé ensemble sous les arcades d'une belle maison, en stimulant par la parole les belles femmes... Sur ce point, il est intéressant d'insister sur le rôle des codes de l'amour (*el houbb*) inscrits dans la culture arabe. Les litanies et les chants d'amour font partie de l'art de la séduction qui est présent dans l'expression orale de toute nation

arabe. Ainsi les jeunes Maghrébins à Paris ont-ils la «mauvaise» réputation de dragueurs.

De même, la ségrégation entre hommes et femmes reste-t-elle caractéristique même dans les cités universitaires mixtes : les jeunes hommes se regroupent plutôt entre eux, il y a des sujets qu'ils ne partagent pas avec les femmes. De plus, le caractère patrilinéaire<sup>27</sup> des relations se maintient dans les coulisses, même en France. Pour illustrer avec un exemple concret ce phénomène, Abdellah, un jeune étudiant en médecine à la Faculté de Paris me raconte un jour que, selon la solidarité patrilinéaire, héberger ses cousins ou ses compatriotes dans sa chambre universitaire est «une obligation», voire le témoignage du respect pour l'autre. Si un ami lui frappe à la porte vers minuit et lui demande de le loger pendant la nuit, il est très délicat de refuser. Il faut souligner que cette obligation s'entend plutôt comme un acte charitable et se fait dans le naturel, sans aucun retentissement. Les structures familiales accompagnent les immigrés en leur fournissant des principes influençant leurs relations respectives dans la société d'accueil. Pour en citer quelques exemples, notons que les jeunes Algériens traitent avec beaucoup de respect les femmes plus âgées à la manière du respect qu'ils témoignent pour leur mère. En règle générale, la communication avec les personnes âgées est à la fois ouverte et respectueuse. De même, les jeunes immigrés gardent un rapport très proche avec la famille du pays d'origine, et plus particulièrement avec leur mère. Ces principes s'avèrent très bénéfiques sauf quelques cas excessifs quand ils abondent dans le sens de l'enfermement culturel ou ethniciste.

#### 4.7. L'apport culturel

La présence des Algériens à Paris devient de plus en plus évidente non seulement en termes d'immigration mais également en ce qui concerne la vie culturelle de la capitale. Pour prendre la mesure de cette présence, rappelons par exemple que le directeur général de l'IMA (Institut du Monde Arabe) est M. Mokhtar Taleb-Beddiab, professeur de langue arabe et de littérature comparée, originaire de la ville culturelle aux influences andalouses, Tlemcen, ou bien l'écrivain algérien Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohamed Moulessehou, a été nommé directeur du Centre Culturel Algérien de Paris.

Le rapprochement des deux pays s'avère possible en commençant par les rencontres interculturelles. Capable d'abstraire les conflits pesants pour

<sup>27</sup> Qui est déterminé par l'ascendance paternelle.



chercher un terrain de compréhension et d'entente, la culture, ou mieux, l'interculturel semble un pas encourageant vers l'avenir. Regardons quelques initiatives qui ont été créées dans l'esprit de l'ouverture culturelle. Par exemple, l'association PlaNet DZ a pour objectif de valoriser et de promouvoir la culture maghrébine en France. A noter que cette association a également lancé en 1999 un site Internet indépendant ([www.planet-dz.com](http://www.planet-dz.com)), dédié à l'actualité culturelle maghrébine. L'Association Coup de Soleil, «qui réunit des personnes des deux rives», s'engage également sur le plan culturel. Elle a organisé le 14<sup>ème</sup> Maghreb des livres en février 2008 à la Place d'Italie du 13<sup>ème</sup> arrondissement, un important événement culturel parisien depuis une dizaine d'années, qui favorise l'échange d'idées sur le Maghreb historique et contemporain. En dehors des festivités culturelles, l'association lutte également sur le plan politique, en dévoilant la crise actuelle des banlieues et en insistant sur les dangers physiques et psychiques de la nouvelle vague d'attentats au Maghreb.

Sur le plan musical, nombreux chanteurs visitent Paris pour y donner un concert inoubliable en apportant les particularités de leur région. Par exemple, la chanteuse Houria Aïchi est une invitée régulière de la capitale. Ses concerts de chants traditionnels figurent au programme des grandes salles de concert parisiennes. Ses chants des montagnes berbères aux portes du Sahara relatent l'histoire des femmes algériennes comme un hymne à la liberté. De même, le courant musical originaire d'Oran, le raï signifie *avis* ou *opinion*. Il devient musique nationale à partir des années 80 avec l'apparition des *Chebs* (Jeunes) : Cheb Khaled, Cheb Mami... la liste est longue. Le raï a largement contribué au métissage culturel entre musique orientale et occidentale. Les personnalités éminentes de la chanson française telles que la chanteuse franco-britannique Jane Birkin ou Jean-Jacques Goldman ont composé des pastiches inoubliables de ce genre.

En dernier lieu, les fêtes traditionnelles des différentes communautés algériennes à Paris se présentent souvent comme des événements culturels attirant un public mélangé. C'est le cas de la célébration de la nouvelle année berbère, le Yennayer, au Trocadéro, qui organise un défilé pétulant des musiciens, des représentants de la vie associative berbère ou des femmes vêtus en costume traditionnel. Berbérophones, Français d'origine et Français issus de l'immigration font la fête ensemble. Lors de ces rencontres, on peut savourer à sa valeur la cohabitation paisible des personnes aux origines ethniques différentes en France.

### 5. En guise de conclusion : Le lendemain des relations franco-algériennes

Pour conclure avec un exemple de l'enrichissement interculturel franco-algérien, Idir (1949–), compositeur et chanteur algérien d'origine kabyle vient de sortir son album intitulé *La France des couleurs*. . . Dans l'intitulé de cet album, il annonce un discours sur la rencontre harmonieuse des différences ethniques et culturelles au sein de la musique :

Depuis la nuit des temps, la France s'est faite au gré des pactes et des migrations : il n'y a pas de France sans les Carolingiens, les Francs, les Romains. . . ni de France sans les Italiens, les Portugais, les Polonais, les personnes des colonies et des protectorats.

Nous vivons dans une France multicolore et multiculturelle où plusieurs identités se côtoient. Mais y-a-t-il une seule identité française ? Comment les gens différents peuvent-ils défendre un même drapeau ? Ce n'est certes pas en affirmant leur identité respective, mais bien au contraire en apportant une part d'eux-mêmes à une France fédératrice.

C'est dans ce cadre que j'ai eu l'idée de partager des chansons avec des artistes qui expriment la diversité musicale française<sup>28</sup>.

Ce discours jongle sur les contradictions entre autodétermination culturelle et assimilation à la culture française. En parlant de la diversité musicale française, il entend également la musique de folk kabyle, ou bien, en général, l'amalgame de plusieurs tonalités incarnant des sonorités provenant des pays différents. Ce discours va plus loin que le monde musical. Il touche à la grande problématique qui détermine les rapports franco-arabes de nos jours : la scission fine entre l'attachement à sa propre culture et l'assimilation à la culture française englobant plusieurs identités socioculturelles. Selon lui, il faut trouver l'équilibre entre ces deux extrêmes.

A travers colloques, débats et rencontres interculturelles, l'horizon de l'Algérie s'est élargi. Même si les opinions ne se rejoignent pas sur toutes les questions problématiques comme par exemple le devoir de la mémoire<sup>29</sup>, l'ouverture de la discussion se révèle un bon signe pour lutter contre l'ignorance, le mépris ou la haine. L'avenir commence par la compréhension respectueuse du passé, voire une histoire dépassionnée. D'une certaine manière, il faudrait peut-être oublier pour refonder un vivre-ensemble.

<sup>28</sup> Idir : *La France des couleurs*, Paris : Sony BMG Music Entertainment France, 2007. Site Internet d'Idir : <http://www.idir-officiel.fr>.

<sup>29</sup> L'acte de repentance publique de la France pour les crimes de l'époque coloniale, demandé par le président algérien Abdelaziz Bouteflika en 2005.

Algériens, Français rapatriés, Pieds-Noirs incarnent donc autant d'histoires *refoulées sous les vagues* de la mer de la Méditerranée. Cependant, au-delà des drames du passé douloureux de la colonisation, de la guerre et de la néo-colonisation, ces personnes partagent leur passé, ce qui — paradoxalement — les sépare et les rapproche en même temps.





## LES PRONOMS CLITIQUES DU FRANCOPROVENÇAL : L'ÉTUDE DU DIALECTE DE PÉLUSSIN

MÁRTON GERGELY HORVÁTH

Université Eötvös Loránd  
École Doctorale des Sciences du langage  
Programme Romanistique  
Múzeum krt. 4/C  
1088 Budapest  
Hongrie  
marton\_horvath@yahoo.com

**Abstract:** The status of clitic or conjunctive pronouns of Romance languages is a highly debated topic in linguistic literature. A number of articles dedicated to this issue propose to analyse clitic pronouns as affixes that have lost their syntactic autonomy, whereas others assert that they are syntactically accessible arguments of the verb. This article focuses on the exposition and study of clitic pronouns in the francoprovençal dialect of Pélussin from the perspective of their syntactic and morphosyntactic properties. We conduct a survey of the criteria usually employed to distinguish between affixes and clitics, in order to attempt to determine how the clitic pronouns of this patois should be analysed. We conclude that the dialect of Pélussin is very similar to colloquial French from this point of view, hence it follows that the analyses put forward previously for the latter also apply to the dialect presented herein.

**Keywords:** affix, clitic, francoprovençal, pronoun, Romance

### 1. Introduction

Le statut des éléments généralement appelés pronoms clitiques ou pronoms conjoints des langues romanes est fortement discuté dans la littérature linguistique. De multiples articles traitant de ces éléments de diverses langues romanes proposent une analyse affixale et affirment que les pronoms clitiques, dans la plupart de ces langues, ont perdu leur statut syntaxique, ou que ce changement est en cours. D'autres études contestent cependant ces hypothèses et avancent que les pronoms clitiques sont des arguments accessibles au composant syntaxique. Cette approche «syntaxique» est portée notamment par Kayne (1975), Rizzi (1986) ou De Cat (2002). Les analyses

«morphologiques» évoquées ci-dessus argumentent par contre en faveur du traitement affixal des pronoms clitiques qu'elles considèrent comme des morphèmes flexionnels du verbe ne possédant pas de traits sémantiques. Miller (1992), Auger (1994) et Cummins & Roberge (1994) suggèrent notamment des analyses de ce type.

Cet article vise à examiner les pronoms clitiques du francoprovençal, plus particulièrement ceux du dialecte de Pélussin. Après un bref aperçu des analyses des clitiques et des affixes, tant dans une perspective générale que du point de vue des langues romanes, nous présenterons le parler étudié et son système de clitiques pronominaux. Nous examinerons les propriétés syntaxiques et morphophonologiques des pronoms clitiques de ce dialecte francoprovençal et nous tenterons de déterminer leur statut morphosyntaxique.

## 2. Analyses des pronoms clitiques des langues romanes

### 2.1. Clitiques et affixes

Le phénomène de la cliticisation concerne les domaines de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe. Les clitiques, par certaines de leurs caractéristiques, ressemblent aux morphèmes libres, mais ils ne sont toutefois pas complètement indépendants ; ils s'attachent à leur hôte, et cet attachement les rapproche des affixes flexionnels.

En ce qui concerne l'analyse générale des clitiques, plusieurs études, qui constituent la base des recherches ultérieures, sont à considérer, notamment celle de Zwicky (1977) qui distingue les clitiques simples des clitiques spéciaux<sup>1</sup>, et celle de Zwicky & Pullum (1983) qui fournissent l'une des analyses les plus détaillées sur la différenciation entre clitiques (postlexicaux<sup>2</sup>) et affixes. Leurs critères définissent des tendances plutôt que des règles :

<sup>1</sup> Un clitique simple est la réduction phonologique non accentuée d'un morphème libre : le résultat dépend phonologiquement d'un mot adjacent, et ce processus est souvent associé à des conditions stylistiques (p. ex. *is, has, have* de l'anglais). Un clitique spécial est un élément lié (conjoint) qui se réalise comme une variante d'un élément libre et accentué (disjoint). Les deux formes ont le même sens et une structure phonologique semblable, mais l'élément conjoint est concerné par des règles syntaxiques spéciales (p. ex. *me* conjoint vs. *moi* disjoint). Cf. Zwicky (1977).

<sup>2</sup> Dans une perspective lexicaliste, les clitiques simples sont souvent nommés clitiques postlexicaux : ce sont des éléments indépendants d'un point de vue syntaxique, qui s'attachent à l'hôte à un niveau postlexical tout en perdant leur autonomie prosodique (cf. Creissels 2006a : 30–31).

ils concernent la sélectivité des éléments par rapport à l'hôte ou la base, la probabilité de la présence de lacunes paradigmatiques, d'idiosyncrasies morphophonologiques ou sémantiques, le traitement syntaxique des mots affixés ou cliticisés, et l'ordre entre l'affixation et la cliticisation.

Anderson (1992) propose d'analyser les clitiques spéciaux en tant qu'affixes de constituant s'attachant à un hôte qui est déterminé syntaxiquement, sous le rapport d'un domaine de constituant. Il indique que ces critères s'insèrent dans son analyse suggérée : les clitiques spéciaux possèdent les mêmes caractéristiques formelles que les affixes, et ils peuvent être décrits par rapport aux constituants à l'aide des mêmes paramètres que les affixes par rapport aux mots.

Miller (1992) conteste la pertinence de la plupart des critères proposés par Zwicky & Pullum. Il affirme que non seulement les clitiques spéciaux, mais aussi les clitiques simples peuvent être analysés comme des affixes lexicaux. Ainsi, il suggère une distinction affixe/mot. Dans cette perspective, un clitique est donc un type d'affixe.

Bresnan & Mchombo (1987) établissent des critères pour distinguer les marques flexionnelles (l'accord grammatical, selon la terminologie de Bresnan & Mchombo) des pronoms incorporés (i.e. l'accord anaphorique) en analysant les éléments de l'accord du chicheŵa, une langue bantoue. L'accord grammatical est décrit comme l'affixation flexionnelle, tandis que l'accord anaphorique correspond à la cliticisation (cf. De Cat 2005 : 19). Bresnan & Mchombo se basent sur la position des éléments en question par rapport à un syntagme nominal coréférent et exposent plusieurs déductions qui servent elles-mêmes de critères.

## 2.2. Degré de variation et aspect diachronique

Miller & Monachesi (2003) montrent que les clitiques pronominaux de la majorité des langues romanes ont des caractéristiques similaires, bien qu'il existe des variations et des différences d'utilisation. La présence de particularités à la fois affixales et clitiques est notable dans tous les cas, mais la proportion de ces deux types de caractères dépend de la langue ou de la variété de langue donnée. Par exemple, les pronoms clitiques du portugais et du roumain possèdent plus de traits suggérant un statut syntaxique que ceux des autres langues romanes. Miller & Monachesi (2003 : 48) soulignent alors que les pronoms clitiques ne peuvent pas être définis d'une façon uniforme, et qu'ils ont un aspect changeant : il est possible que les clitiques deviennent des affixes.

Gerlach (2002) note également ce caractère en reprenant l'échelle de Nübling (1992), qui distingue plusieurs étapes : les mots (fonctionnels) indépendants sont réduits en clitiques simples, puis en clitiques spéciaux, pour devenir finalement des affixes flexionnels (cf. Gerlach 2002 : 26–28). La question est donc de savoir à quel degré ce changement s'est effectué dans les différentes variétés des langues romanes.

L'objectif de la présente étude est d'analyser les clitiques pronominaux du francoprovençal. Dans ce cas-là encore, la question de la variation se pose. Le francoprovençal, en tant que groupe linguistique, a été reconnu tardivement, la langue ne bénéficie pas de reconnaissance officielle, et l'absence d'action centralisatrice divise encore plus les différents parlers francoprovençaux. En outre, le domaine d'emploi du patois s'est peu à peu réduit au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, et le français a pris son rôle dans l'entretien des relations entre les différentes communes (cf. Bert 2001 : 213).

### 3. Pronoms clitiques du dialecte de Pélussin

#### 3.1. Dialecte de Pélussin

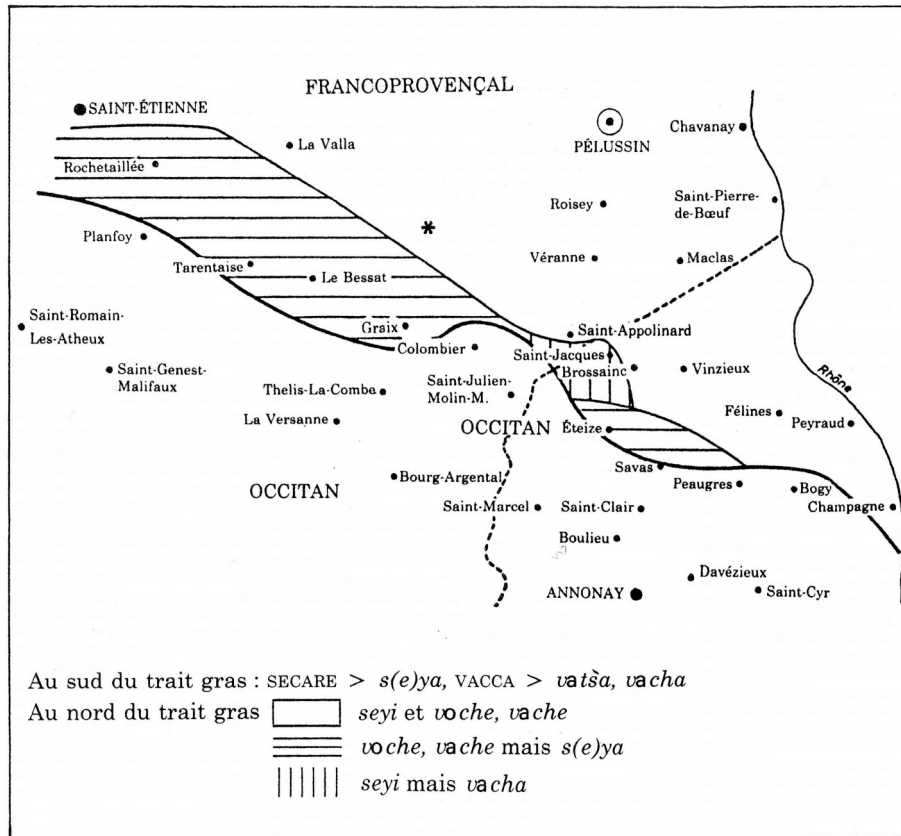
Dans cet article, nous nous baserons sur les données du dialecte francoprovençal de Pélussin, d'après l'ouvrage édité par Charpigny et al. (1986). Ce corpus se fonde sur une quarantaine d'heures d'enregistrement ; les enquêtes ont été menées entre 1979 et 1983. Les textes sont présentés tels qu'ils ont été dits. A l'heure actuelle, 15 minutes sont numérisées, transcrites et interrogeables dans CLAPI<sup>3</sup>. Nous adopterons ici le système d'écriture utilisé dans Charpigny et al. (1986). Ce système graphique vise à rendre compte de la prononciation réelle le plus fidèlement possible, tout en employant certaines conventions du français<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> CLAPI (Corpus de Langues Parlées en Interaction), conçu et développé par le groupe ICOR (Interaction Corpus) de l'Unité Mixte de Recherche ICAR (Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations), est une banque de données outillée en ligne : <http://clapi.univ-lyon2.fr>.

<sup>4</sup> Ainsi, les voyelles *a*, *è*, *é*, *i*, *o*, *ou*, *u* ont la même valeur qu'en français. Toutefois, il existe en francoprovençal de nombreux sons intermédiaires entre plusieurs sons français, notamment entre *i* et *e*, *o* et *a*, *o* et *ou*. Dans ces cas, l'un ou l'autre des signes est utilisé. Le signe *æ* désigne les voyelles labialisées des mots français *œil* ou *œufs*. Le *e* «muet» [ə] est noté par *e*. Les voyelles nasales sont représentées par *an* (*a* nasal), *on* (*o* nasal), *ein* (*è* nasal), *æn* (*æ* nasal) et *in* (*i* nasal). Lorsque deux voyelles se succèdent, elles marquent les deux éléments d'une diphtongue. Les semi-consonnes sont notées par *y* [j], *ou* [w] et *u* [ɥ], placés près d'une voyelle. Les consonnes *p*, *b*, *t*, *d*, *f*, *v*, *k*, *g*, *l*, *r*, *m*, *n*, *s*, *z*, *j* ont la même valeur qu'en français.



Marius Champailler, l'enquêté, est né en 1910 à Pélussin, qui se situe dans le département de la Loire, sur le versant oriental du Pilat. Pélussin est donc dans le domaine francoprovençal, et proche de la frontière occitane.



Limite entre l'occitan et le francoprovençal dans le Pilat  
(D'après Charpigny et al. 1986 : 236)

Ainsi, *g* désigne toujours le son [g], tandis que le son [ʒ] est noté par *j*. Les consonnes palatales sont marquées par l'adjonction d'un *y* à la consonne : *kj, gj, lj, nj*. Les consonnes mi-occlusives sont *ts* et *dʒ*. L'accent tonique n'est pas indiqué sur la dernière syllabe. En revanche, lorsqu'il porte sur l'avant-dernière syllabe, il est noté par un caractère souligné (p. ex. *gōta* «goutte»).

### 3.2. Système des pronoms clitiques

Comme dans les autres langues romanes, il existe en francoprovençal des pronoms clitiques pour exprimer les types majeurs d'arguments verbaux ainsi que certains syntagmes non argumentaux. Ainsi, le francoprovençal possède des clitiques qui correspondent aux cas accusatif, datif, génitif/partitif, locatif, et il a également, comme le français, des pronoms clitiques nominatifs, contrairement à l'italien standard, à l'espagnol ou au catalan.

En ce qui concerne la forme des différents pronoms conjoints du francoprovençal, une très grande hétérogénéité peut être constatée. Martin (2005) note qu'il est impossible de rendre à l'écrit la diversité de prononciation de certaines formes pronominales.

Dans le parler de Pélussin, les pronoms conjoints sont les suivants :

(1) Pronoms clitiques du parler de Pélussin

N.	Pers.	Genre	Cas					Réfléchi
			Nom.	Acc.	Dat.	Gén.	Loc.	
Sg.	1	m/f	<i>je</i>	<i>me</i>		—		<i>me</i>
	2	m/f	<i>te</i>	<i>te</i>		—		<i>te</i>
	3	m	<i>a</i>	<i>le</i>	<i>lui, nyi,</i> <i>nyon</i>	<i>nyon</i>	<i>nyi,</i> <i>nyon</i>	<i>se</i>
		f	<i>i</i>	<i>la</i>				
	neutre	<i>ou</i>	<i>ou, zou</i>	—		—		
Pl.	1	m/f	<i>ne</i>	<i>no, ne</i>		—		<i>no, ne</i>
	2	m/f	<i>vo, vou</i>					<i>vo</i>
	3	m	<i>i</i>	<i>lou</i>	<i>hye,</i>	<i>nyon</i>	<i>nyon</i>	<i>nyi,</i> <i>nyon</i>
f		<i>le</i>		<i>nyon</i>				

Le tableau (1) contient les réalisations des pronoms personnels conjoints du parler de Pélussin devant un verbe commençant par une consonne. Lorsque les pronoms sont suivis par une voyelle, l'élision du *e* «muet» [ə] s'effectue dans le cas des pronoms singuliers *je*, *me*, *te*, *se*, *le*; le *a* de *la* est élide également. En ce qui concerne le pronom sujet *ne*, l'élision de [ə] s'effectue devant *a* et *u*; devant une autre voyelle, la forme *nez* est utilisée. Les pronoms sujets *a*, *i* (singulier et pluriel), *ou*, *vo* apparaissent, devant une voyelle, sous la forme de *al*, *il*, *oul* et *voz* respectivement. Les pronoms objets pluriels *no* ou *ne*, *vo*, *lou* et *le* ont la forme *noz* (ou *nez*), *voz*, *louz*, *lez*.

Le dialecte de Pélussin distingue toujours les formes du pronom personnel neutre de celles du pronom masculin singulier, tant comme sujet (2)

que comme objet (3)<sup>5</sup>. *Ou* est également le sujet des constructions impersonnelles (4). En outre, il est employé dans un sens indéfini que l'on peut traduire par «on» (5a). Toutefois, pour exprimer «on», c'est la 3<sup>e</sup> personne du pluriel qui est le plus souvent utilisée (5b); lorsque *on* est employé en français dans le sens de «nous», le patois utilise la 1<sup>re</sup> personne du pluriel<sup>6</sup>.

- (2) a. ou vyon  
ça vient  
b. a vyon  
il vient
- (3) a. je zou vèye  
je le vois  
«je vois ça»  
b. je le vèye  
je le vois
- (4) a. ou falye k' ou sèye umède (p. 32, l. 16)<sup>7</sup>  
il fallait que ce soit humide  
b. ou n y aye de maryaje ke se fézyan pe louparon (p. 34, l. 27)  
il y avait des mariages qui se faisaient par les parents
- (5) a. ou lez ontondye plouro (p. 46, l. 24)  
on les entendait pleurer  
b. i fézyan venyi le médessin (p. 30, l. 9–10)  
ils faisaient venir le médecin  
«on faisait venir le médecin»

La forme *nyi*<sup>8</sup> exprime non seulement le pronom adverbial «y» (6a), mais

<sup>5</sup> Ces exemples sont cités dans Charpigny et al. (1986 : 241).

<sup>6</sup> Dans le dialecte de Pélussin, la 1<sup>re</sup> personne du pluriel est employée lorsque le locuteur fait partie du groupe des personnes de qui il parle ou qu'il admet la chose dont il est question. Dans les autres cas, là où le français utiliserait toujours *on*, le patois emploie la 3<sup>e</sup> personne du pluriel.

<sup>7</sup> Les pages et lignes qui accompagnent chaque occurrence renvoient au corpus de Charpigny et al. (1983).

<sup>8</sup> La forme *nyi* dans le sens «y» est le résultat de l'adjonction d'un *n* prothétique. L'utilisation de *nyi* dans le sens «lui» est probablement le résultat d'une substitution sémantique :

aussi le pronom personnel datif de la 3<sup>e</sup> personne du singulier (6b). Ce dernier peut également être exprimé par *lui* (très rare ; 7). Quant à la forme *nyon*<sup>9</sup>, elle peut désigner aussi bien le pronom «y» (8a) que «en» (8b,c), «lui» (8d) et «leur» (8e). Ce dernier peut également être exprimé par *lye* (9a) (devant une consonne) ou *lyez* (9b) (devant une voyelle).

- (6) a. i nyi betevan ina ptsita gouota d'o de viy (p. 42, l. 28–29)  
ils y mettaient une petite goutte d'eau-de-vie  
b. ou nyi falye in vyo pe payi le fermaje (p. 40, l. 27)  
il lui fallait un veau pour payer le fermage
- (7) ma more ke lui aye plu (p. 34, l. 30)  
ma mère qui lui avait plu
- (8) a. je nyon vé (p. 76, l. 41)  
j' y vais  
b. le poubèle nyon son plene (p. 92, l. 24)  
les poubelles en sont pleines  
c. je vo non<sup>10</sup> parlarè (p. 76, l. 22)  
je vous en parlerai  
d. ou falye ou mouein nyon dono sin sou (p. 76, l. 28–29)  
il fallait au moins lui donner cinq sous  
e. ou fézye pe nyon deno a mijiy  
ça faisait pour leur donner à manger  
(cf. Charpigny et al. 1983 : 246)
- (9) a. avé se ke la tara lye denove (p. 38, l. 35)  
avec ce que la terre leur donnait  
b. ou lyez aye fa plézi de vaére kelou ptsi kayon (p. 102, l. 36)  
ça leur avait fait plaisir de voir ces petits cochons

---

le clitique pronominal locatif est employé à la place du clitique pronominal datif. Dans l'expression impersonnelle *ou n y a* «il y a» (cf. (4b)), il ne s'agit peut-être pas d'un *n* prothétique, mais d'une forme abrégée du pronom *en* : *ou n y a* signifierait littéralement «il y en a». En effet, *ou n y a* est utilisé aussi bien pour «il y en a» que pour «il y a». Cf. Charpigny et al. (1986 : 246).

<sup>9</sup> La forme *nyon*, qui n'est connue que dans cette zone dialectale, peut s'expliquer par la fusion de la forme *ny(i)* et de la forme *on* (< *en*). Cf. Charpigny et al. (1986 : 246).

<sup>10</sup> *Non* est une variante de *nyon* : le [n] initial n'est pas toujours palatalisé.

### 3.3. Formes disjointes

Les formes toniques du pronom personnel, employées comme complément après préposition et comme sujet renforcé, sont les suivantes dans le parler de Pélussin :

(10) Pronoms toniques du parler de Pélussin

P.	Genre	Singulier	Pluriel
1	m/f	<i>me</i>	<i>nez-<u>otre</u></i>
2	m/f	<i>tse</i>	<i>vez-<u>otre</u></i>
3	m	<i>lui</i>	<i>è<u>le</u>, z-è<u>le</u></i>
	f	<i>la<u>é</u></i>	

A la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, certains dialectes, contrairement à celui de Pélussin, distinguent le masculin du féminin.

Les formes composées de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> personnes du pluriel constituent un trait qui est plus fréquent en occitan, mais qui peut néanmoins être observé dans de nombreuses aires francoprovençales (cf. Charpigny et al. 1986: 246).

## 4. Propriétés syntaxiques des pronoms clitiques

### 4.1. Position des clitiques dans la phrase

Dans ce chapitre, nous observerons la position des clitiques dans la phrase par rapport à un verbe fini, à un verbe non fini et à un verbe à l'impératif. Nous considérerons ensuite la position des clitiques dans les différents types de phrases interrogatives.

Étant donné que les pronoms clitiques des langues romanes sont des clitiques spéciaux au sens de Zwicky (1977), ils n'apparaissent pas toujours dans les mêmes positions que les syntagmes nominaux ou prépositionnels correspondants. Alors que les clitiques objets sont devant le verbe, les syntagmes pleins correspondants sont derrière :

- (11) oul étye po rore [...] d'ontondre de jon ke plourevan,  
 il était pas rare d'entendre des gens qui pleuraient  
 ou lez ontondye plouro (p. 46, l. 23–24)  
 on les entendait pleurer

De même, l'ordre des clitiques entre eux diffère de celui des syntagmes pleins correspondants : alors que l'ordre de ces derniers peut être modifié par des facteurs discursifs, l'ordre des clitiques est fixe.

La position des clitiques objets par rapport à un verbe non fini est similaire à celle par rapport à un verbe fini : ils sont généralement devant l'infinitif ou le participe présent :

- (12) a. j'è po bezouein de voz ou dzere (p. 98, l. 32)  
j'ai pas besoin de vous le dire  
b. je vé voz étono an vo dzezan (p. 46, l. 16)  
je vais vous étonner en vous disant

A l'impératif positif, les clitiques apparaissent comme enclitiques, tandis qu'à l'impératif négatif, ils restent devant le verbe, et sont donc des proclitiques :

- (13) a. ontondon no byon (p. 32, l. 28)  
entendons nous bien  
b. tenaé vo byon (p. 140, l. 16)  
tenez vous bien  
c. me mije po (d'après Martin 2005 : 96)  
me mange pas

En ce qui concerne les phrases interrogatives, plusieurs procédés sont possibles. Dans le cas des interrogations totales, la question peut être posée à l'aide de *é t ke* «est-ce que» (14a,b), où l'ordre des mots qui suivent *é t ke* est le même que dans le cas de l'affirmatif, ou à l'aide de l'intonation interrogative, sans inversion (14c,d).

- (14) a. È t k' ou n y ayiy ina féta? (p. 38, l. 4-5)  
est-ce qu'il y avait une fête?  
b. Ét'i ke vo vodryo ke je vo porle...? (p. 60, l. 29)  
est-ce que vous voudriez que je vous parle...?  
c. Te lou pron kelou kayon? Te lou pron po? (p. 102, l. 41)  
tu les prends ces cochons? tu les prends pas?  
d. T' a de novèle? (p. 62, l. 14)  
tu as des nouvelles?

Quant aux interrogations partielles, l'expression *é t ke* peut être utilisée de la même manière qu'avec les questions totales (15a,b). Dans les questions por-

tant sur le sujet (15c,d), on constate la forme *kei ke*, où le mot interrogatif *kei* «qui» est suivi par *ke*<sup>11</sup>. Ensuite, la question peut être posée avec inversion (15e,f), ou sans changement d'ordre de mots après le mot interrogatif (15g,h). Enfin, il est possible que le mot interrogatif ne soit pas disloqué et reste dans la position du syntagme auquel il se réfère (15i).

- (15) a. Ont é te ke te vé chorchiy ton vïn ? (p. 136, l. 9)  
où est-ce que tu vas chercher ton vin ?
- b. K'é t ke je poryïn byon vo dzere de kel' époka ?  
qu'est-ce que je pourrais bien vous dire de cette époque ?  
(p. 68, l. 14)
- c. Ki k' é mor ? (p. 48, l. 7)  
qui' est mort ?
- d. Ki ke labourare le tare ? (p. 168, l. 41)  
qui' labourerait les terres ?
- e. Ke porïn je ïnkor vo dzere ? (p. 100, l. 14)  
que pourrais je encore vous dire ?
- f. Kema lou voulaé ve votou janbon ? (p. 106, l. 36–37)  
comment les voulez vous vos jambons ?
- g. Kema i preparevan kela fêta ? (p. 58, l. 16)  
comment ils préparaient cette fête ?
- h. De van je vyon è ou je vé ? (p. 72, l. 3)  
d' où je viens et où je vais ?
- i. Kele kyuvarte, ne le prenyon van ? (p. 90, l. 36)  
ces couvertures, nous les prenions où ?

Les questions enchâssées ne montrent pas d'inversion :

- (16) a. voz avaé ïn pou vœy kema noutou gran-paran vivyan  
vous avez un peu vu comment nos grands-parents vivaient  
(p. 42, l. 8)

<sup>11</sup> Ceci pourrait être considéré comme la réduction d'une construction clivée de type *qui c'est qui* (cf. De Cat 2002 : 41). Toutefois, on peut se demander si une telle supposition est à prendre en considération lors de l'analyse synchronique. L'expression *kei ke* serait peut-être plutôt une forme d'interrogation figée sans que la structure clivée antérieure présumée ait un rôle dans la grammaire. Dans une perspective chomskyenne, ce type de question peut être modélisé par un syntagme complémenteur (CP) où le mot interrogatif *kei* est le spécifieur du syntagme, alors que *ke* est le complémenteur (C).

- b. voz alaé me demando kema ou se passove kela rodzesse,  
vous allez me demander comment ça se passait cette radisse  
è kema il étyan rekonpanso kelou chevo (p. 74, l. 31–31)  
et comment ils étaient récompensés ces chevaux

En ce qui concerne la contiguïté des clitiques avec le verbe, on peut constater qu'ils suivent ou précèdent toujours directement le verbe.

#### 4.2. Remarques sur le statut morphosyntaxique des pronoms clitiques

L'un des critères de Zwicky & Pullum (1983 : 504) expose que les règles syntaxiques concernent les mots affixés en tant qu'ensembles, mais n'affectent pas les groupes clitiques, i.e. les mots cliticisés. Néanmoins, un groupe clitique peut constituer un syntagme, et, par conséquent, l'application d'une règle syntaxique à un groupe clitique n'indique pas le statut affixal ou clitique de l'élément concerné. En revanche, l'autonomie syntaxique de l'élément peut témoigner du statut clitique. Les clitiques, en tant que mots syntaxiques, ne sont donc pas immuns aux opérations syntaxiques.

Les processus syntaxiques qui impliquent les pronoms clitiques et que nous examinerons ici sont les suivants : la coordination, la portée large sur une coordination d'hôtes, et l'inversion.

Dans le corpus, on ne relève pas de coordination des pronoms clitiques, ce qui pourrait laisser penser qu'ils ne peuvent pas être coordonnés, comme c'est le cas des autres langues romanes.

La coordination de plusieurs verbes en tant qu'hôtes du même pronom clitique est généralement non attestée dans le parler de Pélussin. En ce qui concerne les clitiques objets, ils n'ont jamais, dans ce corpus, de portée large sur une coordination de verbes.

Les clitiques sujets, quant à eux, sont habituellement répétés devant chaque verbe (17a). Toutefois, ceci n'est pas toujours le cas : la portée large d'un pronom clitique sujet sur une coordination de verbes est parfois acceptée même dans la langue parlée, mais elle reste très rare (17b).

- (17) a. Monsu le kyuro, ke ne parlove po pandan la sérémoni,  
Monsieur le curé, qui ne parlait pas pendant la cérémonie,  
a devenye bavo : al ankourajove le malade, a rékonfortove  
il devenait bavard : il encourageait le malade, il réconfortait



- la famille, a fézye ina priyère (p. 44, l. 12–14)  
 la famille, il faisait une prière
- b. n' atondyon k' ou lève, le betevon ou plu cho posseble,  
 nous attendions que ça lève, les mettions au plus chaud possible,  
 fézyon in pou de foy (p. 90, l. 37–38)  
 faisons un peu de feu

Concernant la portée large des pronoms clitiques sur une coordination d'hôtes, Miller (1992) établit trois critères (Miller 1992 : 155–157) :

- (18) a. Un élément qui ne peut pas avoir de portée large sur une coordination d'hôtes ne peut pas être un clitique, mais doit être un affixe.  
 b. Un clitique postlexical peut être répété sur chaque conjoint de son hôte si et seulement s'il forme un constituant syntaxique avec son hôte dans la phrase non coordonnée correspondante.  
 c. Dans les cas où la répétition est obligatoire sur chaque conjoint, alors l'élément est nécessairement un affixe et ne peut pas être un clitique postlexical.

Suivant les propositions (18) de Miller, les pronoms clitiques objets du francoprovençal ont des propriétés affixales : ni leur coordination, ni la portée large sur une coordination de verbes n'est attestée. Quant aux pronoms clitiques sujets, ils sont généralement répétés devant chaque verbe. Dans notre corpus, on ne trouve qu'un seul exemple de non répétition du sujet pronominal, cf. (17b). La possibilité de la portée large restant très marginale, la répétition habituelle du pronom sujet suggère une analyse affixale pour ces éléments également.

Selon Labelle (1985 : 87), le fait que les pronoms clitiques ne peuvent pas être coordonnés et qu'ils doivent être répétés devant chaque verbe est en rapport avec leur spécificité clitique : ils sont, par définition, phonologiquement faibles, dépendants. Néanmoins, il existe dans d'autres langues des clitiques postlexicaux qui sont coordonnables, cette dépendance phonologique ne peut par conséquent pas exclure la possibilité de la coordination (cf. Miller & Monachesi 2003 : 20). Par contre, les affixes flexionnels ne peuvent généralement ni être coordonnés, ni avoir une portée large, bien qu'il existe des exceptions, par exemple la portée large du suffixe ordinal français : *à la cinq ou sixième entrevue* (Miller & Monachesi 2003 : 22).

La troisième opération syntaxique dont nous traitons est le mouvement. Dans les interrogatives avec inversion ainsi qu'à l'impératif, il s'agirait, dans

un cadre chomskyen, du déplacement (ou de la copie) du pronom clitique. Dans le parler de Pélussin, comme nous l'avons vu, les questions partielles peuvent se poser à l'aide de l'inversion du sujet pronominal et du verbe (cf. (15e,f)), et à l'impératif positif, les clitiques apparaissent comme enclitiques (cf. (13a,b)). Même si la forme des pronoms clitiques dépend parfois de leur position par rapport au verbe (voir plus bas), cela ne représente pas une variation telle que son traitement ne serait pas possible à l'aide de règles d'allomorphie.

D'après le dernier critère de Zwicky & Pullum (1983), les clitiques peuvent s'attacher à des éléments qui contiennent déjà des clitiques, contrairement aux affixes. Par conséquent, si les pronoms clitiques sujets sont analysés en tant qu'affixes, les autres éléments préverbaux qui peuvent apparaître entre le pronom sujet et le verbe doivent également être traités comme des affixes. Ces éléments sont les pronoms clitiques objets, les clitiques *nyi* et *nyon*, et le clitique négatif/restrictif *ne*.

Comme nous avons vu ci-dessus, les pronoms clitiques non sujets possèdent certaines particularités affixales. Toutefois, selon les approches «syntaxiques», leur statut affixal est contestable à cause du fait qu'ils ne s'attachent parfois pas au verbe dont ils sont un argument sémantique, mais plutôt à un autre mot. C'est le cas dans les constructions avec montée des clitiques : le pronom est l'argument du verbe enchâssé, mais il se cliticise sur le verbe recteur (cf. De Cat 2005 : 10-11 ; Miller & Monachesi 2003 : 13) :

- (19) Le malœr ny' a byon pu arevo. (p. 196, l. 29)  
 le malheur lui a bien pu arriver  
 «Le malheur a bien pu lui arriver.»

Il est à noter que l'analyse affixale de ce type de constructions est possible dans des modèles lexicalistes comme la HPSG ou la LFG : l'élément recteur, ayant reçu les clitiques comme marques de flexion dans le composant morphologique, sélectionne comme complément un constituant qui se serait combiné avec les clitiques en question (cf. Miller & Monachesi 2003 : 25).

Quant au clitique négatif/restrictif *ne*, son utilisation n'est pas obligatoire dans le parler de Pélussin. Il est le plus souvent absent dans les constructions négatives (20a) ainsi que dans les constructions restrictives (20b), mais sa présence n'est pas impossible (21a,b) :

- (20) a. il ayan po de pouéle (p. 30, l. 16)  
 ils avaient pas de poêle

- b. le Père Noël é venyi k' apré (p. 62, l. 34)  
 le Père Noël est venu qu'après
- (21) a. la jœnèssa i ne par po sou dre (p. 62, l. 18–19)  
 la jeunesse elle ne perd pas ses droits
- b. ou ne demorove ke le mantyo de lo (p. 108, l. 16)  
 il ne restait que le manteau de lard

Dans le cas d'une analyse affixale de *ne*, il serait alors nécessaire de répertorier dans le lexique un *ne* négatif ainsi qu'un *ne* restrictif, et il faudrait également tenir compte de l'existence d'un *ne* non affixal : ce dernier peut précéder directement le *po* négatif (22) dans la négation d'un infinitif (cf. De Cat 2005 : 9).

- (22) nez-otre, louz efan, pe ne po jéno,  
 nous.DISJ, les enfants, pour ne pas gêner,  
 ne demandevon la permisyon (p. 74, l. 38)  
 nous demandions la permission

En conclusion, au moins certains éléments parmi ceux qui peuvent apparaître entre le pronom sujet et le verbe sont difficiles à analyser en tant qu'affixes, ce qui met en doute le traitement affixal des clitiques sujets, plus proches des affixes que les clitiques objets notamment.

Pour faire la distinction entre accord anaphorique par pronoms incorporés (clitiques) et accord grammatical par marques flexionnelles (affixes), Bresnan & Mchombo (1987) utilisent également des critères qui concernent la position syntaxique des éléments en question ; ils exposent un critère de localité<sup>12</sup> et en déduisent différentes prédictions. Conformément à leur prédiction I (Bresnan & Mchombo 1987 : 759), l'élément affixal sujet est obligatoire et doit être présent, même lorsque l'interrogation porte sur l'argument nominal correspondant, c'est-à-dire sur le sujet. Or, dans notre corpus, le pronom clitique sujet n'est jamais attesté dans des questions portant sur le sujet.

<sup>12</sup> La localité se réfère à la proximité des éléments d'accord à l'intérieur de la proposition : une relation d'accord locale s'établit entre des éléments de la même proposition simple (cf. Bresnan & Mchombo 1987 : 752).

### 4.3. Redoublement des syntagmes pleins par des pronoms clitiques

Bien que les pronoms clitiques et les syntagmes pleins correspondants soient souvent en distribution complémentaire dans le parler de Pélussin, les syntagmes pleins sont fréquemment redoublés par un clitique. Néanmoins, il est important de distinguer le «vrai» redoublement (lorsque le syntagme plein est en position argumentale et que le pronom clitique s'attache au verbe comme un affixe) de la dislocation : dans le cas de cette dernière, une rupture intonative entre le syntagme disloqué et le reste de la phrase peut être constatée. À l'écrit, cette rupture est généralement marquée par une virgule :

- (23) le pore Firmein, a tochove, al étse deraé,  
 le père Firmin, il touchait, il était derrière,  
 è le Réji, al étye davan, a lez apelove (p. 192, l. 7–8)  
 et le Régis, il était devant, il les guidait

Etant donné que la possibilité du redoublement est liée notamment à des facteurs pragmatiques et discursifs complexes, il est difficile de porter un jugement sur certaines phrases, surtout si elles sont hors contexte, et de déterminer s'il s'agit d'un «vrai» redoublement ou d'une dislocation.

Il est à noter que le statut affixal n'exclut pas le statut argumental, le statut morphosyntaxique étant indépendant de la fonction syntaxique (cf. Auger 1994 : 27, 240 ; Miller 1992). Ainsi, les marques d'accord ne sont pas toujours des affixes morphologiquement liés, et les éléments morphologiquement dépendants peuvent également être des arguments. Dans le cas d'un syntagme disloqué redoublé par un clitique, le fait que le clitique occuperait la position d'argument n'interdirait donc pas son éventuelle analyse affixale.

Voici quelques exemples de redoublement du sujet dans le parler de Pélussin :

- (24) a. Jan-Mari al aye éto la konsulto (p. 76, l. 37–38)  
 Jean-Marie il avait allé la consulter  
 «Jean-Marie était allé la consulter»  
 b. notou dou brove payezan i se retrouvon su la faère  
 nos deux braves paysans ils se retrouvent sur la foire  
 (p. 194, l. 21)  
 c. Noé al étye anonsiy pe le klyoche (p. 58, l. 7)  
 Noël il était annoncé par les cloches

- d. la koutsuma i volyiy ke (p. 72, l. 18)  
la coutume elle voulait que
- e. le to al étye dyonz ina jolya sarvyéta (p. 98, l. 19)  
le tout il était dans une jolie serviette
- f. kant le jan i parlevan (p. 132, l. 1)  
quand les gens ils parlaient
- g. koke vaé tou le monde i nyon prenyan lye kontye  
quelquefois tout le monde ils y prenaient leur compte  
«quelquefois tous y trouvaient leur compte» (p. 38, l. 29)

Le redoublement de l'objet est moins habituel que celui du sujet :

- (25) a. ko kou de roje, i l'ayan byon mereto (p. 48, l. 22-23)  
ce coup de rouge, ils l'avaient bien mérité
- b. kela flou, ne la betevon dyonz ina granda barta  
cette crème, nous la mettions dans une grande «pot en grès»  
«cette crème, nous la mettions dans un grand pot» (p. 94, l. 23)

Il est nécessaire de distinguer les constructions disloquées des détachements à droite (26). Ces derniers ne constituent pas un procédé de topicalisation : ils apportent *a posteriori* des précisions sur des éléments que l'énonciateur n'a pas spécifiés (cf. Creissels 2006b : 120)<sup>13</sup>.

- (26) a. al aye rézon, ko kayon (p. 104, l. 45-46)  
il avait raison, ce cochon
- b. i le chanjevan le sermonte tou louz an (p. 108, l. 21)  
ils les changeaient les sarments tous les ans
- c. Te lou pron kelou kayon? (p. 102, l. 41)  
tu les prends ces cochons?

<sup>13</sup> En revanche, selon De Cat (2002 : 180-186), la dislocation à droite, tout comme la dislocation à gauche, est un procédé de topicalisation, et les propriétés distinctives des topiques périphériques de droite et de gauche dérivent directement des caractéristiques prosodiques et syntaxiques des configurations dans lesquelles ils apparaissent. Notre article ne vise pas à traiter de cette problématique, et nous nous intéresserons davantage aux dislocations à gauche où le syntagme nominal redoublé est directement suivi par le pronom clitique (sujet).

Dans les relatives, on ne trouve pas de redoublement. Il est à noter également que l'on ne constate jamais le redoublement d'un syntagme nominal quantifié indéfini comme *personne* ou *quelqu'un*, cf. (27). Dans la phrase (24g), *tout le monde* est repris par le pronom clitique de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, et le verbe est au pluriel également, alors que *tout le monde* est généralement suivi d'un verbe au singulier.

- (27) a. to lo monde broje, to le monde fa ina priy<sup>é</sup>re  
 tout le monde médite, tout le monde fait une prière  
 (p. 46, l. 10–11)
- b. chakyæn aye sa morka (p. 98, l. 2)  
 chacun avait sa marque
- c. persona l'a maryo (p. 34, l. 29)  
 personne l'a marié

Dans leur étude, Bresnan & Mchombo (1987) affirment que l'affixe, ne constituant pas un élément indépendant dans la syntaxe, n'est pas dans la position argumentale, que le syntagme doublé coréférent peut ainsi occuper. En revanche, comme le clitique est un argument, le syntagme doublé coréférent ne peut être que disloqué. Cette prédiction concerne donc les constructions de redoublement et la problématique de la distinction entre le «vrai» redoublement et la dislocation.

En ce qui concerne les redoublements de l'objet, leur faible fréquence suggère une analyse de dislocation: le clitique objet occuperait la position d'argument<sup>14</sup>, tandis que le syntagme plein correspondant est disloqué. Nous nous intéresserons alors davantage aux redoublements du sujet.

Le sujet exprimé par un SN n'est souvent pas repris par un pronom clitique du même genre, mais par un pronom clitique neutre, cf. (28): il s'agirait alors d'une dislocation. La coïndexation du syntagme nominal avec le pronom clitique neutre entraîne l'interprétation générique du syntagme disloqué; cela permet même l'apparition d'un syntagme indéfini dans la position de topique<sup>15</sup> (cf. De Cat 2002: 145–154).

<sup>14</sup> Comme nous l'avons remarqué ci-dessus, cela n'interdirait pas une analyse des clitiques objets comme éléments affixaux. En effet, Auger (1994: 93–125) suggère d'analyser les pronoms clitiques sujets et objets du français parlé comme des affixes. Selon elle, les clitiques objets, contrairement aux clitiques sujets, auraient gardé leur statut d'argument tout en étant des affixes lexicaux.

<sup>15</sup> En ce qui concerne l'interprétation générique du syntagme disloqué repris par un pronom clitique neutre, aucune construction de redoublement du corpus ne contredit à l'hypothèse. Nous ne pouvons par contre ni confirmer ni infirmer la remarque de De Cat selon

- (28) la moueindra jalo ou po anéantsi tota ina rekorta (p. 70, l. 3–4)  
la moindre gelée ça peut anéantir toute une récolte

La dislocation du syntagme doublé peut se manifester par une valeur pragmatique (interprétation contrastive ou emphatique, introduction ou changement de topique de discours ; cf. Auger 1994 : 116) ou par un caractère prosodique spécifique. Toutefois, De Cat (2005 : 23–24) note que le nombre élevé de topiques n'est pas invraisemblable. Au contraire, le fait que le sujet grammatical coïncide avec le topique représente une tendance générale dans les langues. Même si l'on ne peut attribuer un surplus pragmatique spécial au sens des énoncés, une prosodie spéciale indique la dislocation. Cette prosodie est déterminée, selon De Cat (2002 : 68), en premier lieu par une hausse de la hauteur mélodique et une augmentation de l'intensité sur la dernière syllabe du syntagme disloqué.

En revanche, selon Auger (1994), le critère prosodique décisif pour confirmer la dislocation est la pause. Elle adopte l'hypothèse selon laquelle la dislocation est définie par la possibilité d'une pause et/ou d'une rupture d'intonation : s'il est possible de détacher le syntagme doublé sans changer le sens de la phrase ou sans rendre son emploi maladroit dans le contexte linguistique et dans la situation d'énonciation, alors ce syntagme est probablement disloqué. Par contre, si cette structure intonative modifie l'acceptabilité de la phrase en question, alors il s'agit certainement d'un syntagme redoublé (Auger 1994 : 121). L'absence simple de la pause n'indique donc pas nécessairement la non dislocation.

En conclusion, la structure prosodique ne peut pas fournir de critères univoques et indubitables concernant la dislocation, mais elle peut néanmoins servir d'indice. Dans le chapitre 5.3, nous examinerons les caractéristiques prosodiques de certaines constructions de redoublement du sujet.

En ce qui concerne la valeur pragmatique des constructions de redoublement, les passages suivants sont à considérer :

- (29) a. Le batème a se passoye d'abor apré la néssanse : traé semane ;  
Le baptème il se passait d'abord après la naissance trois semaines  
[. . .] Le jon k' étyan po riche, kom nezotre,  
Les gens qui étaient pas riches, comme nous.DISJ,  
lou batème i se passevan avé po byon de sérémoni. . .  
les baptèmes ils se passaient avec pas bien de cérémoni. . .

---

laquelle le pronom clitique neutre permettrait la topicalisation d'un syntagme nominal indéfini, comme dans *Un cochon, ça s'échappe de n'importe où* (De Cat 2002 : 146).

- «D’abord le baptême se passait trois semaines après la naissance ;  
[. . .] Pour les gens qui n’étaient pas riches, comme nous, les bap-  
têmes se passaient avec peu de cérémonie. . . » (p. 30, l. 22–25)
- b. Le *fyansalye* étyan avan le *maryaje* de *kyınze* jour  
Les fiançailles étaient avant le mariage de quinze jours  
a ko moman.  
à ce moment.  
«Les fiançailles précédaient le mariage de quinze jours à cette  
époque.» (p. 36, l. 38)
- c. È alor al a *praé* la *suksésyon* itye avé  
Et alors il a pris la succession ici avec  
ma *more*, è oul a *falyu* *payiy* tou sou *frore*  
ma mère, et il a fallu payer tous ses frères  
è *sœr*, oul é bon se ke l’*ayiy* le plu  
et sœurs, c’ est bien ce qui l’avait le plus  
andéto, koua. Ma *more* aye *kouke* sou, lui *ossi*.  
endetté, quoi. Ma mère avait quelques sous, lui. *DISJ* aussi.  
«Et alors il a pris la succession de la ferme ici, avec ma mère, et il  
a fallu payer la part d’héritage de tous ses frères et sœurs, et c’est  
bien ce qui l’avait le plus endetté. Ma mère avait un peu d’argent,  
lui de même.» (p. 34, l. 19–21)

Dans (29a), on constate le redoublement du sujet deux fois : *le batême a* «le baptême il» et *lou batême i* «les baptêmes ils». La première phrase du passage introduit un nouveau thème : le baptême. Par conséquent, un peu plus loin, le topique de l’énonciation est déjà connu. Le sujet est donc redoublé, qu’il représente un nouvel élément dans l’énonciation ou un topique déjà évoqué. Dans (29b), en revanche, on ne constate pas de redoublement lors de l’introduction du nouveau thème du discours : les fiançailles. Enfin, (29c) montre que le sujet syntagmatique de la deuxième phrase, *ma more* «ma mère», n’est pas redoublé, bien qu’il s’agisse d’un élément introduit antérieurement dans le discours.

En conclusion, il semble que le redoublement n’a pas de rôle dans l’éventuelle interprétation topique du sujet : il ne l’exclut pas ni ne la rend obligatoire. Le redoublement du sujet étant très fréquent, il est possible que le contraste entre la construction de redoublement neutre et la construction de redoublement topicalisante soit neutralisé. L’intonation peut alors servir d’indice afin de distinguer ces deux constructions. Ce type de processus de généralisation de l’utilisation de l’indice pronominal peut être également



constaté dans le français parlé, et l'aboutissement d'un tel développement dans les dialectes italiens du nord (cf. Creissels 2006b : 119).

## 5. Propriétés morphophonologiques des pronoms clitiques

### 5.1. Lacunes paradigmatisques

Étant donné que nous nous fondons sur les données d'un corpus, nous ne pouvons pas nous prononcer sur le sujet des lacunes dans les paradigmes. En effet, même si certaines formes ne sont pas attestées dans notre corpus, cela ne permet pas de déterminer si elles sont entièrement absentes des paradigmes. Ainsi, bien que le clitique *je* inversé ne soit attesté que dans les constructions avec «pouvoir» et «savoir» (30a,b), la validité du *je* enclitique avec un verbe comme «chanter» (30c) ne peut être ni infirmée ni confirmée.

- (30) a. Ke porin je ĩnkor vo dzere? (p. 100, l. 14)  
 que pourrais je encore vous dire?  
 b. ke sè je (p. 32, l. 30)  
 que sais je  
 c. ?chante je  
 chante je

En ce qui concerne l'ordre et la réalisation des séquences de clitiques, on ne constate aucune variation : l'ordre des clitiques entre eux est toujours le même. Les séquences de clitiques attestées sont similaires à celles du français, on peut cependant remarquer une différence : alors qu'en français, le *le* accusatif précède le *lui* datif, dans le parler de Pélussin, *le* suit *nyi*<sup>16</sup>, cf. (31).

- (31) le rézĭn ke le vandémou, ou la vandémouza, (p. 136, l. 31–32)  
 le raisin que le vendangeur, ou la vendangeuse,  
 aye léssiy, è nyi l'ékrazo su la figura  
 avait laissé, et lui l'écraser sur la figure  
 «le raisin que le vendangeur, ou la vendangeuse, avait laissé, il fallait le  
 lui écraser sur la figure»

<sup>16</sup> Il est à noter que, dans le français régional de cette zone géographique, l'ordre des équivalents de ces éléments est le même que dans le dialecte francoprovençal de Pélussin. (Nous remercions ici M. Jean-Baptiste Martin de cette information.)

Selon Zwicky & Pullum (1983), la présence de cases vides dans les paradigmes indique un statut affixal, tandis que leur absence ne fournit pas d'informations pertinentes. Les données dont nous disposons ne nous permettent pas de nous prononcer catégoriquement sur ce critère au sujet du parler de Pélussin. Néanmoins, il est sans doute à supposer que l'ordre interne des séquences de clitiques est fixe. Cela ne force toutefois pas une analyse affixale, mais peut s'expliquer par le fait que les clitiques spéciaux sont concernés par des règles syntaxiques spéciales.

## 5.2. Interactions morphophonologiques particulières

Certaines idiosyncrasies morphophonologiques peuvent être constatées en ce qui concerne les formes des clitiques en combinaison, ces formes étant imprédictibles à partir des formes isolées :

- (32) a. to lo monde s'yon bête de vaé (p. 112, l. 32)  
 tout le monde s'y met parfois  
 b. ne n' an servyon plutou pe fère de potsiy (p. 90, l. 17–18)  
 nous nous en servions plutôt pour faire des pâtés  
 c. ne no non servyon pe fère lou gôfre (p. 90, l. 21)  
 nous nous en servions pour faire les gaufres

Entre les clitiques et leur hôte, plusieurs types d'interactions morphophonologiques peuvent être notés. Par exemple, la séquence *je sé* «je sais» peut se réaliser comme *chè* [ʃɛ], tout comme dans le français parlé :

- (33) a. je sé po (p. 46, l. 16)  
 je sais pas  
 b. chè po si vo savaé (p. 44, l. 34)  
 j'sais pas si vous savez

Le pronom clitique sujet neutre *ou* peut être absent dans certaines constructions impersonnelles, cf. (34), ce qui est également possible dans le français parlé.

- (34) a. (ou) n-y aye (p. 30, l. 14 ; p. 34, l. 27)  
 (il) y avait  
 b. (ou) fo vo dzere ke (p. 88, l. 1–2 & 11)  
 (il) faut vous dire que

- c. (ou) ne demœere plu k' a (p. 110, l. 17 & 25)  
 (il) ne reste plus qu' à

Un autre type d'idiosyncrasie morphophonologique est la réduction de *la* à *l* (que l'on retrouve en français) et de *nyi* à *ny* devant des hôtes à initiale vocalique (35), ainsi que la réduction de *ne* à *n* devant certaines voyelles (36a,b), contrairement à la forme *nez* devant d'autres (36c).

- (35) a. nez-otre, lou motru, l'amevon byon kela machin' a vapœ  
 nous.DISJ, les enfants, l'aimions bien cette machine à vapeur  
 (p. 160, l. 36–37)
- b. je ny'è toujours dessondzu, je ponse byon  
 je y ai toujours descendu, je pense bien encore  
 ankore ny'alo ket an  
 y aller cet an  
 «j'y suis toujours descendu, je pense bien encore y aller cette année»  
 (p. 144, l. 28–29)
- (36) a. nez-otre n' alevon a l'ékola lyebra (p. 58, l. 10)  
 nous.DISJ nous allions à l'école libre
- b. n' uzevon avé mon frore ina béssa per an (p. 164, l. 4)  
 nous usions avec mon frère une bêche par an
- c. nez étondyon la solo (p. 156, l. 15)  
 nous étendions l' airée

Enfin, la forme des pronoms clitiques dépend parfois de leur position par rapport à l'hôte, cf. (37), phénomène une fois encore constaté en français.

- (37) a. vo vodryo (p. 60, l. 29)  
 vous voudriez
- b. ke volaé ve don (p. 40, l. 8)  
 que voulez vous donc

Toutes ces caractéristiques morphophonologiques n'entraînent pas inévitablement l'analyse affixale des pronoms clitiques. Toutefois, selon Miller (1992 : 178), de telles allomorphies seraient difficiles à traiter dans le composant syntaxique. En revanche, De Cat (2005 : 26) affirme que les propriétés affixales des pronoms clitiques sont accidentelles et dérivent de leur nature hybride.

### 5.3. Prosodie

L'objectif de ce sous-chapitre est d'observer les interactions prosodiques entre clitiques et hôte ainsi que le comportement prosodique d'un groupe clitique<sup>17</sup>.

De prime abord, il semble que les pronoms clitiques ne peuvent pas être accentués, et ils ne portent pas d'accent d'insistance non plus. Dans la phrase *i le tochevan* «ils les touchaient», l'accent d'insistance est sur la première syllabe de *tochevan*, et non sur le clitique (cf. Figure 1 de l'Annexe). Cependant, dans un contexte approprié, il n'est pas impossible qu'un accent contrastif apparaisse sur un pronom clitique (cf. Miller & Monachesi 2003 : 26–27).

Comme nous l'avons noté ci-dessus, le redoublement des syntagmes pleins par des pronoms clitiques est très fréquent dans le parler de Pélussin. Nous avons évoqué également qu'il était important de distinguer les «vrais» redoublements des dislocations. Pour cela, plusieurs facteurs complexes sont à considérer, notamment des facteurs prosodiques. Suivant les propositions d'Auger (1994) et de De Cat (2002) sur ce sujet, nous examinerons trois éléments du domaine de la prosodie : la présence d'une pause entre les syntagmes pleins doublés et le reste de la phrase, la hauteur mélodique et l'intensité.

Dans la phrase *le Reji, oul étsiy in bon galyar* «le Régis, c'était un bon gaillard», il s'agit d'une dislocation : le syntagme nominal n'est pas repris par le pronom clitique masculin *a*, mais par le pronom neutre *oul*. Toutefois, on ne constate pas de pause entre le syntagme doublé et le pronom clitique, en revanche, une hausse mélodique peut être notée sur la dernière syllabe du syntagme disloqué, cf. Figure 2.

Ceci est en contraste avec la phrase suivante sans redoublement ou dislocation : *mon pore même aye éto aréto* «mon père lui-même avait été arrêté», où le sujet ne domine le reste de la phrase ni au niveau de l'intensité, ni au niveau de la hauteur mélodique (cf. Figure 3).

Néanmoins, une hausse mélodique peut caractériser le syntagme nominal sujet même lorsqu'il n'est pas doublé par un pronom, cf. Figure 4 (*le pore Firmein ne s'é po apersyou* «le père Firmin ne s'est pas aperçu»). En outre, la pause entre le syntagme plein et le reste de la phrase peut être due à l'hésitation.

<sup>17</sup> L'analyse a été effectuée à l'aide du logiciel PRAAT de l'Institut de Phonétique d'Amsterdam (<http://www.fon.hum.uva.nl/praat>), à partir de l'extrait d'enregistrement du corpus de Charpigny et al. (1986), téléchargeable dans CLAPI.

Considérons par la suite quatre phrases avec des sujets syntagmatiques redoublés. Dans le cas de *lui al aye po praé sa belouza* «lui il avait pas pris sa blouse, lui» domine le reste de la phrase au niveau mélodique, mais il n'est pas accentué (cf. Figure 5). Dans *le jon il étyan tot a fa son méfyanse* «les gens ils étaient tout à fait sans méfiance», c'est le contraire : *le jon* est plus accentué que la suite, mais l'on ne constate pas de hausse mélodique remarquable (cf. Figure 6). En revanche, la hausse mélodique ainsi que l'accent sur la dernière syllabe du sujet doublé peuvent être notés dans *noutou dou brove payezan i se retrouvon su la faère* «nos deux braves paysans ils se retrouvent à la foire» (cf. Figure 7) et dans *le Réji, al étye davan* «le Régis, il était devant» (cf. Figure 8).

En conclusion, les facteurs de hauteur mélodique, d'intensité ou de pause ne semblent pas permettre de distinguer le redoublement de la dislocation. Même si une hausse mélodique et un accent sur la dernière syllabe du sujet redoublé peuvent être constatés dans certaines propositions, ces facteurs prosodiques ne sont pas réguliers, et il est évident que ces phénomènes sont plus complexes.

## 6. Conclusion

Les diverses analyses des pronoms clitiques des langues romanes diffèrent en leur traitement morphosyntaxique, ce qui implique souvent le fait que certaines de leurs caractéristiques sont mises en valeurs plutôt que d'autres. Il est à remarquer également que le choix d'un dialecte ou d'un registre donné influe sur l'analyse. Or, en fin de compte, nous pouvons noter, en adoptant la conclusion de Miller & Monachesi (2003), que malgré le grand degré de variation constatée dans le comportement des pronoms clitiques même au sein d'une langue, une tendance peut être relevée : dans la majorité des langues romanes, les pronoms clitiques ont perdu de leur autonomie syntaxique.

Nous avons exposé dans cet article le système et les particularités syntaxiques et morphophonologiques des pronoms clitiques du parler francoprovençal de Pélussin. La considération de la position de ces éléments par rapport au verbe, des constructions de coordination, des interactions morphophonologiques particulières, des caractéristiques prosodiques et des constructions de redoublement a montré que le comportement syntaxique et morphologique des pronoms clitiques du dialecte étudié est très similaire à celui des éléments équivalents du français parlé. En effet, leur positionnement fait référence à des régularités morphosyntaxiques, ils sont contigus au verbe, ils présentent des variantes positionnelles et des idiosyncrasies mor-

phophonologiques. Même si certaines de leurs particularités les rapprochent donc des affixes, il semble qu'ils n'ont pas perdu toute leur autonomie syntaxique et qu'ils peuvent par conséquent occuper la position de l'argument verbal. En outre, ils sont loin d'être obligatoires, comme le seraient les affixes : le redoublement des sujets n'est attesté, dans les propositions avec un syntagme nominal, qu'une fois sur deux environ.

Notre analyse s'étant basée sur un corpus, nous n'avons pas pu nous prononcer au sujet de certains critères afin de trancher entre une approche clitique ou une approche affixale. Toutefois, les similitudes entre le français parlé et le dialecte francoprovençal en question laissent penser que l'analyse de ce premier est entièrement applicable à celle de ce dernier.

Par conséquent, nous n'avons pu relever aucun nouvel argument en faveur d'un traitement particulier. Les modèles théoriques connus et élaborés lors des analyses des pronoms clitiques du français parlé sont applicables aux données du parler de Pélussin.

Cependant, les dialectes francoprovençaux étant très divers, le parler que nous avons étudié ne reflète pas nécessairement le comportement des pronoms clitiques de toutes les variétés de cette langue. Davantage d'analyses dialectales contribueraient donc à l'évolution de l'étude des clitiques pronominaux, et enrichiraient les recherches sur les langues romanes.

## 7. Annexe

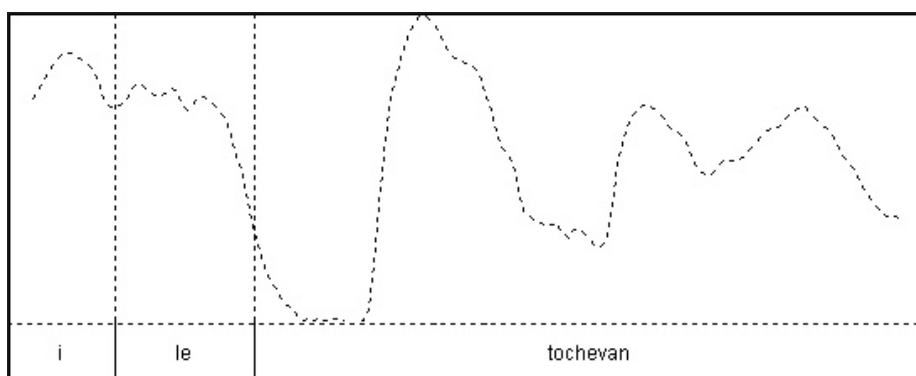


Figure 1: Intensité : accent d'insistance (p. 192, l. 5).

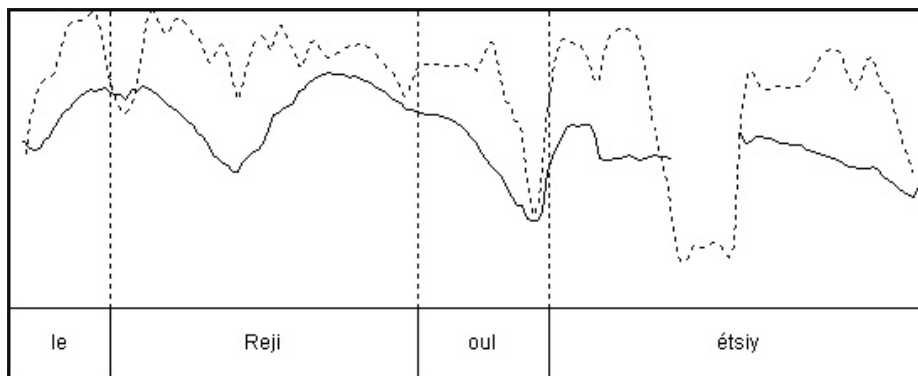


Figure 2: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) : dislocation (p. 192, l. 28).

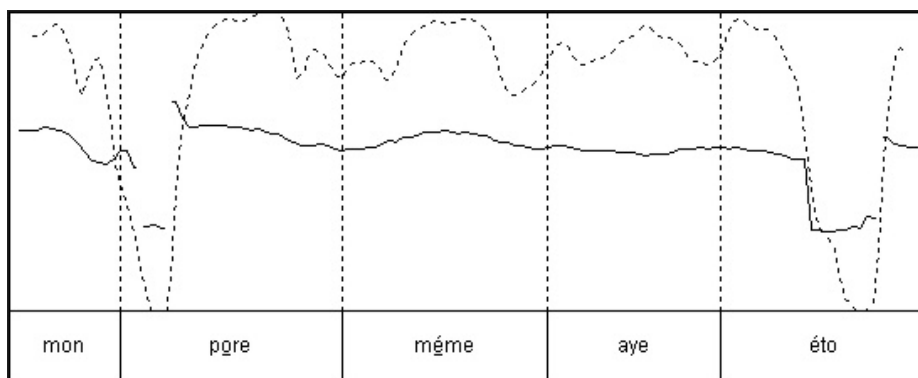


Figure 3: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) : sujet non doublé (p. 192, l. 21).

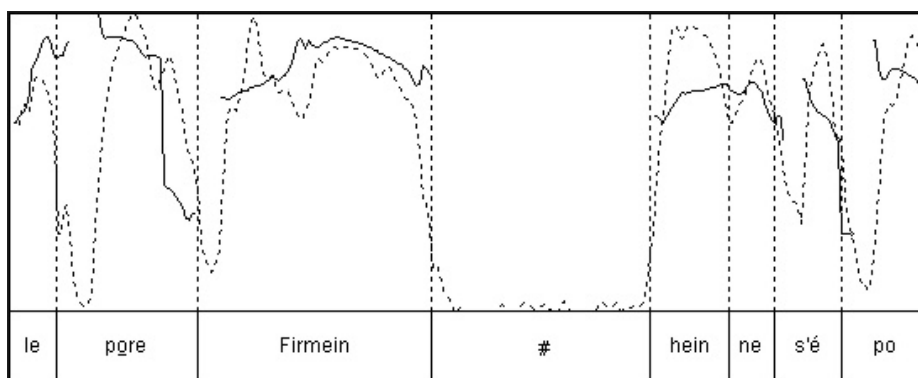


Figure 4: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) : et pause (#) : sujet non doublé (p. 194, l. 24).

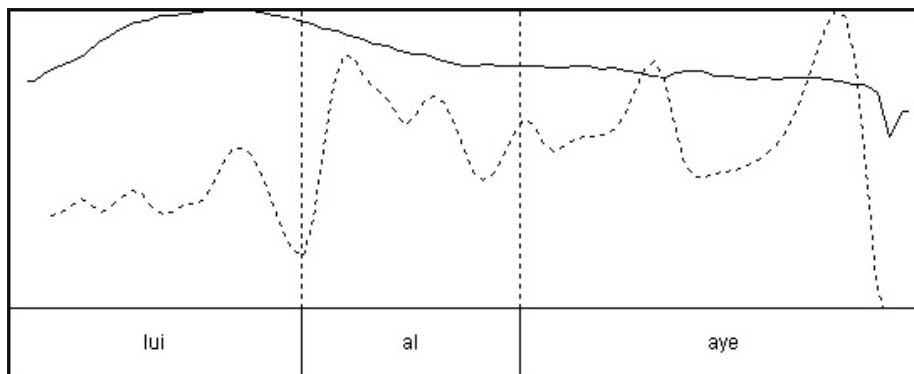


Figure 5: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) (p. 190, l. 31).

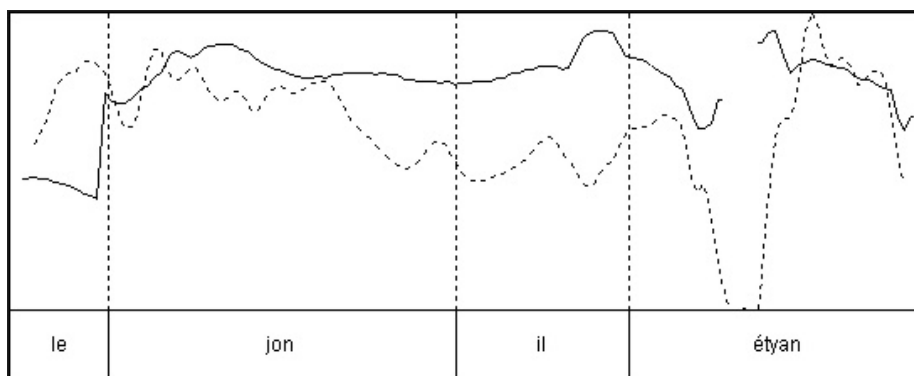


Figure 6: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) (p. 194, l. 14).

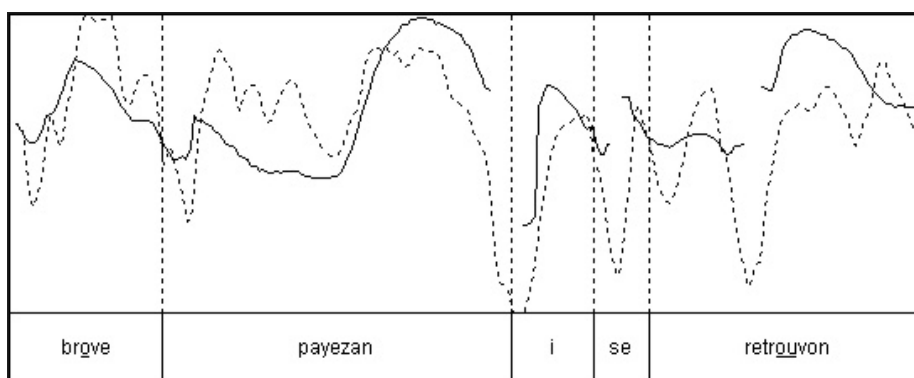


Figure 7: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) (p. 194, l. 21).



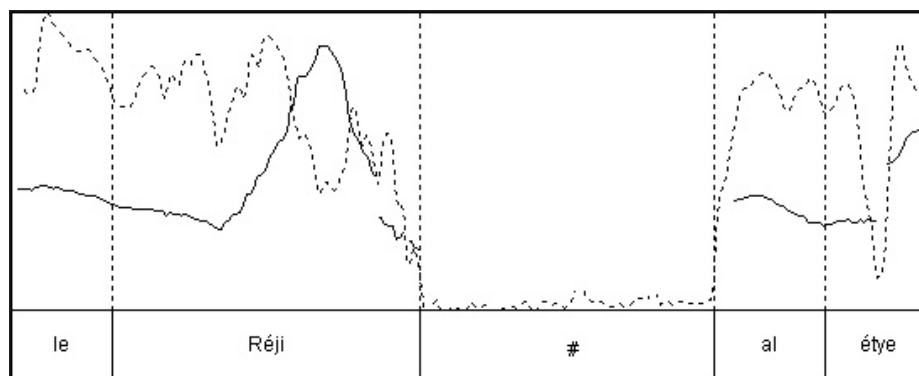


Figure 8: Intensité (---) et hauteur mélodique (—) et pause (#)  
(p. 194, l. 7).

## Bibliographie

- Anderson, S. R. (1992) : *A-Morphous Morphology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Auger, J. (1994) : *Pronominal Clitics in Québec Colloquial French: A Morphological Analysis*. Thèse de Doctorat. University of Pennsylvania.
- Bert, M. (2001) : *Rencontre de langues et francisation: L'exemple du Pilat*. Thèse de doctorat. Université Lumière Lyon 2.
- Bresnan, J. & S. Mchombo (1987) : Topic, pronoun, and agreement in Chicheŵa. *Language* 63 : 741–781.
- Charpigny, F., A.-M. Grenouiller & J.-B. Martin (eds.) (1986) : *Marius Champailler, paysan de Pélussin*. Aix-en-Provence : Edisud, Editions du CNRS.
- Creissels, D. (2006a) : *Syntaxe générale: Une introduction typologique*. Vol. I : Catégories et constructions. Paris : Hermès.
- Creissels, D. (2006b) : *Syntaxe générale: Une introduction typologique*. Vol. II : La phrase. Paris : Hermès.
- Cummins, S. & Y. Roberge (1994) : A morphosyntactic analysis of Romance clitic constructions. In : M. L. Mazzola (ed.) *Issues and Theory in Romance Linguistics*. Washington DC : Georgetown University Press. 239–257.
- De Cat, C. (2002) : *French Dislocation*. Thèse de Doctorat. University of York.
- De Cat, C. (2005) : French subject clitics are not agreement markers. *Lingua* 115 : 1195–1219.
- Gerlach, B. (2002) : *Clitics Between Syntax and Lexicon*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.

- Kayne, R. S. (1975) : *Syntaxe du français. Le cycle transformationnel*. Paris : Éditions du Seuil, 1977.  
Titre original : *French Syntax. The Transformational Cycle*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Labelle, M. (1985) : Caractère post-lexical de la cliticisation française. *Linguistica Investigationes* 9 : 83–96.
- Martin, J.-B. (2005) : *Le Francoprovençal de poche*. Assimil.
- Miller, P. (1992) : *Clitics and Constituents in Phrase Structure Grammar*. New York : Garland.
- Miller, P. & P. Monachesi (2003) : Les pronoms clitiques dans les langues romanes. In : D. Godard (ed.) *Langues Romanes, problèmes de la phrase simple*. Paris : CNRS Editions. 67–123.
- Nübling, D. (1992) : *Klitika im Deutschen*. Schriftsprache, Umgangssprache, alemannische Dialekte. Tübingen : Gunter Narr.
- Rizzi, L. (1986) : On the Status of Subject Clitics in Romance. In : O. Jaeggli & C. Silva-Corvalan (eds.) *Studies in Romance Linguistics*. Dordrecht : Foris. 391–419.
- Zwicky, A. M. (1977) : *On clitics*. Bloomington : Indiana University Linguistic Club.
- Zwicky, A. M. & G. K. Pullum (1983) : Cliticization vs. inflection : English *n't*. *Language* 59 : 502–513.

# RECENSIONES



**Ballenas en el jardín.** Coordinación de Claudine Lécrivain y Soledad Bonet; prólogo y comentarios de Juan José Téllez. Cádiz, Diputación Provincial de Cádiz, colección *Diálogo de Memorias*, I, 2006, 318 págs.

La tierra, la infancia o el idioma: éstas suelen ser las zonas del alma una y otra vez señaladas por la literatura para referirse a la patria, y sobre todo para explicar las pérdidas más dramáticas del que emigra. Una pesadumbre con nombre técnico, el *Síndrome de Ulises*, que diagnostica la soledad de todo inmigrante en un país desconocido.

*Ballenas en el jardín* reúne fragmentos de novelas y relatos de más de cuarenta autores que, en carne propia o en carne próxima, han querido conocer la migración en sus diversas opciones y desde sus motivaciones varias: la aventura, el sueño de ser otro, el exilio, la búsqueda, la utopía, la rebeldía, la huida del hambre o el desarraigo. Componen los textos un sorprendente mural poético-sentimental sin tiempo y sin geografías, o más bien un mosaico superpoblado de miniaturas de todos los tiempos y de todas las fronteras. Significa el conjunto, en todo caso y literalmente, lo que las responsables del volumen apuntan como su propósito: “la interminable memoria de un destino interminable”.

Elaborada desde España y desde la sensibilidad que impone la vecindad con el Estrecho de Gibraltar — frontera trágica y vivísima —, la antología hilvana una cronología universal de la migración desde la literatura del siglo XVI hasta ahora mismo, y desde Asia hasta África, Europa y América, trazando un atlas herido de fronteras perfectamente consignado en los versos de Nicolás Guillén que aquí se convocan: “Entre tu pueblo

y el mío / hay un punto y una raya, / la raya dice *no hay paso*, / el punto, *vía cerrada*. / Y así, entre todos los pueblos, / raya y punto, punto y raya, / con tantas rayas y puntos, / el mapa es un telegrama”. Lo paradójico, empero, es el diálogo que los textos establecen, articulado por las traducciones (del alemán, del turco, del francés, del árabe) esmeradas, y moderado por uno comentarios hábiles y enriquecedores que logran disolver los malentendidos, esto es: las fronteras.

La propuesta de *Ballenas en el jardín* va más allá de la crónica del fenómeno de la migración: traza un arriesgado juego de la oca simulador de la trayectoria vital de cualquier emigrante, organizando sus pedacerías literarias según éste: casilla de salida (*circunstancias y motivos*), paso afortunado o no de los puentes (*el viaje*), condenas y fortunas diversas (*vivencias en el otro país*), casilla de la muerte (*el retorno*) y Oca final (*el futuro*). Reproduce el libro así, casi con magnitud de cosmos, el mito eterno de la expulsión del Paraíso y la búsqueda de la felicidad, al que presente interminable aun convocando las esperanzadoras utopías de la literatura de ciencia ficción.

Porque del viaje humano y de la soledad en otra patria ha hablado la literatura hasta más allá de la saciedad que podamos imaginar. Lo ha hecho el relato clásico y el contemporáneo, la novela negra, la infantil y la de ciencia ficción, como decimos: no sólo, por tanto, en clave de pasado. Lo trascendental es que los textos, conviviendo aquí, organizan sin fisuras la gramática de la migración: trazan los retratos posibles de quienes se marchan y quienes se quedan, los perfiles más o menos arriesgados del viaje (legal o ilegal), los arquetipos fieramente humanos de los que sufren y de los que se benefician y lucran de ese sufrimien-

to, el repertorio de nostalgias y desazones de quien se ve acechado por un idioma desconocido, las limitadas sutilezas de la violencia y la xenofobia, la tozuda persecución a los que viven en la marginación y la pobreza y, en fin, las complejas dimensiones religiosas y políticas de los hombres y mujeres transterrados.

Las aletas de las ballenas sumergiéndose en un mar desconocido que ilustran el paso de un texto a otro son el esribillo del libro, su alerta, el aviso de que lo que leemos tiene un significado preciso y urgente, tal y como explica aquí un emigrante: “Había algo que me sostenía. Yo creo que era el futuro. El futuro sostiene a los hombres. Si no existiera el futuro, el presente sería una porquería. Siempre he pensado así”.

*María Jesús Ruiz  
Universidad de Cádiz*

**Paola Manni: Il Trecento toscano. La lingua di Dante, Petrarca e Boccaccio.** Storia della lingua italiana. Collana “La nuova scienza”. il Mulino, Bologna, 2003, 493 pp.

Questo volume sul *Trecento toscano*, decimo e conclusivo della serie “Storia della lingua italiana” diretta da Francesco Bruni, è in massima parte dedicato alla lingua di Dante, Petrarca e Boccaccio. Quelli che prenderanno in mano per la prima volta qualsiasi volume di questa collana, saranno d’accordo di trovarsi di fronte ad un quadro aggiornato su particolari periodi dell’evoluzione storica dell’italiano. Sono strumenti intermedi tra lo specialismo delle ricerche monografiche e le generalità dei manuali.

La scelta del tema del presente volume non necessita di molte spiegazio-

ni, “tanto è indiscutibile lo spicco dei tre autori nella produzione toscana trecentesca e la loro centralità nel contesto generale della storia letteraria e linguistica italiana” (Premessa, p. 7).

Ogni volume — anche questo da noi preso in esame — fornisce una chiara e aggiornata ricostruzione storico-linguistica del periodo e/o dell’autore, accompagnata dai testi accuratamente e appositamente scelti.

*Il Trecento toscano* comprende una *Prefazione*, una *Prima parte* teorica e una *Seconda parte* con l’antologia dei testi. La parte teorica è suddivisa in sei capitoli, fra i quali i capitoli I., II., III. sono dedicati al retroscena storico-culturale e ai fenomeni tipici del fiorentino e delle altre varietà toscane, avvalendosi, nella ricostruzione di un profilo linguistico sulle varietà toscane, dei basilari lavori di Arrigo Castellani. Questa parte ha un valore propedeutico per aiutare l’analisi e il confronto fonomorfológico della lingua dei singoli autori. I capitoli IV., V., VI., danno un quadro dettagliato delle caratteristiche, linguistiche e non, dei singoli autori.

Prima di trattare dettagliatamente “l’aureo Trecento”, il libro chiarisce questioni importantissime come la funzione delle scuole d’abaco o il perché della diffusa alfabetizzazione e della ricchezza della produzione scritta in volgare nella Toscana trecentesca. In questo ambiente s’innesta — dopo le iniziative dei rimatori lucchesi e pisani ecc. — la straordinaria esperienza artistica delle “Tre Corone”, imponendo nella penisola un modello di lingua letteraria, prima poetico e poi anche prosastico, di tipo sostanzialmente fiorentino, che codificato nel Cinquecento, si identifica per secoli con l’italiano e fonda le basi della lingua nazionale. La continuità

del loro modello è esplicita, basta osservare p. es. le componenti fonomorfologiche che sono rimaste in buona parte le stesse anche nella lingua moderna, e rendono superflui i sussidi di traduzione che invece sono indispensabili per es. ad un inglese.

L'ammirazione per i tre autori si difonde e presto diventano modelli insuperabili di lingua e di stile, ne è segno eloquente il moltiplicarsi dei codici, oppure la diffusione di elementi linguistici toscani nelle opere dei letterati non toscani, ma non va dimenticato neanche il profondo riconoscimento del Boccaccio quando esalta Dante: "per costui ogni bellezza di volgar parlare sotto debiti numeri è regolata; per costui la morta poesi meritamente si può dir suscitata..." (p. 66).

Dopo questi preliminari — nei capitoli IV, V, VI. — vengono trattati i singoli autori: Dante, Petrarca e Boccaccio.

Il quarto capitolo, dedicato a Dante, presenta le diverse opere dell'autore in lingua volgare, l'esposizione, però, non può non cominciare con il trattato linguistico interamente dedicato all'eloquenza volgare, intitolato *De vulgari eloquentia*, e con altri due lavori (*Vita nuova*, *Convivio*) che rispettivamente danno la legittimazione della scelta linguistica dantesca.

Opere che sono portatrici di pensieri pionieristici, basta menzionare temi mai affrontati con tale lucidità come p. es. la mutevolezza delle lingue, la frammentazione linguistica, l'analisi comparativa delle singole varietà, la ricerca di un modello linguistico unitario e culturalmente unificante, insomma le basi teoriche da considerare come la prima tappa del percorso in cui si articola la "questione della lingua".

Dopo questi preliminari teorici, la Manni dedica alcuni paragrafi alla lingua delle opere anteriori alla *Commedia*, sia in poesia (*Le Rime*, *Il Fiore*, *Detto d'amore*), sia in prosa, testimoniata dalla *Vita Nuova* e dal *Convivio*. L'autrice evidenzia fra l'altro l'importanza del *Convivio* nell'affermazione teorica della dignità della prosa, anteposta da Dante alla poesia per il suo carattere più naturale e spontaneo. Le novità e le peculiarità della prosa del *Convivio* ne danno prova: lessico ricco e variato, spesso consacrato nella letteratura volgare per la prima volta, una sintassi modellata sul latino, ma sviluppata in modo autonomo alle proprie necessità ecc.

Insomma, teoria e prassi che costituiscono un'esperienza che si ripercuoterà in modo inalienabile sull'elaborazione della *Commedia*, detta anche "divina".

In seguito l'autrice esamina la lingua della *Commedia*: aspetti fonomorfologici, lessico, allotropia, dialettalità e inserti alloglotti, sintassi. Facendo questo, però, si imbatte in una miriade di difficoltà e questioni pluridecennali, studiate con risultati non sempre esaustivi nel corso dei secoli da filologi e studiosi. La stessa mancanza dell'autografo della *Commedia* ci pone in una situazione che Petrocchi descrive come sforzo d'approssimazione: "[...] sforzo d'approssimazione, e in piena consapevolezza di non poter toccare una legge di solidissima certezza, occorre anzitutto procedere ad un'attenta ricerca del valore delle testimonianze, affrontare la scelta sapendo che le alternanze vanno rispettate entro ampi limiti (un poeta come Dante pretende d'essere considerato libero di usare la maggiore varietà possibile dei tipi) [...]". (p. 137).

La fiorentinità linguistica del poema viene confessata esplicitamente dallo stesso Dante in vari punti del poema (“ma fiorentino / mi sembri veramente quand’io ti odo” Inf. XXXIII) e la Manni non fa altro che confermare tale verità e vi aggiunge i frutti e fiori degli ultimi anni di laboriosa ricerca linguistica.

Segue un breve capitolo sul Petrarca (il V. capitolo). La scarsità delle pagine dedicate ad esso è conseguenza del fatto che solo una porzione ridottissima della sua produzione è in volgare (*Rerum vulgarium fragmenta*, *Triumph*), la parte maggiore è scritta in latino. Sono in latino, vale a dire nella lingua di ogni comunicazione scritta, perfino le note poste accanto ai componimenti volgari. Come osserva anche Tavoni (p. 189) per il Petrarca il rapporto fra latino e volgare non va visto come contrapposizione fra lingue, ma “come dialettica fra due possibili strumenti di espressione letteraria”, entrambi considerati come stili.

La storia della lingua italiana mostra che i *Triumph* godono di un successo maggiore rispetto ai *Rerum vulgarium fragmenta*, fino al Cinquecento, quando il Bembo consacra l’opera lirica come modello di lingua. Il fatto che lo stesso autore dava una speciale importanza e priorità alle sue *rime sparse* è resa evidente tanto dalla lima continua esercitata fino alla morte, quanto dagli autografi, come dalle note latine già menzionate.

I capitoli dedicati dalla Manni ai dettagli linguistici si susseguono come nel capitolo dedicato a Dante: aspetto grafico e fonomorfológico, lessico, sintassi.

La lettura di questa parte del libro è particolarmente rivelatrice sia della teoria petrarchesca dell’imitazione (“Si può valersi dell’ingegno e del colorito al-

trui, non delle sue parole...”, Familiare XXIII, 19), sia di *auctores* latini e greci soggiacenti, resi visibili e quasi tangibili grazie allo studio linguistico di rapporti intertestuali. Ed è certo ben rintracciabile nella produzione petrarchesca il grande maestro, Dante, mai esplicitamente riconosciuto.

Viene trattato come ultimo — ma certo non per la sua minore importanza — Giovanni Boccaccio (il VI. capitolo). L’elenco dei meriti è considerevole: copia opere importantissime; riscopre e accosta a quello latino il patrimonio letterario ellenico; inventa l’ottava o almeno valorizza appieno le potenzialità di questo genere; colma il vuoto menzionato dal *De Vulgari Eloquentia* (perché mancava ancora chi avesse poetato di armi) scrivendo il *Teseida delle nozze d’Emilia*, poema epico per la prima volta scritto in lingua volgare, precursore di una storica tradizione che segna nomi come Ariosto, ecc.

L’autrice del *Trecento toscano* prosegue come nel caso della presentazione delle opere dantesche ed elenca le opere di Boccaccio “minore” per illustrare il lungo tirocinio che porta poi al *Decameron*: le opere in versi e il *Teseida*, le opere in prosa anteriori al *Decameron*.

L’*Epistola napoletana* vale un paragrafo a parte. Si situa fra i più antichi testi in volgare napoletano e fra i più antichi rappresentanti dalla letteratura dialettale riflessa; molti dei suoi elementi, come la sensibilità per il parlato, la varietà del linguaggio ecc., saranno ulteriormente rielaborati nel capolavoro boccacesco.

Nel *Proemio* del *Decameron*, Boccaccio annuncia la sua intenzione di *raccontare cento novelle, o favole o parabole o istorie che dire le vogliamo* e questa molteplicità sarà anche una rarissima occasione per i linguisti per svolgere delle indagi-



ni particolarmente fruttuose sulla lingua dell'autore e, più in generale, riguardo lo stato della lingua dell'Italia trecentesca.

Molte sue opere, fra cui anche il *Decameron* stesso, ci sono pervenute autografe. A differenza di Dante, di cui non possediamo autografi e di Petrarca, che almeno in parte fa trascrivere i propri testi da un copista sotto suo diretto controllo, qui lo stesso Boccaccio funge da copista dei propri testi, non evitando, comunque, alcuni errori o mostrando incertezze nella forma testuale definitiva.

L'andamento dello studio della Manni si ripete anche qui come prima: aspetto grafico e fonomorfológico, lessico, sintassi, livelli stilistici e vari.

In sostanza, nella multiforme e mobilissima prosa decameroniana coesistono elementi linguistici tradizionali o trecenteschi, e novità che preannunciano un nuovo assetto, ormai quattrocentesco. Ne sono testimoni tanto la fonomorfológia, quanto la sintassi del capolavoro. Basta citare una frase (v. p. 300) come: "se io avessi saputo dove mandargliti, abbi per certo che io te gli avrei mandati; ma perchè saputo non l'ho, gli t'ho guardati" dove la situazione "in bilico" della posizione dei pronomi atoni si coglie molto bene, all'interno della stessa frase: *mandargliti* ha l'ordine più antico che vede l'accusativo precedere il dativo, mentre *te gli avrei mandati* ha l'ordine moderno dativo-accusativo.

Le pagine conclusive della parte teorica riassumono la ridottissima produzione scritta, dopo il *Decameron*, in volgare. Il *Corbaccio*, satira antifemminile, è un'opera molto interessante non solo per i motivi che lo avevano ispirato, opposti alla poetica del *Decameron*, ma anche linguisticamente, mostrando p. es. un allargamento del lessico verso

componenti di livello basso e di registro comico-realistico.

Qui viene elencata ancora un'unica lettera scritta in volgare, inoltre gli scritti di esegesi dantesca.

La *seconda parte antologica* completa in modo integrale la prima parte teorica e ne approfondisce e/o illustra il contenuto: p. es. confronto di due opere differenti dello stesso autore, confronto linguistico dello stesso testo in due versioni, saggi che commentano la grafia, ecc.

*Il Trecento toscano* ha un'ottima strutturazione, le parti possono essere consultate anche riguardo a singoli temi. Merito dell'autrice è che ogni argomento viene riccamente corredato da riferimenti per ulteriori letture, nelle note e nella bibliografia, dando particolare risalto ai risultati scientifici degli ultimi anni. Consiglierei il libro tanto agli studenti interessati, quanto agli esperti del campo.

Gabriella Wildburg

Università Eötvös Loránd di Budapest

**Zsuzsa Simonffy (dir.): L'un et le multiplet.** Tinta Könyvkiadó, Budapest, 2006, 152 pp.

Alexandre Hollan est un peintre d'origine hongroise qui vit en France depuis de longues décennies. Chaque été, il quitte son chez-soi et se rend dans le Midi pour peindre ou dessiner un arbre. Il travaille non pas sur un arbre différent chaque année, mais toujours sur le même, son arbre à lui. Il le connaît les yeux fermés, et pourtant cet arbre lui ouvre une infinité de perspectives. Cet arbre est-il l'Un et l'Unique, qui montre au contemplateur le seul vrai visage de la plante tout en laissant découvrir tou-

jours une autre perspective? Ou bien est-il un ensemble de perspectives qui se répètent et se multiplient, au point de suggérer qu'il s'agit finalement d'une entité impossible à diviser, à déconstruire? Serait-il l'Un qui est à l'origine du Multiple, ou bien, au contraire, est-il le Multiple qui se trouve à l'origine de l'Unique?

Les actes du colloque international intitulé *L'un et le multiple*, organisé en mars 2002 par l'UFR d'Etudes francophones de l'Université de Pécs (Hongrie), ont été publiés et réunissent dans un même volume les différentes interventions dans le domaine de la multimodalité dans la communication. Le volume *L'un et le multiple* propose au lecteur une navigation fort intéressante et agréable sur des eaux pourtant troubles: il s'agit de contrées souvent dépourvues de points de repère, qui laissent aux navigateurs le choix parfois difficile d'opter pour un itinéraire plein de méandres alors qu'un trajet direct et plus sûr (grâce à la tradition écrite) pourrait leur sembler tout aussi logique. «Fuir la continuité linéaire conduirait à un modèle propre à renouveler l'approche textuelle au sens large du terme?» (*op.cit.*, avant-propos.) — se demandent les organisateurs du colloque. Les pistes de recherche sont définies par la logique suivante: le réel peut-il être appréhendé par certains biais? Par quels moyens et dans quel but les frontières peuvent-elles se déconstruire entre le Moi et le Monde? Comment les narrations polyphones aboutissent-elles à un métissage de leur identité où leur convergence est possible, malgré l'hybridité de ces mêmes narrations?

Le volume *L'un et le multiple* se divise en quatre parties. La question de la représentation du Multiple est examinée

par Zsuzsa Simonffy dans le Prologue, qui est suivi du premier chapitre réunissant des études d'inspiration anthropologique visant l'interculturel. Le second chapitre s'insère dans le domaine de la littérature et de la critique d'art, tandis que le troisième propose une approche linguistique de la fonction des signes grammaticaux dans le discours.

La théorie de subjectivisation se trouve au centre du Prologue de Zsuzsa Simonffy, intitulé «Ancrages théorique et empirique du multiple». Le phénomène de la binarité et le problème posé par cette dernière, ainsi que leur représentation, se résument dans la problématique de *l'être* et du *vouloir être* — explique l'auteur du Prologue — d'où naissent deux réalités: l'une concrète, l'autre souhaitée. Ceci implique l'apparition des modèles qui contiennent les connaissances sur l'homme et sa (ses) place(s) dans le monde qui l'entoure. Ainsi, le principe binaire est omniprésent dans la société et la perception des choses et des phénomènes est basée sur la comparaison et le contraste. Nous pouvons également constater que la démarche cognitive s'effectue généralement et traditionnellement par la binarité des termes et des notions, ce à quoi il est juste d'ajouter qu'il s'agit d'une binarité en interaction où substances et essences sont représentées dans leur relation complémentaire-réciproque-dialectique ou autre. Les modèles ont une place centrale dans cette logique dans le sens où les choses et les occurrences sont ordonnées par l'esprit humain selon des modèles qui nous font comprendre que «le symbolique homogénéise l'expérience» (p. 5), et le multiple est exclu par les subjectivités liées à la représentation. «Une homogénéité se laisse révéler par la confi-

guration analytico-symbolique» (p. 5). Totaliser nécessite la subordination du multiple à l'unité du modèle, de ce qui est connu. La base du processus de la représentation est donc le couplage dissociatif ou associatif des termes considérés dans leur relation. L'examen des moyens de prendre conscience du multiple par la conceptualisation (objectivation) et la confrontation (subjectivation) aboutit à une interprétation du sujet dans la structure polyphonique telle qu'elle apparaît chez Bakhtine et Ducrot.

Le paradoxe de l'impossibilité de l'objectivation de ce qui est subjectif, en raison de l'absence totale d'objectivité, semble rendre douteux le multiple dénombrable «qui n'est ni dans les éléments ni dans l'ensemble, donc hors de la démarche binaire» (p. 8). Pour résoudre l'énigme, l'auteur de l'article se réfère à la problématique du *et* traité par G. Deleuze et C. Parnet lorsqu'ils constatent l'absence de dichotomie entre les termes reliés par *et* : à travers ce mot de conjonction, ainsi que dans la théorie du *devenir*, la binarité se comprend sous un autre aspect, celui de la multiplicité qui se substitue désormais à la dialectique de l'un et du multiple, ainsi qu'à l'incompatibilité existant entre les connexions et l'hétérogénéité.

Le premier chapitre de *L'un et le multiple* propose l'examen de la dichotomie présente dans le titre telle qu'elle apparaît dans et à travers les différences culturelles : cette première partie du volume réunit les textes de quatre auteurs. Ainsi, dans son article, Danielle Forget traite de l'un et du multiple sous l'aspect de l'interculturel. Elle esquisse notamment l'image d'un Canada qui se trouve face aux réalités globales tout en laissant une place plutôt large à la diversité culturelle. Pour cela, elle étudie dans

quelle mesure les pratiques discursives sont «autant de manières de construire et de déconstruire une réalité, [...] de produire des associations d'idées et de suggérer des valeurs» (p. 15). Dans son analyse du discours, l'auteur considère les différentes cultures en dialogue les unes avec les autres dans une situation historique où les revendications du pluralisme doivent être en harmonie avec la diversité ethnique et culturelle propre à la société canadienne. D. Forget ne veut pas oublier non plus l'opposition entre les tendances globalisatrices et les revendications des particularismes identitaires qui aboutissent à la formation d'un nouveau paradigme discursif. A propos de ce dernier, la conclusion de l'article est que les procédés discursifs ne peuvent que profiter de ce que Danielle Forget appelle la tension de l'Un et du Multiple.

L'auteur du deuxième texte du premier chapitre est Márta Kóbor. Sous le titre «Unicité et multiplicité dans la traduction interculturelle», elle examine et prouve la nature multiple et variable de tout ce qui émerge dans les discours traductologiques. Elle fait appel aux notions d'hétérogénéité, de variabilité et de multiplicité et les met en parallèle avec la théorie de l'unicité des langues et des cultures, ce qui conduit à l'éternelle problématique de la possibilité ou de l'impossibilité théorique de la traduction. Bien sûr, comme cela apparaît nettement dans l'article, la question ne doit pas se limiter à la traduction linguistique. Au contraire, il est juste d'appliquer les mêmes réflexions et recherches dans le domaine de la communication des cultures étrangères entre elles.

«[...] le multiple peut-il exister en effet sans l'un? L'un peut-il naître sans l'influence du multiple?» (p. 4) Le troisième texte rejoint les articles

précédents dans la mesure où Kenneth Meadwell reprend la problématique de la dichotomie en question sous l'aspect des modalisations narratives de l'identité (individuelle et collective). «Fragmentation et unification : Cantique des plaines, fiction, identitaire collective et individuelle» est le titre de son article. Le roman de Nancy Huston s'organise autour d'un axe dialectique de la discursivité, ce qui est le principal fondement de l'évolution du récit et d'où relève—entre autres—la problématique de la fragmentation du temps vécu et de l'espace-berceau des vies humaines.

L'article intitulé «Pour une économie du chaos» part de l'idée que le récit en général peut fidèlement et parfaitement refléter la situation où l'un et le multiple sont en état de déséquilibre et de disharmonie. Róbert Varga analyse sous cet angle le dernier roman d'Ahmadou Kourouma : *Allah n'est pas obligé*. Avec ce thème, nous nous trouvons dans le vif de ce dont parle la majorité des articles précédents, c'est-à-dire la question de savoir si la multiplicité exclut la traductibilité et si les particularités peuvent apparaître au niveau de la globalité. Les récits africains offrent à leurs lecteurs le plaisir de découvrir la dominance de la tradition orale sur tout ce qui est écrit. Róbert Varga en profite largement lorsqu'il se penche sur l'analyse de l'exploitation de la culture orale chez Kourouma, et nous pouvons constater avec lui que «le *dictionnaire*, apport «cartésien» étranger aux traditions, sera alors doté d'une signification symbolique dans l'œuvre et devient la source d'un jeu narratif très subtil» (p. 49).

Dans le second chapitre, les articles sont organisés autour de l'ambiguïté qui existe entre les notions de «totalité» et «fragments», d'«achevé» et «inachevé»,

de «réversible» et «irréversible». Ce chapitre commence par un article qui vise à l'examen de l'«unité tectonique», notion wölfflinienne appliquée cette fois-ci à l'épopée baroque de Georges de Scudéry, *l'Alovis ou Rome vaincue*. En considérant le système actantiel de Greimas, on peut se poser la question suivante : comment l'opposition entre divers éléments et leur unité complexe et globale se réalise-t-elle ? La réponse est donnée par Jenő Újfalusi Németh à travers l'analyse des trois enchâssements que l'on peut observer dans l'histoire du roi des Goths élu par le Seigneur pour punir la ville de Rome moralement déchue : ces digressions sont finalement trois éléments enrichissant l'œuvre, tout en étant «subordonnés à la conception générale» (p. 66).

Un léger détour par rapport au domaine de la littérature est proposé au lecteur par Katalin Kovács, qui entreprend dans son article une exploration des termes «inachevé» et «discontinu» dans l'esthétique diderotienne. Son procédé consiste à coordonner la problématique de l'«inachevé», qui se contourne dans les Salons, aux concepts qui s'y rattachent directement, à savoir celui de l'«esquisse» et de la «ruine». Cette exploration des notions a la fonction d'introduire une troisième partie dans l'article où les thèmes picturaux se métamorphosent imperceptiblement en une analyse du discours : il y est notamment question du manque de continuité dans la vision et l'écriture de Diderot. Comme dans l'article précédent, les digressions sont fréquentes, mais cette fois-ci leur rôle est moins ornemental ou psychologique. Elles servent au contraire à relier fiction et réalité, ainsi qu'à aborder les différents problèmes qui préoccupent le critique

d'art dont l'imagination s'évade assez facilement.

Dans quelle mesure le temps existe-t-il ? Les moments, qui présentent des facettes multiples, seraient-ils perdus à jamais ou bien l'instant du réel échappent-il à l'effacement grâce à la durée qui rend possible la reconstitution par l'entendement ? Se peut-il vraiment que le temps soit suspendu ? Ce sont les questions qui préoccupent Bálint Kékedi et Györgyi Máté, auteurs de l'article «Un temps pour tout» dans lequel la mémoire historique a une dimension par rapport au temps vécu par l'individu, tel que cela surgit dans *Le long du Danube*, poème d'Attila József. Oui, les moments d'autrefois peuvent se retrouver dans l'espace. Les différentes images du Danube conçues par les poètes hongrois à travers les siècles passés constituent pour Attila József autant de mailles appartenant à la chaîne par laquelle le poète est rattaché au sol hongrois. Le temps est ainsi «présenté par le mouvement qui se déroule dans l'espace, comme ordinairement cela ne peut se faire autrement» (p. 82). Il existe un temps pour chercher le passé national, et un temps pour ramasser le multiple, c'est-à-dire les bribes d'expériences du passé et du présent — et finalement un temps pour (s') aimer, car l'amour est accomplissement, il est intégration, ordre et réconciliation.

«Le désir d'arrêter le cours du temps va de pair avec la volonté d'abolir la distance qui sépare les époques et les êtres» (p. 97). Cette phrase de Gabriella Tegyei invite le lecteur à continuer sa réflexion jalonnée par les notions de «totalité» et de «fragments» à l'entrecroisement des genres : la mélodie musicale et le discours littéraire. Le récit *OR, les lettres de mon père* d'Hélène

Cixous constitue le sujet de l'article de Gabriella Tegyei qui souhaite y mettre en parallèle compositions musicale et littéraire sous l'aspect de leur organisation structurale commune : la fugue. Les voix de la narration se succèdent dans le roman de Cixous d'une manière proche des lignes mélodiques qui se superposent dans l'univers de la fugue en musique. *OR* est «une fugue à quatre voix, d'où se dégage la principale obsession de l'univers cixousien : les problèmes de la multiplicité de la personnalité» (p. 96). Le motif initial (le sujet) connaît dans la fugue des modifications constamment combinées entre elles (les réponses), ainsi qu'un contre-sujet «combiné en contre-point double avec le sujet» et différent de celui-ci «par le rythme et le contour mélodique» (p. 96). De même, sujet et réponses sont à la recherche mutuelle à travers la narration cixousienne parsemée des signes de la «volonté de (se) fuir, de s'enfuir, de se disperser et de renaître» (p. 108).

Dans le troisième chapitre des actes du colloque *L'un et le multiple*, la problématique centrale est traitée sous l'angle de la langue, notamment en termes grammaticaux et argumentatifs. Dans son article, Patrice Gillardaux se penche sur l'exploration des causes et des conséquences du simple fait qu'en linguistique le «nombre» est posé comme une catégorie grammaticale (d'où résulte l'opposition singulier-pluriel), se superposant ainsi sur certaines traditions philosophiques visant la dichotomie de l'un et du multiple. À travers l'éclaircissement de l'ambivalence sémantique des notions de «singulier» et de «pluriel», Patrice Gillardaux définit la relation du «pluriel» avec le «multiple», ainsi que celle du «singulier» avec l'«un». Il fait cela en considérant

l'un et le multiple comme des valeurs englobantes dont la dialectique n'exclut point le passage de l'un à l'autre : la pluralisation (« passage de l'Un-individuel au Multiple-pluriel ») et la singularisation (« passage de l'Un-individuel à l'Un-unique en nature et donc en nombre », p. 117).

«[...] l'unicité de l'interprétation de chaque discours, relativement à une situation d'énonciation, provient-elle partiellement de la multiplicité des interprétations potentielles des mots et des structures des langues» (p. 120). Aussi par ces mots, Pierre-Yves Raccah introduit son article d'un intérêt remarquable et dont les éléments sont coordonnés autour de la tension qui existe entre « l'unicité interprétative des discours en situation » et « la multiplicité des interprétations potentielles », ainsi qu'entre « l'unicité stratégique du locuteur à travers ses différents discours » et « la nécessaire multiplicité des stratégies qu'il a dû dominer pour être en mesure d'utiliser efficacement les mots et les structures de la langue dans laquelle il parle » (p. 120). La dichotomie de l'un et du multiple engendre un double mouvement entre ces deux pôles. Afin d'examiner ce phénomène, Pierre-Yves Raccah recourt à l'association et au fusionnement de deux cadres théoriques : le concept bakhtinien de la polyphonie et la théorie de l'argumentation liée au nom d'Oswald Ducrot. Le modèle qu'établit ainsi l'auteur de l'article intitulé « Polyphonie et argumentation : des discours à la langue (et retour...) » permet de considérer le paradigme sémantique des « manipulations idéologiques que les langues permettent (et parfois imposent) au discours d'ef-

fectuer » et que Pierre-Yves Raccah appelle une « sémantique des points de vue » (p. 121).

*András Dézfalvi-Tóth*  
*Université de Pannonie*

## SOIRÉES VERBUM

L'Institut d'Études romanes de la Faculté des Lettres de l'Université catholique Pázmány Péter organise les

### *Soirées Verbum*

depuis septembre 2007. Par sa vocation et sa constitution, ces soirées scientifiques proposent aux chercheurs universitaires, ainsi qu'aux étudiants des écoles doctorales d'échanger leurs réflexions et leurs recherches sur les études romanes en arts, en philologie et en linguistique.

Au cours de l'année académique 2007/2008, le public intéressé a écouté les conférences suivantes :

Anikó Ádám :

*L'architecture gothique dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*

Edit Bors :

*Les aspects psychologiques de l'autobiographie*

Klára Czöndör :

*Les perspectives sociolinguistiques de la langue séfarade*

Márton Horváth :

*Le système des pronoms clitiques du francoprovençal*

Imre Gábor Majorossy :

*Encens et cigale—chrétienté dans la littérature occitane du Moyen Age*

